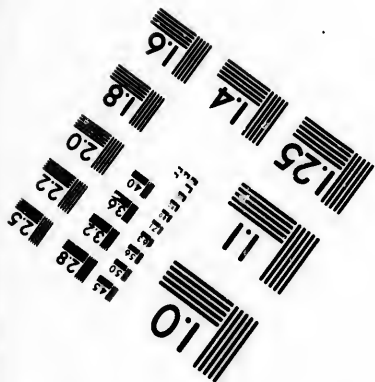
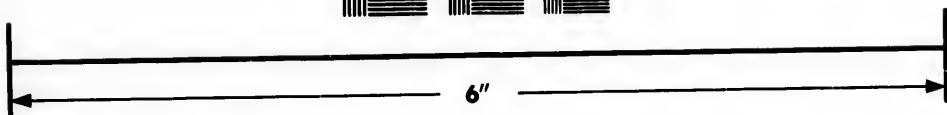
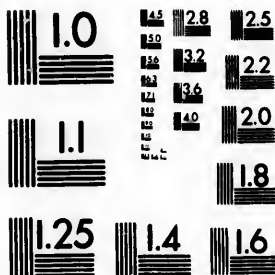


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

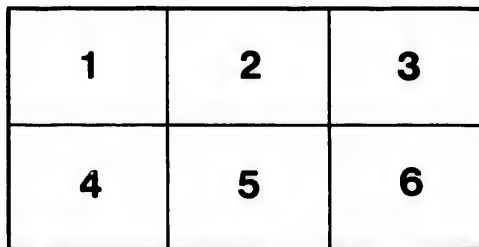
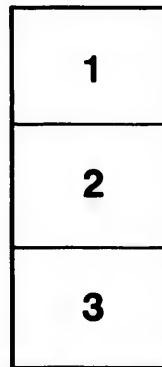
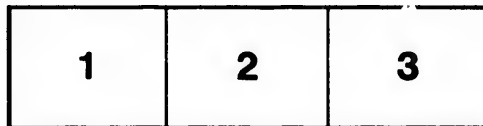
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filinage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

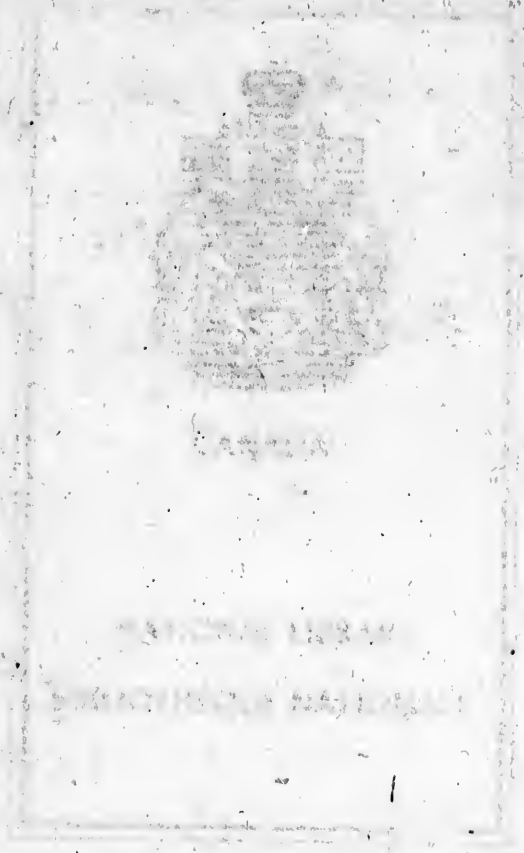
re
détails
es du
modifier
r une
filmage

es

errata
to

peiture,
on à

32X



I

LETRES

ÉDIFIANTES

ET CURIÉUSES.

TOME SEPTIÈME.

THE HISTORY OF THE

AMERICAN

REPUBLIC

FROM 1776 TO 1876

II

DE

M

Che

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME SEPTIÈME.



A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-
Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDÉ, Libraire, rue
S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

BV 2290

A2

1810

v. 7

P

I

M

Du
d
l

Vo
ui a
aise
To

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

*Du Père le Petit, Missionnaire, au Père
d'Avaugour, Procureur des Missions de
l'Amérique Septentrionale.*

A la Nouvelle Orléans,
le 12 Juillet 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Vous n'avez pu ignorer le triste évènement
qui a désolé cette partie de la Colonie Fran-
çaise établie aux *Natchez*, sur la droite du
Tome VII. **A**

fleuve de Mississipi, à cent vingt lieues de son embouchure. Deux de nos Missionnaires, occupés à la conversion des Sauvages, ont été compris dans le massacre presque général que cette Nation barbare a fait des Français, dans le temps même qu'on n'avait nulle raison de se défier de sa perfidie. Une si grande perte que vient de faire cette Mission naissante, sera long-temps l'objet de nos plus vifs regrets.

Comme vous n'avez pu savoir, que d'une manière confuse, les suites d'une si noire trahison, je vais vous en développer toutes les circonstances; mais auparavant je crois devoir vous faire connaître le caractère de ces perfides Sauvages appelés *Natchez*. Quand je vous aurai décrit la Religion, les mœurs, et les coutumes de ces barbares, je viendrai à l'histoire du tragique événement dont j'ai dessein de vous entretenir, et je vous en raconterai toutes les particularités dans un détail, dont je m'assure que vous n'avez eu nulle connaissance.

Cette Nation de Sauvages habite un des plus beaux et des plus fertiles climats de l'Univers: ce sont les seuls de ce continent-là qui paraissent avoir un culte réglé: leur Religion, en certains points, approche assez de celle des anciens Romains: ils ont un Temple rempli d'Idoles: ces Idoles sont différentes figures d'hommes et d'animaux, pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple ressemble à un four de terre qui aurait cent pieds de

veues de
Mission-
sauvages,
presque
a fait de
n n'avait
die. Une
ette Mis-
'objet de

que d'une
e si noire
per toutes
nt je crois
ractère de
ez. Quand
es mœurs,
je viendrai
t dont j'ai
s en racon-
un détail,
z cu nulle

oite un des
climats de
continent-
régé : leur
approche
ns : ils ont
Idoles sont
d'animaux,
onde véné-
e ressemble
at pieds de

circonférence : on y entre par une petite porte haute de quatre pieds, et qui n'en a que trois de largeur : on n'y voit pas de fenêtre. La voûte de l'édifice est couverte de trois rangs de nattes posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-dessus et en-dehors sont trois figures d'aigles de bois peints en rouge, en jaune et en blanc. Au-devant de la porte est une espèce d'appentis avec une contre-porte, où le Gardien du Temple est logé ; tout autour règne une enceinte de palissade, sur laquelle on voit exposés les crânes de toutes les têtes que leurs Guerriers ont rapportés des combats qu'ils ont livrés aux ennemis de leur Nation.

Dans l'intérieur du Temple, il y a des tablettes posées à certaine distance les unes sur les autres ; on y a placé des paniers de cannes de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, et à côté ceux des victimes qui se sont fait étrangler pour suivre leurs maîtres dans l'autre monde. Une autre tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs idoles : ce sont des figures d'hommes et de femmes faites de pierres et de terre cuite, des têtes et des queues de serpens extraordinaires, des hiboux empaillés, des morceaux de cristaux, et des mâchoires de grands poissons. Il y avait en l'année 1699 une bouteille et une patte de verre qu'ils gardaient précieusement.

Ils ont soin d'entretenir dans ce Temple un feu perpétuel, et leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de noyer ou de chêne. Les anciens sont obligés de porter, chacun à son tour, une grosse bûche dans l'enceinte de la palissade. Le nombre des Gardiens du Temple est fixé, et ils servent par quartier. Celui qui est en exercice est comme en sentinelle sous l'appentis, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre : il l'entretient avec deux ou trois grosses bûches, qui ne brûlent que par l'extrémité, et qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre, pour éviter la flamme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand Chef qui aient la liberté d'entrer dans le Temple : cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux mânes de leurs parens, dont les ossemens reposent dans le Temple. Les mets se donnent au Gardien, qui les porte à côté de la corbeille où sont les os du mort : cette cérémonie ne dure que pendant une lune. Les plats se mettent ensuite sur les palissades de l'enceinte, et sont abandonnés aux bêtes fauves,

Le Soleil est le principal objet de la vénération de ces peuples ; comme ils ne conçoivent rien qui soit au-dessus de cet astre, rien aussi ne leur paraît plus digne de leurs hommages ; et c'est par la même raison que le grand Chef de cette Nation, qui ne con-

nat
pre
dul
rité
les y
rapp
qui e
la p
matie
le lev
plusie
l'hor
allum
offran
tire ;
tête, e
il lui
sa cou
Il y
gauche
a que
rentes
dans un
durs, a
chevet.
petite
du lit
Ceux qu
et avan
jeter les
ensuite

(1) Le c
les Sauvag

naît rien sur la terre au-dessus de soi-même, prend la qualité de frère du Soleil : la crédulité des peuples le maintient dans l'autorité despotique qu'il se donne. Pour mieux les y entretenir, on élève une butte de terre rapportée, sur laquelle on bâtit sa cabane, qui est de même construction que le Temple : la porte est exposée au Levant. Tous les matins, le grand Chef honore de sa présence le lever de son frère aîné, et le salue de plusieurs hurlemens dès qu'il paraît sur l'horizon ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet (1), et il lui fait une offrande des trois premières gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains au-dessus de la tête, et se tournant de l'Orient à l'Occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course.

Il y a dans cette cabane plusieurs lits à gauche en entrant : mais sur la droite il n'y a que le lit du grand Chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne consiste que dans une paillasse de cannes et de joncs fort durs, avec une bûche carrée qui lui sert de chevet. Au milieu de la cabane on voit une petite borne : personne ne doit approcher du lit qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent saluent par un hurlement, et avancent jusqu'au fond de la cabane, sans jeter les yeux du côté droit où est le Chef : ensuite on fait un nouveau salut, en élevant

(1) Le calumet est une grande pipe dont se servent les Sauvages.

6 LETTRES ÉDIFIANTES

les bras au-dessus de la tête et hurlant trois fois. Si c'est une personne que le Chef considère, il répond par un petit soupir, et lui fait signe de s'asseoir ; on le remercie de sa politesse par un nouvel hurlement. A toutes les questions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre : et lorsqu'on prend congé de lui, on fait traîner un seul hurlement jusqu'à ce qu'on soit hors de sa présence.

Lorsque le grand Chef meurt, on démolit sa cabane ; puis on élève une nouvelle butte où l'on bâtit la cabane de celui qui le remplace dans sa dignité, et qui ne loge jamais dans celle de son prédécesseur. Ce sont les anciens qui enseignent leurs Lois au reste du peuple : une des principales est d'avoir un souverain respect pour le grand Chef, comme étant frère du Soleil, et le maître du Temple ; ils croient l'immortalité de l'ame ; lorsqu'ils quittent ce monde, ils vont, disent-ils, en habiter un autre, pour y être récompensés ou punis. Les récompenses qu'ils se promettent consistent principalement dans la bonne chère, et le châtimement dans la privation de tout plaisir. Ainsi ils croient que ceux qui ont été fidèles observateurs de leurs lois, seront conduits dans une région de délices, où toutes sortes de viandes les plus exquises leur seront fournies en abondance ; qu'ils y couleront des jours agréables et tranquilles au milieu des festins, des danses et des femmes, enfin qu'ils goûteront tous les plaisirs imaginables ; qu'au

co
jet
ven
gra
piq
tou
qu'
qu'
cro
lage
C
moi
rega
seule
leur
lui
Que
est d
Fran
seurs
long
Celui
haite
part
même
cipau
pour
est d'
avec
mond
tiers à
ils son
jouir d
Pou

contraire les infracteurs de leurs lois seront jetés sur des terres ingrates et toutes couvertes d'eau ; qu'ils n'aient aucune sorte de grains, qu'ils seront exposés tout nus aux piquantes morsures des maringouins ; que toutes les Nations leur feront la guerre ; qu'ils ne mangeront jamais de viande, et qu'ils ne se nourriront que de la chair des crocodiles, de mauvais poissons, et de coquillages.

Ces peuples obéissent aveuglément aux moindres volontés du grand Chef : ils le regardent comme le maître absolu, non-seulement de leurs biens, mais encore de leur vie, et il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuser sa tête lorsqu'il la demande. Quelques travaux qu'il leur ordonne, il leur est défendu d'en exiger aucun salaire. Les Français, qui ont souvent besoin de chasseurs ou de rameurs pour des voyages de long cours, ne s'adressent qu'au grand Chef. Celui-ci fournit tous les hommes qu'on souhaite, et reçoit le paiement sans en faire part à ces malheureux, à qui il n'est pas même permis de se plaindre. Un des principaux articles de leur Religion, sur-tout pour les domestiques du grand Chef, est d'honorer ses funérailles en mourant avec lui pour aller le servir dans l'autre monde ; ces aveugles se soumettent volontiers à cette loi, dans la folle persuasion où ils sont, qu'à la suite de leur Chef, ils vont jouir du plus grand bonheur.

Pour se faire une idée de cette sanglante

cérémonie, il faut savoir que, dès qu'il naît au grand Chef un héritier présomptif, chaque famille qui a un enfant à la mamelle doit lui en faire hommage. Parmi tous ces enfans on en choisit un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince, et dès qu'ils ont l'âge compétent, on leur donne un emploi conforme à leurs talens : les uns passent leur vie ou à la chasse, ou à la pêche, pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture; d'autres ne servent qu'à lui faire cortège : s'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens, et se rendent dans la place qui est vis-à-vis le Temple, et où tout le peuple est assemblé; après avoir dansé et chanté assez long-temps, ils se passent au cou une corde de poil de bœuf avec un nœud coulant, et aussitôt les Ministres préposés à cette sorte d'exécution, viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur maître, et de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables que ceux qu'ils occupaient en celui-ci.

Les principaux domestiques du grand Chef ayant été étranglés de la sorte, on décharne leurs os, sur-tout ceux des bras et des cuisses; on les laisse se dessécher pendant deux mois dans une espèce de tombeau, après quoi on les en retire pour les renfermer dans des corbeilles, et les placer dans le Temple à côté de ceux de leur maître. Pour

ce
pa
en

me
gra
étra
n'ai
elle
On
cher
mén
droi
céré
l'orc
C
ce n'
cède
de la
tique
ont d
sont
leurs
que l
du-m
Le
que d
qu'un
congé
un au
qu'il
mari
cesse
n'est

ce qui est des autres domestiques , leurs parens les emportent chez eux, et les font enterrer avec leurs armes et leurs vêtemens.

Cette même cérémonie s'observe pareillement à la mort des frères et des sœurs du grand Chef. Les femmes se font toujours étrangler pour les suivre, à moins qu'elles n'aient des enfans à la mamelle ; car alors elles continuent de vivre pour les allaiter. On en voit néanmoins plusieurs qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler dans la place selon les cérémonies ordinaires, et ainsi que la loi l'ordonne.

Ce Gouvernement est héréditaire ; mais ce n'est pas le fils du Chef régnant qui succède à son père, c'est le fils de sa sœur ou de la première Princesse du sang. Cette politique est fondée sur la connaissance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne sont pas sûrs, disent-ils, que les enfans de leurs femmes soient du sang Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef l'est du-moins du côté de la mère.

Les Princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, et n'ont qu'un mari ; mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, et d'en choisir un autre parmi ceux de la Nation, pourvu qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même loi ; car elle

peut se donner autant d'Amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect ; il ne mange point avec elle , et il la salue en hurlant , comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait , c'est d'être exempt de travail , et d'avoir toute autorité sur ceux qui servent la Princesse.

Autrefois la Nation des *Natchez* était considérable : elle comptait soixante Villages et huit cens Soleils ou Princes ; maintenant elle est réduite à six petits Villages et à onze Soleils. Dans chacun de ces Villages il y a un Temple où le feu est toujours entretenu comme dans celui du grand Chef, auquel tous ces Chefs obéissent.

C'est le grand Chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'Etat ; tels sont les deux Chefs de guerre, les deux Maîtres de cérémonie pour le culte qui se rend dans le Temple, les deux Officiers qui président aux autres cérémonies qu'on doit observer, lorsque des étrangers viennent traiter de la paix ; celui qui a inspection sur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les festins dont on régale publiquement la Nation, et les Etrangers qui viennent la visiter. Tous ces Ministres qui exécutent les volontés du grand Chef, sont respectés et obéis, comme il le serait lui-même, s'il donnait ses ordres.

Chaque année le peuple s'assemble pour ensemençer un vaste champ de blé d'Inde, de fèves, de citrouilles et de melons. On

s'assemble de la même manière pour faire la récolte : une grande cabane, située dans une belle prairie, est destinée à conserver les fruits de cette récolte. Chaque été, vers la fin de Juillet, le peuple se rassemble par ordre du grand Chef, pour assister au grand festin qui se donne. Cette Fête dure trois jours et trois nuits ; chacun y contribue de ce qu'il peut y fournir ; les uns apportent du gibier, les autres du poisson, etc. Ce sont des danses presque continuelles ; le grand Chef et sa sœur sont dans une loge élevée et couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs sujets ; les Princes, les Princesses, et ceux qui, par leurs emplois, ont un rang distingué, se tiennent assez près du Chef, auquel ils marquent leur respect et leur soumission par une infinité de cérémonies.

Le grand Chef et sa sœur font leur entrée dans le lieu de l'assemblée sur un brancard porté par huit des plus grands hommes : le Chef tient à la main un grand sceptre orné de plumes peintes ; tout le peuple danse et chante autour de lui en témoignage de la joie publique. Le dernier jour de cette Fête il fait approcher tous ses sujets et leur fait une longue harangue, par laquelle il les exhorte à remplir tous les devoirs de la Religion ; il leur recommande sur toutes choses d'avoir une grande vénération pour les esprits qui résident dans le Temple, et de bien instruire leurs enfans. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle, il

en fait publiquement l'éloge. C'est ce qui arriva en l'année 1702. Le tonnerre étant tombé sur le Temple, et l'ayant réduit en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfans au milieu des flammes pour appaiser le courroux du Ciel. Le grand Chef appela ces héroïnes, et donna de grandes louanges au courage avec lequel elles avaient fait le sacrifice de ce qui leur était le plus cher; il finit son panégyrique en exhortant les autres femmes à imiter un si bel exemple dans une semblable conjoncture.

Les pères de famille ne manquent point d'apporter au Temple les prémices des fruits, des grains et des légumes; il en est de même des présens qui se font à cette Nation; ils sont aussitôt offerts à la porte du Temple, où le gardien, après les avoir étalés et présentés aux esprits, les porte chez le grand Chef qui en fait la distribution ainsi qu'il le juge à propos, sans que personne témoigne le moindre mécontentement.

On n'ensemence aucune terre que les grains n'aient été présentés au Temple avec les cérémonies accoutumées. Dès que ces peuples approchent du Temple, ils lèvent les bras par respect, et poussent trois hurlemens, après quoi ils frottent leurs mains à terre, et se relèvent par trois fois avec autant de hurlemens réitérés. Quand on ne fait que passer devant le Temple, on s'arrête simplement en le saluant les yeux baissés et les bras levés. Si un père ou une mère s'apercevait que son fils manquât à cette cérémo-

ni
co
Na
de
na
s'ac
fav
qui
ses.
ils
pou
con
ils
elle
qui
atten
mand
excel
le pri
le ma
Qu
époux
qu'il
samm
qui
chez
culier
au mé
veau
et ens
tous
mariés
et alor

nie, il serait puni sur-le-champ de quelques coups de bâtons.

Telles sont les cérémonies des Sauvages *Natchez*, par rapport à la Religion. Celles de leurs mariages sont très-simples. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au père de la fille, ou, à son défaut, au frère aîné : on convient du prix, qui se paie en pelletterie ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pour peu qu'ils croient qu'elle changera de conduite quand elle sera mariée. Du reste, ils ne s'embarassent pas de quelle famille elle est, pourvu qu'elle leur plaise. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier ou excellent laboureur. Ces qualités diminuent le prix qu'on aurait droit d'exiger d'eux pour le mariage.

Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis : et lorsqu'il a, ou en gibier, ou en poisson, suffisamment de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se rassemble chez les parens de la fille ; on sert en particulier les nouveaux mariés, et ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de sa femme et ensuite ses propres parens, après quoi tous les conviés se retirent. Les nouveaux mariés restent ensemble jusqu'au lendemain, et alors le mari conduit sa femme chez son

beau-père, et il y loge jusqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une cabane particulière. Pendant qu'on la construit, il passe toute la journée à la chasse pour fournir aux repas qu'il donne à ceux qui y travaillent.

Les lois permettent aux *Natchez* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent : cependant ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les Chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilège de faire cultiver leurs champs par le peuple, sans lui donner de salaire, le nombre de leurs femmes ne leur est point à charge.

Le mariage de ces Chefs se fait avec moins de cérémonie ; ils se contentent d'envoyer quérir le père de la fille qu'ils veulent épouser, et ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes. Dès-lors le mariage est fait ; ils ne laissent pas néanmoins de faire un présent au père et à la mère. Quoiqu'ils aient plusieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes ; les autres restent chez leurs parens, où ils vont les voir lorsqu'il leur plaît.

Il y a de certains temps de la lune où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. La jalousie a si peu d'entrée dans leurs cœurs, que plusieurs ne font nulle difficulté de prêter leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence dans l'union conjugale vient de la liberté qu'ils ont d'en changer quand bon leur semble, pourvu néanmoins qu'elles ne leur aient point donné d'enfans : car, s'il en

est né de leur mariage, il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette Nation fait un détachement pour la guerre, le Chef du parti plante deux espèces de mai bien rougi depuis le haut jusqu'au bas, orné de plumes rouges, de flèches et de casse-têtes rougis. Ces mais sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être parés et barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre. Cette harangue, que chacun fait l'un après l'autre, et qui dure près d'une demi-heure, consiste en mille protestations de service, par lesquelles ils l'assurent qu'ils ne demandent pas mieux que de mourir avec lui; qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile guerrier l'art d'enlever des chevelures; et qu'ils ne craignent ni la faim ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de guerriers s'est présenté au Chef de guerre, il fait faire chez lui un breuvage qu'on appelle la médecine de guerre: c'est un vomitif composé d'une racine qu'on fait bouillir dans de grandes chaudières pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de 300 hommes, s'étant assis autour de la chaudière, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait, et de les rendre aussitôt par la bouche avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le Chef de guerre

fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la campagne. Pendant ce temps-là les guerriers se rendent soir et matin dans la place, où, après avoir bien dansé et raconté en détail les actions brillantes où ils ont fait éclater leur bravoure, ils chantent leurs chansons de mort.

A voir l'extrême joie qu'ils font paraître en partant, on dirait qu'ils ont déjà signalé leur valeur par quelque grande victoire ; mais il faut bien peu de chose pour déconcerter leurs projets. Ils sont tellement superstitieux à l'égard des songes, qu'il n'en faut qu'un seul de mauvais augure pour arrêter l'exécution de leur entreprise, et les obliger de revenir sur leurs pas quand ils sont en marche. On voit des partis qui, après avoir fait toutes les cérémonies dont je viens de parler, rompent tout-à-coup leur voyage, parce qu'ils ont entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire : à l'instant leur ardeur pour la gloire se change en terreur panique.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files : quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent le devant, et s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue pour observer toute chose, et en rendre compte aussitôt. Ils campent tous les soirs à une heure de soleil, et se couchent autour d'un grand feu, ayant chacun son arme auprès de soi. Avant que de camper, ils ont soin d'envoyer une vingtaine de guerriers à

une demi-lieue aux environs du camp, afin d'éviter toute surprise. Jamais ils ne posent de sentinelle pendant la nuit ; mais aussitôt qu'ils ont soupé, ils éteignent tous les feux. Le soir le Chef de guerre leur recommande de ne point se livrer à un sommeil profond, et de tenir toujours leurs armes en état. On indique un canton où ils doivent se rallier en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit, et mis en déroute.

Comme les Chefs de guerre portent toujours avec eux leurs idoles, ou ce qu'ils appellent leurs esprits, bien enfermés dans des peaux ; le soir ils les suspendent à une petite perche rougie qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elle soit penchée du côté des ennemis. Les guerriers, avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, et faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable, et qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colonnes. Ils ont beaucoup d'espions qui vont à la découverte. S'ils s'aperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas ; il n'y a que quelque petite troupe de dix ou de vingt hommes qui se séparent, et qui tâchent de surprendre quelques Chasseurs écartés des Villages ; à leur retour ils chantent les chevelures qu'ils ont enlevées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter et danser pen-

dant quelques jours devant le Temple, après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en pleurs pendant cette cérémonie, et essuyant leurs larmes avec les chevelures qui ont été enlevées; ils se cotisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les *Natches*, comme toutes les autres Nations de la Louisiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Ce sont les anciens Chefs de guerre qui distribuent les noms selon le mérite des guerriers. Pour mériter le titre de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait 10 esclaves ou enlevé 20 chevelures. Quand on entend leur langue, le nom du guerrier fait connaître tous ses exploits. Ceux qui, pour la première fois, ont enlevé une chevelure ou fait un esclave, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, et ne mangent d'aucune viande; ils ne doivent se nourrir que de poissons et de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquaient à l'observer, ils s'imagineraient que l'âme de celui qu'ils ont tué les ferait mourir par sortilège, qu'ils ne remporteraient plus d'avantage sur leurs ennemis, et que les moindres blessures qu'ils recevraient leur seraient mortelles.

On a un extrême soin que le grand Chef n'expose point sa vie lorsqu'il va à la guerre. Si sa valeur l'emportait, et qu'il vint à être tué, les Chefs du parti et les autres prin-

Ópiaux guerriers seraient mis à mort à leur retour ; mais ces sortes d'exécutions sont presque sans exemple , par les précautions qui se prennent pour le préserver de ce malheur.

Cette Nation , comme les autres , a ses Médecins ; ce sont pour l'ordinaire des vieillards qui , sans étude et sans aucune science , entreprennent de guérir toutes les maladies ; ils ne se servent pour cela ni de simples , ni de drogues ; tout leur art consiste en diverses jongleries ; c'est-à-dire , qu'ils dansent , qu'ils chantent nuit et jour autour du malade , et qu'ils fument sans cesse en avalant la fumée du tabac. Ces Jongleurs ne mangent presque point tout le temps qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades ; mais leurs chants et leurs danses sont accompagnés de contorsions si violentes que , bien qu'ils soient tout nus , et qu'ils doivent souffrir du froid , leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits , c'est-à-dire , de petites racines de différentes espèces , des têtes de hiboux , de petits paquets de poil de bêtes fauves , quelques dents d'animal , de petites pierres ou cailloux , et d'autres semblables fariboles.

Il paraît que , pour rendre la santé à leurs malades , ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine , laquelle endort et étourdit , par son odeur , les serpens. Après s'être frotté les mains et le corps de cette racine ,

ils tiennent ces animaux sans craindre leur piqûre, qui est mortelle. D'autres incisent, avec une pierre à fusil, la partie affligée du malade, puis ils en sucent tout le sang qu'ils peuvent tirer; et, en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même-temps un petit morceau de bois, de paille ou de cuir qu'ils avaient caché sous la langue; et, en le faisant remarquer aux parens du malade: voilà, disent-ils, la cause de son mal. Ces Médecins se font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain est assez considérable: mais s'il meurt, ils sont sûrs d'avoir la tête cassée par les parens ou par les amis du mort. C'est à quoi l'on ne manque jamais, et les parens même des Médecins n'y trouvent point à redire, et n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques Jongleurs qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau temps; ce sont d'ordinaire des vieillards fainéans, qui, voulant se soustraire au travail que demandent la chasse, la pêche et la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier pour faire subsister leur famille. Vers le printemps, la Nation se cotise pour acheter de ces Jongleurs un temps favorable aux biens de la terre. Si la récolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement; mais si elle est mauvaise, on s'en prend à eux, et on leur casse la tête. Ainsi, ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout. Du reste, leur vie est fort oisive; ils n'ont d'au-

tre
un
pe
en
ils
un
esp
san
sur
S
ils
ma
nes
sou
s'ar
Lor
dan
qu'
d'or
qua
fum
au
C
Cha
dem
rent
si g
Sau
les
entr
gag
une
vilé
rais

tre embarras que de jeûner et de danser avec un chalumeau à la bouche , plein d'eau et percé comme un arrosoir , qu'ils soufflent en l'air du côté des nuages les plus épais ; ils tiennent d'une main le *sicicouet* , qui est une espèce de hochet , et de l'autre leurs esprits , qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux , pour l'inviter à crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau temps qu'ils demandent , ils ne se servent point de leurs chalumeaux , mais ils montent sur les toits de leurs cabanes , et du bras ils font signe au nuage , en soufflant de toutes leurs forces , de ne point s'arrêter sur leurs terres , et de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré , ils dansent et chantent autour de leurs esprits , qu'ils posent proprement sur une espèce d'oreiller : ils redoublent leur jeûne , et quand le nuage est passé , ils avalent de la fumée de tabac , et présentent leurs pipes au Ciel.

Quoiqu'on ne fasse point de grâce à ces Charlatans , lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on demande , cependant , le profit qu'ils retirent , quand , par hasard , ils réussissent , est si grand , qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages qui ne craignent pas d'en courir les risques. Il est à observer que celui qui entreprend de donner de la pluie , ne s'engage jamais à donner du beau temps. C'est une autre espèce de Charlatans qui a ce privilège ; et quand on leur en demande la raison , ils répondent hardiment que leurs

esprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorsqu'un de ces Sauvages meurt, ses parens viennent pleurer sa mort pendant un jour entier; ensuite on le couvre de ses plus beaux habits, c'est-à-dire, qu'on lui peint le visage et les cheveux, et qu'on l'orne de ses plumages, après quoi on le porte dans la fosse qui lui est préparée, en mettant à ses côtés ses armes, une chaudière et des vivres. Pendant l'espace d'un mois, ses parens vont, dès le point du jour et à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse. Chacun nomme son degré de parenté: Si c'est un père de famille, la femme crie: mon cher mari; ah! que je te regrette! les enfans crient: mon cher père! d'autres, mon oncle, mon cousin, etc. Ceux qui sont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois; ils se coupent les cheveux en signe de deuil; ils cessent de se peindre le corps, et ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque Nation étrangère vient traiter de la paix avec les Sauvages *Natchez* on envoie des courriers pour donner avis du jour et de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le grand Chef ordonne aux Maîtres de cérémonie de préparer toutes choses pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les étrangers; car ce n'est jamais le Chef qui fait cette dépense; ce sont toujours ses sujets. On nettoie ensuite les chemins; on balaie les cabanes; on arrange les bancs dans une grande halle

qui est sur la butte du grand Chef à côté de sa cabane. Son siège, qui est sur une élévation, est peint et orné; le bas est garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambassadeurs doivent faire leur entrée, toute la Nation s'assemble. Les Maîtres de cérémonie font placer les Princes, les Chefs des Villages et les anciens Chefs de famille près du grand Chef, sur des bancs particuliers. Quand les Ambassadeurs arrivent, et qu'ils sont à cinq cens pas du grand Chef, ils s'arrêtent et chantent la paix. Cette ambassade est ordinairement de trente hommes et de six femmes. Six des mieux faits, et qui ont les meilleures voix, marchent de front; ils sont suivis des autres qui chantent pareillement, réglant la cadence avec le *sicicouet*: les six femmes font le dessus.

Quand le Chef leur fait dire de s'approcher, ils avancent; ceux qui ont les calumets chantent et dansent avec beaucoup de légèreté, tournant tantôt autour les uns des autres, et tantôt se présentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens et des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle, ils dansent autour du siège, sur lequel le Chef est assis; ils le frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets; et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprès du Chef, et le font fumer: ils poussent

la première gorgée vers le Ciel , la seconde vers la Terre , et les autres autour de l'horizon : après quoi ils présentent sans cérémonie la pipe aux Princes et aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambassadeurs , en signe d'alliance , vont frotter leurs mains sur l'estomac du Chef , et se frottent eux-mêmes tout le corps ; puis ils posent leurs calumets devant le Chef sur de petites fourches : celui des Ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de sa Nation , harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini , on fait signe aux étrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du grand Chef , qui leur répond par un discours d'une égale durée. Ensuite le Maître de cérémonie allume un grand calumet de paix , et fait fumer les étrangers qui avalent la fumée du tabac. Le grand Chef leur demande s'ils sont venus , c'est-à-dire , s'ils se portent bien. Ceux qui l'environnent vont les uns après les autres leur faire la même politesse. Après quoi on les conduit dans la cabane qu'on leur a préparée , et on les régale.

Le soir au Soleil couchant , les Ambassadeurs , le calumet à la main , vont en chantant chercher le grand Chef , et le chargeant sur leurs épaules , ils le transportent dans le quartier où est leur cabane. Ils étendent à terre une grande peau où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derrière lui , et posant les mains sur ses épaules , il agite tout son corps , tandis que les autres assis en rond par

terre ,

terre
cette
dant
dans
visite
un po
Guer
beaux
teau ,
explo
bassac
chaud
poudre
Le l
il est p
ner par
pas fair
les soir
homme
parures
sent jus
ils sont
de céré
nécessa
Aprè
du géni
je vais ,
promis
leur tra
de l'an
avaient
presque
nous su
tans qu
Tont

terre , chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie qui se fait soir et matin pendant quatre jours , le grand Chef retourne dans sa cabane. Lorsqu'il rend la dernière visite aux Ambassadeurs , ceux-ci plantent un poteau au pied duquel ils s'asseyent : Les Guerriers de la Nation ayant pris leurs plus beaux ajustemens , dansent en frappant le poteau , et racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre : ils font ensuite aux Ambassadeurs des présens , qui consistent en des chaudières , des haches , des fusils , de la poudre , des balles , etc.

Le lendemain de cette dernière cérémonie , il est permis aux Ambassadeurs de se promener par-tout le Village , ce qu'ils ne pouvaient pas faire auparavant : on leur donne alors tous les soirs des spectacles , c'est-à-dire , que les hommes et les femmes avec leurs plus belles parures s'assemblent dans la place , et dansent jusques bien avant dans la nuit. Quand ils sont prêts à s'en retourner , les Maitres de cérémonie leur font fournir les provisions nécessaires pour le voyage.

Après vous avoir donné une légère idée du génie et des mœurs des Sauvages *Natchez* , je vais , mon R. P. , entrer , comme je vous l'ai promis , dans le détail de leur perfidie et de leur trahison. Ce fut le second de Décembre de l'année 1729 que nous apprimes qu'ils avaient surpris les Français , et les avaient presque tous égorgés. Cette triste nouvelle nous fut d'abord apportée par un des habitans qui avait échappé à leur fureur : elle

nous fut confirmée les jours suivans par d'autres Français fugitifs; et enfin, des femmes Françaises qu'ils avaient faites esclaves, et qu'on les a forcés de rendre, nous en ont rapporté toutes les particularités.

Au premier bruit d'un évènement si funeste, l'alarme et la consternation furent générales dans la Nouvelle Orléans. Quoique ce carnage soit arrivé à plus de cent lieues d'ici, on eût dit qu'il se fût passé sous nos yeux: chacun pleurait la perte de son parent, de son ami, de ses biens; tous craignaient pour leur propre vie; car il y avait lieu d'appréhender que la conspiration des Sauvages ne fût universelle.

Ce massacre imprévu commença le lundi 28 Octobre vers les neuf heures du matin. Quelque sujet de mécontentement que les *Natchez* crurent avoir de Monsieur le Commandant, et l'arrivée de plusieurs voitures richement chargées pour la garnison et pour les habitans, les déterminèrent à brusquer leur entreprise, et à faire leur coup bien plutôt qu'ils n'en étaient convenus avec les Nations conjurées. Voici comment ils exécutèrent leur projet: d'abord ils se partagèrent, et mirent dans le Fort, dans le Village, et dans les deux concessions, autant de Sauvages qu'il y avait de Français dans chacun de ces endroits; ensuite feignant de partir pour une grande chasse, ils se mirent à traiter avec les Français de fusils, de poudre et de balles, offrant de les payer comptant, et même plus cher qu'à l'ordinaire: et en effet, comme

il n'y
fidéli
de let
ques a
vivent
vrai q
défian
les tra
leur o
les *Tc*
ne s'en
tellem
menta
différen
quèren
et en m
plus de
sont M.
M. du
M. des
et fils; M
Bailly,
Le P
sèques d
qui était
de Soleil
sulter M
mesures
sas sur le
dité des
le 26 N
avant le
premier d
paroissial

il n'y avait aucune raison de soupçonner leur fidélité, on fit au même moment l'échange de leurs poules et de leur maïs, avec quelques armes, et des munitions dont ils se servirent avantageusement contre nous. Il est vrai que quelques-uns témoignèrent de la défiance, mais on la crut si peu fondée, qu'on les traita de trembleurs qui s'effrayaient de leur ombre. On était bien en garde contre les *Tchactas*; mais pour les *Natchez*, on ne s'en défiait nullement, et ceux-ci en étaient tellement persuadés, que c'est ce qui augmenta leur hardiesse: s'étant ainsi postés en différentes maisons avec nos armes, ils attaquèrent en même-temps chacun leur homme, et en moins de deux heures ils massacrèrent plus de deux cens Français; les plus connus sont M. de Chepar, Commandant du poste; M. du Codère, Commandant des *Yazous*; M. des Ursins, Messieurs de Kolly, père et fils; Messieurs de Longrays, des Noyers; Bailly, etc.

Le P. du Poisson venait de faire les obsèques de son compagnon le Frère Crucy, qui était mort presque subitement d'un coup de Soleil: il s'était mis en route pour consulter M. Perrier, et prendre avec lui des mesures propres à faire descendre les *Akensas* sur le bord du Mississipi pour la commodité des voyageurs. Il arriva chez les *Natchez* le 26 Novembre, c'est-à-dire, deux jours avant le carnage. Le lendemain, qui était le premier dimanche de l'Avent, il dit la Messe paroissiale, et prêcha en l'absence du Curé.

Il devait retourner l'après-midi à sa Mission des *Akensas*, mais il fut arrêté par quelques malades auxquels il fallait administrer les Sacremens. Le lundi, il venait de dire la Messe, et de porter le saint Viatique à un de ces malades qu'il avait confessé la veille, lorsque le massacre commença. Le Chef à la grosse jambe le prit à brasse corps, et l'ayant jeté par terre, il lui coupa la tête à coups de hache. Le Père ne dit en tombant que ces paroles : ah mon Dieu ! ah mon Dieu ! M. du Codère tirait son épée pour le défendre, lorsqu'il fut tué lui-même d'un coup de fusil par un autre Sauvage qu'il n'apercevait pas.

Ces barbares n'épargnèrent que deux Français, un Tailleur et un Charpentier qui pouvaient les servir dans le besoin ; ils ne maltraitèrent point les Esclaves Nègres ou Sauvages qui voulurent se rendre ; mais ils ouvrirent le ventre à toutes les femmes enceintes, et ils égorgèrent presque toutes celles qui allaient des enfans, parce qu'ils étaient importunés de leurs cris et de leurs pleurs. Ils ne tuèrent point les autres femmes, mais ils en firent leurs Esclaves, et les traitèrent de la manière la plus indigne pendant deux ou trois mois qu'ils en furent les maîtres. Les moins malheureuses étaient celles qui savaient coudre, parce qu'on les occupait à faire des chemises, des habits, etc. Les autres étaient employées à couper et à charrier le bois pour la chaudière, et à piler le maïs dont se fait leur sagamité. Mais deux choses sur-tout augmentaient la honte et la rigueur de leur

esch
pou
vu t
de l
ente
çais
dans
en é
Pe
des
le h
Gue
Com
celles
sant l
caren
Qu
plus a
ils se
de la
voitur
de la
transp
gèrent
guerre
bane
l'eau-d
provisi
à boire
la man
la mén
autres
étaient
qu'on

esclavage : c'était en premier lieu d'avoir pour maîtres ceux-là même qu'elles avaient vu tremper leurs mains cruelles dans le sang de leurs maris ; et en second lieu , de leur entendre dire continuellement que les Français avaient été traités de la même manière dans tous les autres postes , et que le pays en était entièrement délivré.

Pendant le massacre , le grand Chef des *Natchez* était tranquillement assis sous le hangar à tabac de la Compagnie. Ses Guerriers apportèrent à ses pieds la tête du Commandant autour de laquelle ils rangèrent celles des principaux Français du poste , laissant leurs cadavres en proie aux chiens , aux carencros , et aux autres oiseaux carnaciers.

Quand ils furent assurés qu'il ne restait plus aucun homme dans le poste Français , ils se mirent à piller les maisons , le magasin de la Compagnie des Indes , et toutes les voitures qui étaient encore chargées au bord de la rivière. Ils employèrent les Nègres à transporter les marchandises ; ils les partagèrent entr'eux à la réserve des munitions de guerre qu'ils mirent en sûreté dans une cabane particulière. Tant qu'ils eurent de l'eau-de-vie , dont ils trouvèrent une bonne provision , ils passèrent les jours et les nuits à boire , à chanter , à danser , à insulter de la manière la plus barbare aux cadavres et à la mémoire des Français ; les *Tchactas* et les autres Sauvages étant de leur complot , ils étaient tranquilles , et ne craignaient point qu'on se portât à la vengeance que méritait

leur cruauté et leur perfidie. Une nuit qu'ils étaient plongés dans l'ivresse et dans le sommeil, Madame des Noyers voulut se servir des Nègres pour venger la mort de son mari et des Français : mais elle fut trahie par celui à qui elle confia son dessein, et il s'en fallut peu qu'on ne la brûlât toute vive.

Quelques Français se déroberent à la fureur des Sauvages en se réfugiant dans les bois, où ils souffrirent extrêmement de la faim et des injures du temps. L'un d'eux en arrivant ici soulagea un peu l'inquiétude où l'on était, sur le poste que nous occupons chez les *Yazous*, qui n'est qu'à quarante ou cinquante lieues au-dessus des *Natchez* par eau, et à 15 ou 20 seulement par terre. Ne pouvant plus résister au froid extrême dont il était saisi, il sortit du bois à la faveur de la nuit pour aller se réchauffer dans une maison Française. Lorsqu'il en fut proche, il y entendit des voix de Sauvages, et il délibéra s'il entrerait. Il s'y détermina néanmoins, aimant encore mieux périr de la main de ces barbares, que de mourir de faim et de froid. Il fut agréablement surpris lorsqu'il vit ces Sauvages s'empresser à lui rendre service, le combler d'amitiés, le plaindre, le consoler, lui fournir des vivres, des habits, et une pirogue pour se sauver à la Nouvelle Orléans. C'étaient des *Yazous* qui revenaient de chasser le calumet aux *Oumas*. Le Chef le chargea de dire à M. Perrier qu'il n'y avait rien à craindre de la part des *Yazous*, qu'ils ne perdraient pas l'esprit, c'est-à-dire qu'ils de-

me
et q
pou
qui
leur
N
ses
ne c
pou
R. F
l'on
qu'e
dém
rend
prés
vire
son.
euser
com
naire
d'eux
des C
n'a p
Villa
Le
sur le
dans
fusils
vages
pour
comp
coute
lage,
tion

meureraient toujours attachés aux Français ; et qu'il partirait incessamment avec sa troupe, pour avertir toutes les pirogues Françaises qui descendraient le fleuve, de se tenir sur leurs gardes contre les *Natchez*.

Nous crûmes long-temps que les promesses de ce Chef étaient bien sincères, et nous ne craignions plus rien de la perfidie Indienne pour le poste des *Yazous*. Connaissez, mon R. P., quel est le génie des Sauvages, et si l'on peut se fier à leurs paroles, lors même qu'elles sont accompagnées des plus grandes démonstrations d'amitié. A peine furent-ils rendus dans leur village, que chargés des présens qu'ils reçurent des *Natchez*, ils suivirent leur exemple, et traitèrent leur trahison. Se joignant aux *Corroys*, ils convinrent ensemble d'exterminer les Français : ils commencèrent par le P. Souel leur Missionnaire commun, qui demeurait au milieu d'eux dans leur propre Village. La fidélité des *Ofogoulas*, qui étaient alors à la chasse, n'a pas été ébranlée, et ils font maintenant Village avec les *Tonikas*.

Le 11 de Décembre, le P. Souel revenant sur le soir de visiter le Chef, et se trouvant dans une ravine, reçut plusieurs coups de fusils, et tomba mort sur la place. Les Sauvages vinrent fondre aussitôt sur sa cabane pour la piller. Son Nègre qui faisait toute sa compagnie et toute sa défense, s'arma d'un couteau de bûcheron pour empêcher le pillage, et blessa même un Sauvage. Cette action de zèle lui coûta la vie. Heureusement

il y avait peu de mois qu'il avait reçu le Baptême, et il menait une vie très-chrétienne.

Ces Sauvages qui jusques-là avaient paru sensibles à l'affection que leur portait le Missionnaire, se reprochèrent sa mort dès qu'ils furent capables de réflexion; mais revenant à leur férocité naturelle, ils prirent la résolution de mettre le comble à leur crime en détruisant le poste Français. « Puisque le Chef » noir est mort, s'écrièrent-ils, c'est comme » si tous les Français étaient morts; n'en » épargnons aucun. »

Dès le lendemain ils exécutèrent leur barbare projet; ils se rendirent de grand matin au Fort qui n'était éloigné que d'une lieue. On crut qu'ils voulaient chanter le calumet au Chevalier des Roches, qui commandait ce poste en l'absence de M. de Codère. Il n'y avait que dix-sept hommes qui ne soupçonnaient aucune mauvaise volonté de la part des Sauvages; ils furent tous égorgés, et pas un n'échappa à la fureur de ces barbares. Ils accordèrent néanmoins la vie à quatre femmes et à cinq enfans qu'ils y trouvèrent, et dont ils firent leurs esclaves.

Un de ces *Yazous* ayant dépouillé le Missionnaire, se revêtit de ses habits, et annonça bientôt aux *Natchez*, que sa Nation avait tenu sa parole, et que les Français établis chez elle, étaient tous massacrés. On n'en douta presque plus dans cette ville, quand on y apprit ce qui venait d'arriver au Père Doutreleau. Ce Missionnaire avait pris le temps de l'hivernement des Sauvages pour venir nous

voir;
Miss
anné
ver à
Soue
parti
la pe
caban
Co
tion,
ges;
étaier
répon
voyag
naires
dant q
comp
geurs
cusser
qu'on
ges le
les vo
d'ente
pas C
Au
eleison
Le M
droit,
pieds,
à genc
mort e
cette p
ges. Q
presqu

voir, afin de régler quelques affaires de sa Mission. Il était parti le premier jour de cette année 1730, et ne croyant pas pouvoir arriver à temps pour dire la Messe chez le P. Souel dont il ignorait la destinée, il prit le parti de la dire auprès de l'embouchure de la petite rivière des *Yazous*, où il avait cabané.

Comme il se préparait à une si sainte action, on vit aborder une pirogue de Sauvages; on leur demanda de quelle Nation ils étaient: *Yazous*, camarades des Français, répondirent-ils, en faisant mille amitiés aux voyageurs qui accompagnaient les Missionnaires, et en leur présentant des vivres. Pendant que le Père dressait son autel, il passa une compagnie d'outardes sur laquelle les voyageurs déchargèrent les deux seuls fusils qu'ils eussent, sans penser à les recharger, parce qu'on allait commencer la Messe. Les Sauvages le remarquèrent; ils se mirent derrière les voyageurs, comme s'ils avaient dessein d'entendre la Messe, quoiqu'ils ne fussent pas Chrétiens.

Au temps que le Père disait le *Kyrie eleison*, les Sauvages firent leur décharge. Le Missionnaire se sentant blessé au bras droit, et voyant un des voyageurs tué à ses pieds, et les quatre autres en fuite, se mit à genoux pour recevoir le dernier coup de la mort qu'il regardait comme certaine. Dans cette posture il essaya deux ou trois décharges. Quoique les Sauvages tirassent sur lui presque à bout portant, ils ne lui firent point

de nouvelles blessures. Se voyant donc comme miraculeusement échappé à tant de coups mortels, il prit la fuite ayant encore ses habits sacerdotaux, et sans autre défense qu'une grande confiance en Dieu dont il venait d'éprouver la protection toute particulière. Il se jeta à l'eau ; ayant avancé quelques pas, il saisit la pirogue dans laquelle s'enfuyaient deux des voyageurs, qui le croyaient mort de tous les coups qu'ils avaient entendu tirer sur lui. En montant dans la pirogue, et tournant la tête pour voir si on ne le suivait pas de trop près, il reçut dans la bouche un coup de plomb à outardes, la plupart des grains s'applatirent contre ses dents, quelques-uns entrèrent dans les gencives et y restèrent longtemps ; j'y en ai vu deux moi-même. Le Père Doutreleau, tout blessé qu'il était, se chargea de gouverner la pirogue, et ses deux compagnons se mirent à ramer. Malheureusement l'un d'eux avait eu en partant la cuisse cassée d'un coup de fusil, dont il est demeuré estropié.

Vous jugez bien, mon Révérend Père, que le Missionnaire et ses compagnons ne pensèrent plus à remonter la rivière ; ils descendirent le Mississipi le plus vite qu'ils purent, et perdirent enfin de vue la pirogue de leurs ennemis, qui les avaient poursuivis pendant plus d'une heure, en faisant un feu continuel sur eux, et qui se vantèrent au Village de les avoir tués. Les deux rameurs furent souvent tentés de se rendre ; mais encouragés par le Missionnaire, ils firent peur à leur tour aux

Sa
cha
tren
ven
obl
J
enn
pur
ava
plus
ne c
lard
L
aux
sons
jugè
men
les in
rent
rent
C'est
de to
lurer
velle
barb
dériv
trouv
recu
En
gnère
mais
qu'on
ne fu
Leur

Sauvages. Une vieille arme qui n'était point chargée, ni en état de l'être, qu'ils leur montrèrent de temps-en-temps, leur fit faire souvent le plongeon dans leur pirogue, et les obligea enfin de se retirer.

Dès qu'ils se virent débarrassés de leurs ennemis, ils pansèrent leurs plaies comme ils purent, et jetant dans le fleuve tout ce qu'ils avaient dans leurs pirogues, pour s'éloigner plus aisément de cette rive meurtrière, ils ne conservèrent que quelques morceaux de lard cru pour leur nourriture.

Leur dessein était de s'arrêter en passant aux *Natchez*; mais ayant aperçu les maisons françaises ou abattues ou brûlées, ils ne jugèrent pas à propos d'écouter les compliments des Sauvages, qui du bord du fleuve les invitaient à mettre pied à terre: ils gagnèrent au plus vite le large, et par-là ils évitèrent les coups qu'on tira inutilement sur eux. C'est alors qu'ils commencèrent à se défier de toutes ces Nations sauvages, et qu'ils résolurent de n'approcher de la terre qu'à la Nouvelle Orléans, et même, supposé que ces barbares s'en fussent rendus les maîtres, de dériver jusqu'à la Balize, où ils espéraient trouver quelque vaisseau français à portée de recueillir les débris de la Colonie.

En passant devant les *Tonikas*, ils s'éloignèrent le plus qu'ils purent de leur bord; mais ils furent découverts, et une pirogue qu'on avait dépêchée pour les reconnaître, ne fut pas long-temps sans les approcher. Leur crainte et leur défiance se renouvel-

rent , et ils ne prirent le parti de s'arrêter ; que quand ils s'aperçurent qu'on parlait fort bien français dans cette pirogue ; alors ils revinrent de leur frayeur , et dans l'abattement où ils étaient , ils furent bien consolés de pouvoir mettre pied à terre. Ils y trouvèrent la petite armée française qui se formait , des Officiers compatissans et tout-à-fait gracieux , un Chirurgien et des rafraichissemens : ils se retirèrent un peu après tant de dangers et de misères , et ils profitèrent dès le lendemain d'une pirogue qu'on équipait pour la *Nouvelle Orléans*.

Je ne puis vous exprimer , mon Révérend Père , quel fut mon saisissement , quand je vis le Père Doutreleau le bras en écharpe , arriver de plus de quatre cens lieues , n'ayant que sa soutane qui ne fut point d'emprunt. Ma surprise augmenta au récit de ses aventures ; je le mis aussitôt entre les mains du frère Parisel , qui visita ses plaies , et qui les a pansées avec un grand soin et un prompt succès.

Le Missionnaire n'était point encore entièrement guéri de ses blessures , qu'il partit pour aller servir d'Aumônier à l'armée Française , comme il l'avait promis à Messieurs les Officiers qui l'en avaient prié. Il partagea avec eux les fatigues du siège de *Natchez* , et il y donna de nouvelles preuves de son zèle , de sa sagesse , et de son courage.

A son retour des *Natchez* , il vint se délasser ici pendant six semaines , qu'il trouva bien longues , et qui me parurent bien cour-

tes.
à sa
per
saire
d'att
risqu
soule
Com
ler p
avec
pour
J'app
dessa
arriv
Le
la pr
tant
doule
Missi
bien
très-a
quali
qu'ils
sion ;
gue d
vaux
aurai
et l'a
trent
uniqu
pense
leurs
dérar
que.

tes. Il était dans l'impatience de retourner à sa chère Mission ; mais il me fallut l'équiper généralement de tout ce qui est nécessaire à un Missionnaire , et il fut obligé d'attendre le convoi pour les Illinois. Les risques qu'on courait sur le fleuve durant ce soulèvement des Sauvages , portèrent M. le Commandant à défendre aux voyageurs d'aller par bandes séparées. Il partit le 16 Avril avec plusieurs autres en assez grand nombre , pour n'avoir rien à craindre des ennemis. J'appris en effet qu'ils s'étaient rendus au-dessus des *Akensas* , sans qu'il leur fût arrivé aucun accident.

Le plaisir de voir le Père Doutreleau pour la première fois , et de le voir échappé à tant de périls , fut bien troublé par la vive douleur que je ressentais de la perte de deux Missionnaires , dont vous connaissiez aussi bien que moi le mérite. Vous savez qu'à un très-aimable caractère , ils joignaient les qualités propres des hommes apostoliques ; qu'ils étaient très-affectionnés à leur Mission ; qu'ils parlaient déjà assez bien la langue des Sauvages ; que leurs premiers travaux produisaient de grands fruits , et en auraient produit bien d'autres , puisque l'un et l'autre n'avaient guères que trente-cinq à trente-six ans. Cette perte qui m'occupe uniquement , ne me permet pas même de penser à la perte que nous avons faite de leurs Nègres et de leurs effets , quoiqu'elle dérange bien une Mission qui ne fait que de naître , et qui est dans des besoins

que vous connaissez mieux que personne.

Au reste , il n'est rien arrivé à ces deux excellens Missionnaires que nous pleurons , à quoi ils ne se fussent préparés , lorsqu'ils se consacrèrent aux Missions des Sauvages de cette Colonie. Cette seule disposition , indépendamment de tout le reste , a mis sans doute une grande différence aux yeux de Dieu entre leur mort et celle de tant d'autres , qui ont été les martyrs du nom Français. Aussi suis-je bien persuadé que la crainte d'un sort semblable ne rallentira point le zèle de ceux de nos pères qui auraient la pensée de nous suivre , et ne détournera pas nos Supérieurs de se rendre aux saints desirs qu'ils auront de venir partager nos travaux.

Connaissant comme vous faites , mon Révérend Père , la vigilance et les vucs de M. notre Commandant , vous jugez bien qu'il ne s'est pas endormi dans les tristes conjonctures où nous nous trouvions. On peut dire sans flatterie qu'il s'est surpassé lui-même par les mouvemens continuels qu'il s'est donnés , et par les sages mesures qu'il a prises pour venger le sang Français , et pour prévenir les malheurs dont presque tous les postes de la Colonie étaient menacés.

Aussitôt qu'il eut appris l'irruption imprévue des Sauvages *Natchez* , il en fit porter la nouvelle dans tous les postes , et jusqu'aux Illinois , non par la voie directe et ordinaire du fleuve , qui était fermée , mais d'un côté par les *Natchitoches* et les *Akensas* ; et de

l'au
inv
me
il f
ma
mo
Bou
Ces
fort
et e
les f
foss
plaç
mité
com
tinu
Com
couc
Ville
il y
Can
goul
D
tant
mett
repr
Nou
lum
qu'il
ber
trou
clair
ainsi
Nato

l'autre par la mobile et les *Tchicachas* ; il invita les voisins nos alliés , et particulièrement les *Tchactas* , à venger cette perfidie ; il fournit d'armes et de munitions toutes les maisons de la Ville et des habitations ; il fit monter deux vaisseaux ; savoir , le Duc de Bourbon et l'Alexandre , vers les *Tonikas*. Ces vaisseaux étaient comme deux bonnes forteresses contre les insultes des Sauvages , et en cas d'attaque , deux asiles assurés pour les femmes et pour les enfans ; il fit faire un fossé d'enceinte autour de la Ville , et il plaça des corps-de-garde à ses quatre extrémités ; il forma pour sa défense plusieurs compagnies de milice bourgeoise , qui continuent de monter la garde tous les soirs. Comme il y avait plus à craindre dans les concessions et les habitations que dans la Ville , on s'y est fortifié avec plus de soin : il y a de bons forts aux *Chapitoulas* , aux *Cannes brûlées* , aux *Allemands* , aux *Bayagoulas* , et à la *Pointe coupée*.

D'abord M. notre Commandant n'écou- tant que son courage , prit le dessein de se mettre à la tête des troupes , mais on lui représenta qu'il ne devait point quitter la *Nouvelle Orléans* où sa présence était absolument nécessaire ; qu'il y avait à craindre qu'il ne prit envie aux *Tchactas* de tomber sur la Ville , si elle était dégarnie de troupes , et que les Nègres , pour s'affranchir de l'esclavage , ne se joignissent à eux , ainsi que quelques-uns s'étaient joints aux *Natchez*. D'ailleurs il pouvait être tran-

quille sur la conduite des troupes, M. le Chevalier de Loubois, dont il connaissait l'expérience et la bravoure, ayant été chargé de les commander.

Pendant que notre petite armée se rendait aux *Tonikas*, sept cens *Tchactas* ramassés et conduits par M. le Sueur, marchaient vers les *Natchez*; on fut informé par un parti de leurs gens, que ces Sauvages n'étaient nullement sur leurs gardes, et qu'ils passaient toutes les nuits à danser. Les *Tchactas* les surprirent, et vinrent fondre sur eux le 27 Janvier à la pointe du jour; en moins de trois heures ils délivrèrent 59 personnes, tant femmes qu'enfans, avec le Tailleur et le Charpentier, et 106 Nègres ou Nègresses avec leurs enfans; ils firent 18 *Natchez* esclaves, et enlevèrent 60 chevelures; ils en auraient enlevé davantage, s'ils ne s'étaient pas attachés à délivrer les esclaves, comme on le leur avait recommandé. Ils n'eurent que deux hommes de tués, et sept ou huit de blessés. Ils se campèrent avec leur prise à la concession de Sainte-Catherine, dans un simple parc fermé de pieux. La victoire eût été complète, s'ils eussent attendu l'armée Française, ainsi qu'on en était convenu avec leurs Députés.

Les *Natchez* se voyant attaqués par les formidables *Tchactas*, regardèrent leur défaite comme certaine; ils se renfermèrent dans deux forts, et passèrent les nuits suivantes à danser leur danse de mort. Dans leurs harangues on les entendait reprocher

au
s'é
con
de

Me
Fr
boi
pai
for
pré
ren
ner
mes
lenc
nier
daie
autr
des
rang
ves
pou
mill
deux
qua
ving
miso
ces
coul
plur
dessa
tera
ils b
sieu

aux *Tchactas* leur perfidie, de ce qu'ils s'étaient déclarés en faveur des Français, contre la parole qu'ils leur avaient donnée de s'unir à eux pour les détruire.

Trois jours avant cette action, le sieur Mesplex arriva aux *Natchez* avec cinq autres Français : ils s'étaient offerts à M. de Loubois, pour aller leur porter des paroles de paix, afin de pouvoir sous ce prétexte s'informer de leurs forces et de leur situation présente. En descendant de la barque, ils rencontrèrent un parti, qui, sans leur donner le temps de parler, leur tua trois hommes, et fit les trois autres prisonniers. Le lendemain ils renvoyèrent un de ces prisonniers avec une lettre, par laquelle ils demandaient pour ôtage le sieur Broutin, qui avait autrefois commandé chez eux, et le chef des *Tonikas* : de plus ils exigeaient pour la rançon des femmes, des enfans et des esclaves deux cens fusils, deux cens barrils de poudre, deux cens barrils de balles, deux mille pierres à fusil, deux cens couteaux, deux cens haches, deux cens pioches, vingt quarts d'eau-de-vie, vingt barriques de vin, vingt barrils de vermillon, deux cens chemises, vingt pièces de limbourg, vingt pièces de toile, vingt habits galonnés sur les coutures, vingt chapeaux bordés avec des plumets, et cent habits plus simples. Leur dessein était d'égorger les Français qui apporteraient ces marchandises. Dès le même jour ils brûlèrent avec la dernière inhumanité le sieur Mesplex et son compagnon.

Le 8 Février, les Français avec les *Tonikas*, et quelques autres petites Nations qui sont vers le bas du Mississipi, arrivèrent aux *Natchez*. Ils s'emparèrent de leur Temple dédié au Soleil.

L'impatience et l'indocilité des *Tchactas*, lesquels, comme presque tous les Sauvages, ne sont capables que d'un coup de main, et ensuite se retirent; le trop petit nombre de soldats Français qui se trouvèrent accablés de fatigues; le manque de vivres que les Sauvages volaient aux Français; le défaut de munitions dont on ne pouvait rassasier les *Tchactas*, qui en dépensaient une partie inutilement, et qui mettaient l'autre en réserve pour la chasse; la résistance des *Natchez* qui s'étaient bien fortifiés, et qui se battaient en désespérés; tout cela déterminâ à écouter les propositions que firent les assiégés après sept jours de tranchée ouverte. Ils menaçaient, si nous persistions dans le siège, de brûler ce qui leur restait de Français, et ils s'offrirent de les rendre, si nous voulions retirer nos sept pièces de canons, qui, dans le fond, faute d'un bon canonnier, et dans les circonstances présentes, n'étaient guère propres qu'à leur faire peur.

Les propositions furent acceptées et accomplies de part et d'autre. Le 25 Février, les assiégés remirent fidèlement tout ce qu'ils avaient promis, et les assiégeans se retirèrent avec leurs canons dans un petit fort qu'on éleva promptement sur l'Escôre auprès du fleuve, pour inquiéter toujours les *Nat-*

che
geu
me
l'in
il s'
vait
A
à de
chez
d'un
vère
subl
taien
donn
calic
mêm
renou
en fe
le m
vases
petit
venu
qu'il
Nègr
ache
donn
suite
moir
ils n
nom
cette
trois
ces S
tère

chez , et pour assurer le passage aux voyageurs. M. Perrier en donna le commandement à M. Dartaguet , pour reconnaître l'intrépidité avec laquelle , durant le siège , il s'exposait aux plus grands dangers , et bravait par-tout la mort.

Avant que les *Tchactas* se déterminassent à donner sur les *Natchez* , ils étaient allés chez eux porter le calumet. Ils y furent reçus d'une manière assez nouvelle : ils les trouvèrent , eux et leurs chevaux , parés de chasubles et de devants d'autel : plusieurs portaient à leur cou des patènes , buvaient et donnaient à boire de l'eau-de-vie dans des calices et des ciboires. Les *Tchactas* eux-mêmes , quand ils eurent pillé nos ennemis , renouvelèrent cette profanation sacrilège , en faisant dans leurs danses et dans leurs jeux le même usage de nos ornemens et de nos vases sacrés. On n'en a pu retirer qu'une petite partie. La plupart de leurs chefs sont venus ici pour se faire payer des chevelures qu'ils ont enlevées , et des Français ou des Nègres qu'ils ont délivrés. Ils nous ont fait acheter bien cher leurs petits services , et ne donnent guère envie de les employer dans la suite , d'autant plus qu'ils ont paru beaucoup moins braves que les petites Nations , dont ils ne se font redouter que par leur grand nombre. Les maladies diminuent tous les ans cette Nation , qui est maintenant réduite à trois ou quatre mille guerriers. Depuis que ces Sauvages ont fait connaître ici leur caractère , on ne peut plus les souffrir : ils sont

insolens , féroces , dégoûtans , importuns et insatiables. On plaint et on admire tout-à-la-fois nos Missionnaires , de renoncer à toute société , pour n'avoir que celle de ces Barbares.

J'ai renouvelé connaissance avec *Paatlako* un des chefs , et avec un grand nombre d'autres *Tchactas*. Ils m'ont rendu beaucoup de visites intéressées , et m'ont souvent répété à-peu-près le même compliment qu'ils me firent il y a plus d'un an , lorsque je les quittai. « Nos cœurs et ceux de nos enfans » pleurent , m'ont-ils dit , depuis que nous » ne te voyons plus ; tu commençais à avoir » de l'esprit comme nous ; tu nous entendais , et nous t'entendions ; tu nous aimas , » et nous t'aimons ; pourquoi nous as-tu » quittés ? Que ne reviens-tu ? Allons , viens-t-en avec nous. » Vous savez , mon Révérend Père , que je ne pouvais répondre à leurs desirs : ainsi je leur dis simplement que je les irai rejoindre dès que je le pourrai ; qu'après tout je ne suis ici que de corps , et que mon cœur est demeuré chez eux : « cela est bon , repartit un de ces Sauvages , » mais cependant ton cœur ne nous dit rien , » il ne nous donne rien. » C'est toujours là qu'ils en reviennent ; ils ne nous aiment , et ne nous trouvent de l'esprit qu'autant que nous leur donnons.

Il est vrai que *Paatlako* a combattu avec beaucoup de valeur contre les *Natchez* ; il y a même reçu un coup de fusil dans les reins : pour le consoler de sa blessure on l'a

reçu
autr
qu'e
tion
la M
allat
M.
et de
dern
nais
som

O
des
plus
avec
Nég
il et
de l
peti
avan
sieu
mes
la ch
à s'a

C
lors
Fra
leur
fert
dan
du-
pres
a eu
noe

reçu avec plus d'estime et d'amitié que les autres. A peine s'est-il vu dans son Village, qu'enslé de ces légères marques de distinction, il a dit au Père Baudouin, que toute la *Nouvelle Orléans* avait été dans d'étranges allarmes au sujet de sa maladie, et que M. Perrier a informé le Roi de sa bravoure et des grands services qu'il a rendus dans la dernière expédition. A ces traits, je reconnais le génie de cette Nation; c'est la présomption et la vanité même.

On a abandonné aux *Tchacta* trois Nègres des plus mutins, et qui s'étaient déclarés le plus pour les *Natchez*; ils les ont brûlés vifs avec une cruauté qui a inspiré à tous les Nègres une nouvelle horreur des Sauvages: il en peut résulter un bien pour la sûreté de la Colonie. Les *Tonikas* et les autres petites Nations ont remporté de nouveaux avantages sur les *Natchez*, et y ont fait plusieurs prisonniers: ils ont brûlé trois femmes et quatre hommes, après leur avoir enlevé la chevelure. On dit que le peuple commence à s'accoutumer à un spectacle si barbare.

On ne put s'empêcher d'être attendri, lorsqu'on vit arriver en cette Ville les femmes Françaises, que les *Natchez* avaient fait leurs esclaves: les misères qu'elles ont souffertes étaient peintes sur leurs visages: cependant il paraît qu'elles les ont bientôt oubliées; du-moins plusieurs d'entr'elles se sont fort pressées de se remarier, et on assure qu'il y a eu de grandes démonstrations de joie à leurs noces.

Les petites filles que nul des habitans n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les Religieuses élèvent. Le grand nombre de ces enfans ne sert qu'à augmenter leur charité et leurs attentions. On leur a fait une classe séparée, et on leur a donné deux maîtresses particulières.

Il n'y en a pas une de cette sainte Communauté, qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver ces enfans dans l'innocence, et de donner une éducation polie et chrétienne à de jeunes Françaises qui risquaient de n'être guères mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles, qu'avant la fin de l'année elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, et après laquelle elles soupirent depuis longtemps.

Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors et des Nègresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, et d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte : peut-être même que, dans la suite, elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

Tant d'œuvres de charité suffiraient pour occuper en France plusieurs communautés et des instituts différens. Que ne peut point un grand zèle ! Ces divers travaux n'éton-

nent
de les
que l'
moi j
du se
poids
quede
trop t
chang
de les
servic
trouve
qu'il
vertu

Les
fide,
de dé
même
voir s'
des Sa
Illinoi
que t
leur m
tiens)
lablem
alliand
contra
filles.

« N
» rent
» cais
» poan
» mém
» un s

ment point sept Ursulines, et elles comptent de les soutenir avec la grâce de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi je crains fort que, s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui, avant que de les connaître, disaient qu'elles venaient trop tôt, et en trop grand nombre, ont bien changé de sentimens et de langage : témoins de leur conduite édifiante, et des grands services qu'elles rendent à la Colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard, et qu'il n'en saurait trop venir de la même vertu et du même mérite.

Les *Tchikachas*, Nation brave, mais perfide, et peu connue des Français, ont tâché de débaucher la Nation Illinoise : ils ont même sondé quelques particuliers, pour voir s'ils ne pourraient pas l'attirer au parti des Sauvages ennemis de notre Nation. Les Illinois leur ont répondu qu'ils sont presque tous de la prière (c'est-à-dire, selon leur manière de s'exprimer, qu'ils sont Chrétiens), et que, d'ailleurs, ils sont inviolablement attachés aux Français, par les alliances que plusieurs de leur Nation ont contractées avec eux, en épousant leurs filles.

« Nous nous mettrons toujours, ajoutèrent-ils, au-devant des ennemis des Français ; il faudra nous passer sur le ventre pour aller à eux, et nous frapper nous-mêmes au cœur avant que de leur porter un seul coup ».

Leur conduite s'est soutenue et n'a point démenti leurs paroles. A la première nouvelle de la guerre des *Natchez* et des *Yazous*, ils sont venus ici pleurer les Robes noires (1) et les Français, et offrir les services de leur Nation à M. Perrier, pour venger la mort des Français. Je me trouvai au gouvernement à leur arrivée, et je fus charmé des harangues qu'ils firent. *Chikagou*, que vous avez vu à Paris, était à la tête des *Mitchigamias*; et *Mamantouensa*, à la tête des *Kaskakias*.

Chikagou parla le premier. Il étendit dans la salle un tapis de peau de biche, bordé de porc-épic, sur lequel il mit deux calumets, avec divers agrémens sauvages, qu'il accompagna d'un présent à l'ordinaire. « Voilà, dit-il, en montrant ces deux calumets, deux paroles que nous t'apportons; » l'une de Religion, et l'autre de paix ou de guerre, selon que tu l'ordonneras. » Nous écoutons avec respect les Commandans, parce qu'ils nous portent la parole du Roi notre Père; et plus encore les Robes noires, parce qu'ils nous portent la parole de Dieu même, qui est le Roi des Rois. Nous sommes venus de bien loin pleurer avec toi la mort des Français, et t'offrir nos Guerriers pour frapper sur les Nations ennemies que tu voudras nous marquer. Tu n'as qu'à parler. Quand je passai en France, le Roi me promit sa

(1) C'est ainsi qu'ils nomment les Missionnaires.

» protection

» pro
 » ma
 » sou
 » ta p
 » noi
 édifi
 que l'
 entenc
 Ma
 était l
 de cel
 la mên
 « V
 » M. I
 » kas,
 » telles
 » mon
 » faire
 » dema
 » j'en s
 » chang
 » dema
 » Mes s
 » que c
 » vaine
 » d'ent
 Un a
 ancien
 tenta de
 avait to
 » derni
 » dite n
 » le der
 » chés à
 Tom

» protection pour la Prière , et me recom-
 » manda de ne la quitter jamais : je m'en
 » souviendrai toujours. Accorde-nous aussi
 » ta protection pour nous et pour nos Robes
 » noires ». Il exposa ensuite les sentimens
 édifiants dont il était pénétré sur la Religion ,
 que l'Interprète Baillarjon nous fit à demi-
 entendre en très-mauvais Français.

Mamantouensa parla ensuite ; sa harangue
 était laconique , et d'un style bien différent
 de celui des Sauvages , qui répètent cent fois
 la même chose dans le même discours.

« Voilà , dit-il , en adressant la parole à
 » M. Perrier, deux jeunes esclaves *Padou-*
 » *kas* , quelque pelleteries , et d'autres baga-
 » telles ; c'est un petit présent que je te fais ;
 » mon dessein n'est pas de t'engager à m'en
 » faire un plus grand : tout ce que je te
 » demande , c'est ton cœur et ta protection ;
 » j'en suis plus jaloux que de toutes les mar-
 » chandises du monde ; et quand je te la
 » demande , c'est uniquement pour la Prière.
 » Mes sentimens sur la guerre sont les mêmes
 » que ceux de *Chikagou* , qui vient de parler :
 » vainement répéterais-je ce que tu viens
 » d'entendre ».

Un autre vieux Chef , qui avait l'air d'un
 ancien Patriarche , se leva aussi : il se con-
 tenta de dire qu'il voulait mourir , comme il
 avait toujours vécu , dans la Prière. « La
 » dernière parole , ajouta-t-il , que nous ont
 » dite nos Pères , étant sur le point de rendre
 » le dernier soupir , c'est d'être toujours atta-
 » chés à la Prière , et qu'il n'y a point d'au-

» tre moyen d'être heureux en cette vie, et
 » bien plus encore dans l'autre après la
 » mort ».

M. Perrier, qui a de grands sentimens de Religion, écoutait avec un sensible plaisir ces harangues sauvages : il s'abandonna aux mouvemens de son cœur, sans avoir besoin de recourir aux détours et aux déguisemens qui sont souvent nécessaires quand on traite avec le commun des Sauvages. A chaque harangue, il fit une réponse telle que ces bons Chrétiens pouvaient la souhaiter : il les remercia de leurs offres de service pour la guerre, étant assez forts contre les ennemis qui occupent le bas du fleuve ; mais il les avertit de se tenir sur leurs gardes, et de prendre notre défense contre ceux qui habitent le haut du même fleuve.

On se défie toujours des Sauvages appelés *Renards*, quoiqu'ils n'osent plus rien entreprendre, depuis que le Père Guignas a détaché de leur parti les Nations des *Kikapoux* et des *Maskoutins*. Vous savez, mon Révérend Père, qu'étant en Canada, il eut le courage de pénétrer jusques chez les *Sioux*, Sauvages errans vers la source du Mississipi, à environ huit cens lieues de la *Nouvelle Orléans*, et à six cens lieues de *Quebec*. Obligé d'abandonner cette Mission naissante, par le mauvais succès qu'avait eu l'entreprise contre les *Renards*, il descendit le fleuve pour se rendre aux Illinois. Le 15 Octobre de l'année 1728, il fut arrêté à mi-chemin par les *Kikapoux* et les *Maskoutins*.

Pend
 Sauva
 à crai
 brûlé
 dans
 adopté
 sauva
 Missio
 ne sur
 situati
 adouci
 reçut,
 il y ré
 condui
 la paix
 ce quan
 clusion
Kikapo
 et emm
 l'hiver
 il retour
 l'ont ex
 plein de
 de nouv
 Les I
 que la n
 demeure
 mèrent
 fiante. T
 à deux
 daient n
 les Dim
 différen
 aux dif

Pendant cinq mois qu'il fut captif chez ces Sauvages, il eut beaucoup à souffrir et tout à craindre. Il vit le moment où il allait être brûlé vif, et il se préparait à finir sa vie dans cet horrible tourment, lorsqu'il fut adopté par un vieillard, dont la famille lui sauva la vie, et lui procura la liberté. Nos Missionnaires, qui étaient chez les Illinois, ne furent pas plutôt instruits de sa triste situation, qu'ils lui procurèrent tous les adoucissemens qu'ils purent. Tout ce qu'il reçut, il l'employa à gagner les Sauvages; il y réussit, jusqu'à les engager même à le conduire chez les Illinois, et à y venir faire la paix avec les Français et les Sauvages de ce quartier. Sept ou huit mois après la conclusion de cette paix, les *Maskoutins* et les *Kikapou* vinrent encore chez les Illinois, et emmenèrent le Père Guignas pour passer l'hiver avec eux, d'où, selon les apparences, il retournera en Canada. Ces fatigans voyages l'ont extrêmement vieilli; mais son zèle, plein de feu et d'activité, semble lui donner de nouvelles forces.

Les Illincis n'eurent point d'autre maison que la nôtre, pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville: ils nous charmèrent par leur piété, et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitaient le chapelet à deux chœurs; et tous les matins ils entendaient ma Messe, pendant laquelle, sur-tout les Dimanches et les Fêtes, ils chantaient différentes prières de l'Eglise, conformes aux différens Offices du jour; à la fin de

la Messe , ils ne manquaient jamais de chanter de tout leur cœur la prière pour le Roi. Les Religieuses chantaient le premier couplet latin sur le ton ordinaire du chant Grégorien , et les Illinois continuaient les autres couplets en leur langue , sur le même ton. Ce spectacle , qui était nouveau , attirait grand monde dans l'Eglise , et inspirait une tendre dévotion. Dans le cours de la journée , et après le souper , ils chantaient souvent , ou seuls ou tous ensemble , diverses prières de l'Eglise , telles que sont le *Dies iræ* , etc. *Vexilla Regis* , etc. , *Stabat Mater* , etc. A les entendre , on s'apercevait aisément qu'ils avaient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints Cantiques , que le commun des Sauvages et même beaucoup de Français n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues.

On serait étonné , comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette Mission , de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas , à beaucoup près , si bien instruits de la Religion que le sont ces Néophytes : ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'ancien et du nouveau Testament : ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte Messe et de recevoir les Sacremens ; leur Catéchisme , qui m'est tombé entre les mains , avec la traduction littérale qu'en a faite le Père Boullanger , est un parfait modèle pour ceux qui en auraient besoin dans leurs nouvelles Missions. On n'a laissé ignorer à ces bons Sauvages aucun de nos Mystères et de

nos c
l'esse
posé
solide

La
couna
bien c
core a
la sort
et leu
pensée
de rép
Boulla
la seco
ment s
Sauvag
Baptém

Le p
Religie

auprès

« je voi

» pas d

lait dire

taires q

perfecti

» comm

» travail

» avions

» tres ,

» plus d

» tienne

» Supéri

» voudre

» répond

nos devoirs : on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la Religion , qu'on leur a exposé d'une manière également instructive et solide.

La première pensée qui vient à ceux qui connaissent ces Sauvages , c'est qu'il en a bien dû coûter, et qu'il en coûte bien encore aux Missionnaires, pour les former de la sorte au Christianisme. Mais leur assiduité et leur patience sont abondamment récompensées par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur leurs travaux. Le Père le Boullanger me mande qu'il est obligé, pour la seconde fois , d'augmenter considérablement son Eglise , par le grand nombre de Sauvages qui , chaque année , reçoivent le Baptême.

Le premier jour que les Illinois virent les Religieuses , *Mamantouensa* , apercevant auprès d'elles une troupe de petites filles , « je vois bien , leur dit-il , que vous n'êtes » pas des Religieuses sans dessein ». Il voulait dire qu'elles n'étaient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. « Vous êtes , leur ajouta-t-il , » comme les Robes noires, nos Pères ; vous » travaillez pour les autres. Ah ! si nous » avions là-haut deux ou trois de vous autres , nos femmes et nos filles auraient » plus d'esprit, et seraient meilleures Chrétiennes. Hé bien ! lui répondit la Mère » Supérieure , choisissez celles que vous » voudrez. Ce n'est point à nous à choisir , » répondit *Mamantouensa* ; c'est à vous qui

» les connaissez. Le choix doit tomber sur
 » celles qui sont le plus attachées à Dieu ,
 » et qui l'aiment davantage ».

Vous jugez assez, mon Révérend Père, combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans un Sauvage des sentimens si raisonnables et si chrétiens. Ah ! qu'il faudra de temps et de peines, pour apprendre aux *Tchuctas* à penser et à parler de la sorte. Ce ne peut être que l'ouvrage de celui qui sait, quand il lui plaît, changer les pierres en enfans d'Abraham.

Chikagou garde précieusement, dans une bourse faite exprès, la magnifique tabatière que feu Madame la Duchesse d'Orléans lui donna à Versailles. Quelque offre qu'on lui en ait faite, il n'a jamais voulu s'en défaire ; attention bien remarquable dans un Sauvage, dont le caractère est de se dégoûter bientôt de tout ce qu'il a, et de désirer passionnément ce qu'il voit et ce qu'il n'a pas.

Tout ce que *Chikagou* a raconté de la France à ses compatriotes, leur a paru incroyable. « On t'a payé, lui disait-on, pour nous faire accroire toutes ces belles fictions. » Nous voulons bien croire, lui disaient ses parens, et ceux à qui sa sincérité était moins suspecte, que tu as vu tout ce que tu nous dis ; mais il faut qu'un charme t'ait fasciné les yeux ; car il n'est pas possible que la France soit telle que tu nous la dépeins ». Lorsqu'il disait qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus

gran
 dan
 dan
 les
 mén
 cuir
 que
 gues
 Chir
 « Éc
 » ma
 » de
 » on
 » pa
 mant
 c'est
 const
 l'eau
 pour
 d'un
 et l'au
 qui é
 Ces
 Juin :
 sas ;
 Corro
 pour s
 portai
 avaien
 les Tc
 qui le
 délivr
 enfans
 encore

grands arbres ; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris, que de brins d'herbes dans les prairies, et de maringouins dans les bois ; qu'on s'y promène, et qu'on fait même de longs voyages dans des cabanes de cuirs ambulantes ; on ne le croyait pas plus que lorsqu'il ajoutait qu'il avait vu de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles Chirugiens faisaient les plus belles cures. « Écoutez, leur disait-il plaisamment ; vous » manque-t-il un bras, une jambe, un œil, une » dent, une poitrine ; si vous étiez en France, » on vous en remettrait d'autres, sans qu'il y » parût ». Ce qui a le plus embarrassé *Mamantouensa*, quand il a vu des vaisseaux, c'est de savoir comment, de la terre où l'on construit ces vaisseaux, on peut les lancer à l'eau, et où l'on peut trouver assez de bras pour jeter, et sur-tout pour lever des ancres d'un poids si énorme. On lui expliqua l'un et l'autre, et il admira le génie des Français, qui étaient capables de si belles inventions.

Ces Illinois partirent le dernier jour de Juin : ils pourront bien se joindre aux *Akensas*, pour tomber sur les *Yazous* et sur les *Corroys*. Ceux-ci s'étant mis en chemin pour se retirer chez les *Tchikachas*, où ils portaient les chevelures françaises qu'ils avaient enlevées, furent surpris en route par les *Tchatchoumas* et par quelques *Tchactas*, qui leur enlevèrent dix-huit chevelures, et délivrèrent les femmes françaises avec leurs enfans. Quelque temps après, ils furent encore attaqués par un parti d'*Akensas*,

qui leur enlevèrent quatre chevelures, et firent plusieurs femmes prisonnières. Ces bons Sauvages rencontrèrent à leur retour deux pirogues de chasseurs Français : ils les fro- lèrent, selon leur coutume, depuis la tête jusqu'aux pieds, en pleurant la mort des Français et celle de leur Père en Jésus-Christ. Ils jurèrent que, pendant qu'il y aurait un *Akensa* au monde, les *Natchez* et les *Yazous* ne seraient point sans ennemis. Ils montrèrent une cloche et quelques livres, qu'ils apportaient, disaient-ils, pour le premier Chef noir qui viendra dans leur Village. C'est tout ce qu'ils avaient trouvé dans la cabane du Père Souel.

J'étais en peine de savoir ce que ces bar- bares avaient fait du corps de ce Mission- naire : mais une femme française, qui était alors leur esclave, m'a appris qu'elle les a enfin engagés à lui donner la sépulture. « Je » l'ai vu, m'a-t-elle dit plusieurs fois, cou- » ché sur le dos dans les cannes assez près » de sa maison ; on ne lui avait ôté que sa » soutane. Quoiqu'il fût mort depuis quinze » jours, il avait la peau aussi blanche et les » joues aussi vermeilles que s'il eût été sim- » plement endormi. Je fus tentée d'examiner » où il avait reçu le coup ; mais le respect » arrêta ma curiosité : je me mis un moment » à genoux, et j'emportai son mouchoir qui » était auprès de lui ».

Les fidèles *Akensas* pleurent tous les jours, dans leur Village, la mort du P. du Poisson : ils demandent, avec les dernières instances,

un a
disp
ble,
çais
igno
Chr
pou
V
Père
notr
que
En e
nous
coup
Sauv
sur-t
le P
Ce
de la
touj
Sauv
pour
nant
tend
de b
insol
que
décla
Le
tradi
nage
caba
être
et de

un autre Missionnaire : on ne peut pas se dispenser de l'accorder à une Nation si aimable, et de tout temps très-attachée aux Français ; d'une pudeur que les autres Nations ignorent, et qui n'a d'obstacle particulier au Christianisme, que son extrême penchant pour la jonglerie.

Vous ne devineriez pas, mon Révérend Père, qu'on a tâché de nous consoler dans notre juste douleur, en nous félicitant de ce que notre perte n'avait pas été plus générale. En effet, les deux chers Missionnaires que nous pleurons, ne paraissaient pas à beaucoup près être aussi exposés à la cruauté des Sauvages, que le sont plusieurs autres, et sur-tout le Père de Guyenne, et encore plus le Père Baudouin.

Celui-ci est sans aucune défense au milieu de la grande Nation des *Tchactas*. On a toujours été dans une grande défiance de ces Sauvages, même dans le temps qu'ils faisaient pour nous la guerre aux *Natchez*. Maintenant ils sont devenus si fiers de leur prétendue victoire, que nous avons encore plus de besoin de troupes pour réprimer leur insolence, et les contenir dans le devoir, que pour achever d'exterminer nos ennemis déclarés.

Le Père de Guyenne, après bien des contradictions de la part des Sauvages du voisinage de la Caroline, s'était fait bâtir deux cabanes dans deux différens Villages, pour être plus à portée d'apprendre leur langue, et de les instruire; elles viennent d'être abat-

tues. Il sera enfin obligé de borner son zèle au Fort Français des *Alibamons*, ou de chercher une moisson plus abondante sur les bords du *Mississipi*.

Il ne me reste plus, Mon Révérend Père, qu'à vous informer de la situation de nos ennemis. Ils se sont réunis auprès de la rivière des *Ouachitas*, sur laquelle ils ont trois forts. On croit que les *Natchez* sont encore au nombre de 500 guerriers, sans compter leurs femmes et leurs enfans : ils n'étaient guère que 700 avant la guerre : il n'y a pas plus de quarante guerriers parmi les *Yazous* et les *Corroys*. Ils ont semé du maïs entre deux petites rivières qui coulent auprès de leurs forts : il ne faudrait que leur couper ce maïs pour les affamer pendant l'hiver ; mais la chose n'est pas aisée, à ce que disent les petites Nations qui les harcèlent continuellement. Ce Pays est coupé de *Bayouks*, et rempli de cannes, où la quantité incroyable de maringouins ne permet pas de se tenir long-temps en embuscade.

Les *Natchez* qui s'étaient cantonnés dans leurs forts depuis la dernière expédition, commencent à reparaitre. Outrés de ce qu'un parti d'*Oumas* et de *Bayagoulas* leur a enlevé une pirogue, où il y avait sept hommes, une femme et deux enfans, ils sont allés en grand nombre près d'un petit fort, où ils ont surpris dix Français et vingt Nègres. Il n'y a eu qu'un petit Soldat avec deux Nègres, qui se soient sauvés. Le soldat avait échappé au massacre que firent les *Natchez*, en se cachant

dan
en s
V
que
çais
proc
nant
pour
flori
à la
voisi
à bo
Tch
Lac
reur
les e
seron
trou
inces
sionn
périls
blent
zèle.
vos sa
suis a

dans un four : il leur a échappé cette fois-ci en se cachant dans un tronc d'arbre.

Vous jugez bien , mon Révérend Père , que cette guerre retarde l'établissement français : cependant on se flatte que ce malheur produira un plus grand bien , en déterminant la Cour à envoyer les forces nécessaires pour tranquilliser la Colonie et la rendre florissante. Quoi qu'il n'y ait rien à craindre à la *Nouvelle Orléans* , ni des petites Nations voisines , dont nos seuls Nègres viendraient à bout dans une matinée , ni même des *Tchactas* , qui n'oseraient s'exposer sur le Lac en grand nombre : cependant une terreur panique s'est emparée de presque tous les esprits , sur-tout des femmes ; mais elles seront rassurées à l'arrivée des premières troupes de France , que nous attendons incessamment. Pour ce qui est de nos Missionnaires , ils sont très-tranquilles : les périls auxquels ils se voient exposés , semblent augmenter leur joie et ranimer leur zèle. Souvenez-vous d'eux et de moi dans vos saints Sacrifices , en l'union desquels je suis avec respect , etc.



L E T T R E

*Du Père Vivier, Missionnaire aux Illinois,
au Père ***.*

MON CHER AMI,

P. X.

Quand on part de France pour les pays lointains, il n'en coûte rien pour faire des promesses à ses amis; mais, arrivé au terme, ce n'est pas un petit embarras de les exécuter, sur-tout les premières années; nous n'avons ici qu'une seule occasion tous les ans pour faire tenir nos lettres en France; il faut donc consacrer une huitaine de jours à écrire sans relâche, si l'on veut effectuer toutes ses promesses. De plus, ce qu'on a à mander de ce pays-ci, est si peu curieux, si peu édifiant, que cela ne vaut pas la peine de mettre la main à la plume. C'est moins pour satisfaire votre curiosité, que pour répondre à l'amitié que vous me témoignez, que je vous écris aujourd'hui. Tâchons cependant de vous donner quelque idée du pays, de ses habitans et de nos occupations. Les Illinois sont par le 39.° degré de latitude septentrionale, environ à 9 degrés de la nouvelle Orléans, capitale de toute la Colonie;

le
Fr
est
leu
en
for
boe
la c
en
qui
nair
chev
boeu
dant
pays
de c
vage
com
ce p
gelir
gelir
parle
qu'on
tes,
tés d
assez
toute
bles à
Le
Fran
parle
des a
Dieu.
ges de

le climat est à-peu-près comme celui de France, avec cette différence, que l'hiver y est moins long et moins continu, et les chaleurs un peu plus grandes en été; le pays, en général, est entrecoupé de plaines et de forêts, et arrosé d'assez belles rivières. Le bœuf sauvage, le chevreuil, le cerf, l'ours, la dinde sauvage, abondent de toutes parts, en toute saison, excepté près des endroits qui sont habités: il faut aller pour l'ordinaire à une ou deux lieues pour trouver le chevreuil, et à sept ou huit pour trouver le bœuf. Pendant une partie de l'automne, pendant l'hiver et une partie du printemps, le pays est inondé de cygnes, d'outardes, d'oies, de canards de trois espèces, de pigeons sauvages, de sarcelles et de certains oiseaux gros comme des poules, qu'on appelle faisans en ce pays-ci, mais que je nommerais plutôt gelinotes, qui, cependant, ne valent pas les gelinotes d'Europe, à ce que je pense. Je ne parle pas des perdrix ni des lièvres, parce qu'on ne daigne pas tirer dessus. Les plantes, les arbres, les légumes qu'on a apportés de France ou de Canada, y réussissent assez bien; en général, le pays peut produire toutes les choses nécessaires et même agréables à la vie.

Les habitans sont de trois espèces: des Français, des Nègres et des Sauvages, sans parler des Métis, qui naissent des uns et des autres pour l'ordinaire, contre la Loi de Dieu. Il y a 5 Villages Français et 3 Villages de Sauvages dans l'espace de 21 lieues,

situés entre le Mississipi et une autre rivière, qu'on appelle la rivière de Karkakiad. Dans les cinq Villages Français il peut y avoir onze cens blancs, trois cens noirs et une soixantaine d'esclaves rouges, autrement Sauvages. Les trois Villages Illinois ne contiennent pas plus de huit cens Sauvages de tout âge. Les Français habitués en ce pays-ci, sont appliqués, pour la plupart, à la culture des terres : ils sèment du froment en quantité ; ils élèvent des bœufs venus de France, des cochons, des chevaux en grand nombre ; ce qui, outre la chasse, leur donne une grande aisance pour vivre. On ne craint point la famine en ce pays-ci : il y a toujours des vivres trois fois plus qu'on n'en peut consommer ; outre le froment, le maïs, autrement blé de Turquie, vient à foison tous les ans ; on transporte à la nouvelle Orléans quantité de farines. Voyons les Sauvages en particulier : on n'en a que de fausses idées en Europe ; à peine les croit-on des hommes. On se trompe grossièrement : les Sauvages, et sur-tout les Illinois, sont d'un caractère fort doux et fort sociable : ils ont de l'esprit, et paraissent en avoir plus que nos paysans, autant au-moins que la plupart des Français, ce qui provient de cette liberté dans laquelle ils sont élevés ; le respect ne les rend jamais timides ; comme il n'y a point de rang et de dignité parmi eux, tout homme leur paraît égal. Un Illinois parlerait aussi hardiment au Roi de France qu'au dernier de ses sujets ; la plupart sont capables de

soi
soi
tiè
bie
dis
ils
tion
ma
trib
pèc
mur
dan
gran
cha
com
Mar
quan
Mar
les f
pour
petit
ils m
cause
géné
fort
du p
Nous
les t
étran
Villa
faute
fort p
nés a
rable

soutenir une conversation avec qui que ce soit, pourvu qu'on ne traite point de matière hors de leur sphère; ils entendent très-bien raillerie; ils ne savent ce que c'est que disputer et s'emporter en conversant: jamais ils ne vous interrompent dans la conversation: je leur trouve bien des qualités qui manquent aux peuples civilisés. Ils sont distribués par cabanes; une cabane est une espèce de chambre commune, où il y a communément 15 à 20 personnes; ils vivent tous dans une grande paix, ce qui provient, en grande partie, de ce qu'on laisse faire à chacun ce que bon lui semble. Depuis le commencement d'Octobre jusqu'à la mi-Mars, ils sont en chasse à quarante et cinquante lieues de leur Village; et à la mi-Mars ils reviennent à leur Village; alors les femmes font leurs semences du maïs; pour les hommes, à la réserve de quelques petites chasses qu'ils font de temps en temps, ils mènent une vie parfaitement oisive; ils causent en fumant la pipe, et c'est tout. En général, les Illinois sont fort paresseux et fort adonnés à l'eau-de-vie, ce qui est cause du peu de fruit que nous faisons parmi eux. Nous avions autrefois des Missionnaires dans les trois Villages. Messieurs des Missions étrangères sont chargés de l'un de ces trois Villages; nous avons abandonné le second faute de Missionnaire. et parce qu'on y faisait fort peu de fruits: nous nous sommes bornés au troisième, qui seul est plus considérable que les deux autres. Nous y sommes

deux Prêtres , mais la moisson ne répond pas à nos travaux. Si ces Missions n'ont pas eu plus de succès , ce n'est pas la faute de ceux qui nous ont précédés ; car leur mémoire est encore en vénération parmi les Français et les Illinois ; cela vient peut-être du mauvais exemple des Français , mêlés continuellement parmi ces peuples , de l'eau-de-vie qu'on leur vend , et sur-tout de leur caractère tout-à-fait ennemi de toute gêne , et par conséquent de toute Religion. Quand les premiers Missionnaires sont venus parmi les Illinois , nous voyons par les écrits qu'ils nous ont laissés , qu'ils comptaient cinq mille personnes de tout âge dans cette Nation ; aujourd'hui on n'en compte pas deux mille ; il faut noter qu'outre ces trois Villages que je vous ai marqués , il en est un quatrième de la même Nation à quatre-vingts lieues d'ici , presque aussi considérable que les trois autres. Jugez par-là combien ils ont diminué dans l'espace de soixante ans. Je me recommande à vos saints sacrifices , en l'union desquels j'ai l'honneur d'être , etc.

Aux Illinois, ce 8 Juin 1750.



Du
J
vous
puis
vold
rand
vos
soci
coeu
U
lequ
de n
ces
Fra
Fra
L
cens
cinq

L E T T R E

*Du Père Vivier, de la Compagnie de Jésus,
à un Père de la même Compagnie.*

Aux Illinois, le 17
Novembre 1750.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'accepte avec plaisir la proposition que vous me faites. Les faibles mérites que je puis acquérir par mes travaux, je consens volontiers à vous en faire part, dans l'assurance que vous me donnez de m'aider de vos saintes prières. Je gagne trop dans cette société, pour n'y pas entrer de tout mon cœur.

Un autre point que vous desirez, et sur lequel je vais vous satisfaire, c'est le détail de nos Missions. Nous en avons trois dans ces quartiers : une de Sauvages, une de Français, une troisième qui est en partie de Français et en partie de Sauvages.

La première est composée de plus de six cents Illinois, tous baptisés, à la réserve de cinq ou six : mais l'eau-de-vie que leur ven-

dent les Français, sur-tout les soldats, malgré les défenses réitérées de la part du Roi, et ce qu'on leur distribue quelquefois, sous prétexte de les maintenir dans nos intérêts, a ruiné cette Mission, et a fait abandonner au plus grand nombre notre sainte Religion. Les Sauvages, et les Illinois en particulier, qui sont les plus doux et les plus traitables des hommes, deviennent, dans l'ivresse, des forcenés et des bêtes féroces. Alors ils se jettent les uns sur les autres, se donnent des coups de couteaux, se déchirent mutuellement. Plusieurs ont perdu leurs oreilles, quelques-uns une partie de leur nez dans ces scènes tragiques. Le plus grand bien que nous fessons parmi eux, consiste dans le baptême que nous conférons aux enfans moribonds. Ma résidence ordinaire est dans cette Mission de Sauvages avec le Père Guienne, qui me sert de Maître dans l'étude de la langue Illinoise.

La Cure Française que dessert le Père Vattrin est de plus de quatre cens Français de tout âge, et de plus de deux cent cinquante Nègres. La troisième Mission est à soixante-dix lieues d'ici. Elle est beaucoup moins considérable; c'est le Père Meurin qui en est chargé. Le reste de notre Mission de la Louisiane consiste dans une résidence à la Nouvelle Orléans, où demeure le Supérieur général de la Mission, un autre de nos Pères, avec deux Frères. Nous y avons une habitation assez considérable et en assez bon état. C'est des revenus de cette habi-

tat
Re
na

vue
doi
on
aux
Le
Sup
ci-c
dix
étau
sou
cett
men
Sup
Gor
Orl
men
cett
que
sibi
l'ég
gag
fier
du
I
Fra
Vou
pro
jou
vre
cho

tation , joints aux pensions que nous fait le Roi , qu'on fournit aux besoins des Missionnaires.

Quand la Mission est suffisamment pourvue d'ouvriers (qui , dans cette Colonie , doivent être jusqu'au nombre de douze) ; on en entretient un aux Akansas , un autre aux Tchactas , un troisième aux Alibamons. Le Révérend Père Baudouin , actuellement Supérieur général de la Mission , résidait ci-devant parmi les Tchactas ; il a demeuré dix-huit ans parmi ces barbares. Lorsqu'il était à la veille de faire quelque fruit , les soulèvemens que les Anglais ont excités dans cette Nation , et le péril où il était évidemment exposé , ont obligé le Père Vitri , alors Supérieur général , de concert avec M. le Gouverneur , à le rappeler à la Nouvelle Orléans. Aujourd'hui que les troubles commencent à s'apaiser , on pense à rétablir cette Mission. Le Père Moran était , il y a quelques années , aux Alibamons. L'impossibilité d'y exercer son Ministère , tant à l'égard des Sauvages que des Français , a engagé le Supérieur à le rappeler pour lui confier la direction des Religieuses et de l'hôpital du Roi , dont nous sommes chargés.

Les Anglais commercent , ainsi que les Français , parmi les Sauvages Alibamons. Vous concevez quel obstacle ce peut être au progrès de la Religion ; les Anglais sont toujours prêts à prêcher la controverse. Un pauvre Sauvage serait-il en état de faire un choix ? Nous n'avons actuellement personne

parmi les Akansas. Tel est, mon Révérend Père, l'état de notre Mission. Le reste de ma lettre sera une courte description de ce pays. J'y entrerai dans un détail peut-être assez peu intéressant pour vous, mais qui deviendrait utile à cette contrée, si le Gouvernement avait égard à une partie de ce qu'il renferme.

L'embouchure du Mississipi est par le 29.^e degré de latitude septentrionale. Le Roi y entretient une petite garnison et un Pilote pour recevoir les vaisseaux et les introduire dans le fleuve. La multitude des îles, des bancs, non de sable, mais de vase, dont elle est remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée. Il est question d'en trouver la passe, et il n'y a qu'un Pilote habitué dans l'endroit même, qui en ait une parfaite connaissance. Le Mississipi est difficile à remonter pour les vaisseaux. Outre que le flux de la mer ne s'y fait point sentir, il fait des circuits continuels; de sorte qu'il faut, ou touer, ou avoir continuellement à ses ordres tous les rumbs de vent. Depuis le vingt-neuvième jusqu'au trente-unième degré de latitude, il ne m'a pas paru plus large que la Seine devant Rouen; mais il est infiniment plus profond. En remontant on le trouve plus large; mais il a, à proportion, moins de profondeur. On lui connaît plus de sept cens lieues de cours du Nord au Sud. Au rapport des derniers voyageurs, sa source, qui est à plus de trois cens lieues au Nord des Illinois, est

for
ma

Ill
nor
tion
pas
lieu
pro
d'en
con
mai
nit
ble
part
que
men
vem
avan
pas
Miss
or,
avec
lente
soit
venu
sissip
surn
l'aut
L
dans
res d
tanté
demi

formée de la décharge de quelques lacs et marais.

Mississippi signifie grand fleuve en langue Illinoise. Il semble qu'il ait usurpé cette dénomination sur le Missouri. Avant sa jonction avec cette rivière, le Mississippi n'est pas considérable. Il a peu de courant ; au lieu que le Missouri est plus large , plus profond , plus rapide , et prend sa source d'encore bien plus loin. Plusieurs rivières considérables se jettent dans le Mississippi ; mais il semble que le Missouri seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivières ensemble ; en voici la preuve : l'eau de la plupart , je pourrais dire de toutes les rivières que reçoit le Mississippi , n'est que médiocrement bonne. Celle de plusieurs est positivement mal-saine ; celle du Mississippi même, avant son alliance avec le Missouri , n'est pas des meilleures ; au contraire , l'eau du Missouri est la meilleure eau du monde : or , celle du Mississippi , depuis sa jonction avec le Missouri jusqu'à la mer devient excellente. Il faut donc que l'eau du Missouri soit la dominante. Les premiers voyageurs venus par le Canada ont découvert le Mississippi : voilà pourquoi celui-ci a acquis le surnom de grand aux dépens de la gloire de l'autre.

Les deux rives du Mississippi sont bordées , dans presque tout son cours , de deux lisières d'épaisses forêts , qui ont tantôt plus , tantôt moins de profondeur , depuis une demi-lieue jusqu'à quatre lieues. Derrière

ces forêts vous trouvez des pays plus élevés, entrecoupés de plaines et de bois, où les arbres sont presque aussi clair-semés que dans nos promenades publiques; ce qui provient en partie de ce que les Sauvages mettent le feu dans les prairies vers la fin de l'automne, lorsque les herbes sont desséchées. Le feu qui gagne de toutes parts, détruit la plupart des jeunes arbres, ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrain y étant plus bas, et par là plus aquatique, les herbes conservent plus long-temps leur verdure, et sont moins accessibles aux atteintes du feu.

Les plaines et les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres en petit nombre, de loups à foison, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, et beaucoup moins entreprenans; de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans et autres animaux moins connus et moins considérables. Le fleuve et toutes les rivières qui s'y jettent, ainsi que les lacs qui sont en grand nombre, mais qui, chacun en particulier, ont assez peu d'étendue, sont la retraite des castors, d'une quantité prodigieuse de canards de trois espèces, de sarcelles, d'outardes, d'oies, de cygnes, de beccassines et de quelques autres oiseaux aquatiques dont le nom n'est pas connu en Europe, sans parler des poissons de bien des espèces qui y abondent.

Ce n'est qu'à quinze lieues au-dessus de

l'en
à a
çai
pas
bor
dan
ne s
sieu
La M
sian
fleuv
rues
sont
bois
gres
qui,
qui n
perso
Le
porta
nouve
charg
mer,
pèrer
est fo
mes y
fiques
du ma
du co
réussi
musca
frome
y réus
pays t

l'embouchure du Mississipi qu'on commence à apercevoir les premières habitations Françaises, les terres qui sont plus bas n'étant pas habitables. Elles sont situées sur les deux bords du fleuve jusqu'à la Ville. Les terres, dans cet espace, qui est de quinze lieues, ne sont pas toutes occupées; il en est plusieurs qui attendent de nouveaux habitans. La Nouvelle Orléans, Métropole de la Louisiane, est bâtie sur la rive orientale du fleuve: elle est de médiocre grandeur; les rues en sont tirées au cordeau; les maisons sont, les unes de brique, les autres de bois: elle est peuplée de Français, de Nègres, et de quelques Sauvages esclaves, qui, tous ensemble, ne montent pas, à ce qui m'a paru, à plus de mille et deux cens personnes.

Le climat, quoiqu'infiniment plus supportable que celui des îles, paraît pesant à un nouveau débarqué. Si le pays était moins chargé de forêts, sur-tout du côté de la mer, le vent du large qui y pénétrerait tempérerait beaucoup la chaleur. Le terroir en est fort bon; presque toutes espèces de légumes y viennent assez bien; on y a de magnifiques orangers; on y recueille de l'indigo, du maïs en abondance, du riz, des patates, du coton, du tabac. La vigne y pourrait réussir; du-moins j'y ai vu d'assez bon muscat. Le climat est trop chaud pour le froment. Le blé sarrazin, le millet, l'avoine y réussissent parfaitement. On élève dans le pays toute espèce de volailles, et les bêtes

à cornes s'y sont fort multipliées. Les forêts sont aujourd'hui le plus grand et le plus sûr revenu de bien des habitans ; ils en tirent quantité de bois propres à la bâtisse, qu'ils préparent avec facilité et avec peu de frais, par le moyen de moulins à planches que plusieurs ont fait construire.

Vous observerez que le terrain, trente lieues au-dessous de la Ville, et presque autant au-dessus, est singulièrement disposé. Dans presque tout le pays le bord d'un fleuve est l'endroit le plus bas : ici, au contraire, c'est l'endroit le plus élevé. Du fleuve à l'entrée des Cyprières, qui sont des forêts, à plusieurs arpens derrière les habitations, il y a jusqu'à quinze pieds de pente. Voulez-vous arroser votre terre ? Faites une saignée à la rivière, et une digue à l'extrémité de votre fossé ; en peu de temps elle se couvrira d'eau. Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus que d'une ouverture à la rivière. L'eau s'écoule dans les Cyprières jusqu'à la mer. Il ne faudrait cependant pas abuser par-tout de cette facilité ; l'eau ne trouvant pas toujours un écoulement facile, inonderait à la fin les habitations.

A la Nouvelle Orléans rien n'est plus rare que les pierres : vous donneriez un louis pour en avoir une qui fût du pays, que vous ne la trouveriez pas ; on y substitue de la brique qu'on y fait. La chaux s'y fait de coquillages qu'on va chercher à trois ou quatre lieues sur le bord du lac Pontchartrain.

On

On
mon
reill
ou t
cenc
haut
salé
de l
chez
croit
la M
més c
trouv
bien t
cire d
vait s
branc
la Col
qu'on
velle C
trait, l
vires d
de qua
Martin
venus
ques,
dit-on
Ciel.
En r
sus de
Franca
ment le
lonie d
La Poi
Ton

On y trouve , chose assez singulière , des montagnes de coquillages : il s'en trouve pareillement bien avant dans les terres, à deux ou trois pieds de la superficie. On fait descendre à la Nouvelle Orléans, des pays d'en haut et des contrées adjacentes, du hœuf salé, du suif, du goudron, des pelletteries, de l'huile d'ours ; et en particulier de chez les Illinois, des farines et des lards. Il croît aux environs, et encore plus du côté de la Mobile, quantité d'arbres qu'on a nommés ciriers, parce que de leur graine on a trouvé le moyen d'extraire une cire qui, bien travaillée, irait presque de pair avec la cire de France. Si l'usage de cette cire pouvait s'introduire en Europe, ce serait une branche de commerce bien considérable pour la Colonie. Vous voyez par tous ces détails qu'on peut faire quelque commerce à la Nouvelle Orléans. C'était beaucoup quand il entra, les années précédentes, huit à dix navires dans le Mississipi ; il y en est entré plus de quarante cette année, la plupart de la Martinique et de Saint-Domingue ; ils sont venus charger, sur-tout du bois et des briques, pour réparer deux incendies arrivés, dit-on, dans ces deux îles par le feu du Ciel.

En remontant le fleuve on trouve, au-dessus de la Nouvelle Orléans, des habitations Françaises comme au-dessous. L'établissement le plus considérable est une petite Colonie d'Allemands, qui en est à dix lieues. La Pointe coupée est à trente-cinq lieues

des Allemands. On y a construit un fort de picux , où l'on entretient une petite garnison. On compte soixante habitations rangées , dans l'espace de cinq à six lieues , sur le bord occidental du fleuve. A cinquante lieues de la pointe coupée sont les Natchez ; nous n'y avons plus qu'une garnison emprisonnée , pour ainsi dire , dans un fort , par la crainte des Chicachats et autres Sauvages ennemis. Il y avait autrefois une soixantaine d'habitations et une Nation sauvage assez nombreuse , du nom de Natchez , qui nous était fort attachée , et dont on tirait de grands services ; la tyrannie qu'un Commandant Français entreprit d'exercer sur eux , les poussa à bout. Un jour ils firent main-basse sur tous les Français , à la réserve de quelques-uns qui se déroberent par la fuite. Un de nos Pères qui descendait le Mississipi , et qu'on pria de séjourner pour dire la Messe le Dimanche , fut enveloppé dans le massacre. Depuis ce temps-là on s'est vengé de ce coup par la destruction presque totale de la Nation Natchez : il n'en reste plus que quelques-uns répandus parmi les Chicachats et les Chéraquis , où ils sont précairement et presque comme esclaves.

A la Pointe coupée , et encore plus aux Natchez , il croît d'excellent tabac. Si , au lieu de tirer des étrangers le tabac qui se consume en France , on le tirait de ce pays-ci , on en aurait de meilleur , on épargnerait l'argent qu'on fait sortir pour cela du Royaume , et on établirait la colonie.

A
les A
tre c
fort
vois
ques
les C
secon
attaq
sieurs
captiv
dans l
zaine
l'attaq
deux
traite.
Franç
On
de cen
étendu
meau ;
possess
eussion
le seul
entrer
Les
minute
rent de
peu-pr
grande
tôt et p
consta
rivent
souffle

A cent lieues au-dessus des Natchez , sont les Akansas , Nation sauvage , d'environ quatre cens guerriers. Nous avons près d'eux un fort avec garnison , pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avait quelques habitans ; mais au mois de Mai 1648 , les Chicachats , nos irréconciliables ennemis , secondés de quelques autres barbares , ont attaqué subitement ce poste ; ils ont tué plusieurs personnes , en ont emmené treize en captivité ; le reste s'est sauvé dans le fort , dans lequel il n'y avait pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de vouloir l'attaquer ; mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens , qu'ils battirent en retraite. Leur Tambour était un déserteur Français , de la garnison même des Akansas.

On compte , des Akansas aux Illinois , près de cent cinquante lieues : dans toute cette étendue de pays , vous ne trouvez pas un hammeau ; cependant , pour nous en assurer la possession , il serait bien à propos que nous eussions quelque bon fort sur l'Ouabache , le seul endroit par où les Anglais puissent entrer dans le Mississipi.

Les Illinois sont par les 38 degrés 15 minutes de latitude. Le climat , bien différent de celui de la Nouvelle Orléans , est à-peu-près semblable à celui de la France : les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plutôt et plus vivement ; mais elles ne sont ni constantes ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hiver , quand le Nord souffle , le Mississipi gèle à porter les char-

rettes les plus chargées ; mais ces froids ne sont pas de durée. L'hiver est ici une alternative de froid piquant et de temps assez doux , selon que règnent les vents du Nord et du Midi , qui se succèdent assez régulièrement. Cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers. Il fera un temps fort doux , même un peu chaud , dès la mi-Février ; les arbres entrent en sève , se couvrent de fleurs ; survient un coup de vent du Nord qui détruit les plus belles espérances.

Le terroir est fertile : toute espèce de légumes y réussirait presque aussi-bien qu'en France , si on les cultivait avec soin. Le froment n'y donne cependant communément que depuis cinq jusqu'à huit pour un ; mais il est à remarquer que les terres sont cultivées fort négligemment , et que depuis trente ans qu'on les travaille , on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment provient encore davantage des brouillards épais et des chaleurs trop précipitées : mais en dédommagement le maïs , connu en France sous le nom de blé de Turquie , y réussit merveilleusement : il donne plus de mille pour un ; c'est la nourriture des animaux domestiques , des esclaves et de la plupart des naturels du pays , qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut consommer. Nulle part la chasse n'est plus abondante ; depuis la mi-October jusqu'à la fin de Mars , on ne vit presque que de gibier , sur-tout de bœuf sauvage et de chevreuil.

tip
soir
sent
lage
dest
com
péni
form
Tam
raren
faut
bitan
va da
qui se
une p
avec u
mal fr
pied d
la cord
de mé
poulin
avoir u
reste ,
maladi
rent po
Il y a
villages
pace d
longue
demon
et à l'O
lages F
cent qu

Les bêtes à cornes y ont extrêmement multiplié ; elles ne coûtent pour la plupart ni soin ni dépense. Les animaux de travail paissent dans une vaste commune autour du village ; les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espèce, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule de plus de dix lieues de surface, formée par le Mississipi et par la rivière des Tamarouas. Ces animaux qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages ; il faut user d'artifice pour les attraper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans la péninsule : aperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel ; il étend une longue corde avec un nœud coulant ; il se couche : l'animal friand de sel s'approche ; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, et voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux et les poulins ; c'est là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs ou de chevaux. Au reste, ces animaux ne sont sujets ici à aucune maladie : ils vivent long-temps, et ne meurent pour l'ordinaire que de vieillesse.

Il y a dans cette partie de la Louisiane cinq villages Français et trois d'Illinois, dans l'espace de vingt-deux lieues, situés dans une longue prairie, bornée à l'Est par une chaîne de montagnes et par la rivière des Tamarouas ; et à l'Ouest, par le Mississipi. Les cinq villages Français composent ensemble environ cent quarante familles. Les trois villages Sau-

vages peuvent fournir trois cens hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays plusieurs fontaines salées ; l'une desquelles , à deux lieues d'ici , fournit tout le sel qui se consomme dans les contrées circonvoisines , et dans plusieurs postes de la dépendance du Canada. Il y a des mines sans nombre ; mais comme il ne se trouve personne en état de faire les dépenses nécessaires pour les ouvrir et les travailler , elles restent dans leur état primitif. Quelques particuliers se bornent à tirer du plomb de quelques-unes , parce qu'il s'en trouve presque à la superficie des mines. Ils en fournissent le pays , toutes les Nations Sauvages du Missouri et du Mississipi , et plusieurs postes du Canada. Deux Espagnols et Portugais qui sont ici , et qui prétendent se connaître un peu en fait de mines et de minéraux , assurent que celles-ci ne diffèrent point des mines du Mexique et du Pérou ; et que si on les fouillait un peu avant , il est à croire qu'on trouverait du minéral d'argent sous le minéral de plomb. Ce qu'il y a de certain , c'est que le plomb en est très-fin , et qu'on en tire quelque peu d'argent ; on a trouvé aussi du borax dans ces mines , et de l'or en quelques endroits , mais en très-petite quantité. Qu'il y ait des mines de cuivre , cela est indubitable , puisque de temps à autre on en trouve de très-grands morceaux dans les ruisseaux.

Il n'est point , dans toute l'Amérique , d'Officier particulier dans le département

de
noi
est
pay
qui
Bea
dan
Miss
sieu
l'Ev
plus
nom
Fran
pour
cond
nous
Pa
qui p
lière
Panis
de pa
comm
dans
Le ch
qu'y
Rien
le Sa
leur n
nouve
çais ,
baptis
envoy
parfait
point

de celui qui commande pour le Roi aux Illinois. Au Nord et Nord-Ouest, l'étendue en est illimitée : il s'étend dans les immenses pays qu'arrosent le Missouri et les rivières qui se jettent dans ce fleuve ; pays les plus beaux du monde. Que de Nations Sauvages dans ces vastes contrées s'offrent au zèle des Missionnaires ! Elles sont du district de Messieurs des Missions étrangères, à qui M. l'Evêque de Quebec les a adjudgées depuis plusieurs années. Ces Messieurs sont ici au nombre de trois, qui desservent deux Cures Françaises ; on ne peut rien de plus aimable pour le caractère, ni de plus édifiant pour la conduite : nous vivons avec eux comme si nous étions membres d'un même corps.

Parmi les Nations du Missouri, il en est qui paraissent avoir une disposition particulière à recevoir l'Évangile ; par exemple, les Panismahas. L'un des Messieurs dont je viens de parler, écrivit un jour à un Français qui commerçait chez ces Sauvages, et il le pria dans sa lettre de baptiser les enfans moribonds. Le chef du village apercevant cette lettre : qu'y a-t-il de nouveau, dit-il au Français ? Rien, répartit celui-ci. Mais quoi, reprend le Sauvage, parce que nous sommes de couleur rouge, ne pouvons-nous pas savoir les nouvelles ? C'est le Chef noir, reprit le Français, qui m'écrit et me recommande de baptiser les enfans moribonds, pour les envoyer au grand Esprit. Le chef Sauvage, parfaitement satisfait, lui dit : ne t'inquiète point ; je me charge moi-même de te faire

avertir toutes les fois qu'il y aura quelqu'enfant en danger. Il assemble ses gens : que pensez-vous, leur dit-il , de ce Chef noir ? (car c'est ainsi qu'ils appellent les Missionnaires.) Nous ne l'avons jamais vu ; nous ne lui avons jamais fait de bien ; il demeure loin de nous , au-delà du soleil , et cependant il pense à notre village : il nous veut faire du bien ; et quand nos enfans viennent à mourir , il veut les envoyer au grand Esprit : il faut que ce Chef noir soit bien bon.

Quelques négocians qui venaient de son village , m'ont cité des traits qui prouvent que tout sauvage qu'il est , il n'en a pas moins d'esprit et de bon sens. A la mort de son prédécesseur , tous les suffrages de sa Nation se réunirent en sa faveur. Il s'excusa d'abord d'accepter la qualité de Chef ; mais enfin contraint d'acquiescer , vous voulez donc , leur dit-il , que je sois votre Chef : j'y consens ; mais songez que je veux être véritablement Chef , et qu'on m'obéisse ponctuellement en cette qualité. Jusqu'à présent les veuves et les orphelins ont été dans l'abandon , je prétends que dorénavant on pourvoie à leurs besoins ; et afin qu'ils ne soient point oubliés , je veux et je prétends qu'ils soient les premiers partagés. En conséquence , il ordonne à son Escapia , qui est comme son Maître d'hôtel , de réserver , toutes les fois qu'on ira à la chasse , une quantité de viandes suffisante pour les veuves et les orphelins. Ces peuples n'ont encore que très-peu de fusils. Ils chassent à cheval avec la flèche

et l
bee
Les
Che
nom
lins
pre
sans
per
tua
Fran
ne le
quel
reue
Fran
dans
que
Fran
qu'il
suis
lieue
ment
mani
prit à
Son v
qui y
mes e
Au
grand
sa po
n'épa
qu'il
Roi,
n'est

et la lance ; ils environnent une troupe de bœufs, et il en est peu qui leur échappent. Les bêtes mises par terre, l'Escapia du Chef va en toucher de la main un certain nombre : c'est la part des veuves et des orphelins ; il n'est permis à personne d'en rien prendre. Un des chasseurs, par inadvertance sans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le Chef sur-le-champ le tua d'un coup de fusil. Ce Chef reçoit les Français avec beaucoup de distinction ; il ne les fait manger qu'avec lui seul, ou avec quelque chef de Nation étrangère, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de soleil le Français le plus misérable qui se trouvera dans son village ; et en conséquence il dit que le ciel est toujours sercin tant que le Français y séjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il est venu saluer notre commandant : je suis allé exprès au fort de Chartres, à six lieues d'ici, pour le voir. C'est un parfaitement bel homme. Il m'a fait politesse à sa manière, et m'a invité à aller donner de l'esprit à ses gens, c'est-à-dire, à les instruire. Son village, à ce que rapportent les Français qui y ont été, peut fournir neuf cens hommes en état de porter les armes.

Au reste, ce pays-ci est d'une bien plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule il mérite que la France n'épargne rien pour le conserver ; il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du Roi, et que les convois sont coûteux ; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du

Canada et la sûreté de tout le bas de la Colonie en dépendent. Certainement sans ce poste plus de communication par terre entre la Louisiane et le Canada. Autre considération, plusieurs quartiers du même Canada, et tous ceux du bas fleuve se trouveraient privés des vivres qu'ils tirent des Illinois, et qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le Roi en faisant ici un établissement solide, pare à tous ces inconvéniens: il s'assure de la possession du plus vaste, du plus beau pays de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la carte si connue de la Louisiane, et de considérer la situation des Illinois, et la multitude des Nations auxquelles ce poste sert communément de barrière. Je suis en l'union de vos saints sacrifices, etc.



J'
l'hon
que
avou
elle
ranir
peine
Dieu
m'ap
Il
vous
serait
où il
culté
que v
étran
se tro
rique

LE T T R E

*Du Père Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père *** de la même Compagnie.*

A Notre-Dame de la petite Anse, côte de Saint-Domingue, dépendante du Cap, ce 27 Février 1725.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je ne puis la lire que mon cœur ne s'attendrisse : je vous avouerai même que les grands sentimens dont elle est remplie, ne contribuent pas peu à ranimer mon zèle, et à me soutenir dans les peines attachées au saint Ministère, auquel Dieu, par son infinie miséricorde, a daigné m'appeler.

Il y a long-temps, me dites-vous, que vous soupirez après les Missions : votre attrait serait pour les plus laborieuses, et pour celles où il y a le plus à souffrir : une seule difficulté vous arrête, c'est le peu de disposition que vous vous sentez à apprendre des langues étrangères. Cet obstacle, m'ajoutez-vous, ne se trouve point dans nos Missions de l'Amérique Méridionale, et c'est ce qui vous les

ferait choisir préférablement aux autres. Mais vous êtes bien aise de savoir à quels travaux elles engagent, le bien qu'il y a à faire pour avancer la gloire de Dieu et procurer le salut des ames, et enfin ce qu'on y trouve à souffrir dans l'exercice de nos fonctions. C'est sur quoi je vais vous satisfaire sans vous rien déguiser, et avec toute la sincérité que vous me connaissez.

Quand nous n'aurions d'autre occupation que celle d'être chargés de la conduite spirituelle des Français, que la richesse du commerce attire ici de toutes les Provinces, il y aurait, ce me semble, de quoi contenter le zèle d'un homme Apostolique : prêcher, confesser, catéchiser, administrer les Sacramens, visiter les malades, assister les moribonds, entretenir la paix et l'union dans les familles, voilà à quoi engage notre ministère; mais ce n'en est qu'une partie : les Nègres esclaves ne sont pas un moindre objet de notre zèle; nous pouvons même les regarder comme notre couronne et notre gloire.

En effet, il semble que la Providence ne les ait tirés de leur Pays, que pour leur faire trouver ici une véritable terre de promesse, et qu'il ait voulu récompenser la servitude temporelle, à laquelle le malheur de leur condition les assujettit, par la véritable liberté des enfans de Dieu, où nous les mettons avec un succès qui ne peut s'attribuer qu'à la grâce et aux bénédictions du Seigneur.

Vous ne serez pas fâché de connaître le caractère et le génie d'une Nation, à la con-

ver
étr
ner
qu
çan
neu
et q
Peu
leur
les
Il
com
plus
où il
ont à
triot
et les
sieur
talen
que,
les H
Le
queld
Chrét
tition
sans a
n'y a
prits
Chris
nous
pour
de le
empr
une v

version de laquelle vous travaillerez peut-être un jour. L'idée que je vais vous en donner ne sera pas tout-à-fait conforme à celle que se forment quelques-uns de nos Commerçans qui croient leur faire beaucoup d'honneur de les distinguer du commun des bêtes, et qui ont de la peine à s'imaginer que des Peuples, d'une couleur si différente de la leur, puissent être de la même espèce que les Européens.

Il est vrai qu'à parler en général, ils sont communément grossiers, stupides, brutaux, plus ou moins, selon la différence des lieux où ils ont pris naissance. Le commerce qu'ils ont avec les Européens et avec leurs compatriotes, anciens dans la Colonie, les civilise et les rend dociles. Il s'en trouve même plusieurs parmi eux qui ont de l'esprit et du talent pour les Arts auxquels on les applique, et où souvent ils réussissent mieux que les Français.

Leur simplicité naturelle les dispose en quelque sorte à mieux recevoir les vérités Chrétiennes. Ils sont peu attachés aux superstitions de leur Pays, et la plupart arrivent ici sans aucune teinture de Religion. Comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs esprits sont plus capables des impressions du Christianisme, et c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur soit connu, devient l'objet de leurs desirs. Ils le demandent avec des empressemens incroyables, et ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y

a du rapport. Le jour où ils ont le bonheur d'y être admis , est le plus sacré de leur vie. Ceux qu'ils ont choisis pour parrains et marraines , acquièrent sur eux un droit auquel ils se feraient un scrupule de n'être pas soumis.

A certains vices près , qui se ressentent du climat où ils sont nés , et qui sont fomentés par la licence de leur éducation et par les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux , on ne trouverait presque point d'obstacle à leur parfaite conversion. Mais quand on les a une fois fixés par les engagements d'un légitime mariage , cet obstacle cesse d'ordinaire , et ils deviennent d'excellens Chrétiens.

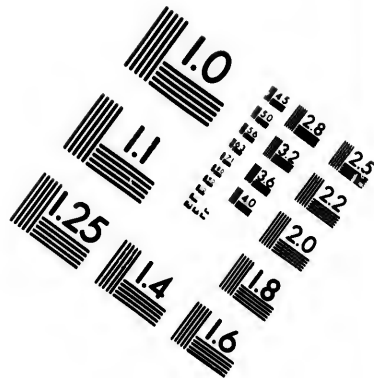
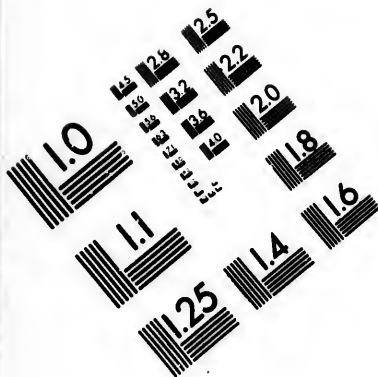
Ce sont ces pauvres esclaves , au nombre d'environ cinquante mille , qui nous occupent continuellement dix-huit Missionnaires que nous sommes. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire , que de baptiser les enfans d'une Nation qui multiplie beaucoup , et qui s'accroît chaque année par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette Colonie , le zèle d'un ouvrier Evangélique aurait de quoi se satisfaire ; il ne se passe guères de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'Eglise , et quelquefois davantage. Ces enfans nés dans le sein de la Religion , en apprennent de bonne heure les principes et les maximes ; ils n'ont presque rien de la grossièreté de leurs pères ; ils ont plus d'esprit , et parlent notre langue plus purement et avec plus de

facilité que la plupart des Paysans et des Artisans de France. Quand ils sont parvenus à un certain âge, et qu'on les a fixés par le mariage, il n'est pas rare de trouver parmi eux de saintes familles, où règnent la crainte de Dieu, l'attachement constant à leurs devoirs, l'assiduité à la prière et aux plus fervens exercices du Christianisme. On a vu de jeunes esclaves donner des preuves éclatantes de leur fermeté, et s'exposer aux plus rigoureux traitemens, plutôt que de consentir aux sollicitations de ceux qui cherchaient à les séduire.

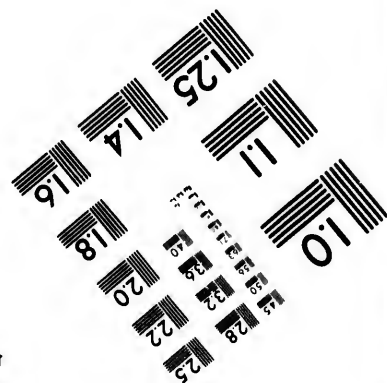
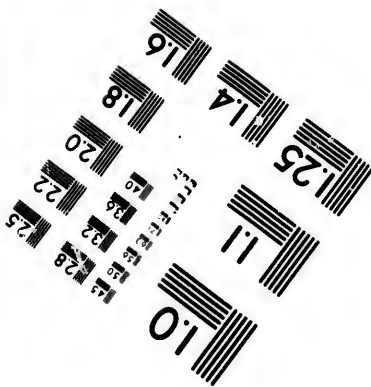
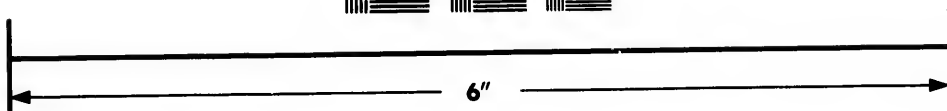
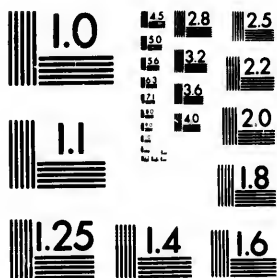
Quoique les Nègres nouvellement arrivés de Guinée, n'aient pas, généralement parlant, d'aussi heureuses dispositions, on ne laisse pas de les tourner assez aisément au bien. Il est vrai que le caractère de leur dévotion est conforme à la grossièreté de leur génie, mais on y trouve cette précieuse simplicité si vantée dans l'Évangile : croire un seul Dieu en trois personnes, le craindre et l'aimer, espérer le Ciel, appréhender l'enfer, éviter le péché, réciter les prières, se confesser de temps-en-temps, communier lorsqu'on les en juge capables; voilà toute leur dévotion.

Du reste, ils ont une docilité entière; ils nous écoutent avec attention, et pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée, ils profitent insensiblement de nos instructions : ils en confèrent ensemble à leur manière; les plus savans instruisent leurs compatriotes nouveaux venus, et leur donnent une grande





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

11
12
15
18
22
27
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

idée du baptême. Ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au Missionnaire afin qu'il les examine ; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris ; et lorsqu'on les trouve suffisamment instruits , et que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite , on détermine le jour qu'on les admettra au baptême.

On ne peut rien ajouter à la confiance et au respect que ces pauvres gens ont pour les Missionnaires : ils nous regardent comme leurs pères en Jésus-Christ. C'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines ; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissemens , et qui les réconcilions dans leurs querelles ; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres le pardon des fautes qui leur auraient attiré de sévères châtimens ; ils sont convaincus que nous avons leurs intérêts à cœur , et que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité , par tous les moyens que la Religion et l'humanité nous suggèrent ; ils y sont sensibles , et ils cherchent en toute occasion à nous en marquer leur reconnaissancé.

Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers , nous pourrions parcourir plus souvent pendant l'année les diverses habitations qui sont quelquefois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'Eglise ; nos instructions plus fréquentes produiraient de plus grands fruits , et ranimeraient la ferveur de ces bonnes gens ; mais comme chaoun de nous est seul dans

so
b
cr
vi
so

id
po
ve
tèr
con
div
pér
à l
cul
son
Il y
ren
l'es
aut
J
prés
un
Un
hab
tés
nes
l'ho
mon
en a
riée
cher
côté
d'or

son district , il ne nous est guères possible de nous éloigner de notre Eglise , de crainte que pendant notre absence , on ne vienne nous chercher pour des malades qui sont toujours en grand nombre.

Voilà , mon Révérend Père , une légère idée de ce qui se peut faire ici d'avantageux pour la gloire de Dieu et le salut des ames : venons aux peines attachées à notre ministère. On n'en manque point , et ceux qui se consacrent à ces Missions , doivent s'attendre à diverses épreuves. Il y en a que cause l'intempérie du climat , d'autres qui sont attachées à la nature des emplois. Il y en a de particulières pour les nouveaux venus , d'autres qui sont le fruit des travaux et du long séjour. Il y en a enfin qui crucifient le corps et altèrent la santé , et d'autres qui tourmentent l'esprit et affligent l'ame. Dans les unes et les autres on trouve de quoi exercer la patience.

Je ne vous dissimulerai pas que cette Ile présente d'abord un coup-d'œil charmant à un Missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine , de vertes prairies , des habitations bien cultivées , des jardins plantés , les uns d'indigo , et les autres de cannes à sucre , rangés avec art et symétrie ; l'horizon borné ou par la mer , ou par des montagnes couvertes de bois , qui , s'élevant en amphithéâtre , forment une perspective variée d'une infinité d'objets différens ; des chemins tirés au cordeau , bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers et d'orangers ; mille fleurs qui réjouissent la

vue et parfument l'air. Ce spectacle persuade à un nouveau venu, qu'il a trouvé une de ces Iles enchantées qui ne subsistent que dans l'imagination des Poètes. Mais toute riante qu'est cette image, mettez-vous dans l'esprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au salut des ames, qui puisse faire trouver quelque agrément dans ce séjour.

Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette Ile la chaleur excessive du climat, dont j'attribue en partie la cause à la situation même de l'Ile. Ses côtes sont assez basses; et comme elle est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du soleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture me paraît d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit, moins la chaleur est sensible. Au contraire dans les anses, et dans les autres endroits plus serrés, tels que sont le Cap, le petit Goave, etc. les chaleurs y sont presque insupportables.

Il est vrai que par une disposition admirable de la Providence, cette violente chaleur est modérée par deux sortes de vents qui soufflent régulièrement chaque jour; l'un qu'on appelle *brise*, se lève vers les dix heures du matin, et souffle de l'Est à l'Ouest jusqu'à quatre ou cinq heures du soir; l'autre qu'on nomme vent de terre, se lève de l'Ouest sur les six ou sept heures du soir, et dure jusqu'à huit heures du matin. Mais

comme l'action de ces vents est souvent arrêtée ou interrompue par diverses causes, il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison, sur-tout depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir de l'été, qui dure presque neuf mois entiers.

C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violens coups de soleil, qui causent des fièvres accompagnées de transports et de douleurs de tête inconcevables : elles mettent le sang et les esprits dans un très-grand mouvement : j'en ai vu à qui l'on avait mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau ; l'agitation des esprits la faisait bouillonner comme si la bouteille avait été sur le feu. Si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe, elle y cause une inflammation semblable à une érysipèle.

Nos habitans ont la précaution de ne sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en chaise : c'est une voiture qui est devenue très-commune, et ce n'est plus une distinction de s'en servir. On nous a souvent pressé d'en user comme d'autres Religieux qui ont leurs Missions dans cette partie de l'Île qui dépend de *Léogane* : mais nous n'avons pas cru jusqu'ici devoir nous procurer cette commodité, et nous nous contentons de quelques chevaux, souvent assez mauvais, à cause de la rareté des bons, et du prix excessif où les fait monter la quantité des chaises roulantes.

Cependant notre ministère nous engage à de fréquens et pénibles voyages : il nous est même impossible de garder certaines mesures que la prudence semblerait exiger , pour être en état de rendre de plus longs services. On nous vient chercher à toute heure , et le jour et la nuit , quelquefois pour plusieurs endroits éloignés les uns des autres , soit pour confesser , soit pour administrer le Baptême. A peine est-on de retour d'un quartier , qu'on nous appelle dans un autre. Souvent , après une course fatigante , lorsqu'on croit prendre un peu de repos , on vient au milieu de la nuit interrompre notre sommeil , pour courir à un prétendu moribond , qui se porte quelquefois mieux que nous.

Encore est-on heureux lorsque , pendant ces courses , on n'est point accueilli de ces orages soudains et violens , qui se forment presque toutes les après-dinées depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre. Les rayons du soleil élevant le matin les vapeurs de la terre , les ramassent , et en forment le soir des espèces d'ouragans , toujours accompagnés d'éclairs , de tonnerre , et d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment , qu'en un instant on est tout percé. Ce ne serait ailleurs qu'un rafraîchissement ; mais ici ces sortes d'accidens sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fièvre , ou de quelqu'autre fâcheuse incommodité.

Quoique les chaleurs soient moins vives dans les maisons , on ne laisse pas d'en souffrir

fr
te
U
ve
ma
ser
en

lag
po
cou
air
ter
par
de
vez
qui
dan
y a
qu'
tout
bou
tron
sent
C
vers
vent
de
tent
ner
conv
ses
C
force

frir beaucoup ; elles vous jettent dans l'abattement , et vous ôtent les forces et l'appétit. Une quantité prodigieuse de mouches achèvent de vous désoler. Il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser , ou pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent soulagé , lorsque le soleil est sur son déclin : point du tout. Le vent qui tombe tout-à-coup avec le soleil , vous laisse respirer un air étouffant produit par les vapeurs de la terre échauffée , qui ne sont plus dissipées par la bise. Si vous voulez sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées , vous vous trouvez investi d'une armée de *maringouins* , qui vous obligent de rentrer au plus vite dans la maison , et de vous y renfermer. Il y a des temps où , quelques précautions qu'on prenne , on en est tourmenté pendant toute la nuit. Le bruit importun de leurs bourdonnemens , et la pointe aigue de leur trompe vous agitent sans cesse , et vous causent de longues et de dangereuses insomnies.

Ce qu'il y a d'extraordinaire , c'est que vers le minuit le temps change , et que le vent de terre qui souffle pour lors avec plus de force , amène la fraîcheur. On serait tenté d'en jouir ; mais il faut bien s'en donner de garde , il faut même avoir soin de se couvrir , si l'on ne veut s'exposer à de fâcheuses maladies.

Ce n'est pas à dire que le soleil ait la même force pendant toute l'année : les vents du

Nord qui soufflent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mars, modèrent les chaleurs et amènent des pluies qui rafraîchissent l'air ; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivières débordent, que les chemins se rompent et deviennent presque impraticables. Comme l'air humide et grossier cause dans cette saison une infinité de maladies, c'est le temps où un Missionnaire est le plus occupé au dehors. Il est obligé de passer des rivières à la nage, de se traîner dans les boues, de grimper des montagnes, de traverser des forêts, de s'exposer à mille incommodités, dont la moindre est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps.

Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le Père Vanhove. Ce Missionnaire, que son zèle entraînait au-delà de ses forces, étant appelé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une rivière que l'orage avait grossie. La violence des eaux l'emporta, et ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il était tombé. C'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une vie sainte, par une mort que nous avons regardée comme une espèce de martyre.

Il est difficile qu'un air toujours embrasé, ou épaissi par des vapeurs malignes, ne cause de fréquentes maladies ; mais c'est principalement aux nouveaux venus qu'il est contraire. On n'en voit guère qui, à leur arrivée, ne paient le tribut. Il y en a qui s'en défendent, les uns trois mois, les autres

si
ma
ta
jou
en
ris
est
Si
tom
on
cha
aux
supp
acca
crus
inuti
ma
état
Il
de M
comp
nager
serai
ment
plusi
gea
atten
nous
remp
desse
Le d
plus
guère
L'élo

six, quelques-uns un an et même deux ans ; mais il y en a peu qui s'en exemptent. L'attaque est vive et brusque les huit premiers jours que la maladie se déclare ; si elle traîne en longueur, c'est un signe certain de guérison. Le défaut de soins et de ménagement est plus à craindre que la malignité du mal. Si la maladie du pays s'y mêle, le malade tombe dans une mélancolie profonde, dont on a bien de la peine à le tirer. Ajoutez les chaleurs excessives, qui étant si fâcheuses aux personnes saines, ne peuvent être qu'insupportables à celles que le poids du mal accable. J'ai passé par cette épreuve, et je crus un temps que je deviendrais absolument inutile à cette Mission ; mais grâce à Dieu ma santé s'est affermie, et je suis plus en état que personne d'en supporter les travaux.

Il ne faut que considérer le petit nombre de Missionnaires que nous sommes, pour comprendre qu'il n'est pas possible de ménager la santé des convalescens, autant qu'il serait nécessaire pour leur parfait rétablissement. Lorsque j'arrivai ici accompagné de plusieurs autres Missionnaires, on ne songea d'abord qu'à profiter d'un secours, attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on destina les uns à remplir les postes vacans, et les autres à desservir les quartiers nouvellement établis. Le district qui m'échut en partage, était le plus étendu de toute la Mission. Je ne tardai guère à être attaqué de la maladie ordinaire. L'éloignement où j'étais du centre de la

Mission, fit que je m'obstinaï à continuer mes fonctions plus long-temps que la violence du mal ne le permettait. Je me traînais, le mieux qu'il m'était possible, en allant assister les malades; et quand je ne pouvais souffrir le cheval ni marcher à pied, je me faisais porter dans un *hamac*, et souvent il arrivait qu'en administrant les Sacramens je tombais en faiblesse. Enfin il fallut me transporter à notre maison du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le Père de la Verouillère étant parti pour remplir le poste que je laissais vide, fut pris de la même maladie, et en mourut. Mes forces n'étaient pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer. Ce retour précipité produisit plusieurs rechûtes qui accélèrent ma guérison.

C'est cette complication de travail et de maladie qui a mis au tombeau le Père de Baste, le Père Lexi, le Père Allain, et le Père Michel. Si l'on eût pu ménager les nouveaux venus, et leur laisser essayer les premières maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire; nous n'aurions pas perdu d'excellens sujets que la mort a enlevés à la fleur de l'âge.

Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé: au contraire ce climat est favorable pour les vieillards, et ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette Ile. Ils s'y
sont

son
ne
tra
qu
l
nou
des
de
est
pell
dans
bois
on p
la m
tion
Dans
débor
passe
sans v
C'e
don d
nécess
n'est p
pation
et l'en
nir: o
et util
légum
munér
désert
le séjo
l'uniqu
de l'an
jours d
Ton

sont sentis comme renaître , et ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail avec plus de courage et de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve qui peut étonner un nouveau Missionnaire accoutumé au tumulte des villes d'Europe , et à la vie sociale de nos Maisons , c'est la solitude : elle est extrême , lorsque son ministère ne l'appelle point au - dehors : il se trouve seul dans une maison isolée et environnée de bois et de montagnes , loin des secours dont on peut avoir besoin à toute heure , livré à la merci de deux Nègres , dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître. Dans le temps des grandes pluies et des débordemens de rivières très-fréquens , on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne.

C'est alors , mon Révérend Père , que le don de la prière et de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi : la décoration et l'entretien de son Eglise en peuvent fournir : on peut aussi s'appliquer avec agrément et utilité à la culture d'un petit jardin. Les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement ôte à un désert cet air triste et sauvage qui en rendrait le séjour moins supportable. C'est de plus l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année , pour subsister le Carême et les jours d'abstinence , le poisson étant ici fort

98 LETTRES ÉDIFIANTES
rare, moins par la stérilité des rivières ou
de la mer, que par la négligence des habi-
tans.

Mais, me direz-vous, nos Maisons sont-elles si éloignées les unes des autres qu'on ne puisse se voir de temps en temps? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voisins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce ensemble, soit en se voyant chez eux, soit en se rendant au Cap, où est la Maison principale. Mais ce plaisir, le seul que nous puissions goûter, est bien modéré par la peine du voyage, et par l'appréhension continuelle où l'on est que, pendant notre absence, on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres en grand nombre dont le département est dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes souvent environnées de rivières dangereuses: ceux-là ne sortent que rarement, et il y en a tel que je n'ai pu voir qu'une fois depuis six ans que je suis dans cette Mission.

Il est vrai qu'on pourrait égayer sa solitude par le commerce qu'on entreprendrait avec quelques-uns des habitans: mais, pour de bonnes raisons, nous nous sommes mis sur le pied de ne sortir de chez nous que lorsque la bienséance ou la charité nous appelle au-dehors.

Enfin, mon Révérend Père, sans parler de beaucoup d'autres incommodités particulières à ces îles, telles que sont une mul-

ti
u
tu
à
qu
nu
qu
du
pas
can
un
qui
II
qu'o
trou
sur
mili
couv
pieds
ferme
da fe
qui y
un M
entier
Sacre
ment.
extrém
applic
leur re
qu'on
C'es
sion qu
s'y pre
disent

itude d'insectes de toute espèce, dont les uns sont venimeux et les autres très-importuns, je m'arrête aux seules peines attachées à notre emploi. Ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continue auprès des Nègres. On en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'odeur du tabac en fumée dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes, dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés.

Il en coûte encore plus à la nature, lorsqu'on les assiste dans leurs maladies. On les trouve dans leurs cabanes, étendus par terre sur un méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange et de l'ordure, souvent couverts d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds. La chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, et où il y a toujours du feu, la fumée épaisse et la mauvaise odeur qui y règnent, sont un rude exercice pour un Missionnaire obligé d'y passer les heures entières, afin de les disposer à recevoir les Sacremens, et de les aider à mourir saintement. D'ailleurs, comme ils sont la plupart extrêmement grossiers, ils demandent une application infinie; et ce n'est qu'à force de leur rebattre les principes de la Religion, qu'on peut les instruire.

C'est sur-tout dans l'exercice de la confession qu'on a le plus à travailler. La plupart s'y présentent comme des statues qui ne disent rien, à moins qu'on ne les interroge.

D'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille inutilités, qu'on est obligé d'écouter avec patience pour ne les pas rebuter. La discussion de leurs intérêts est une autre source d'embarras : nous sommes les jugés de leurs différends, et il faut une extrême patience pour les écouter et les mettre d'accord. Je ne vous dirai rien de ce qu'on a à souffrir de la part de leurs maîtres : s'il y a ici, comme en Europe, des personnes d'une vie exemplaire et édifiante, il y en a d'autres dont la conduite peu réglée est une source d'inquiétude et d'affliction pour ceux à qui Dieu a confié le soin de leurs ames.

Voilà, mon Révérend Père, un exposé fidèle des travaux et des souffrances que cette Mission présente à ceux qui s'y consacrent. Je me flatte que vous viendrez bientôt les partager avec nous, et que l'exemple d'un zèle aussi ardent que le vôtre, ranimera notre ferveur, et nous aidera à soutenir avec plus de courage les peines attachées à notre ministère.

Je suis avec respect, etc.



172
ent
mo
tion
cett
tan
Il
anti
Dés
F
de
don
sava

LE T T R E

Du Père Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Notre-Damo de la petite
Anse à Saint-Domingue,
dépendante du Cap, ce
20 Novembre 1730.

M O N R É V É R E N D P È R E ,

La paix de N. S.

LES Mémoires de Trévoux, de l'année 1729, me tombèrent, il y a peu de jours, entre les mains : en lisant l'article 59 du mois de Juin, je fus arrêté par une dissertation sur la *Pintade* ; dont on donne l'extrait : cette dissertation est de Monseigneur Fontanini, Archevêque Titalaire d'Ancyre. Il l'a composée en expliquant une Agate antique, sur laquelle est gravée la tête de la Déesse Isis.

Parmi les ajustemens qui ornent la tête de la Déesse, et dont l'illustre Dissertateur donne des explications aussi ingénieuses que savantes, il insiste particulièrement sur un

oiseau qui orne la partie supérieure du front de la Déesse. Cet oiseau est, selon les Antiquaires, celui que les Romains appelaient *Afraavis*, et que l'on appelle indifféremment en Europe, Poule d'Afrique, de Barbarie, de Guinée, de Numidie, de Tunis, de Mauritanie, et le plus ordinairement encore *Pintade*.

Le savant Prélat qui convient de tous ces noms, prétend que quelques Auteurs l'ont confondu mal-à-propos avec un autre oiseau appelé *Meleagride*. Comme vous n'ignorez pas, mon Révérend Père, que les *Pintades* sont ici très-communes, vous vous persuadez aisément que nous sommes plus en état de juger de la vérité des faits énoncés dans la dissertation, qu'on ne peut l'être en Europe. Je me suis donc imaginé que je ferai plaisir aux Naturalistes, de donner par manière d'examen critique, quelques éclaircissemens sur cette dissertation. Les Savans sont sujets à se tromper comme les autres; c'est un apanage de l'humanité, et ce que j'ai à dire ne peut rien diminuer de l'estime que l'on fait avec tant de justice d'un mérite aussi solidement établi que l'est celui du savant Archevêque, dont je réfute le sentiment. Mon dessein est de faire voir dans cette courte dissertation, que M. Fontanini n'est pas suffisamment fondé à chercher une différence spécifique entre la *Pintade* et la *Meleagride*.

Parmi un assez grand nombre d'Auteurs, qui ont parlé de la *Pintade* et de la *Meleagride*, il y en a qui les ont confondues et

n'en ont fait qu'une espèce : tels sont Varron, Columelle et Pline. D'autres les ont distinguées, et en ont fait deux diverses espèces : tels que sont Suétone et Scaliger ; avec cette différence , que Scaliger prétend mettre Varron de son côté, en quoi il est abandonné du savant Prélat qui critique son opinion.

Il est à propos de rapporter d'abord le passage de Varron , dont le texte est comme la base de cette question , et donne lieu à la dispute qui est entre M. Fontaniui et Scaliger. Varron , au neuvième chapitre du troisième livre de l'Agriculture , distingue trois espèces de poules différentes , par autant de noms distingués : il nomme la première *Villatica* , la seconde *Rustica* et la troisième *Africana*. C'est en parlant de cette troisième espèce qu'il s'explique ainsi : *Gallinæ sunt aliæ , grandes , variæ , gibberæ , quas Meleagrides appellant Græci. Hæ novissimè in triclinium gallearium introierunt è culinâ propter fastidium hominum : veneunt , propter penuriam , magnò.*

La simple lecture de ce texte fait voir que Varron ne pouvait s'expliquer ni plus clairement , ni plus précisément , pour faire entendre que la *Pintade* et la *Meleagride* , sont de la même espèce. Cependant Scaliger a cru y trouver deux espèces distinguées , en supposant qu'il devait y avoir un point après *gibberæ* , et qu'on devait lire ensuite , *quas Meleagrides appellant Græci , hæ novissimæ , etc.* Mais outre que cette ponctuation est uniquement de l'invention de Scaliger ,

et qu'on n'en trouve aucun vestige dans les différens exemplaires, c'est qu'elle ferait tomber Varron dans une contradiction palpable, en ce qu'après avoir posé pour principe qu'il n'y a que trois espèces de poules, il y en ajouterait là même une quatrième; ce qui est absurde, au sentiment de M. Fontanini.

Comme mon unique but est d'éclaircir cette question, avant que de réfuter le sentiment du savant Prélat, je crois devoir faire un commentaire abrégé de ce texte de Varron. En premier lieu, *Gullinæ sunt*, dit-il; la *Pintade* doit être en effet rangée sous le genre des poules; elle en a tous les attributs et toutes les qualités; crête, bec, plumage, ponte, couvée, soin de ses petits. En second lieu, les différences des poules *Pintades* sont fort bien désignées par Varron, dans ces paroles: *Grandes, variæ, gibberæ*. *Grandes*: elles sont effectivement plus grosses que les poules communes. *Variæ*: leur plumage est tout moucheté. Il y en a ici de deux couleurs: les premières ont des taches noires et blanches, disposées en forme de rhomboïdes; d'autres sont d'un gris plus cendré. Les unes et les autres sont blanches sous le ventre, au-dessous, et aux extrémités des ailes. *Gibberæ*: leur dos, en s'élevant, forme une espèce de bosse, et représente assez naturellement le dos d'une petite tortue. Cette bosse n'est cependant formée que du repli des ailes; car, lorsqu'elles sont plumées, il n'y a nulle apparence de bosse sur

le
c'
en
ha

Pi
con
que
et l
sing
mes
rud
bleu
crête
teur
carti
la co
porte
la di
Duca
corne
de la
rière
partie
peler
la *P*
barbe
et de
Enfin
fois pl
très-pe
rouge.
Ajo
criptio

le corps ; ce qui la fait paraître davantage , c'est que leur queue est courte et recourbée en bas , et non pas élevée et retroussée en haut , comme celle des poules communes.

Cette description , que Varron fait de la *Pintade* , est fort juste , mais elle n'est pas complète : je vais suppléer à ce qui lui manque. Elle a le cou assez court , fort mince , et légèrement couvert de duvet. Sa tête est singulière : elle n'est point couverte de plumes ; mais revêtue d'une peau spongieuse , rude et ridée , dont la couleur est d'un blanc bleuâtre. Le sommet est orné d'une petite crête en figure de corne ; elle est de la hauteur de cinq à six lignes : c'est une substance cartilagineuse. Gesner , à ce qu'on rapporte , la compare au *cornu* du Bonnet Ducal , que porte le Doge de Venise. Il y a pourtant de la différence , en ce que le *cornu* du Bonnet Ducal est incliné sur le devant , comme la corne de la Licorne : au lieu que la corne de la *Pintade* est un peu inclinée en arrière , comme celle du rhinocéros. De la partie inférieure de la tête , qu'on peut appeler , quoiqu'improprement , les joues de la *Pintade* , pend de chaque côté une barbe rouge et charnue , de même nature et de même couleur que la crête des coqs. Enfin , sa tête est terminée par un bec trois fois plus gros que celui des poules communes , très-pointu , très-dur , et d'une belle couleur rouge.

Ajoutons encore , pour donner une description plus exacte de la *Pintade* , qu'elle

pond et couve de même que les poules ordinaires : ses œufs sont plus petits et moins blancs ; ils tirent un peu sur la couleur de chair , et sont marquetés de points noirs. On ne peut guères l'accoutumer à pondre dans le poulailler : elle cherche le plus épais des haies et des broussailles , où elle pond jusqu'à cent cinquante œufs successivement , pourvu qu'on en laisse toujours quelqu'un dans son nid. On ne permet guères aux *Pintades* domestiques de couvrir leurs œufs , parce que les mères ne s'y attachent point , et abandonnent souvent leurs petits ; on aime mieux les faire couvrir par des poules d'Inde , ou par des poules communes. Rien n'est plus joli que les jeunes *Pintades* : elles ressemblent à de petits perdreaux : leurs pieds et leur bec rouges , joints à leur plumage qui est alors d'un gris de perdrix , les rendent très-agréables : on les nourrit avec du millet ; mais elles sont fort délicates et très-difficiles à élever.

La *Pintade* est un animal extrêmement vif , inquiet et turbulent : elle court avec une vitesse extraordinaire , à-peu-près comme la caille et la perdrix ; mais elle ne vole pas fort haut : elle se plaît néanmoins à se percher sur les toits et sur les arbres , et s'y tient plus volontiers pendant la nuit que dans les poulaillers : son cri est aigre , perçant , désagréable , et presque continuel : c'est une fâcheuse musique pour ceux qui n'y sont pas accoutumés , et encore plus pour les malades , et pour ceux qui sont sujets à des insomnies. Du reste ,

elle est d'humeur querrelleuse , et veut être la maîtresse dans la basse - cour. Les plus grosses volailles , et même les poules d'Inde , sont forcées de lui céder. La dureté de son bec , et l'agilité de ses mouvemens la font respecter de toute la gent volatile. Sa manière de combattre est à-peu-près semblable à celle que Salluste attribue aux Cavaliers Numides : leurs charges , dit-il , sont brusques et précipitées ; si on leur résiste , ils tournent le dos , et un instant après ils font volte-face ; cette perpétuelle alternative harcèle extrêmement l'ennemi. Les *Pintades* qui se sentent du lieu de leur origine , ont conservé le génie Numide. Les coqs d'Inde , glorieux de leur corpulence , se flattent de venir aisément à bout des *Pintades* ; ils s'avancent contre elles avec fierté et gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches et contremarches : elles ont plutôt fait dix tours , et donné vingt coups de bec , que ceux-là n'ont pensé à se mettre en défense.

Les *Pintades* ne sont point naturelles de l'Amérique ; elles nous viennent de Guinée : les Génois les ont apportées avec les premiers Nègres qu'ils s'étaient engagés d'amener aux Castillans , dès l'année 1508. Les Espagnols n'ont jamais pensé à les rendre domestiques ; ils les ont laissé errer à leur fantaisie dans les bois et dans les Savannes , où elles sont devenues sauvages ; et comme ils ont peu d'inclination pour la chasse des oiseaux , elles s'y sont multipliées à l'infini. On ne peut guère voyager sur les terres

espagnoles , qu'on n'en trouve des bandes très-nombreuses. On les appelle *Pintades marrones*. C'est une épithète générale que les Espagnols d'Amérique, et à leur exemple nos Français donnent à tout ce qui est sauvage et errant. Lorsque les Français commencèrent à s'établir dans cette Colonie, il y en avait prodigieusement sur nos terres ; mais, comme ils sont grands-destructeurs de gibier, ils en ont tué une si grande quantité, qu'il n'en reste presque plus.

La *Pintade marrone* est un des mets les plus exquis qu'on puisse servir sur table ; sa chair est tendre et d'un goût qui surpasse celui des faisans. Le goût des *Pintades* domestiques n'est pas si relevé, quoiqu'il soit meilleur que celui des autres volailles. Une jeune *Pintade*, cuite à la broche, n'est point inférieure au perdreau : les vieilles ne se mangent qu'en pâté ou bien à la daube ; c'est un mets très-délicat.

Il semble que la bonté de cet oiseau et sa fécondité devraient engager nos habitans à en garnir leurs basses-cours, préférablement à toute autre volaille. Deux inconvéniens s'y opposent : le premier est son cri tout-à-fait incommode ; on pourrait y remédier en éloignant le poulailler de la maison ; mais, outre qu'elles seraient en proie aux Nègres, il serait difficile, pour peu qu'elles se multipliasent, de les tenir renfermées dans un même lieu ; quelques-unes ne manqueraient pas de s'échapper, et se perchent la nuit sur le toit de la maison ou sur les arbres

voisins, elles y feraient entendre continuellement leurs cris importuns. Le second inconvénient, c'est qu'il faudrait se priver de toute autre volaille.

Il est à observer que, quoique les *Pintades* marrones et domestiques soient d'une même espèce, celles que nous élevons dans nos maisons, ne viennent point de race espagnole marrone. On n'a jamais pu les accoutumer à rester dans des basses-cours : elles ont été apportées de Guinée, il y a environ treize à quatorze ans ; c'est depuis ce temps-là qu'elles ont beaucoup multiplié : leur nombre se serait même bien plus augmenté, sans les raisons que je viens d'apporter.

Après ces éclaircissemens que j'ai cru nécessaires, il s'agit d'examiner la critique de M. Fontanini ; sur quoi je dis d'abord, qu'il ne me paraît pas que le savant Prêlat ait raison de distinguer la *Pintade* de la *Meleagride*. Il s'est appuyé sur l'autorité de Suétone, pour faire cette distinction : mais il me semble que, dans la matière dont il s'agit, cet Auteur doit être moins écouté que Varron, Columelle et Plin. Ceux-ci sont Naturalistes de profession ; au lieu que Suétone n'a fait son capital que de faits concernant l'Histoire, et d'intrigues politiques. D'ailleurs, les différences que M. l'Archevêque d'Ancyre produit, ne sont point assez réelles, ni assez marquées, pour fonder une pareille distinction contre le sentiment de Varron et de Columelle.

La *Meloagride*, dit-on, est *marécageuse*.

Il eût été bon d'en produire la preuve et de citer les Auteurs qui en portent ce témoignage. Quoiqu'il en soit, la *Pintade* marrone se trouve également dans les lieux aquatiques, sauvages et marécageux. La *Meleagride*, ajoute-t-on, est peu soigneuse de ses petits qu'elle abandonne souvent. La *Pintade* en fait de même, ainsi que je l'ai déjà remarqué. On continue : la chair de la *Meleagride* est mauvaise. On le dit sans doute sur le témoignage de Pline, que nous allons examiner tout-à-l'heure. La *Pintade*, dit-on encore, est beaucoup plus grosse et plus grasse que la *Meleagride*. Il y a des *Pintades* fort grosses ; il y en a de sèches et de maigres : il y en a aussi de plus grosses les unes que les autres. Cette même diversité ne se rencontre-t-elle pas dans les poules ordinaires ? s'avisera-t-on pour cela d'y trouver des espèces différentes ? Enfin, on finit par dire que les appendices charnues et cartilagineuses, qui pendent aux joues des *Pintades*, sont rouges, et que les *Meleagrides* les ont bleues. Je voudrais les voir pour en juger : qu'on se rappelle ce que j'ai déjà dit, que la tête de la *Pintade*, et une partie de son cou sont de couleur bleue, et l'on verra que cette prétendue différence n'est qu'une erreur, et que, faute d'attention, on a confondu tantôt les appendices barbues avec la peau, et tantôt la peau avec les appendices. D'ailleurs, quand les *Pintades* sont encore jeunes, ces barbes ne leur pendent point encore assez sensiblement pour se faire

bien remarquer. On ne voit pour lors que la couleur bleue de la peau au bas de la tête. Lorsque les Pintades vieillissent, les barbes charnues prennent un rouge bien plus foncé et plus obscur; au lieu que la peau du cou, s'allongeant et se rétrécissant davantage dans les jeunes, frappe plus les yeux, et se fait mieux remarquer que les appendices. C'est ce changement qui aura donné lieu à la méprise des Auteurs qui ont écrit sur la poule de Numidie, et qui aura fondé la différence prétendue des appendices dans la *Pintade* et dans la *Meleagride*, dont on aura fait mal-à-propos deux espèces différentes.

Revenons maintenant au passage de Varron, et comparons ce qu'il dit à la fin de ce passage, avec les paroles de Pline, qui ne paraissent pas s'y accorder, et qui, par-là, jettent de l'obscurité dans cette question. Je répète ses termes : *Hæ novissimè*, dit-il, *in triclinium gallearium introieruntè culinà propter fastidium hominum : veneunt , propter penuriam , magnè.*

Ces paroles montrent évidemment que les *Pintades* ou *Meleagrides* s'étaient introduites, depuis quelque temps, à Rome, et que ceux qui tenaient des tables délicatement servies, se dégoûtant des mets ordinaires, ne trouvaient rien de plus propre à réveiller leur appétit que ces oiseaux, ce qui les rendait extrêmement chers. Rien de plus naturel que le sens de ces paroles, et rien en même temps de plus conforme à la vérité. Horace, Pétrone, Juvenal et Martial nous le confir-

ment en plusieurs endroits de leurs ouvrages. La *Pintade* est en effet excellente, et elle doit faire l'ornement et les délices des meilleures tables.

Il faut rendre justice à M. Fontanini ; il a fort bien compris le sens du passage de Varron, et c'est avec raison qu'il a censuré Pline, du moins quant à un article que je vais examiner. Pline, après s'être expliqué sur les poules de Numidie, à-peu-près dans les mêmes termes que Varron, finit en disant qu'elles sont chères et très-recherchées à Rome, *propter ingratum virus*.

L'illustre Archevêque d'Ancyre critique Pline sur deux choses : 1.° sur ce qu'à l'exemple de Varron, il a confondu mal-à-propos la *Pintade* avec la *Meleagride* ; 2.° sur ce qu'il a mal compris, ou mal rendu le sens de Varron, touchant le *fastidium hominum*.

A l'égard du premier article, j'ai déjà fait voir que c'est avec raison que Columelle et Varron ont confondu la *Pintade* avec la *Meleagride*, qui ne diffèrent en effet que de nom. Elle s'appelle *poule Pintade* ou *Africaine* chez les Romains, et *Meleagride* chez les Grecs. Par conséquent Pline n'a pu mieux faire que de se conformer au sentiment de ces deux habiles naturalistes.

Pour ce qui est du second article, qui concerne le *fastidium hominum* de Varron, que Pline rend par ces mots, *propter ingratum virus*, je pense comme M. Fontanini, et en quelque sorte je serais porté à croire qu'il est reprehensible : car supposant,

comme le savant Prélat en convient, que Pline et Varron sont de même sentiment sur la *Pintade* et la *Meleagride*, qu'ils regardent comme étant une seule et même espèce, il faut nécessairement ou que Pline n'ait pas compris le *fastidium hominum* de Varron, ou que ces mots *propter ingratum virus* soient fautifs, et que le texte ait été corrompu. En voici la preuve.

Tous deux, Varron et Pline, conviennent que la *Pintade* et la *Meleagride* sont la même chose; tous deux s'accordent à dire qu'elles sont fort recherchées des Romains; qu'elles sont fort chères en Italie, et qu'elles sont les délices des bonnes tables: mais Varron prétend qu'elles ne sont recherchées que par les gens de bonne chère, *propter fastidium hominum*, c'est-à-dire, que pour piquer leur goût et les remettre en appétit; et Pline veut qu'elles ne soient rares que *propter ingratum virus*; quel rapport et quelle conséquence!

Le plus savant des Commentateurs (1) de Pline, que la mort nous a enlevé depuis peu de temps, dit là-dessus que ce Naturaliste a voulu nous faire entendre que la *Pintade* était en soi-même un fort mauvais ragoût, et qu'il n'était en vogue que par la fantaisie dépravée des Romains, qui cherchaient, comme on a fait encore aujourd'hui, à ranimer leur goût par un mets, qui n'avait rien de bon que sa rareté et sa cherté. La remar-

(1) Le Père Hardouin, Jésuite.

que est fort bonne tant qu'elle se renferme dans le général ; mais on me permettra de la trouver très-mal appliquée à l'espèce particulière dont il s'agit , parce que , en effet , la *Pintade* par elle-même mérite la préférence chez les gens d'un goût délicat , et qu'elle est très-capable de devenir l'objet d'un raffinement de sensualité.

Je conviendrai , si l'on veut , que la rareté d'un mets , quoique d'une bonté médiocre , en fait souvent le prix ; qu'il y a même des ragoûts détestables , auxquels une débauche outrée peut donner de la vogue ; mais on conviendra aussi avec moi qu'il est hors de vraisemblance , que des Auteurs tels que Varron , Pétrone , Horace , Juvenal et Martial aient fait à l'envi l'éloge de la *Pintade* , si elle avait été , ainsi que Pline s'exprime , un ragoût d'empoisonneur. *Propter ingratum virus.*

Concluons donc en premier lieu contre M. Fontanini , que Varron ayant une parfaite connaissance de la *Pintade* et de la *Meleagride* , s'est exprimé très-exactement et très-clairement , soit quand il les a réunies sous une même espèce , soit lorsqu'il a marqué la raison de sa rareté et du prix qu'elle coûtait à Rome.

Concluons en second lieu avec M. Fontanini que Pline n'a pas compris , ou a mal rendu le sens de Varron , ou qu'il n'a pas bien connu la nature de la *Pintade* , ou enfin , ce qui me paraît plus vraisemblable , que le texte de Pline n'est pas fidèlement

rapporté, de la manière dont on le cite : Je crois avoir raison de m'attacher à ce dernier sentiment, par l'estime que l'on doit avoir pour un si habile homme, n'étant pas croyable que la poule de Numidie fût assez peu connue de ce savant Naturaliste, pour qu'il en ait pu porter un jugement si faux.

Ce qui me fait croire que le texte pourrait être altéré dans cet endroit, c'est que les termes qu'on rapporte comme de lui, sont extraordinaires, et tout-à-fait obscurs : *Veneunt magno propter ingratum virus.* Ces derniers mots me paraissent incompréhensibles et nullement faits l'un pour l'autre. A-t-on jamais pensé qu'une viande fût chère et recherchée, parce qu'elle est détestable et capable d'empoisonner ? D'ailleurs, que signifie un poison ingrat ou désagréable ? Un Écrivain aussi judicieux et aussi sensé qu'est Plin., serait-il capable d'employer une expression si bizarre et si ridiculement entortillée ? Ceux qui sont à portée de consulter les différentes Editions, pourront peut-être y trouver de quoi confirmer mon sentiment ; c'est ce que j'abandonne à leurs recherches, faute de commodité et de loisir pour pouvoir le faire moi-même. Je suis avec beaucoup de respect, etc.



LETTRE

Du Père Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

▲ Notre-Dame de la petite Anse, côte de Saint-Domingue, dépendante du Cap, ce 2 Février 1729.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Avant que de répondre aux questions que vous me faites sur les Indiens qui habitaient anciennement l'île de Saint-Domingue, permettez-moi de me réjouir un moment avec vous de l'idée de ce bon Ecclésiastique dont vous me parlez dans votre lettre. Touché, dites-vous, de l'abandon où on lui a dit qu'étaient les Nègres Marrons de nos Colonies Françaises, il a fait des instances à la Cour pour être envoyé auprès d'eux en qualité de Missionnaire, et leur procurer les secours spirituels dont ils manquent.

Il est vrai que quelque vif qu'ait pu être jusqu'ici notre zèle, il ne s'est pas encore étendu si loin. Si ce vertueux Ecclésiastique

d
id
ch
re

n'
du
un
ren
po
qu
ret
C'e
pre
aux
dan
E
tens
un r
men
mon
et la
vois
enle
Que
cure
jour
fond
sou
cons
et le
Ju
figu
de g

dont la charité est louable, eût eu une juste idée des Nègres Marrons, il aurait sans doute cherché d'autres objets à son zèle, et aurait rendu plus de justice à notre conduite.

Le terme de Marron, dont l'étymologie n'est pas fort connue même aux Iles, vient du mot Espagnol *Simarron*, qui veut dire un singe : on sait que ces animaux se retirent dans les bois, et qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits qui se trouvent dans les lieux voisins de leur retraite, et dont ils font un grand dégât. C'est le nom que les Espagnols, qui, les premiers, ont habité les Iles, donnèrent aux Esclaves fugitifs, et qui a passé depuis dans les Colonies Françaises.

En effet, lorsque les Nègres sont mécontents de leurs Maîtres, ou qu'après avoir fait un mauvais coup, ils appréhendent le châtiement, ils fuient dans les bois et dans les montagnes; ils s'y cachent pendant le jour, et la nuit se répandent dans les habitations voisines, pour y faire leurs provisions, et enlever tout ce qui tombe sous leurs mains. Quelquefois même, lorsqu'ils ont su se procurer des armes, ils s'attroupent pendant le jour, se mettent en embuscade, et viennent fondre sur les passans; ensorte qu'on est souvent obligé d'envoyer des détachemens considérables pour arrêter leurs brigandages, et les ranger au devoir.

Jugez de là, mon Révérend Père, quelle figure ferait un Missionnaire parmi ces sortes de gens : s'aviserait-on en France de donner

des Curés aux voleurs de grand chemin ? Ce serait pourtant l'emploi d'un Missionnaire qu'on destinerait aux Nègres Marrons. Nous nous contentons d'exhorter nos Nègres à ne point faire ce détestable métier, et quand quelqu'un d'eux a eu le malheur de s'y engager, s'il vient nous trouver, nous tâchons d'obtenir son pardon, et de le remettre en grâce avec son Maître.

Mais venons à l'autre question que vous me faites, et qui est plus sérieuse. Vous voulez savoir s'il ne reste plus d'Indiens de ce grand nombre qui peuplaient autrefois Saint-Domingue, et vous êtes résolu, ajoutez-vous, de ne rien épargner pour qu'on travaille à leur conversion. C'est sur quoi je vais vous satisfaire.

Il est certain que lorsque l'Amiral Christophe Colomb aborda pour la première fois à l'île *Haiti* (c'est le nom Indien de Saint-Domingue), il ne fut pas moins surpris de sa grandeur, que de la multitude prodigieuse de ses habitans : cette terre de deux cens lieues de longueur sur soixante, et quelquefois quatre-vingts de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines, qui s'étendent depuis le bord de la mer, jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'île, dans toute sa longueur de l'Est à l'Ouest; mais encore dans les montagnes même, lesquelles, quoique fort escarpées, formaient néanmoins des Etats considérables.

À en croire les Historiens Espagnols, il

n'y
lon
dé
nor
les
mé
sou
com
san
que
sou
exag
lustr
Cas
gyri
com
il fo
fait à
Q
votre
Père
n'en
parti
ajou
Habi
Espa
qui a
ques
racle
je vo
Vo
deven
ple. J
que la

n'y avait pas moins d'un million d'Indiens, lorsque Colomb en fit la découverte : en nous décrivant les guerres que ces conquérans du nouveau monde eurent à soutenir, ils nous les représentent combattant contre des Armées de cent mille hommes, qui marchaient sous les étendards d'un seul Cacique ; ils comptent cinq ou six Caciques, dont la puissance était égale, et qu'on n'a pu réduire que les uns après les autres. On pourrait soupçonner ces Historiens d'avoir un peu exagéré ce nombre pour donner plus de lustre à leurs Héros ; mais Barthélemi de *las Casas*, qui n'était certainement pas le panegyriste et l'admirateur de sa Nation, en compte un pareil nombre, et c'est sur quoi il fonde une partie des reproches amers qu'il fait à ses compatriotes.

Quoi qu'il en soit, et pour répondre à votre question, je vous dirai, mon Révérend Père, que, de cette multitude d'Indiens, il n'en reste pas un seul, au moins dans la partie Française de l'Île, où l'on ne trouve aujourd'hui aucun vestige de ses anciens Habitans. Il n'y en a plus dans la partie Espagnole, à la réserve d'un petit canton, qui a été long-temps inconnu, et où quelques-uns se sont maintenus comme par miracle au milieu de leurs ennemis, ainsi que je vous l'expliquerai dans la suite.

Vous me demanderez sans doute ce qu'est devenue la multitude étonnante de ce peuple. Je vous avoue, mon Révérend Père, que la Religion ne peut s'empêcher de s'élever

contre la politique , et que l'humanité a bien de la peine à ne pas se récrier contre la destruction générale d'une Nation , qui ne s'est trouvée coupable , que pour n'avoir pu souffrir les injustices et les violences de son vainqueur.

On doit rendre justice au zèle et à la piété des Rois Catholiques Ferdinand et Isabelle ; encore plus touchés du désir d'étendre l'Empire de Jésus-Christ que leur propre domination , ils prirent les précautions les plus sages pour établir la Foi parmi leurs nouveaux Sujets , et assurer leur tranquillité. Rien de plus Chrétien que les instructions qui furent données aux Chefs de cette noble entreprise : on leur recommande sur toutes choses , que l'intérêt de la Religion soit le mobile et la règle de toutes leurs démarches : on leur ordonne d'avoir de grands ménagemens pour ces peuples , de n'employer à leur conversion que les moyens ordinaires employés par l'Eglise , et de les attirer plutôt par la douceur , par la raison , et par les bons exemples , que par la violence et par la force.

Sur-tout la Reine Isabelle , qui regardait la découverte des Indes comme son ouvrage , n'oublia aucun des devoirs d'une Souveraine , qui , aux plus rares qualités d'une Héroïne , joignait les plus vifs et les plus respectueux sentimens que la Religion inspire. Aussi dans les différens voyages que fit Colomb , pour rendre compte à ses maîtres du succès de ses entreprises , la Reine , qui lui donna de fré-

quentes

quentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la Foi, et ne lui recommanda rien plus fortement que de ménager des Sujets qu'une nouvelle domination ne devait déjà que trop alarmer.

Mais il est assez ordinaire que les Rois ne trouvent pas toujours dans leurs Ministres de fidèles exécuteurs de leurs volontés : ceux principalement qui, dépositaires de l'autorité souveraine, l'exercent dans des lieux où leur conduite ne peut être que difficilement recherchée, ne s'accoutument que trop à en abuser. Cette réflexion ne regarde point l'Amiral Colomb : ce fut en tout sens un des plus grands hommes de son siècle : le succès de son entreprise, qui est un des plus nobles efforts du génie, du courage et de la résolution, l'immortalise avec justice ; mais sa piété singulière, son attachement tendre et solide à toutes les pratiques de la Religion, n'ont sans doute pas peu contribué à des succès si éclatans.

Il s'en fallut bien qu'un si grand homme fût secondé comme il le méritait. La troupe des nouveaux Argonautes que conduisait ce moderne Jason, n'était pas toute composée de Héros. Si quelques-uns en avaient la bravoure, très-peu en eurent la sagesse et la modération : c'était pour la plupart des hommes que l'espoir de l'impunité des crimes dont ils étaient coupables, avait exilé volontairement de leur Patrie, et qui, au hasard d'une mort du-moins honorable, aspiraient aux

richesses immenses de cette conquête. Le mauvais caractère de ces nouveaux conquérans causa la perte de tant d'ames qui, avec le temps, auraient pu fonder une nombreuse Chrétienté. Ici, mon Révérend Père, pour vous obéir, je me trouve comme engagé à vous faire un précis historique de la première des révolutions qui produisit, en peu d'années, dans la plus florissante île des Indes, la perte totale d'une si grande Nation.

Ce fut, comme on sait, au commencement de Décembre de l'année 1492, que Christophe Colomb, après un long trajet et de grands risques, aborda enfin à cette Ile, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa grandeur, le nom de *Hispaniola*, ou petite Espagne. On ne l'appela Saint-Domingue que dans la suite des temps, et c'est la Capitale qui a donné insensiblement ce nom à toute l'Ile.

Ce fut par sa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut : il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du Nord, et remontant avec peine de l'Ouest à l'Est, il jeta l'ancre dans un port de la province de Marien, entre Mancenille et Montechrist, qu'il appela Port-Royal. Ce canton était sous la domination d'un des principaux Caciques de l'île, nommé *Guacanariq* : son État s'étendait le long de la côte du Nord, et comprenait tout le Pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la Vega Real, jusqu'au Cap Français qui retient encore maintenant le nom de ce Prince ; car les Espagnols l'ap-

pellent *el Guarico*, par corruption de *Guarinarico*.

Il n'y avait rien de barbare dans les manières de ce Prince : ses Sujets s'appriivoisèrent bientôt avec ces Etrangers, dont la vue les avait d'abord surpris : ils les reçurent avec toute la cordialité possible, et ils se disputaient les uns aux autres à qui ferait plus de caresses à ces nouveaux hôtes.

Ceux-ci firent bientôt connaître que l'or était le principal objet de leurs recherches. Les Indiens se firent aussitôt un plaisir de se dépoûiller de leurs riches colliers, et de leurs autres ornemens pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnait en échange, leur semblait préférable à toutes les richesses qu'ils tiraient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardaient comme descendus du Ciel, ils tâchaient de se conformer à leurs manières. Une croix qu'on avait plantée au milieu de leurs habitations, devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternaient à terre, ils se frappaient la poitrine, ils levaient les yeux et les mains vers le Ciel, et semblaient déjà rendre leurs hommages au vrai Dieu qu'ils ne connaissaient encore que d'une manière fort imparfaite.

Le vaisseau que montait l'Amiral était mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout-à-coup se briser contre des roches à fleur d'eau, qu'on

nomme ici récifs. Cet accident déconcertait les mesures de Colomb, et le mettait, pour ainsi dire, à la merci des Indiens. Le bon Roi *Guacanarig* n'oublia rien pour le consoler de cette perte : il commanda sur-le-champ une nombreuse escadre de canots pour aller au secours du bâtiment étranger ; et de peur que la vue de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, et les fit garder avec soin. Enfin touché de l'affliction de Colomb, ce bon Prince versa des larmes ; et, pour le dédommager autant qu'il lui était possible, il lui offrit tout ce qu'il possédait dans l'étendue de ses Etats, et le pria d'y fixer sa demeure.

L'Amiral à qui il restait une caravelle, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte, répondit à ce généreux Cacique qu'il ne pouvait pas demeurer plus long-temps avec lui ; mais qu'en attendant son retour, qui ne serait pas éloigné, il lui laisserait une partie de ses gens. Le Cacique s'employa aussitôt à faire construire un bâtiment sûr et commode pour ses nouveaux hôtes : des débris du vaisseau échoué, on éleva une espèce de fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad*, parce qu'il était entré dans cette baie le jour de la Nativité de Notre-Seigneur. On le munit par dehors d'un bon fossé ; il était défendu d'ailleurs par une Compagnie d'environ quarante hom-

mes, sous la conduite d'un brave Cordouan ; nommé *Diegue Darasta* : on lui laissa un canonnier expert avec quelques pièces de campagne, un charpentier, un chirurgien, et on les pourvut de munitions pour une année entière.

L'éloignement d'un Chef, sage et ferme, fut la source du dérangement de la nouvelle Colonie. L'Amiral leur avait recommandé en partant de se comporter en gens d'honneur et en véritables Chrétiens : ils ne l'eurent pas plutôt perdu de vue, qu'ils oublièrent ses sages remontrances. La division introduisit le désordre, et le libertinage y mit le comble. Egalemeut avarés et débauchés, ils se répandirent comme des loups ravissans dans tous les lieux circonvoisins, se jetant avec fureur sur l'or et sur les femmes des Indiens ; ils joignirent la cruauté à la violence, et poussèrent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis sincères, ils en firent des ennemis irréconciliables.

Ce fut vainement que Guacanariq leur remontra qu'ils avaient intérêt à ménager ses Sujets, et qu'il ne pourrait plus les contenir s'ils les poussaient ainsi aux dernières extrémités ; ils n'en continuèrent pas moins leurs brigandages ; ils firent plus : ils abandonnèrent la forteresse ; et ayant pénétré chez les Nations voisines, ils laissèrent par-tout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas long-temps impunis. Les Indiens qui ne connaissaient ces étrangers que par leurs violences, leur

dressèrent des embûches ; *Caunabo* , un des Caciques de l'île , en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevaient ses femmes , et les massacra tous. Ce fut là comme le signal du soulèvement général ; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir.

Ce succès enfla le cœur des Indiens , qui s'aperçurent qu'il n'était pas si difficile de se délivrer de ces hommes qui leur paraissaient si terribles auparavant , et dont la seule vue les faisait trembler. *Caunabo* , à la tête de ce qu'il put ramasser de ses yassaux , s'avança jusqu'au fort de la *Navidad* , où il n'y avait que cinq soldats qui , fidèles aux ordres d'*Arafia* , ne voulurent jamais le quitter. En vain le fidèle et zélé *Guacanarig* vola-t-il au secours de ses amis. Supris d'une attaque si brusque , il n'eut pas le temps de s'y préparer. L'armée de *Caunabo* beaucoup plus forte , eut aisément le dessus , et le Cacique blessé fut forcé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Que pouvaient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares ? Ils se défendirent pourtant avec beaucoup de valeur , et les Indiens n'osaient les approcher pendant le jour : mais s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténèbres , ils mirent le feu au fort , qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'Amiral qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Réal , le 28 Novembre 1493 , aurait pu rétablir la tranquillité ; mais n'ayant encore amené avec lui que le ramas de la canaille et des bri-

gands dont on avait purgé l'Espagne et vidé les prisons, des gens de ce caractère n'étaient capables que d'aigrir le mal ; d'ailleurs la plupart des Chefs qui commandaient sous lui, jaloux de son autorité, et ne voulant agir que selon leurs vues particulières, ne gardèrent aucun des sages ménagemens que demandait l'intérêt d'une Colonie naissante : la guerre s'alluma de toutes parts, et elle fut longue et cruelle. Mon dessein n'est pas d'en faire ici la description : je ne prétends qu'indiquer par quels malheurs cette Île a été dépeuplée de ses anciens habitans.

Les Castellans outrés de la résistance qu'ils trouvaient dans leurs nouveaux sujets, ne leur firent aucun quartier. Je ne rapporterai pas ici les cruautés qu'ils exercèrent, et qui furent détestées de leur propre Nation. Il leur en coûta trois années pour réduire ces malheureux. Six Rois, dont les Etats étaient fort peuplés, essayèrent en vain leurs forces contre l'ennemi commun. Si le sort des armes eût dépendu de la multitude, ils auraient mieux défendu leur liberté : mais les épées et les armes à feu de leurs ennemis trouvant des corps nus et désarmés, en faisaient un horrible carnage, et plus de la moitié des Indiens périt dans cette guerre.

Ces infortunés subirent enfin la loi du plus fort, et furent quelque-temps tranquilles : la puissance et le crédit de *Guacanariq* contribuèrent beaucoup à cette paix. Ce Cacique, toujours ami des Castellans, avait porté le zèle jusqu'à les accompagner

dans leurs expéditions. Sa médiation acheva de pacifier les esprits.

De nouvelles cruautés rallumèrent bientôt le feu mal éteint : les Indiens songèrent à secouer un joug qui leur était insupportable ; mais le moyen qu'ils employèrent leur fut plus fatal qu'à leurs ennemis. Ils prirent le parti d'abandonner la culture des terres , et de ne plus planter ni manioc , ni maïs , se flattant que dans les bois et les montagnes où ils se retiraient , la chasse et les fruits sauvages leur fourniraient suffisamment de quoi subsister , et que leurs ennemis seraient forcés par la disette d'abandonner leur Pays. Ils se trompèrent : les Castellans se soutinrent par les rafraîchissemens qui venaient d'Europe , et n'en furent que plus animés à poursuivre les Indiens dans les lieux que ceux-ci croyaient être inaccessibles.

Ces malheureux , sans cesse harcelés , fuyaient de montagnes en montagnes : la misère , la fatigue , et la frayeur continuelle où ils étaient , en firent encore plus périr que le glaive. Ceux qui échappèrent à tant de misères , furent enfin obligés de se livrer à la discrétion du vainqueur qui usa de ses droits avec toute la rigueur possible. Jusqu'alors on ne s'était pas mis fort en peine d'exécuter les ordres de la Cour d'Espagne pour l'instruction de ces infidèles : les guerres fréquentes n'en avaient pas laissé le loisir , et les violences dont on usait envers eux , ne leur inspiraient guères le desir de se faire instruire.

Cependant des Religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, et quelques Ecclésiastiques séculiers étaient passés aux Indes. Ces zélés Missionnaires leur prêchèrent les vérités de la Foi; quelques intervalles de modération et de douceur dont on usa par les ordres réitérés de la Cour, commencèrent à effacer les fâcheux préjugés qu'ils avaient contre la Nation Castellane: déjà ils écoutaient les Ministres de l'Évangile avec respect et avec docilité; et il y avait tout lieu de croire qu'en continuant les voies de douceur, on les ferait entrer insensiblement dans le bercail de Jésus-Christ.

Mais la mort de la Reine Isabelle, qui fut bientôt suivie de celle de Christophe Colomb, ruina de si belles espérances. Cette Princesse avait toujours protégé les Indiens; elle avait même donné ordre de rechercher exactement la conduite des principaux auteurs de tant de cruautés pour les punir sévèrement; et voulant laisser un monument éternel de la bonté de son cœur, pour ces nouveaux Sujets, par un article particulier de son testament, elle chargea le Roi Ferdinand son époux, la Reine Jeanne sa fille, et le Prince Charles son petit-fils, de continuer l'œuvre de Dieu, en laissant la liberté à ces malheureux, et en tâchant, par des voies de douceur, de les amener à la connaissance du vrai Dieu.

Les intentions de cette pieuse Princesse ne furent pas mieux suivies dans cette disposition que dans beaucoup d'autres. Les

Indiens avaient commencé à jouir d'une espèce de liberté. A la réserve de quelques corvées , et des tributs qu'on exigeait d'eux , on les laissait vivre dans leurs Villages selon leurs usages , sous le gouvernement de leurs Caciques. L'avarice des principaux Officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au Conseil de Ferdinand d'asservir entièrement ces Sauvages , et de les répartir entre les habitans , pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines , et aux autres ministères qu'ils jugeraient à propos.

On appuyait ce projet de motifs de Religion et de politique : il est impossible , disait-on , que ces peuples se portent à embrasser la Foi , tandis qu'on les laissera dans le libre exercice de leurs superstitions , et qu'on n'usera point avec eux d'une violence salutaire : la politique y trouvait encore plus d'avantage , parce que , ajoutait-on , cette dispersion les mettant hors d'état de rien entreprendre , coupera racine à toutes leurs révoltes.

Voilà l'époque de la ruine entière des Indiens. Les Missionnaires qui avaient déjà éprouvé que le fréquent commerce des Européens , et le dérèglement de leurs mœurs , détruisaient en peu de momens tout ce que leurs plus solides instructions n'établissaient qu'avec beaucoup de temps et de travail , virent bien que la servitude où on les jetait ruinerait entièrement les vues qu'on avait de les convertir à la Foi. Aussi leur zèle éclata-

t-il hautement. Les Pères Antoine Montésino et Pierre de Cordoue, Dominicains, furent les plus ardens à déclamer contre le partage des Indiens. Les Officiers Castellans, Auteurs du projet, et qui en pressaient l'exécution, furent piqués des discours des Missionnaires : ils se crurent désignés dans leurs sermons, et en portèrent des plaintes à la Cour. Ce fut là la source d'une infinité de contestations, où la Religion ne gagna rien, et où la charité perdit beaucoup.

Cependant, sur les représentations réitérées des Missionnaires, la Cour fit tenir des assemblées de Théologiens, où la question des partages fut agitée avec autant de chaleur que peu de succès : ces sortes d'affaires qui ont deux faces, et qui présentent de chaque côté de plausibles apparences, trouvent de part et d'autre leurs partisans. La Cour se crut par-là suffisamment autorisée à suivre son premier plan ; elle envoya ordre à Michel Passamonte, Trésorier des droits du Roi, de finir sans délai l'affaire des partages. Cette commission lui donna un grand crédit et une autorité qui éclipsa celle des Gouverneurs. Maître de la fortune des habitans, dont les Indiens allaient devenir le plus riche fonds, il se vit en état de se faire beaucoup d'amis et de créatures. On fit donc le dénombrement de ce qui restait d'Indiens, et il ne s'en trouva plus que soixante mille.

On peut s'imaginer quel fut le désespoir des Indiens, lorsqu'ils se virent forcés de quit-

ter leurs anciennes demeures , pour aller se livrer aux caprices de leurs nouveaux maîtres. La servitude est toujours cruelle , mais elle l'est sur-tout à ceux qui sont nés libres. Il est vrai que la Cour avait fait des Règlemens qui en auraient adouci l'amertume , s'ils eussent été exactement observés ; mais les maîtres ne s'appliquèrent qu'à tirer tout le profit qu'ils purent de leurs acquisitions ; ils chargèrent ces malheureux des plus rudes travaux , et sans égard aux défenses du Roi , ils les firent servir de bêtes de charge. Le chagrin et la misère en diminuèrent encore le nombre , et lorsque cinq ans après Rodrigue d'Albuquerque eut succédé à Passamonte dans l'emploi de Commissaire-Distributeur des Indiens , il ne s'en trouva plus que quatorze mille.

Ce funeste succès des partages , qui ne justifiait que trop les plaintes des Missionnaires , ranima de nouveau leur zèle. Le célèbre Barthélemi de las-Casas , fut celui qui se signala davantage. C'était un vertueux Ecclésiastique , que le desir de la conversion des infidèles avait attiré dans le nouveau monde ; il possédait la plus grande partie des talens qui font les hommes Apostoliques , un grand zèle , une charité ardente , un désintéressement parfait , une pureté de mœurs irréprochable , un tempérament robuste et à l'épreuve des plus rudes fatigues. Ses plus grands ennemis ne lui reprochèrent qu'une vivacité peu mesurée , et ce reproche n'était pas sans fondement ; mais sa vertu , son intel-

l'usage , et le talent singulier qu'il avait de gagner la confiance des Indiens , le rendirent très-respectable. Uni de sentimens avec les Missionnaires Dominicains , il travailla de concert avec eux pour anéantir les partages ; et s'étant enfin déterminé à entrer dans leur Ordre , il n'en sortit que pour prendre l'administration de l'Evêché de *Chiappa*.

Tel fut l'homme Apostolique que la Providence suscita pour le soulagement des Indiens. On ne peut exprimer les fatigues, les dégoûts et les contradictions qu'il eut à essuyer dans la poursuite d'un si généreux dessein ; il lui fallut souvent traverser cette vaste étendue de mers , qui séparent l'Amérique d'avec les autres parties du monde. Ses premières démarches furent mal reçues à la Cour de Ferdinand , où les Officiers de Saint-Domingue avaient eu soin de le décrier , en le faisant passer pour un esprit brouillon. La mort de Ferdinand ayant mis la régence entre les mains du Cardinal Ximènes , las-Casas crut la conjoncture favorable pour son dessein ; il ne fut pas trompé. Le Régent touché de l'exposition pathétique que lui fit le saint homme , de l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenait les Indiens , songea efficacement à y remédier.

Il fit choix de quatre Religieux Hyéronimites qu'il envoya à Saint-Domingue en qualité de Commissaires , avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus , et sur-tout pour casser et annuller les partages faits par les précédens Commissaires , s'ils le jugeaient à pro-

pos, pour le bien de la Religion. On fut fort surpris dans l'île de l'arrivée de ces Commissaires que las-Casas accompagnait. Leur Commission, qui fut lue et publiée avec les cérémonies accoutumées, jeta la terreur dans l'île.

Une commission si délicate demandait du courage et de la fermeté. Les Pères Hyéronimites avaient de bonnes intentions ; mais ils étaient timides et peu stylés au train des affaires. Las-Casas s'aperçut bientôt qu'ils mollissaient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, et n'osant toucher aux plus puissans, qui étaient en même-temps les plus mauvais maîtres. Il somma les Commissaires d'exécuter les ordres du Régent ; mais on ne lui donna que des défaites. Les clameurs recommencèrent bientôt, et les esprits s'aigrissant de plus en plus, chacun porta ses plaintes à la Cour. Las-Casas accusa les Hyéronimites de mollesse et de vues intéressées : ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre las-Casas ; c'était une procédure à ne finir de long-temps ; les Indiens en furent les victimes.

Après ce peu de succès, le zèle de tout autre se serait ralenti ; celui de las-Casas n'en devint que plus vif. Les grands voyages ne lui coûtaient rien, quand il s'agissait de la gloire de Dieu. Il prit donc la résolution de repasser en Europe ; on voulut l'arrêter, mais il montra un brevet du Roi, qui lui laissait l'entière liberté d'aller et de venir, comme il jugerait à propos. Il trouva les

choses bien changées à son arrivée en Espagne. Le Cardinal Ximenes était mort, le Conseil des Indes avait été gagné, et était fort prévenu contre las-Casas. Loin de se faire écouter sur les plaintes qu'il avait à faire des Commissaires, il eut à se défendre sur plusieurs chefs d'accusation qu'on avait envoyés contre lui.

L'habile Missionnaire se voyant hors d'état de réussir au Tribunal des Indes, résolut de s'adresser directement au Prince Charles, qui gouvernait sous le nom et pendant la maladie de la Reine Jeanne sa mère. Cette résolution était hardie, et ne paraissait guère prudente. Le jeune Souverain obsédé par les Ministres Flamands, ne s'embarrassait guère des Indes; il était trop occupé d'affaires plus importantes qu'il avait sur les bras au commencement d'un règne épineux.

Las-Casas se rendit à la Cour; et comme on aime à y voir des hommes extraordinaires, il y fut reçu avec distinction. Le Seigneur de Chièvres, Gouverneur et principal Ministre de Charles d'Autriche, l'écouta avec plaisir: les Ministres Flamands eurent aussi avec lui de fréquentes conférences; la jalousie qui régnait entre les Espagnols et les Flamands au sujet de la confiance du Prince, que ces derniers possédaient, servit beaucoup au Missionnaire. Les Flamands furent charmés d'entrer en connaissance d'une affaire, qui donnerait un nouveau relief à leur autorité, et leur ferait naître un nouveau moyen de mortifier leurs rivaux. Ils promirent de faire

attention à ses remontrances : mais les affaires qui survinrent à Charles et les mouvemens qu'on se donna , pour faire tomber la Couronne de l'Empire sur sa tête déjà chargée de tant de diadèmes , occasionnèrent des lenteurs , qui donnèrent le loisir aux intéressés de prendre des mesures pour faire échouer le projet du Missionnaire. On opposa un homme dont l'autorité était capable de balancer celle du vertueux Ecclésiastique ; c'était l'Evêque de Darien. L'exemple de Saint-Domingue avait déjà servi de règle au continent de l'Amérique , et ce bon Prélat , plus attentif à ses intérêts qu'à ceux de son troupeau , avait eu part à la distribution des Indiens. Il passa en Europe plutôt pour traverser las-Casas , que pour demander l'éclaircissement de quelques prétendues difficultés qui ne le touchaient que médiocrement.

Le Prélat alla aussitôt à la Cour , où las-Casas était fort assidu. Son premier soin fut de se déclarer contre l'opinion des Missionnaires , et de détruire , dans ses visites et dans ses entretiens , les raisons sur lesquelles ils appuyaient la nécessité de révoquer les partages des Indiens. Ce sentiment si favorable à la Cour , et aux Officiers qui y étaient intéressés , ne pouvait manquer d'être agréé , et de former un gros parti. Las-Casas avait pour lui tous les gens de bien , et si son parti n'était pas le plus fort , il paraissait au moins le plus équitable. Ainsi les disputes qui avaient déjà été si vives , commencèrent à se rallumer.

Ces contestations qui partageaient la Cour, piquèrent la curiosité du Roi. Il résolut de convoquer une assemblée où les Parties intéressées feraient valoir leurs raisons. Il fut donc ordonné à l'Evêque de Darien, et au Père de las-Casas, de se trouver au Conseil au jour qui fut fixé ; le même ordre fut donné à Diegue - Colomb, fils du grand Christophe, qui, ayant succédé à son père dans la charge d'Amiral des Indes, n'avait pas hérité de son pouvoir ni de sa considération. Il était revenu depuis quelques années en Espagne mécontent des atteintes que les Officiers Royaux donnaient continuellement à son autorité.

La Cour était nombreuse, la cause intéressante, et la présence du Prince rendait cette assemblée auguste. Il avait reçu tout récemment le Décret de son élection à l'Empire, et ce fut là que pour la première fois il fut traité de sacrée Majesté. On avait dressé un trône au lieu de l'assemblée, et le Prince s'y rendit accompagné de ses Ministres et d'un brillant cortège. Le Seigneur de Chièvres et le grand Chancelier étaient assis aux pieds du trône ; celui-ci ordonna, de la part de Sa Majesté, à l'Evêque de Darien de s'expliquer sur l'affaire des partages. Il s'excusa d'abord sur ce que cette affaire était trop importante pour la rapporter en public ; mais ayant reçu un second ordre, il parla ainsi :

« Il est bien extraordinaire, dit le Prélat, » qu'on délibère encore sur un point qui a » déjà été tant de fois décidé dans les Con-

» seils des Rois Catholiques vos augustes
» Aïeux : ce n'est sans doute que sur une con-
» naissance réfléchie du naturel et des mœurs
» des Indiens , qu'on s'est déterminé à les
» traiter avec sévérité. Est-il nécessaire de
» retracer ici les révoltes et les perfidies de
» cette indigne Nation ? A-t-on jamais pu
» venir à bout de les réduire que par la vio-
» lence ? N'ont-ils pas tenté toutes les voies
» d'exterminer leurs Maîtres , et d'anéantir
» leur nouvelle domination ? Ne nous flattons
» point : il faut renoncer sans retour à la
» conquête des Indes , et aux avantages du
» nouveau monde , si on laisse à ces barbares
» une liberté qui nous serait fatale.

» Mais que trouve-t-on à redire à l'escla-
» vage où on les a réduits ? N'est-ce pas le
» privilège des Nations victorieuses , et la
» destinée des Barbares vaincus ? Les Grecs et
» les Romains en usaient-ils autrement avec les
» Nations indociles qu'ils avaient subjuguées
» par la force de leurs armes ? Si jamais
» peuples méritèrent d'être traités avec du-
» reté , ce sont nos Indiens , plus semblables
» à des bêtes féroces qu'à des créatures rai-
» sonnables. Que dirai-je de leurs crimes et
» de leurs débauches qui font rougir la na-
» ture ? Remarque-t-on en eux quelque tein-
» ture de raison ? Suivent-ils d'autres lois
» que celles de leurs plus brutales passions ?
» Mais cette dureté les empêche , dit-on ,
» d'embrasser la Religion. Hé ! que perd-
» elle avec de pareils sujets ? On veut en faire
» des Chrétiens ; à peine sont-ils des hom-

» mes. Que nos Missionnaires nous disent
» quel a été le fruit de leurs travaux et com-
» bien ils ont fait de sincères prosélytes.

» Mais ce sont des ames pour lesquelles
» Jésus-Christ est mort ; j'en conviens. A
» Dieu ne plaise que je prétende les aban-
» donner : soit à jamais loué le zèle de nos
» pieux Monarques pour attirer ces Infidèles
» à Jésus-Christ ! mais je soutiens que l'asser-
» vissement est le moyen le plus efficace :
» j'ajoute que c'est le seul qu'on puisse em-
» ployer. Ignorans, stupides, vicieux comme
» ils sont , viendra-t-on jamais à bout de leur
» imprimer les connaissances nécessaires ,
» à moins que de les tenir dans une con-
» trainte utile ? Aussi légers et indifférens à
» renoncer au Christianisme qu'à l'embras-
» ser , on les voit souvent au sortir du bap-
» tême se livrer à leurs anciennes supersti-
» tions. »

Le discours du Prélat fut écouté avec at-
tention , et reçu selon les différentes disposi-
tions où l'on était. Lorsqu'il eut fini , le
Chancelier s'adressa au Père de las-Casas ,
et lui ordonna , de la part du Roi , de répon-
dre. Il le fit à-peu-près en ces termes :

« Je suis un des premiers qui passai aux
» Indes , lorsqu'elles furent découvertes sous
» le règne des invincibles Monarques Ferdi-
» nand et Isabelle , prédécesseurs de Votre
» Majesté. Ce ne fut ni la curiosité , ni l'in-
» térêt , qui me firent entreprendre un si long
» et si périlleux voyage. Le salut des Infidé-
» les fut mon unique objet. Que ne m'a-t-il été

» permis de m'y employer avec tout le suc-
» cès que demandait une si ample moisson !
» Que n'ai-je pu , au prix de tout mon sang ,
» racheter la perte de tant de milliers d'ames
» qui ont été malheureusement sacrifiées à
» l'avarice ou à l'impudicité !

» On veut nous persuader que ces exécu-
» tions barbares étaient nécessaires pour pu-
» nir ou pour empêcher la révolte des In-
» diens. Qu'on nous dise donc par où elle a
» commencé. Ces peuples ne reçurent-ils pas
» nos premiers Castellans avec humanité et
» avec douceur ? N'avaient-ils pas plus de joie
» à leur prodiguer leurs trésors , que ceux-ci
» n'avaient d'avidité à les recevoir ? Mais
» notre cupidité n'était pas satisfaite : ils
» nous abandonnaient leurs terres , leurs ha-
» bitations , leurs richesses : nous avons voulu
» encore leur ravir leurs enfans , leurs fem-
» mes et leur liberté. Prétendions-nous qu'ils
» se laissassent outrager d'une manière si
» sensible , qu'ils se laissassent égorger ,
» pendre , brûler sans en témoigner le moi-
» dre ressentiment ?

» A force de décrier ces malheureux , on
» voudrait nous insinuer qu'à peine ce sont
» des hommes. Rougissons d'avoir été moins
» hommes et plus barbares qu'eux. Qu'ont-
» ils fait autre chose que de se défendre
» quand on les attaquait , que de repousser
» les injures et la violence par les armes ? Le
» désespoir en fournit toujours à ceux qu'on
» pousse aux dernières extrémités. Mais on
» nous cite l'exemple des Romains pour nous

» autoriser à réduire ces peuples en servitude.
» C'est un Chrétien , c'est un Evêque qui
» parle ainsi ; est-ce là son Evangile ? Quel
» droit en effet avons-nous de rendre esclaves
» des peuples nés libres , que nous avons in-
» quiétés sans qu'ils nous aient jamais offen-
» sés ? Qu'ils soient nos vassaux , à la bonne
» heure ; la loi du plus fort nous y autorise
» peut-être ; mais par où ont-ils mérité
» l'esclavage ?

» Ce sont des brutaux , ajoute-t-il , des
» stupides , des peuples adonnés à tous les
» vices. Doit-on en être surpris ? Peut-on at-
» tendre d'autres mœurs d'une Nation privée
» des lumières de l'Evangile ? Plaignons-les ,
» mais ne les accablons pas ; tâchons de les
» instruire , de les éclairer , de les redresser ;
» réduisons-les sous la règle ; mais ne les je-
» tons pas dans le désespoir.

» Que dirai-je du prétexte de la Religion
» dont on veut couvrir une injustice si
» criante ? Quoi ! les chaînes et les fers se-
» ront-ils les premiers fruits que ces peuples
» tireront de l'Evangile ? Quel moyen de
» faire goûter la sainteté de notre loi à des
» cœurs envenimés par la haine et irrités par
» l'enlèvement de ce qui leur est le plus
» cher , savoir leur liberté ? Sont-ce là les
» moyens dont les Apôtres se sont servis pour
» convertir les Nations ? Ils ont souffert les
» chaînes , mais ils n'en ont pas fait porter :
» Jésus-Christ est venu pour nous affranchir
» de la servitude , et non pas pour nous ré-
» duire à l'esclavage. La soumission à la Foi

» doit être un acte libre ; c'est par la persuasion , par la douceur et par la raison qu'on doit la faire connaître. La violence ne peut faire que des hypocrites , et ne fera jamais de véritables adorateurs.

» Qu'il me soit permis de demander à mon tour au Seigneur Evêque , si depuis l'esclavage des Indiens , on a remarqué dans ce peuple plus d'empressement à embrasser la Religion ? Si les Maîtres entre les mains de qui ils sont tombés ont beaucoup travaillé à instruire leur ignorance ? Le grand service que les partages ont rendu à l'Etat et à la Religion ! Lorsque j'abordai pour la première fois dans l'île , elle était habitée par un million d'hommes ; à peine aujourd'hui en reste-t-il la centième partie. La misère , les travaux , les châtimens impitoyables , la cruauté et la barbarie en ont fait périr des milliers. On s'y fait un jeu de la mort des hommes ; on les ensevelit tout vivans sous d'affreux souterrains , où ils ne reçoivent ni la lumière du jour ni celle de l'Evangile. Si le sang d'un homme injustement répandu crie vengeance , quelles clameurs doit pousser celui de tant de misérables qu'on répand inhumainement chaque jour » !

Las Casas finit en implorant la clémence de l'Empereur pour des vassaux si injustement opprimés , et en lui faisant entendre que c'était à Sa Majesté que Dieu demanderait compte un jour de tant d'injustices , dont il pouvait arrêter le cours.

dé
zèl
da
un
dor
Ce
de
ser
por
Inc
nor
enn
U
Don
d'es
bles
nés
peu
fam
que
des
qu'u
asile
mor
lieu
plus
vain
men
qui
pito
d'on
peu
cêtr

L'affaire était trop importante pour être décidée sur l'heure. L'Empereur loua fort le zèle de las-Casas , et l'exhorta à retourner dans sa Mission , lui promettant d'apporter un remède prompt et efficace aux désordres dont il lui avait fait une si vive peinture. Ce ne fut que long-temps après que Charles , de retour en ses États , eut le loisir d'y penser : mais il n'était plus temps , du-moins pour Saint-Domingue. Tout le reste des Indiens y avait péri , à la réserve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Une chaîne de montagnes partage Saint-Domingue dans toute sa longueur. Il y a d'espace en espace de petits cantons habitables. Les précipices dont ils sont environnés , en rendent l'abord très-difficile : ils peuvent servir de retraites assez sûres , et des familles entières de Nègres marrons y ont quelquefois subsisté plusieurs années à l'abri des poursuites de leurs Maîtres. Ce fut là qu'une troupe d'Indiens alla chercher un asile ; ils le trouvèrent dans les doubles montagnes du Pifal , à seize ou dix-sept lieues de la *Vega-Real*. Ils y subsistèrent plusieurs années inconnus au milieu de leurs vainqueurs , qui croyaient leur race entièrement éteinte. Ce fut une bande de chasseurs qui les découvrit. Leur petit nombre et le pitoyable état où ils étaient , ne causèrent plus d'ombrage. Leurs vainqueurs gémissaient peut-être eux-mêmes sur la cruauté de leurs ancêtres. On les traita avec beaucoup de douceur,

et ils répondirent parfaitement à toutes les avances d'amitié qu'on leur fesait. Dociles aux instructions qu'ils reçurent, ils embrassèrent la Religion Chrétienne ; et s'accoutumant peu-à-peu aux mœurs et aux usages de leurs Maîtres, ils contractèrent avec eux des mariages. On leur permit d'ailleurs de vivre selon leurs coutumes ; ils les gardent encore maintenant en partie , et ne vivent que de chasse ou de pêche.

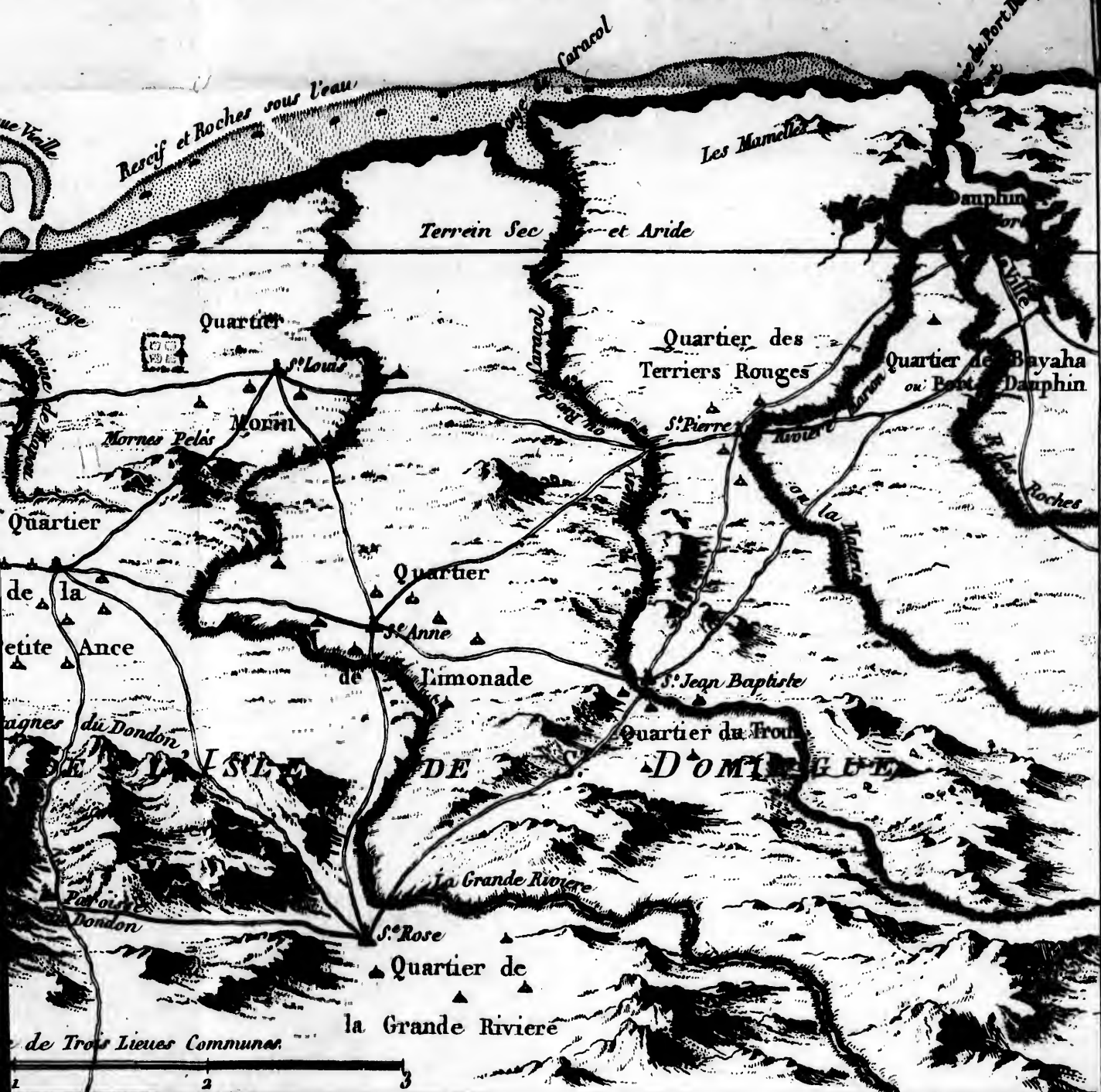
Telle a été, mon Révérend Père, la destinée de la Nation Indienne dans l'île de Saint-Domingue. Adorons les vues de la Providence, qui semble ne s'être appesantie sur ce peuple, que pour lui en substituer un autre. Je parle des Nègres, qui tout mauvais qu'ils sont, ont néanmoins de meilleures dispositions au Christianisme que les Indiens, si l'on en juge par les Sauvages du Continent, qui sont probablement de même race que ceux qui habitaient cette Ile. Je crois, mon Révérend Père, avoir satisfait pleinement à vos deux questions. Il ne me reste plus que de vous assurer du respect avec lequel je suis, etc.

s les
s aux
erent
mant
leurs
s ma-
vivre
ncore
ue de

a des-
le de
a Pro-
tie sur
uer un
auvais
res dis-
adiens,
Conti-
ne race
e crois,
pleine-
ne reste
avec le-

ETTRE

FRANÇOIS ET DES PAROISSES QUI EN DÉPENDENT.



Canu fecit

CARTOIS E



Du
pe
de
the

Vo
une
la cõ
tisfain
No
1704.
tre ou
de la
Colon
On a
et par
en avo
suivan
ensuite
de plus
ses ont
il y en
compt
cinqua
blancs
dérabl
Ton

L E T T R E

Du Père Margat, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Procureur-Général des Missions de la même Compagnie aux Iles de l'Amérique.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Vous souhaitez depuis long-temps d'avoir une explication détaillée de nos Missions à la côte de Saint-Domingue. Je vais vous satisfaire.

Nous travaillons à ces Missions depuis 1704. Nous n'y trouvâmes d'abord que quatre ou cinq quartiers d'établis dans la partie de la côte que le Roi confia à nos soins. La Colonie s'est bien accrue depuis ce temps-là. On a formé quantité de nouveaux quartiers, et par conséquent de nouvelles Paroisses; nous en avons dans notre district dix-neuf, qui, en suivant la côte Est et Ouest, et la parcourant ensuite Nord et Sud, donnent une étendue de plus de cent lieues. Les plus petites Paroisses ont plus de six à sept lieues de contour: il y en a qui en ont plus de trente. On compte, dans cette étendue, plus de cent cinquante mille Nègres. Le nombre des blancs n'est pas, à beaucoup près, si considérable. Il y a des Paroisses dans les plaines

nes, dont le terrain est plat et uni; il y en a quantité d'autres dans des pays montueux, coupés de ravins et très-difficiles à parcourir.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai marqué assez au long dans une de mes Lettres précédentes au sujet du climat de Saint-Domingue, de différentes particularités du pays, et des occupations des Missionnaires; je me borne dans celle-ci à vous décrire l'établissement, les progrès et la situation présente de nos Missions.

Les Colonies Françaises commençaient à s'étendre dans l'île de Saint-Domingue vers la fin du dernier siècle. *Léogane* et toute sa dépendance était déjà gouvernée par les Révérends Pères Dominicains, qu'on y appelle, comme dans toutes les îles de l'Amérique, les Pères blancs. Cette portion de la Mission qui leur fut confiée, leur est demeurée depuis ce temps-là. La dépendance du Cap, où les progrès de nos Français avaient été plus lents, n'avait presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel. Le peu de Paroisses qu'il y avait dans les commencemens, étaient desservies par les premiers Prêtres séculiers ou réguliers que le hasard ou les fonctions d'Aumôniers de vaisseaux amenaient aux Îles.

La Mission du Cap fut dans la suite confiée aux Révérends Pères Capucins, et prit une forme plus régulière. Cela dura jusques vers 1702; mais les mortalités, si communes sous ces climats, mirent bientôt ces Pères hors d'état de pouvoir soutenir cette Mission;

la
tes
Pro
pag
pou
ter a
leur
ayan
plus
sujet
qu'il
ceux
draie
cette
a' M
ad
ouvri
L'i
cun s
Angla
Colon
Croix
ensuit
où ces
semen
Christ
de la
passer
posses
Il s'em
Caye
de l'île
On
rocher

la Cour proposa donc aux Supérieurs Jésuites de s'en charger. Le Père Gouye, alors Procureur-général des Missions de la Compagnie aux îles de l'Amérique, par déférence pour les Pères Capucins, ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs Supérieurs à Paris; mais ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étaient plus en état, ni en volonté de fournir des sujets à la Mission de Saint-Domingue, et qu'ils en fesaient une cession volontaire à ceux qui, du consentement de la Cour, voudraient s'en charger, le Père Gouye, sur cette réponse, alla offrir ses Missionnaires au Ministre, qui les accepta, et qui recommanda avec instance d'envoyer au plutôt des ouvriers, parce que le besoin était urgent.

L'île de Saint-Christophe fut, comme chacun sait, envahie sur les Français par les Anglais, l'an 1660; alors les habitans de ces Colonies furent transportés partie à Sainte-Croix et partie à la Martinique; ils passèrent ensuite pour la plupart à Saint-Domingue, où ces nouveaux colons portèrent un accroissement considérable. Notre Mission de Saint-Christophe qui était florissante, suivit le sort de la Colonie. Le Supérieur reçut ordre de passer à Saint-Domingue pour y prendre possession de la Mission du Cap Français. Il s'embarqua et aborda heureusement à la *Caye Saint-Louis*. C'est la partie la plus Sud de l'île de Saint-Domingue.

On appelle *Caye* dans l'Amérique, les rochers qui s'élèvent du fond de la Mer, et

qui forment quelquefois de petites îles. Sur une de ces îles, à peu de distance de la côte qu'on appelle le *Fond de l'Île à Vache*, la Compagnie dite de Saint-Domingue bâtissait actuellement un fort, à l'abri duquel elle se proposait de défendre tous les établissemens que le Roi lui avait permis de faire dans tout le vaste terrain qu'on nomme ici le *Fond de l'Île à Vache*. Ce terrain est, de toute la partie de l'Île qui appartient aux Français, le lieu le plus éloigné du Cap. Il y a par terre plus de cent lieues d'une traversée très-difficile; il y a encore plus loin par mer, puisqu'il faut faire le tour de la moitié de l'Île, qui, dans son total, n'a guère moins de trois cent cinquante lieues de circuit.

Les hommes Apostoliques ne sont jamais dépaysés, et trouvent par-tout de quoi s'occuper suivant leur ministère. Le Missionnaire attendant une occasion pour passer au Cap, s'occupa pendant quelques mois à faire gagner le Jubilé à toute la garnison et à tous les ouvriers qui travaillaient dans ce moment à la construction du fort Saint-Louis. Il le fit avec tant de zèle et une si grande satisfaction pour tout le monde, que MM. les Directeur et Commandant de la Compagnie n'oublièrent rien pour le retenir, ou du-moins pour l'engager à procurer à cette portion de l'Île une Mission de Jésuites. Le Père leur donna les meilleures paroles qu'il put; mais suivant les ordres pressans de ses Supérieurs, il se rendit au Cap, où il arriva vers le commencement de Juillet 1704.

éta
à p
ess
été
gla
la I
Sain
jeté
se r
que
bien
Ce f
sion
eût,
assist
enlev
Missi
trouv
établi
La
trouv
il les
comm
d'étab
qui,
fissent
person
ment
rer to
il ava
vint à
Dames
trer da

Le *Cap*, aujourd'hui ville considérable, était alors bien peu de chose, et commençait à peine à se relever des désastres qu'il avait essuyés dans les guerres précédentes, ayant été brûlé deux fois en cinq ans par les Anglais et les Espagnols, réunis ensemble contre la France. Les débris sauvés des Colonies de Saint-Christophe et de Sainte-Croix avaient jeté du monde au *Cap*, qui commençait à se repeupler. Mais ces misérables colons, que l'ennemi avait dépouillés de tous leurs biens, se trouvaient dans une triste situation. Ce fut une ample matière au zèle du Missionnaire; mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne pouvait guère leur donner que des assistances spirituelles, les Anglais ayant enlevé tout ce que pouvait avoir acquis la Mission de Saint-Christophe, et le Père se trouvant au *Cap* dans l'embarras d'un nouvel établissement.

La charité qui est ingénieuse, lui fit trouver une ressource aux misères publiques; il les représenta vivement, et il proposa comme un remède nécessaire et convenable, d'établir une association de Dames pieuses, qui, par leurs charités et leurs soins, se fissent un devoir de visiter les malades et les personnes nécessiteuses qui n'osaient ouvertement demander l'aumône, et de leur procurer tous les soulagemens nécessaires. Comme il avait le talent de manier les esprits, il vint à bout de son dessein. Les principales Dames de la ville se firent un honneur d'entrer dans cette bonne œuvre. On vit donc en

peu de temps une Confrérie formée de Dames de Miséricorde : on élitait une Supérieure tous les ans , et une Trésorière , et chacune des autres Dames à leur tour , pour visiter les malades et pour leur procurer chaque mois les secours de la Confrérie.

Ces Dames ne bornèrent pas là leur charité ; elles établirent un hôpital pour les hommes , les femmes et les familles entières , réduits à l'aumône ou malades. On acheta deux maisons pour cela ; on établit un Syndic ; le tout sous la direction du Supérieur de la Mission , qui assemblait ces Dames une fois tous les mois. Cet hôpital dura jusqu'en 1707 , où M. de Charite , Commandant en chef après la mort de M. Augé , ayant besoin des emplacements de ce nouvel hôpital , pour aligner la nouvelle place d'armes , détruisit les maisons et en renferma le terrain dans cette place , sans donner aucun dédommagement aux Dames de la Miséricorde.

Il n'y avait alors dans l'étendue de la dépendance du Cap , que huit Paroisses ; savoir : *le Cap , le Morne-Rouge , l'Accul , la Petite Anse , le Quartier Morin , Limonade* , et deux au *Port de Paix*. Le Père Gouye , Procureur de la Mission , sachant le besoin qu'on avait de sujets pour gouverner ces Paroisses , avait déjà écrit avec succès dans toutes les Provinces de l'assistance de France pour exciter le zèle et obtenir des Missionnaires.

Le Père Jean-Baptiste le Pers , de la Pro-

vince de Flandres, fut des premiers à partir. Il arriva au Cap la 24 d'Août 1704, et dans le cours de l'année 1705 il fut suivi des PP. Olivier, le Breton, Laval et Boutin; ainsi avec le secours de deux Prêtres séculiers qui se trouvèrent dans ces quartiers, le Supérieur de la Mission eut de quoi remplir dès cette année-là toutes les Paroisses vacantes.

Il était juste de donner une forme stable à cette Mission; c'est à quoi travailla efficacement le Père Gouye, en obtenant des Lettres patentes du Roi, qui furent enregistrées au Parlement le 29 Novembre 1704; par ces Lettres, le Roi établit les Jésuites dans l'administration spirituelle des Colonies françaises de la côte de Saint-Dominique, depuis *monte-Christ* jusqu'au *mont de Saint-Nicolas*, avec défense à tous Prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette Mission, sans le consentement exprès des Jésuites. Le Supérieur du Cap fut établi Supérieur général de la Mission.

Rien de plus déplorable que l'état où les Missionnaires Jésuites distribués dans les différentes Paroisses, trouvèrent leurs Eglises. La plupart étaient ouvertes de toutes parts et livrées nuit et jour à toutes sortes de profanations par les hommes et par les bêtes, sans que rien pût les défendre. J'excepte l'Eglise du *Cap*, où il y avait un Tabernacle dans les formes, envoyé par le Roi. Le premier soin des nouveaux Missionnaires fut donc de travailler à la réparation de leurs

Eglises ; c'est en quoi se signalèrent surtout le Père le Pers à *Limonade*, le Père Boutin à *Saint-Louis*, et le Père d'Autriche au *Port-de-Paix*.

Le Cap, déjà centre des Missions, et destiné à être la Ville principale et comme la capitale de la Colonie française à *Saint-Domingue* ; ne se distinguait pas avantageusement par son Eglise, qui n'était encore qu'un assez mauvais bâtiment de bois palissadé à jour, suivant l'ancienne manière de bâtir du Pays ; d'ailleurs assez mal-propre et mal pourvue d'ornemens. C'était sans doute en cet état que l'avait trouvée le Père Labat, si connu par ses Mémoires, qui ne fut point édifié de cette négligence et qui s'en plaint amèrement dans la description qu'il en fait. Mais quand il y passa en 1703, cette Ville ne faisait encore que de se relever de deux incendies consécutifs ; et d'ailleurs les Eglises de la Colonie, en proie, pour ainsi dire, au premier venu qui voulait s'en emparer, ne pouvaient guères être ni décorées ni entretenues comme il convient. Le zèle des Missionnaires réveilla l'indolence des Habitans qui se sentaient encore de la licence de la *Flibuste*.

On forma donc au Cap de grandes entreprises pour la construction d'une Eglise. Le Père Boutin qui s'y trouvait alors en qualité de Curé, et qui venait tout récemment d'achever l'Eglise de *Saint-Louis*, qu'il avait bâtie sans le secours d'aucun Entrepreneur, prit encore sur lui d'en faire au-

tant au Cap , et il en vint à bout. Monsieur le Comte d'Arquian , Gouverneur de la Ville , fut prié de poser la première pierre. Ce fut le 28 Mars 1715 ; et en trois ans et demi , ce qui est prompt , vu la lenteur ordinaire des entreprises du Pays , l'Eglise se trouva en état d'être bénie le 22 Décembre 1718 , sous le titre de l'Assomption de la sainte Vierge. C'est un grand bâtiment de maçonnerie de 120 pieds de long sur 45 de large. En général il est d'assez bon goût , quoique trop simple par le dedans , et trop peu spacieux aussi pour la quantité de monde qui est dans la Ville. La Sacristie est bien fournie et bien entretenue ; ses ornemens sont beaux , et le Service divin s'y fait avec autant d'ordre et de dignité qu'en aucune Province de France. Il y a un clocher détaché du corps de l'Eglise ; c'est une tour carrée où il y a une assez belle sonnerie et une horloge qui s'entend dans toute la Ville.

Je ne m'amuserai point ici , mon Révérend Père , à vous faire le détail des Missionnaires arrivés depuis ce temps-là , ni à vous marquer les nouveaux établissemens de Paroisses à mesure que la Colonie s'est étendue. Vous en jugerez par l'exposé que je vais vous tracer de l'état présent de cette Mission. Je parcourrai pour cela assez rapidement les différentes Paroisses qui sont sous la direction du Supérieur général , et je ne m'arrêterai , qu'autant qu'il sera nécessaire , à quelques circonstances particulières qui méritent attention.

Le Cap qui , dans ses commencemens , n'était qu'un amas fortuit de quelques cabanes de pêcheurs et de quelques magasins pour les embarquemens , est présentement une Ville considérable. Elle est bâtie au pied d'une chaîne de montagnes qui l'environnent en partie , et qui lui font une espèce de couronnement. Ces montagnes , qui sont ou cultivées par des habitations , ou boisées par la nature , forment un amphithéâtre varié qui ne manque pas d'agrément. La plus longue partie de la Ville s'étend tout du long de la rade , qui peut avoir trois ou quatre lieues de circuit , et qui est toujours remplie d'un grand nombre de toute espèce de bâtimens. Il n'en vient guères moins de cinq cens chaque année , tant grands que petits , ce qui entretient dans cette rade un mouvement continuel , qui donne à la Ville un air animé. Toutes les rues en sont alignées et se coupent dans les traverses à angles droits ; elles ont toutes trente à quarante pieds de large. Il y a dans le centre une belle place d'armes , sur laquelle l'Eglise paroissiale fait face. Au milieu est une fontaine ; on a planté sur les extrémités des allées d'arbres qui donneront de l'ombrage et de la fraîcheur.

Les maisons n'en sont pas fort belles , mais elles sont assez riantes et bâties pour la fraîcheur et pour la commodité du commerce. C'est à trois incendies que le Cap doit son embellissement. Pour se garantir de pareils accidens , on s'est mis depuis dans

le goût de bâtir en maçonnerie , et l'on fait tous les jours de nouvelles maisons qui , avec l'agrément , auront plus de solidité.

Les bâtimens les plus considérables sont d'assez belles casernes où tous les soldats ont leur logement , et un grand magasin du Roi , sur le bord de la mer , où le Conseil Supérieur et la Justice ordinaire tiennent leurs séances.

Notre logement est dans un des endroits les plus élevés du Cap ; on y arrive par une fort belle avenue de grands arbres qu'on appelle poiriers de la Martinique , parce que la feuille de ces arbres , ressemble assez à celle des poiriers d'Europe. Cette allée donne un ombrage et une fraîcheur qu'on ne saurait trop estimer dans un Pays aussi chaud que celui-ci. La maison ne répond point à cela ; c'est une équerre de vieux bâtimens qui n'ont ni goût ni commodité ; nous y sommes très-mal et très-étroitement logés , mais la situation est belle et l'air fort bon. Ce qu'il y a de plus considérable , c'est une Chapelle , dédiée à saint François-Xavier ; elle est toute de pierre de taille , et fort bien décorée.

Nous avons à nos côtés (la rue seulement entre deux) le Couvent des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame , qui s'occupent utilement à l'instruction des jeunes Créoles. Cet établissement , si nécessaire , n'a pas encore la forme qu'il doit avoir. Le feu Père Boutin , qui en est le Fondateur , avec le plus grand zèle et les meilleures in-

tentions du monde , n'avait pas le goût le plus sûr pour l'architecture. Comme il n'avait pensé qu'au plus pressé , tous les bâtimens de cette maison ne sont ni solides , ni proportionnés.

Cette Ville est la résidence ordinaire du Gouverneur , de l'Etat-Major , du Conseil Supérieur ; ce qui , avec les Officiers de la Juridiction ordinaire , les Négocians de la Ville et ceux de la rade , les allans et venans de la plaine , tant blancs que noirs et métis , met dans le Cap environ dix à douze mille ames.

Outre un bel hôpital du Roi , qui est à une demi-lieue du Cap , qui a plus de quatre-vingt mille livres de revenu , et où sont reçus et traités tous les pauvres et les soldats malades , il s'est formé en cette Ville , depuis quelques années , trois établissemens de charité , qui sont d'une grande ressource pour les Pauvres.

Le premier est appelé Maison de Providence des hommes. Il y a quelque temps qu'un de nos Missionnaires , Curé du Cap , fut touché de la misère de quantité de personnes qui viennent ici dans l'espérance de s'enrichir , et qui souvent , n'ayant ni moyen pour subsister , ni asile où se réfugier , prennent du chagrin , et bientôt après , saisis par la maladie , périssent misérablement dans le lieu même où ils avaient espéré faire quelque fortune. Ce Missionnaire pensa que ce serait une œuvre bien charitable , et en même-temps d'une grande utilité pour la

Colonie, de former un établissement où ces pauvres gens fussent reçus et entretenus, jusqu'à ce qu'il se présentât des emplois qui pussent leur convenir, suivant leurs talens et leurs professions. Il s'ouvrit sur son projet à un homme vertueux et intelligent; et l'ayant trouvé dans une disposition favorable de se prêter à ses vues, ils mirent incessamment la main à l'œuvre. Le séculier offrit pour cela une petite maison avec son emplacement, qu'il avait en propre, où l'on se proposa de faire une augmentation de bâtimens, et le Missionnaire s'engagea, de son côté, à nourrir et à entretenir les pauvres nouvellement arrivés. On en vint bientôt à l'exécution, et on ne manqua pas de pratiques.

Le bruit de cet établissement s'étant répandu dans toute la Colonie, chacun y applaudit, et se proposa de le favoriser suivant ses facultés. Les Gouverneurs-Généraux, l'Intendant et le Conseil Supérieur du Cap, en prirent connaissance, y donnèrent leur approbation, et promirent leur protection. On acheta un emplacement plus étendu à l'extrémité du Cap, du côté des montagnes, où il y avait du logement, du terrain, et des Nègres pour le faire valoir, et beaucoup de commodités, entr'autres une belle source qui est au pied de la maison, avantage si précieux dans des climats tels que celui-ci; et l'on y transporta le nouvel établissement.

Cette forme, plus solide et plus gracieuse,

attira bientôt à cette maison , (qu'on appela la Maison de la Providence), des avantages plus considérables. M. le Marquis de Lamage , Général des Iles sous le vent , et M. Maillard , Intendant , étant venus au Cap , honorèrent la nouvelle Maison de leur visite. Ils se firent exactement informer de tout ce que l'on y faisait pour le soulagement des pauvres : ils en parurent très-satisfaits , promirent leur protection et s'engagèrent , sitôt que la Maison aurait pris une forme encore plus solide , d'obtenir des Lettres-Patentes du Roi , qui mettraient le sceau à cet établissement.

Ce fut par leur avis , et suivant celui des Notables , qu'on nomma des Administrateurs et qu'on dressa un Règlement pour la conduite de cette maison. Le sieur de *Castelveyre* , qui est celui qui a consacré à ce pieux établissement ses facultés et ses soins , en fut établi le premier *Hospitalier*. Il y fait sa résidence , et tout le détail roule sur lui ; on y tient bureau tous les lundis , où se trouvent les deux Administrateurs séculiers , et le Curé du Cap qui en est Administrateur né. On y reçoit indifféremment tous les nouveaux venus : ils y sont nourris et entretenus jusqu'à ce qu'on leur ait trouvé quelque place au Cap ou à la plaine. En attendant , on les occupe à quelque travail pour la Maison.

On y reçoit outre ceux-là , tous les convalescens qui sortent de l'Hôpital du Roi , et tous les pauvres de la Ville , dans laquelle

on a recommandé très-instamment de ne donner aucune aumône aux mendiants, puisqu'ils trouvaient le vivre et le couvert à la Providence, et que quand ils mendiaient, ce n'était que pour avoir de quoi s'enivrer : désordre jusqu'à présent trop commun, et auquel on s'est principalement proposé de remédier, en les obligeant à se retirer à la Providence. Quand ils sont malades, on les fait porter à l'Hôpital du Roi. Voilà déjà plus de six cens personnes, suivant les registres de cette Maison, qui y ont passé, et qui, y ayant été reçues, ont été placées ensuite dans différens endroits. Si on avait eu, il y a trente ans, un pareil établissement, on aurait conservé dans la seule dépendance du Cap plus de trente mille *Colons* que la misère et le désespoir ont fait périr.

Cette Maison prend tellement faveur et est si fort au gré des habitans, qu'il s'y fait depuis quelque temps des legs et des donations considérables. On ne les hasardait dans les commencemens qu'avec crainte, parce qu'on ne voyait encore rien de bien solide; mais M. le Général et M. l'Intendant ont bien voulu y pourvoir, en déclarant, par une Ordonnance spéciale, et en vertu de l'autorité du Roi, dont ils sont dépositaires, que ces Maisons de Providence, si utiles au public, doivent être censées capables de recevoir et accepter toutes sortes de donations et de legs. Une Déclaration si précise a rassuré le Public, et a donné une nouvelle chaleur à la charité.

Le second établissement est aussi d'une Maison de Providence pour les femmes. Il se trouve, parmi le nombre des habitans aisés de cette Ville, quantité de Pauvres femmes âgées, hors d'état de pouvoir gagner leur vie, et à qui on était obligé de fournir de quoi payer les loyers des Maisons où elles ont leur logement; ce qui va loin dans cette Ville où les loyers sont extrêmement chers. Cela inspira au Missionnaire-Curé du Cap la pensée d'acheter quelque emplacement où l'on pût bâtir des chambres dans lesquelles on donnerait logement à ces personnes indigentes; et c'est ce qu'il a exécuté avec succès.

Le troisième établissement de charité, qui est tout récent, est un petit Hôpital pour les femmes malades, établissement extrêmement nécessaire; car, comme dans un Pays aussi mal-sain que celui-ci, il y a toujours des malades dans la Ville, lorsqu'il se trouvait des femmes ou nouvellement arrivées, sans moyens et sans connaissances, ou anciennes dans le Pays, mais réduites à la mendicité, on ne savait où les loger pendant leurs maladies: on était encore plus embarrassé à leur procurer les soulagemens nécessaires, faute de domestiques et de personnes capables de les soigner; ou du-moins, comme on se trouvait en ces occasions obligé de partager ses attentions, ces difficultés multipliaient extraordinairement les frais et les dépenses.

Ce qu'on souhaitait donc depuis long-

temps, vient enfin de réussir depuis peu, par la disposition pieuse qu'un habitant du Cap, nommé *François Dolioules*, a faite en mourant, d'une jolie maison et de ses dépendances, à condition qu'elle servirait à y recevoir les pauvres femmes malades de la ville. Cette Maison, qui s'appelle *Sainte-Elisabeth*, est gouvernée par les mêmes administrateurs que les deux précédentes.

Notre maison du Cap est comme le chef-lieu de la Mission. C'est là que réside le Supérieur-général, qui, de temps en temps, fait sa tournée pour visiter les Paroisses et les Eglises. Nous ne sommes de résidens fixes au Cap que quatre Prêtres en comptant le Supérieur, et deux Frères. Le Curé de la Paroisse, qui a un Vicaire sous lui, est pour les habitans blancs du Cap. Il y a un Curé pour les Nègres, qui prend aussi soin des Marins.

Le Supérieur-général de la Mission est Supérieur des Religieuses. La Cour, par les Lettres-Patentes qu'elle leur a données, les soumet aussi au Curé du Cap. Les jours ouvrables, on dit une première Messe à la Paroisse, que l'on sonne au lever du soleil. Il y en a une seconde de fondation à sept heures, et une que l'on dit ordinairement, quand on le peut, à huit heures, et qui est pour les écoliers. Il y a donc une Ecole pour les garçons; mais elle est peu stable; et une des choses qu'il serait ici le plus nécessaire d'avoir, c'est, par exemple, des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui s'acquittassent de

l'importante fonction de l'instruction de la jeunesse, non par un esprit mercenaire, comme font ceux dont on est obligé de se servir, mais dans un esprit de Religion et avec un desir de procurer la gloire de Dieu. La jeunesse d'ici est perverse, indocile, ennemie de l'application, volage, gâtée par la tendresse aveugle de leurs pères et mères, peut-être par les Nègres et Nègresses auxquels ils sont livrés, dès qu'ils ont vu le jour; apprenant néanmoins aisément à lire, et ayant une disposition marquée pour l'écriture.

Les Dimanches et les Fêtes, outre la première et la seconde Messe, qui se disent toujours à la même heure que les jours ouvrables, il y a encore une grand'Messe chantée à huit heures et demie; ensuite la Messe, qu'on appelle des Nègres, parce qu'elle est spécialement destinée pour eux. On chante à cette Messe des Cantiques, et on fait aux esclaves qui sont présens, une explication de l'Evangile, et des instructions qu'on proportionne à leur capacité. Il y a tous les Jeudis de l'année un Salut de fondation.

Outre le Catéchisme qu'on fait toutes les Fêtes et Dimanches aux enfans, on en fait un trois fois la Semaine, pendant le Carême, pour les disposer à la première Communion. Le Curé des Nègres fait aussi, toutes les Fêtes et Dimanches, à l'issue des Vêpres paroissiales, une instruction aux Nègres, et tous les soirs des jours ouvrables, à la fin du jour, on rassemble ce que l'on peut de Nè-

grea pour leur faire la prière , et pour disposer les Prosélytes au saint Baptême.

Le Cap nous a arrêtés quelque temps : Nous parcourrons plus légèrement les Paroisses des plaines. La plus voisine du Cap , en tournant à l'Est , est la *Petite Anse*. C'est un des quartiers les plus anciennement établis de la Colonie. Les fonds de terre y sont admirables : il y a près de cinquante sucreries roulantes , plusieurs belles raffineries , et au-moins six mille Nègres esclaves. Le nombre des blancs ne répond pas à cela. La plupart des propriétaires des habitations de ce quartier , ainsi que ceux du voisinage , sont en France , et font régir leurs biens par des Procureurs et par des Economes.

L'Eglise Paroissiale de ce quartier est la plus belle de toutes celles de la dépendance du Cap. Elle fut commencée du temps du Père *Larcher* , qui en a été Curé dix ans , et qui , par ses soins , son activité et la confiance distinguée que les paroissiens avaient en lui , avança extrêmement cet ouvrage. La première pierre en fut posée le 20 Mai 1720 , par M. le Marquis de *Sorel* , nouvellement arrivé au Cap , avec la qualité de Gouverneur-général. Elle ne fut achevée que plus de dix ans après. J'étais alors Curé de cette Paroisse , où j'ai demeuré près de vingt-ans. Le Père *Larcher* , dont je viens de parler , célèbre dans la Mission par sa prudence , son affabilité et son application infatigable au travail , extrêmement dur à lui-même , et universellement chéri des grands et des petits , fut nommé

Supérieur du Cap en 1720. Il eut peu de temps après, la qualité de Préfet apostolique. Il gouverna la Mission avec une grande douceur et une estime générale, jusqu'en 1734. Sa santé s'étant alors extrêmement dérangée, les Médecins jugèrent qu'il n'y avait que la France qui pût le rétablir. Il s'embarqua le 10 Mars 1734, le jour des Cendres; mais son mal ayant augmenté, il mourut sur mer le 12 Avril suivant.

A deux lieues de la *Petite Anse*, un peu plus au Nord, est l'Eglise du quartier *Morin*, laquelle est sous le titre de Saint-Louis. Ce quartier l'emporte sur tous ceux de la Colonie pour la bonté du terrain, la beauté des chemins et la richesse des habitations. Il est redevable en partie de tous ces ornemens à feu M. de *Charite* qui en a été Gouverneur, et ensuite Lieutenant au Gouvernement général, où il mourut en Janvier 1720. L'Eglise Paroissiale, qui est de brique, et qui a été nouvellement réparée, est fort jolie, et surtout d'une très-grande propreté. Il y a un autel à la Romaine, un baldaquin et un tabernacle d'un très-bon goût. Ce quartier est fort ramassé, mais c'est toute plaine, et la meilleure qualité de terrain qu'on puisse souhaiter pour la culture. Il y a autant de Nègres à-peu-près qu'à la *Petite Anse*.

Cette Paroisse se glorifie avec raison d'avoir eu assez long-temps pour Curé le Père *Olivier*, de la Province de Guyenne, homme véritablement respectable par toutes les vertus propres à un Missionnaire. Il arriva au

Cap au commencement de 1705. C'était un petit homme d'un tempérament assez faible, et qu'il ruina encore par ses austérités et son abstinence presque incroyables. Il avait une douceur, une modestie et une simplicité religieuse, qui lui gagnaient d'abord l'estime et la confiance des personnes qui avaient affaire à lui. Son zèle pour le salut des âmes était infatigable. Sitôt qu'il était appelé pour quelques malades, il y courait sans faire attention ni à l'heure, ni au temps, ni à la chaleur, ni à l'abondance des pluies, qui causent presque toujours des fièvres aux voyageurs qui en sont mouillés. Les Nègres esclaves trouvaient toujours dans lui un père et un défenseur zélé. Il les recevait avec bonté, les écoutait avec patience, les instruisait avec une application singulière.

Le Père Olivier joignait à ces vertus une union intime avec Dieu, un mépris extrême de lui-même, une mortification en toutes choses, une délicatesse de conscience qui allait jusqu'au scrupule. Il n'employait guère moins de trois heures chaque jour, pour le saint sacrifice, tant pour s'y disposer que pour l'offrir, et pour faire son action de grâces. Il fut Supérieur jusqu'en 1720. Il était déjà attaqué d'un mal de jambe auquel il ne paraissait pas faire attention; cependant se trouvant hors d'état de desservir une Paroisse, il demanda d'aller faire sa demeure sur une habitation que nous avons aux *Terriers rouges*, à laquelle il donna ses soins en qualité de Procureur. Là il se livra à son attrait

pour la prière et pour l'oraison , qu'il n'interrompait que pour vaquer à l'instruction de nos Nègres, et à quelques soins temporels du ressort de son emploi. Ce fut dans cette solitude que la plaie de sa jambe s'étant fermée, il se sentit peu de temps après attaqué de la maladie dont il mourut. Il vit les approches de ce dernier moment avec une résignation, une constance et une joie dignes de la sainte vie qu'il avait menée jusqu'alors. Il mourut le 28 Mars 1731, âgé d'environ cinquante-huit ans, après avoir été vingt-six ans dans la Mission dont il avait été Supérieur pendant quatre ans. Sa mémoire est ici dans une extrême vénération, et toute la Colonie le regardait comme un Saint.

En tirant vers l'Est, on trouve *Limonade* qui est à une égale distance du *Quartier Morin* et de la *Petite Anse*. Ce Quartier n'est point inférieur aux deux précédens, ni pour la bonté du terrain, ni pour la quantité d'esclaves. L'Eglise est sous le titre de *Sainte-Anne*. Elle est déjà fort ancienne, et n'est que de bois; mais elle est riche en argenterie et en ornemens. La fête de *Sainte-Anne* dont l'Eglise porte le nom, attire tous les ans un grand concours de tous les Quartiers de la Colonie.

Deux lieues plus haut en tirant un peu du côté du Sud, on trouve le *Quartier du Trou*. Nos premiers *Colons* n'étaient pas d'élégans nomenclateurs, comme il ne paraît que trop par les noms ridicules qu'ils ont donnés à différens Quartiers. Ils appellent *Trou* toute

ou
de
qu
Pe
tro
éta
n'e
qu
tat
ma
qu
qu
pu
se
nég
qua
De
l'air
dem
ble
de c
mili
ou c
jolie
est d
E
trou
riers
dioc
où le
assez
sucr
sont
C'est

ouverture un peu large qui se prolonge entre deux montagnes , et qui débouche dans quelque plaine. Telle est la situation de la Paroisse du *Trou* , dont l'Eglise a pour Patron saint Jean-Baptiste. Ce Quartier est plus étendu que les précédens , mais le terroir n'en est pas à beaucoup près si bon , quoiqu'il y ait cependant quantité de belles habitations. L'Eglise n'est que de bois , d'assez mauvais goût et fort mal ornée. Il ne tient qu'aux paroissiens d'en bâtir une belle , puisqu'ils ont des fonds très-considérables depuis vingt ans ; mais souvent l'indolence , en se bornant aux intérêts particuliers , fait négliger les intérêts communs , sur-tout quand ils n'ont que la Religion pour objet. De-là vient que , malgré tous les projets en l'air que l'on a faits , les choses sont toujours demeurées dans une inaction très-préjudiciable au bien de cette Paroisse. La situation de cette Eglise est des plus avantageuses , au milieu d'un petit bourg d'environ trente ou quarante maisons , et sur le bord d'une jolie rivière. Cette paroisse , depuis 1739 , est desservie par un Père Cordelier.

En remontant toujours la côte à l'Est on trouve la paroisse de Saint-Pierre des *Terriers rouges*. Le terroir de ce Quartier est médiocre , sur-tout ce qui est le long de la mer , où les fonds sont maigres et salineux. Il est assez propre pour l'indigo ; mais les caunes à sucre n'y viennent pas trop bien. Les terrains sont meilleurs au voisinage des montagnes. C'est dans ces Quartiers que nous avons une

habitation qui est en sucrerie. Il y a d'ordinaire un Jésuite résident qui en est comme Procureur. La Paroisse est à un bon quart de lieue en tirant vers la mer. L'Eglise paroissiale est assez belle et fort bien ornée. On a bâti un presbytère à côté, sur le bord d'une rivière qu'on appelle *la Materie*, qui est les deux tiers de l'année à sec.

Le *Fort Dauphin* et *Ouanaminte* terminent du côté de l'Est la dépendance du Cap pour la juridiction spirituelle. Autrefois tout ce Quartier s'appelait *Baya*, nom qui lui avait été donné par les Espagnols, à cause d'une *Baie* célèbre, une des meilleures, des plus sûres et des plus spacieuses de toute l'Ile. Les Espagnols y avaient autrefois un fort à l'endroit qu'on nomme *la Bouque*, dont j'ai vu le plan; on y a même, depuis quelques années, trouvé quelques petites médailles dans les ruines qu'on a fouillées pour faire les ouvrages de fortifications qui y sont aujourd'hui. C'est une ville qui est encore petite, mais qui pourra s'augmenter dans la suite. Ce fut *M. de la Rochard*, Général de cette Colonie, qui, en 1726, fit tracer le plan du fort qu'on y voit à présent. Il est situé sur une langue de terre qui s'avance dans *la Baie*; on en a construit un autre à l'entrée du goulet par où la mer entre, et forme, en s'élargissant, ce beau Port. Il faut nécessairement que les vaisseaux passent par-là pour entrer dans le port, ce qu'on ne peut faire qu'à la demi-portée du canon du port de *la Bouque*,

Il y a à la ville du Fort Dauphin un Etat-Major , composé d'un Lieutenant de Roi , Commandant de tout ce Quartier , qui s'étend depuis le *Trou* jusqu'à l'*Espagnol*. Il est subordonné au Gouverneur du Cap. Il y a aussi un Major et quelques compagnies Françaises et Suisses , une juridiction qui est du conseil supérieur du Cap. L'Eglise fait face sur la place d'armes qui est spacieuse. On en bâtit actuellement une en maçonnerie , qui ne le cédera à aucune des plus belles de la Colonie. Il n'y a présentement qu'un Curé Jésuite , qui seul est chargé du soin de la paroisse , et qui est en même temps aumônier du Fort , où il va dire une première messe les Fêtes et Dimanches , après quoi il revient faire l'office à la paroisse. Les malades de la ville , les soldats et les habitations , à trois ou quatre lieues aux environs , surchargent trop un Missionnaire ; mais la disette de sujets ne permet pas de faire autrement.

Il y a peu d'années que le Curé du *Fort Dauphin* était chargé de tout ce que les Français possèdent jusqu'à l'*Espagnol* ; ce qui faisait une paroisse immense de plus de vingt-cinq lieues de circuit. On a formé pour son soulagement une paroisse plus proche de la frontière Espagnole ; elle s'appelle *Ouanaminté* , on y a bâti une Eglise et un Presbytère. Le Père de Vaugien , Jésuite de la Province de Champagne , a été le premier Missionnaire qui ait desservi cette paroisse dans l'année 1729 : mais il n'y fut pas long - temps , car il mourut quatre

mois après son arrivée dans la Mission.

Il y a quelques Quartiers situés dans l'épaisseur des montagnes qui répondent à ceux que je viens de vous décrire, ce qui est commun à toute la côte de Saint-Domingue, soit celle du Nord, soit celle du Sud. Pour vous mettre au fait de ceci, mon Révérend Père, il est bon de savoir que l'île de Saint-Domingue, dans sa longueur, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, est partagée par une chaîne de montagnes qui occupe le milieu de l'île, en laissant de part et d'autre jusqu'au bord de la mer une côte qui est plus ou moins large, suivant que ces montagnes s'approchent ou s'éloignent plus du bord de la mer.

C'est le long de ces côtes et dans la plaine, que sont situées les meilleures habitations, et les plus beaux établissemens, tant des Français que des Espagnols. Ces chaînes de montagnes qui occupent le milieu de l'île, ont quelquefois jusqu'à trente et quarante lieues de largeur. Ce sont pour la plupart des pays inhabitables; cependant il y a d'espace en espace des vallées considérables, dont les terrains sont très-bons, et où l'on a formé des établissemens, des quartiers et des paroisses. Ainsi, au quartier de la *Petite Anse*, que je vous ai décrit ci-dessus, répond le quartier du *Dondon*, qui est dans l'épaisseur de la montagne, au Sud de la *Petite Anse*. Il n'y a pas bien des années que ce n'était qu'un pays de chasse; ce n'est que depuis vingt ans qu'on l'a cultivé, et qu'il s'y est formé quantité

d'
qu
Cu
On
hui
des
pen
étar
exté
cach
reus
coup
ritab
la M
trava
Son
dans
moin
Sitôt
que le
un an
aussit
quarti
Cela
Révé
lui-mé
du fru
se rése
tres la
n'avaie
Son
phie,
férent

D'habitations qui font aujourd'hui un beau quartier. Il y a une paroisse établie, et un Curé résident, qui est un Religieux du grand Ordre de Cluny.

C'est dans cette Paroisse que mourut, il y a huit ans, le Père *le Pers*, un des plus célèbres et des plus laborieux Missionnaires de cette dépendance. Il était le Doyen de la Mission, y étant venu en 1705. Le Père *le Pers*, sous un extérieur très-simple et extrêmement négligé, cachait un très-bon esprit, une mémoire heureuse, un jugement sain, mais sur-tout beaucoup de candeur et un cœur extrêmement charitable. Pendant trente ans qu'il a vécu dans la Mission, il y a peu d'endroits où il n'ait travaillé et laissé des monumens de son zèle. Son attrait particulier était de se confiner dans les endroits les plus sauvages et les moins habités, qu'il prenait plaisir à former. Sitôt qu'il avait mis les choses en bon train, que les Eglises et les Presbytères étaient dans un arrangement convenable, il demandait aussitôt un successeur, et passait à un autre quartier, pour y continuer le même travail. Cela marque, comme vous le voyez, mon Révérend Père, un homme bien détaché de lui-même; car on aime naturellement à jouir du fruit de ses travaux. Le Père *le Pers* ne se réservait que la peine, et laissait aux autres la douceur d'un établissement qu'ils n'avaient plus qu'à perfectionner.

Son caractère était une espèce de philosophie, dont le fond était la Religion. Indifférent pour tout ce qui regardait la vie tem-

porelle, il semblait ignorer tout ce qui y a rapport, ou n'y faire attention qu'autant que les besoins extrêmes l'avertissaient d'y pourvoir. On ne voyait dans les lieux où il faisait résidence aucune espèce de cuisine. Presque toujours en voyage, il ne portait pour toute provision que quelques œufs durs et du fromage. Il s'arrêtait en route sur le bord du premier ruisseau, où il prenait sa frugale réfection; et souvent emporté par le plaisir d'herboriser, qui le faisait errer dans les bois et dans les montagnes, il fallait que son Nègre l'avertît qu'il était temps de prendre quelque nourriture. Il joignait à cela un grand zèle pour le salut des âmes, sur-tout un attrait et un talent particuliers pour la direction des Nègres; une grande affabilité qui le rendait aimable dans le commerce de la vie, quoiqu'il fût cependant naturellement très-retiré, et qu'il n'entretint commerce avec les séculiers qu'autant qu'il le croyait nécessaire pour leur salut, ou pour satisfaire à la curiosité qu'il avait de se mettre au fait de l'histoire du pays.

Cette étude était le seul délassement qu'il se permit au milieu de ses travaux apostoliques. Comme il arriva de bonne heure dans la Mission, il y trouva quantité d'anciens *Colons*, quelques *Flibustiers*, et d'autres personnes, témoins oculaires des événemens tout récents, passés depuis le commencement des établissemens des Français dans cette Colonie. Ce fut sur leurs mémoires, corrigés et éclaircis les uns par les autres,

qu
Il
ton
ant
ce
top
l'ar
exp
sent
bon
qu'i
prof
et d
Hist
qui
se d
Père
toire
l'usa
Pers
Ce
nière
se m
La m
tomb
riser
fonct
autre
princ
de m
gue.
mour
de la
Donc

qu'il dressa une Histoire de Saint-Domingue. Il trouva dans *Oviedo*, et dans d'autres Historiens Espagnols, ce qui regardait les temps antérieurs, c'est-à-dire, la narration de tout ce qui s'est passé depuis l'entreprise de *Christophe Colomb*, jusqu'au commencement de l'arrivée des Français, et de leurs premiers exploits à la côte. Il ajouta à cela l'état présent de l'Île, dont il avait parcouru une bonne partie, et l'Histoire Naturelle, autant qu'il l'avait pu étudier par lui-même, en profitant des lumières d'*Oviedo*, d'*Acosta*, et d'autres sources. Il garda long-temps cette Histoire manuscrite, se défiant de son style, qui effectivement avait bien des défauts. Il se détermina enfin à envoyer ses papiers au Père de *Charlevoix*, qui, dans son Histoire de Saint-Domingue, rend compte de l'usage qu'il a fait des Mémoires du Père *la Pers*.

Ce Missionnaire, peu satisfait de la manière dont il avait traité l'Histoire Naturelle, se mit en tête de s'appliquer à la Botanique. La méthode de M. de *Tournefort* lui étant tombée entre les mains, l'ardeur d'herboriser le saisit et lui tint désormais, après les fonctions de son ministère, lieu de toute autre occupation. Il composa, suivant les principes de la nouvelle méthode, quantité de mémoires sur les plantes de Saint-Domingue. Ce travail l'occupait encore quand il mourut; il avait demandé au Père Supérieur de la Mission d'aller desservir la paroisse du *Dondon*, nouvellement établie, où pas un

Jésuite n'avait encore été. C'était là, comme j'ai dit, son attrait : il pouvait encore y en trouver un particulier par la situation de ce quartier, qui est un pays haut, coupé de montagnes, où il y a bien plus de fraîcheur et d'humidité; par conséquent très-favorable à la Botanique. Il jouit bien peu de temps de cet avantage, si conforme à son inclination. Comme il était déjà sur l'âge, affaibli par ses grands travaux et par le peu d'attention qu'il avait pour sa santé, accoutumé d'ailleurs aux grandes chaleurs, la fraîcheur de ce quartier lui fut mortelle, et il y termina sa carrière âgé de cinquante-neuf ans. M. Desportes, Médecin, son ami, et Botaniste de profession, se trouvant auprès de lui quand il mourut, profita, avec la permission du Père Levantier, Supérieur-général, des manuscrits du défunt, dont il est à croire qu'il rendra, avec le temps, compte au Public.

Au bas des montagnes du *Dondon* est situé le quartier de la *Grande-Rivière*, où il y a une Paroisse, dont sainte Rose est la patronne. Cette paroisse est à une égale distance de *Limonade*, du *Quartier Morin* et de la *Petite Anse*, environ à deux lieues de ces trois quartiers. Celui-ci est une gorge qui se prolonge fort avant entre deux chaînes de montagnes. Il peut avoir sept à huit lieues de longueur, sur une demi-lieue et quelquefois moins de largeur. Toute cette gorge n'est proprement que le lit d'une assez belle rivière, qui prend sa source dans la double

chaîne des montagnes qui sont sur le terrain Espagnol, et qui, après avoir coulé longtemps entre des falaises très-hautes, vient arroser ce quartier; de là elle fait différens tours dans ceux de *Saint-Louis* et de *Limonade*, d'où elle se décharge dans la Mer vis-à-vis du Nord. Il n'y a de plaine en ce quartier que ce que la rivière, dont le lit change à chaque débordement, veut bien y laisser. Les habitations sont placées sur l'un et l'autre bord. Il la faut passer et repasser à chaque moment quand on veut parcourir le quartier, ce qui est fort incommode et très-dangereux, sur-tout pour les Missionnaires que leur ministère appelle sans cesse en divers lieux.

Il y a vingt ans que ce quartier était un des plus peuplés et des plus florissans. Les habitans, quoique du médiocre étage, y étaient fort à leur aise. L'indigo et le tabac, dont les manufactures avaient de la réputation, les faisaient vivre commodément. Cette félicité fut troublée par un des plus furieux défordemens de la rivière, dont on eût encore entendu parler. Il arriva le 22 Octobre 1722. Elle descendit comme la foudre du haut des montagnes d'où elle prend sa source: ses eaux enflées se répandirent de part et d'autre, et entraîèrent maisons, jardins, hommes et bestiaux. Son cours, quoique moins gêné à la sortie de ce défilé, n'en fut pas moins violent. Elle se joignit à tous les ruisseaux et ravins qui se trouvèrent sur son passage, et les ayant gonflés, elle se répan-

dit avec eux dans la plaine : le *Quartier Morin*, la *Petite Anse* et *Limonade*, furent en partie inondés. Elle arracha les cannes, déracina les haies, abattit les arbres, démolit les maisons, entraîna jusqu'aux énormes chaudières de cuivre et de potin où l'on fait le sucre, et causa, dans tous ces lieux-là, des dommages inestimables. Les habitans de la *Grande Rivière*, comme les plus voisins et les plus faibles, furent aussi les plus maltraités. Grand nombre de Blancs, surpris par cette inondation subite et nocturne, y périrent; il s'y noya encore un bien plus grand nombre de Nègres, et quantité de bestiaux de toute espèce. Les habitans qui échappèrent à un si cruel désastre, de riches qu'ils étaient la veille, se trouvèrent le lendemain sans Nègres, sans terres, sans argent, et quelques-uns sans famille et sans logement.

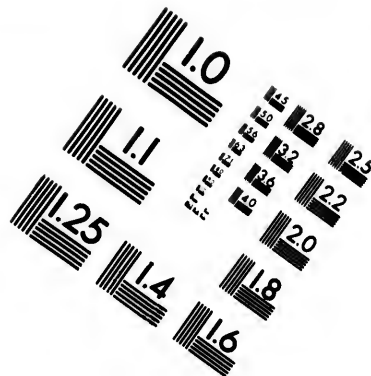
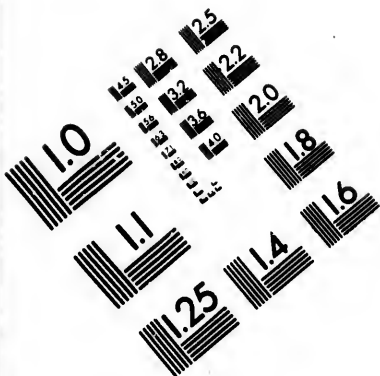
La charité des Fidèles éclata fort dans cette occasion. On fit des quêtes dans tous les quartiers de la dépendance du Cap. Les aumônes furent abondantes. On les fit distribuer par les mains des Missionnaires, suivant l'estimation de la perte que chacun pouvait avoir faite. Ce soulagement, quoique prompt et général, ne put cependant réparer le dommage que le débordement avait causé au quartier. Comme les chemins étaient rompus, les jardins couverts de galet ou ensevelis sous l'eau, les propriétaires furent obligés, partie d'abandonner leurs habitations, partie de les vendre presque pour rien. Ceux qui restèrent, instruits par leurs

malheurs, ont depuis porté leurs établissemens sur les *Côtières* des montagnes.

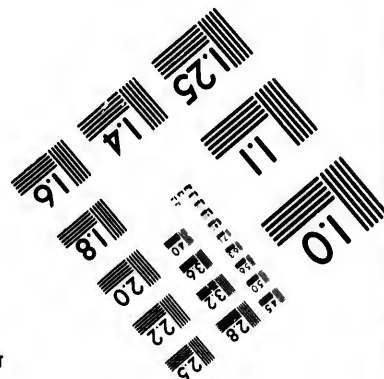
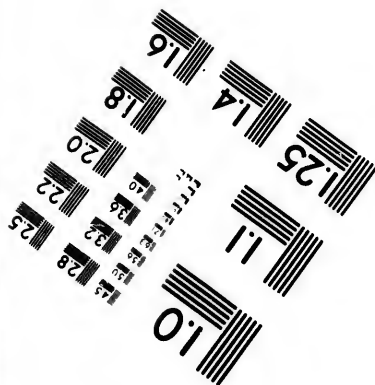
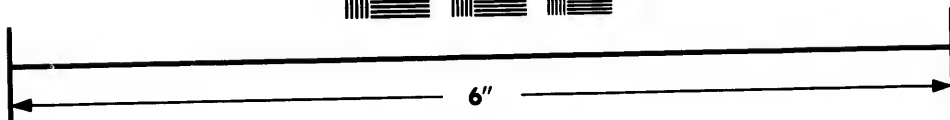
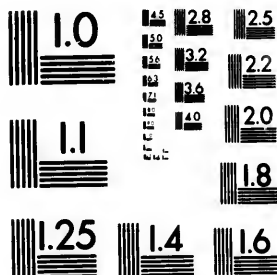
Le Père Méric était dans ce temps-là Curé de cette paroisse. Son zèle apostolique le faisait souvent déclamer avec force contre deux vices communs alors en ce quartier, l'ivrognerie et l'impureté. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens de bien qui gémissaient avec le Missionnaire de quantité d'excès et de scandales publics, que rien ne pouvait arrêter. Le Père Méric, qui faisait de ces excès le sujet le plus ordinaire de ses discours à ses paroissiens, voyant que tout cela profitait peu, se sentit un jour extraordinairement animé par quelques nouvelles impiétés qui s'étaient commises dans un cabaret assez voisin de l'Eglise. Il en parla avec plus de véhémence dans un Prône de sa Messe paroissiale, un jour que le Saint-Sacrement était exposé. Il prit Jésus-Christ à témoin des outrages qui lui avaient été faits; et transporté tout-à-coup par un mouvement intérieur, dont il ne se sentit pas le maître : *Hé bien*, leur dit-il, *puisque mes discours et mes remontrances ont été jusqu'à présent si infructueux, sachez que, dans peu, Dieu vous fera sentir qu'on ne l'outrage pas toujours impunément.* Trois ou quatre jours après arriva cet horrible débordement, qui bouleversa ce quartier d'une manière à ne jamais s'en relever. C'est de lui-même que j'ai su cette circonstance, qui m'a été confirmée depuis par quantité d'habitans qui y étaient présens.

En partant du Cap et retournant à l'Ouest,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5 2.8 2.5
3.6 2.2
2.0
1.8

10
5
1.5

partie opposée à celle que nous venons de parcourir , on trouve à deux lieues et demie de cette ville , le quartier de la plaine du Nord. Le terroir y est fort ; mais un fond de terre glaise le rend humide et moins propre aux cannes que les autres terrains qui environnent le Cap. Les sucres qu'on y fabrique sont gros , mais en récompense ce sol est de nature à souffrir moins dans les sécheresses. La paroisse , il y a 20 ans , était à une demi-lieue plus proche du Cap , au quartier appelé le *Morne-Rouge* : l'Eglise fut transportée où elle est maintenant , pour être plus au centre du quartier. Quoiqu'elle ne soit que de bois , elle est cependant solide et d'assez bon goût , bien propre et bien entretenue. Le Presbytère est un des plus beaux de la Mission : tout le terrain en est cultivé avec goût et intelligence. Il y a quantité d'allées d'arbres fruitiers des meilleurs du pays , disposés avec symétrie , et qui joignent l'agréable à l'utile , et un fort joli jardin potager , où la plupart des légumes et des racines d'Europe viennent parfaitement bien. On peut dire que c'est un des plus agréables déserts de la Colonie.

Le quartier de l'*Accul* , à deux lieues de la plaine du Nord , borne la plaine du Cap du côté du Cap. Nos insulaires Américains appellent *Accul* une barrière que les montagnes opposent aux voyageurs. Ce quartier , où il y a une jolie paroisse , n'a qu'une lieue de large sur sept de longueur , et se termine au Nord par une baie qu'on appelle *Camp*

de Louise. Le terroir en est médiocre, quoiqu'on y fasse en plusieurs endroits de très-beau sucre. L'Eglise qui est de maçonnerie est belle et fort bien ornée, et le Presbytère dans une agréable situation. Dans les gorges des montagnes, le long desquelles ce quartier s'étend, il y a quelques vallons cultivés, tels que sont ceux de la *Souffrière*, de la *Coupe-à-David* et quelques autres.

Toutes les autres Paroisses qui sont au-delà de l'*Accul* en tirant à l'Ouest, sont dans des pays montueux et difficiles. Telle est d'abord celle du *Limbé*. Ce quartier a été nommé ainsi par une assez mauvaise allusion aux Limbes, parce qu'après avoir franchi une haute montagne, on se trouve à la descente de l'autre côté dans un pays profond, tel à-peu-près que celui où l'on se figure que sont les limbes. Ce quartier qui est très-étendu en longueur, et de plus de huit lieues, n'en a pas une de largeur, et dans quelques endroits beaucoup moins. Ce n'est qu'un vallon au milieu duquel coule une belle rivière qui prend sa source dans les doubles montagnes et qui n'a point de lit fixe; ce qui dans les débordemens, qui sont fréquens, incommode beaucoup les habitans de ce quartier. Cette rivière après l'avoir parcouru se jette dans la mer au Nord. L'Eglise paroissiale, dont saint Pierre est le patron, est située au milieu du quartier, qui est aujourd'hui un des plus peuplés, quoiqu'il s'y fasse beaucoup plus d'indigo que de sucre. La Paroisse est fort

difficile à desservir à cause de cette rivière qu'il faut sans cesse passer et repasser, et toujours avec quelque danger.

À deux lieues plus haut, un peu plus proche de la mer, est le *Port Margot*, quartier moins considérable que le *Limbé* et bien moins riche. L'Église a pour patronne sainte Marguerite; elle est desservie par un Père Cordelier. Une dépendance de cette Paroisse, qui la rend difficile, est un quartier nommé *le Borgne*, qui en est séparé par une montagne âpre et difficile. C'est encore un vallon, mais plus étroit, où il y a cependant plus de soixante habitations établies; on y demande une Paroisse, et on a déjà pris pour cela toutes les mesures nécessaires; mais nous manquons tellement d'ouvriers, qu'on a de la peine à remplir les plus anciennes Paroisses.

En partant du *Limbé* et prenant plus à l'Ouest, on se trouve, après deux lieues, au pied d'une haute montagne qu'il faut doubler pour arriver au quartier nommé *Plaisance*, sans doute par antiphrase. C'est un lieu nouvellement établi, semblable à ceux que nous venons de parcourir, mais bien moins bon, et où il y a peu d'habitations considérables. On n'a que de l'indigo et du café dans ces vallons, où la trop grande humidité et l'incommodité des voitures empêche qu'on ne fasse du sucre. Il y a une paroisse à *Plaisance*, où l'on a aussi la même incommodité de passer sans cesse une rivière qui serpente dans toute l'étendue de ce quartier.

Après *Plaisance* est le *Pilate*. C'était autrefois une Paroisse ; mais depuis bien du temps elle est vacante , de même que *Plaisance* , faute de Missionnaires. Un quartier nommé le *gros Morne* confine au *Pilate* : il y a plus de quarante habitations , mais aucune sucrerie. Le terrain n'en est pas des plus féconds. Une grande partie est en *Savanes* (1) naturelles. Il y pleut tous les jours pendant l'été ; mais il y fait fort sec pendant l'hiver. Il y a une Eglise et une Paroisse desservie par un Père Cordelier. Ces trois derniers quartiers , sont de la dépendance du *Port de Paix* , où il y a un Lieutenant de Roi commandant. On compte , du *gros Morne* au *Port de Paix* , environ douze lieues. Le chemin pour y aller est un plat pays , couvert de *Savanes* et entrecoupé de bocages. Il serait fort beau et fort commode , sans l'obligation où l'on est de passer souvent et avec danger une grosse rivière qu'on appelle *les Trois-Rivières* , parce qu'elle est effectivement composée de trois rivières qui se réunissent dans une. Son lit est parsemé de grosses roches , que les chevaux ont bien de la peine à franchir. Outre cela cette rivière est assez souvent grossie par les pluies qui tombent dans les montagnes. Cela cause des débordemens subits qui surprennent le voyageur : on se voit alors arrêté sans pou-

(1) Les Français du Canada appellent *Savanes* les forêts d'arbres résineux , et dont le fond est humide et couvert de mousse : ceux des Antilles donnent aux prairies le nom de *Savanes*.

voir avancer ni reculer, parce que la rivière n'est plus guéable; ainsi c'est une nécessité d'attendre que les eaux aient baissé; ce qui se fait par bonheur assez promptement, à cause de l'extrême rapidité de cette rivière, qui coule comme un torrent.

À douze lieues du *gros Morne*, à l'Ouest de la plaine du *Cap*, on trouve enfin la ville du *Port de Paix*, qui est très-peu de chose, quoique ce soit un des plus anciens établissemens de la Colonie. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un Lieutenant de Roi, Commandant, de la dépendance du *Cap*, et une Jurisdiction. L'Église qui est en maçonnerie, est petite, mais très-jolie.

À deux lieues du *Port de Paix* est un quartier nommé *Saint-Louis*, où nous avons une habitation dans un fort mauvais terrain. Tous ces quartiers-là sont fort vastes, parce que le sol n'en est que médiocrement bon. Le Curé du *Port de Paix* s'est vu plus de trente lieues de pays à desservir. Cela est présentement un peu plus partagé. C'est encore un Père Cordelier qui dessert cette Cure. Le Jésuite, Procureur de notre habitation de *Saint-Louis*, est en même-temps Curé de la Paroisse, et a un Vicaire qui est un Père Carme.

Jean Rabel, à l'Ouest du *Port de Paix*, est une petite plaine, presque toute environnée de *Mornes*, excepté du côté de la mer. Il y a une petite rade où les bateaux peuvent entrer. Ce quartier, qui n'était d'abord qu'un *boucan* de chasseur, s'est établi en Paroisse

depuis quelques années. C'est encore un Père Cordelier qui en est le desservant.

Vous voyez, mon Révérend Père, qu'il s'en faut beaucoup que nous ayons assez de Missionnaires pour pouvoir en mettre dans toutes les Paroisses qui sont de la dépendance du Cap. Mais comment faire ? Cette île est une terre qui dévore ses habitans. Les premières maladies sont terribles à essayer, et la plupart y succombent. Voilà cinquante-six Jésuites morts depuis la fondation de cette Mission, c'est-à-dire, depuis 1703. Ce qui reste ici de Missionnaires Jésuites, sont presque tous gens âgés, infirmes et proches de leur fin.

Cependant, mon Révérend Père, cette Mission est une des plus belles que nous ayons. Rien de plus florissant que l'état des Colonies Françaises de Saint-Domingue, qui font tous les jours de nouveaux progrès. Je ne parlerai point du bien qu'il y a à faire ici, parce que je me suis assez expliqué ailleurs sur ce sujet. Je terminerai cette lettre par le juste éloge qui est dû à la mémoire du Père Pierre-Louis *Boutin*, que la Mission a perdu le 22 Décembre de l'année précédente. Tout le monde le regarde, avec justice, comme l'Apôtre de Saint-Domingue. Il y vint, comme nous l'avons dit, en 1705, et pendant trente-sept ans qu'il a passés dans la Mission, il y a donné constamment des exemples d'une vertu héroïque, qui, bien loin de se démentir un seul moment, a paru aller en augmentant jusqu'à la fin de ses

jours. La réputation de son mérite et de sa sainteté s'était répandue par toute la France, bien des années avant son décès, sur-tout dans les ports de mer et parmi les marins auxquels il avait un rapport plus spécial, s'étant chargé du soin de la rade où il faisait toutes les fonctions curiales. Les matelots ne parlaient que du Père *Boutin*, qui était leur père et leur directeur.

Ce saint Missionnaire était natif de la Tour-Blanche en Périgord, et avait été reçu Jésuite dans la province de Guyenne. Tout annonçait dans lui une sainteté éminente; un visage pâle et exténué, un regard extrêmement modeste, des yeux cependant vifs, qui s'allumaient quand il prêchait ou parlait de Dieu, une voix plus forte que ne semblait promettre un corps aussi maigre et aussi décharné. Sa manière de prêcher était simple et peu recherchée. Il parlait de l'abondance du cœur, et cherchait plus à corriger les mœurs, qu'à flatter les oreilles ou à plaire aux esprits. Il avait cependant des saillies d'une éloquence forte, qu'animaient encore des tons de voix éclatans, qui portaient la frayeur dans l'ame des plus endurcis. Sa morale était sévère, et son extérieur ne respirait qu'austérité; mais les pécheurs pénitens étaient sûrs de trouver dans lui toute la charité et toute la douceur qui pouvaient achever de les gagner à Jésus-Christ. Aussi le confessionnal faisait-il une des occupations les plus pénibles et les plus continuelles de sa vie. Il se rendait à l'Eglise paroissiale

dés
pré
à l
Di
lot
nai
éco
ave
leu
à l
l'A
éloi
vou
fait
il a
seul
On
la c
Il e
de c
rapp
sout
men
trari
leme
s'agi
spiri
de c
Com
de la
diffé
la R
Jésu

dès la pointe du jour, et se tenait toujours prêt pour écouter ceux qui voulaient s'adresser à lui. On le voyait, sur-tout les Fêtes et les Dimanches, assidu au Tribunal. Les matelots et les Nègres étaient ceux à qui il donnait plus volontiers son attention ; il les écoutait avec patience, et ne finissait point avec eux qu'il ne les eût instruits suivant leurs besoins.

Les premiers essais de son zèle à son arrivée à la Mission, furent d'abord employés à l'*Accul*, et ensuite dans les quartiers les plus éloignés, c'est-à-dire, les plus pénibles. Je vous ai raconté une partie de ce qu'il avait fait au *Port de Paix* et à *Saint-Louis*, où il avait été pendant quelque temps chargé seul du soin de ces deux immenses quartiers. On ne peut se figurer la fatigue que lui causa la construction de l'Eglise de *Saint-Louis*. Il eut le malheur de trouver le Commandant de ces quartiers prévenu contre lui par de faux rapports ; de sorte que, bien loin d'en être soutenu ou aidé dans l'entreprise du bâtiment de l'Eglise, il en fut sans cesse contrarié et molesté. Mais le caractère naturellement ferme du Père Boutin, quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du bien spirituel du prochain, le soutint au milieu de ces contradictions. Et d'ailleurs M. le Comte de Choiseul, alors Gouverneur-général de la Colonie, ayant pris connaissance de ces différends, plein lui-même de zèle pour la Religion et d'amitié pour le Missionnaire Jésuite, les fit cesser par son autorité, et

ordonna que le Père ne fût plus troublé dans ses pieux travaux. Il les continua donc , et vint à bout d'achever cette Eglise , non-seulement par ses soins , mais encore par ses épargnes sur sa nourriture , ayant pour cet effet obtenu une permission spéciale de notre Révérend Père Général. Ces travaux et les courses continuelles qu'il fut obligé de faire dans des pays difficiles et si étendus , donnèrent une atteinte fâcheuse à sa santé , qui était naturellement assez robuste.

Ce fut singulièrement au Cap (où il se trouva fixé par l'obéissance , neuf années après avoir travaillé dans différentes Paroisses des environs) , qu'il eut occasion de faire éclater son zèle et ses talens Apostoliques. En qualité de Curé du Cap , il se trouva , comme je l'ai dit , chargé du détail de la conduite de l'Eglise que les habitans firent alors bâtir. Il n'eut pas peu à souffrir de la part de certains génies , qui n'aiment point à faire le bien , et qui sont jaloux lorsqu'ils le voient faire aux autres. Le saint Missionnaire , après avoir rendu raison de ses démarches à ceux qui voulaient bien l'entendre , n'opposait aux autres qu'une patience inaltérable et une application continuelle à pousser l'ouvrage entrepris. Il n'en était pas moins assidu à l'Eglise , ni auprès des malades , pour l'assistance desquels Dieu lui avait donné un talent particulier. On a demandé cent fois et on est encore à comprendre comment il était possible qu'un seul homme pût suffire à tant d'occupations si différentes. Il n'en paraissait

cependant pas plus ému, quelque affaire qu'il eût; et son extérieur toujours composé était le signe de la tranquillité intérieure dont il jouissait au milieu des plus accablantes occupations.

Ce ne pouvait être que le fruit d'une union avec Dieu qu'il avait toujours présent, et qu'il n'a jamais paru perdre de vue tant qu'il a vécu. On peut assurer qu'il pratiquait à la lettre le précepte Evangélique de prier sans cesse. Toujours levé à l'heure marquée par la règle, après son oraison, il se rendait à la Chapelle domestique, où, après avoir éveillé les Nègres de la maison, il leur faisait la Prière; après quoi, rendu à l'Eglise paroissiale, il y restait à genoux jusqu'à ce que quelqu'un se présentât à son confessionnal. Il passait en cette posture quelquefois deux ou trois heures dans un recueillement et une dévotion qui étaient d'un grand exemple. On disait qu'il fallait qu'il eût le corps de fer pour tenir si long-temps, dans un pays si chaud, une posture si gênante.

Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la Cure du Cap, il se borna alors aux soins des Nègres et à celui des marins. Ce n'est que depuis peu qu'on a porté un règlement pour les marins malades, qui épargne bien de la peine à celui qui est chargé de ce soin. Ce règlement est que les Commandans des bâtimens doivent sitôt qu'ils ont des malades à bord, les faire transporter dans un magasin au Cap, pour leur faire administrer les derniers Sacremens, s'il est

besoin , et de là les faire porter à l'Hôpital. Avant cela , il fallait que le Missionnaire allât près d'une lieue en rade , et se rendit en canot à bord de chaque bâtiment où il y avait des malades ; de sorte qu'il arrivait souvent qu'à peine le Missionnaire était de retour d'un bâtiment , qu'il fallait repartir pour se rendre à un autre , et cela jour et nuit.

Le soin des Nègres est au Cap d'un détail bien fatigant. Il y en a plus de quatre mille , soit dans la Ville , soit dans la dépendance de la Paroisse , qui s'étend à une grande lieue aux environs , dans des montagnes où il y a quantité d'habitations les unes au-dessus des autres très-difficiles à aborder.

Le Père Boutin s'était fait une étude particulière pour la conduite et l'instruction des Nègres ; ce qui demande une patience et un zèle à toute épreuve. Ces gens-là sont grossiers , d'une conception dure , ne s'exprimant qu'avec difficulté dans une langue qu'ils n'entendent guère , et qu'ils ne parlent jamais bien. Mais le saint Missionnaire , qui regardait ces malheureux comme des élus que la Providence tire de leurs pays dans la vue de leur faire gagner le Ciel , par la misère et par la captivité à laquelle leur condition les assujétit , était venu à bout , par un travail long et opiniâtre , de les entendre et d'en être lui-même entendu. Il avait acquis une connaissance suffisante des langues de tous les peuples de la côte de Guinée , qu'on transporte dans nos Colonies ; connaissance infiniment difficile à acquérir , parce que ces

langues barbares , qui n'ont aucune affinité avec les langues connues , sont encore très-différentes entr'elles , et qu'un *Sénégalois* , par exemple , n'entend en aucune manière un *Congo* , etc.

Il se servait de ces connaissances pour les Nègres nouveaux , qui , tombant malades avant que d'avoir appris assez de français pour être disposés au Baptême , n'auraient pu autrement recevoir cette grâce avant leur mort. Quant à ceux qui après un séjour de quelque temps dans ces Colonies , commençaient à entendre un peu le Français , le Père Boutin , dans les instructions publiques qu'il leur faisait , proportionnait le style de ses discours à leur manière de s'exprimer , qui est une espèce de *baragouinage* dont ils ne se défont jamais , et suivant lequel il est nécessaire de leur parler , si l'on veut en être entendu. Cette méthode d'instruire est très-rebutante , parce que le Nègre qui a une intelligence bornée , et une émulation au-dessous du médiocre , demande , pour faire quelque fruit , qu'on lui rebatte en cent façons différentes , et dans sa manière de penser , les premiers principes de la Religion.

C'est le Père Boutin qui le premier a mis les Chefs de famille , qui ont des Nègres à baptiser , sur le pied de les envoyer tous les soirs sur le perron de l'Eglise ; où il leur faisait le Catéchisme pour les disposer à recevoir le saint Baptême , ce que l'on continue encore aujourd'hui. Il se conformait pour

le Baptême des adultes à l'ancienne coutume de l'Eglise ; c'est-à-dire, qu'excepté quelques circonstances particulières, il ne faisait ces sortes de Baptêmes que deux fois l'année : le Samedi-Saint et la veille de la Pentecôte. C'étaient pour lui des jours d'une fatigue incroyable, n'ayant guère moins à-la-fois de deux ou trois cens adultes. C'est aussi lui qui a établi les Fêtes et les Dimanches, une Messe particulièrement pour les Nègres, laquelle se dit quelque temps après la grand'Messe paroissiale. Il commençait cette Messe par des Cantiques spirituels sur le saint Sacrifice, qu'il chantait, et dont il leur faisait répéter après lui chaque vers ; il leur faisait faire la Prière ordinaire du matin. Après l'Evangile de sa Messe il leur expliquait l'Evangile du jour ; le tout suivant leur style, mais en y mêlant de temps-entemps bien des choses pour l'instruction des Blancs, qui assistent à cette Messe. Il la terminait par le Catéchisme ordinaire, ce qui le tenait presque tous ces jours-là jusqu'à midi, et cela si régulièrement, que pendant vingt-trois ans qu'il a été au Cap, à peine y a-t-il manqué une fois ; sans doute par une bénédiction particulière du Seigneur, qui, malgré la faiblesse apparente de sa complexion, le soutenait ainsi dans un travail si continuel, et dans un climat où les chaleurs violentes épuisent et abattent ceux-mêmes qui sont dans l'inaction.

Il s'était rendu l'abstinence si familière, qu'on peut dire que toute l'année était un

Carême perpétuel pour lui. Il était rare de lui voir prendre quelque chose avant midi. Il ne se rendait que vers cette heure-là à la Maison, épuisé par ses fonctions ordinaires : mais il ne se plaignait jamais. Il n'usait aux repas que des viandes les plus communes, et ne buvait que de l'eau rougie. Après le repas, et sur-tout le soir, il se rendait à la Chapelle et passait à genoux devant le saint-Sacrement le temps que la règle même permet de donner à quelque récréation ; mais ce saint homme ne connaissait aucune espèce de délassement. Il terminait la journée, par la Prière aux Nègres domestiques, qu'il leur faisait tous les jours, soir et matin.

Le zèle du fervent Missionnaire, toujours attentif au bien spirituel de la Colonie, lui faisait sans cesse former des projets, dont on ne pouvait venir à bout que par une patience aussi laborieuse que la sienne. Quantité de malades ne trouvant point place dans l'hôpital du Roi, qui n'était pas aussi rangé qu'il l'est actuellement, le Père Boutin en forma un dans la Ville même et y reçut tous les malades qui s'y présentèrent. Ils y étaient traités avec le secours des charités qu'il pouvait obtenir. Cet établissement inquiéta les Religieux de la Charité chargés du soin de l'hôpital du Roi : il eut à ce sujet des plaintes et des représentations. Le Père, qui ne cherchait que le soulagement des pauvres, ne demanda pas mieux qu'à s'épargner les frais et les peines de soutenir un Hôpital à ses dépens, pourvu que les Religieux de

l'hôpital du Roi consentissent à recevoir tous les malades nécessaires de la Ville. On fit donc une assemblée de Notables , à laquelle présidèrent MM. le Général , l'Intendant , le Gouverneur du *Cap* , et où se trouvèrent avec les Religieux de la Charité , le Père Boutin , et le Père Supérieur de la Mission , qui était pour lors le Père Olivier. Les Religieux de la Charité ayant consenti à recevoir tous les malades de la Ville qui se présenteraient , le Père Boutin renonça à son Hôpital , et ne pensa plus qu'à tourner son zèle vers d'autres objets de charité.

Il y avait alors grand nombre de filles orphelines qui avaient peine à trouver des personnes charitables qui les fissent subsister. Le Père Boutin ne crut pas pouvoir employer plus utilement les fonds qu'il pouvait avoir acquis , soit par le casuel que des privilèges particuliers permettent à nos Missionnaires de recevoir pour les employer en œuvres pies , soit par des aumônes qu'on lui mettait entre les mains. Il avait dans cette vue , acquis des emplacements au *Cap* , sur lesquels il fit bâtir. Il ne fut pas longtemps sans y avoir une quinzaine de petites Orphelines. Deux personnes dévotes se consacèrent à leur conduite. Elles se chargèrent outre cela de l'école pour les petites filles du *Cap* , qu'elles y enseignaient gratuitement. On formait dans cette Maison ces jeunes filles , non-seulement à la piété , mais encore à la lecture et à l'écriture. On les instruisait à travailler à tous les petits ouvrages

ges qui sont du ressort du sexe , et qui pouvaient leur servir par la suite , ou à gagner leur vie , ou à se rendre utiles dans un ménage. On a vu quantité de ces orphelines s'établir avantageusement , et porter avec elles dans les familles les fruits d'une éducation chrétienne.

Cet établissement n'était là que le prélude d'un projet plus solide et plus étendu , et qui tenait fort au cœur du vertueux Missionnaire. C'était de faire venir des Religieuses d'Europe pour faire élever ici les jeunes filles Créoles. Les habitans de Saint-Domingue , isolés dans leurs habitations , n'ont ni les moyens , ni peut-être le courage d'élever leurs enfans comme il faut. Les plus aisés prenaient le parti de les envoyer en France ; mais ce qui est utile et nécessaire aux garçons est rempli d'inconvéniens pour les filles , parce que les retours , à un certain âge où il faut les confier à des Marins , deviennent tout-à-fait hasardeux : dangers trop réels , et dont nous n'avons malheureusement vu que trop d'exemples.

La Colonie sentait vivement ce besoin. Le Père Boutin eut seul le courage d'entreprendre d'y remédier. Il en fallait beaucoup pour surmonter toutes les difficultés qui se présentaient dans l'exécution d'un pareil projet. C'est pourtant de quoi il est heureusement venu à bout. Il crut que personne n'était plus convenable pour cela que les filles Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame , dont le premier établissement

s'est fait à Bordeaux, et qui ont plusieurs maisons dans la Guyenne, dans le Périgord et dans d'autres Provinces de France. Le Père Boutin qui les avait connues particulièrement, leur écrivit plusieurs lettres pour leur proposer son projet et pour les déterminer à accepter ses offres. En leur faisant envisager le bien qu'il y avait à faire, il ne leur dissimula pas ce qu'elles auraient à souffrir. Il n'eut pas de peine à décider ces saintes filles, qui ne cherchant, suivant leur institut, que la gloire de Dieu et le salut des âmes, parurent ravies de se prêter à une aussi sainte œuvre que celle qu'on leur proposait.

Le Père Boutin avait cependant disposé toutes choses de longue main. Il s'était hâté d'accommoder la Maison des orphelines et de la mettre en état, par les augmentations et les arrangemens qu'il y fit, de recevoir la communauté qu'il attendait et les pensionnaires qu'on ne pouvait manquer d'avoir. Dans une assemblée des Puissances du Pays et des Notables, il passa un acte de donation entière de tout ce qu'il avait en fonds de terre, en maisons et autres choses, aux Dames Religieuses de Notre-Dame. Cet acte signé de lui et du Supérieur de la Mission, et accepté par la Colonie, fut envoyé à la Cour, qui expédia les Lettres-Patentes pour l'établissement de ces filles au Cap.

Elles arrivèrent enfin. Le choix n'en pouvait être mieux fait. La plupart étaient d'une condition distinguée, et d'un âge mûr.

C'était leur maison de Périgueux qui avait fourni ces premiers sujets. On admira avec raison le courage de ces saintes filles, qui paraissait bien au-dessus de leur sexe. Elles ne tardèrent pas à mettre la main à l'œuvre : on voulait de toutes parts leur envoyer des pensionnaires ; mais faute de bâtimens, il fallut se borner à un nombre assez médiocre. Le Père Boutin, comme leur Fondateur, prit le soin de les diriger dans le temporel comme dans le spirituel. Il se chargea encore du soin des pensionnaires, ce qu'il a continué jusqu'à la fin de ses jours. Il ne cessa, depuis l'arrivée de ces Religieuses, de faire travailler à augmenter ou à réparer leurs bâtimens ; où, comme je l'ai déjà dit, il a fait plus paraître de zèle que d'intelligence. Ce n'est pas qu'il manquât de lumières pour l'architecture ; mais cette Maison, commencée pour d'autres desseins, et augmentée pièce à pièce, suivant les besoins, ne pouvait guère prendre une forme bien régulière. Aussi l'intention du Roi est-elle que ces Dames, laissant là tous ces bâtimens qu'elles occupent présentement, en commencent un autre plus commode pour elles et pour les pensionnaires ; c'est à quoi elles travaillent présentement.

Le Père Boutin eut la consolation de goûter pendant les dernières années de sa vie le fruit de ses travaux. Il vit les Religieuses établies ; et s'appliquant avec courage à l'éducation de la jeunesse, il vit quantité de

ces pensionnaires, après y avoir fait leur temps, s'établir dans le monde, et faire honneur à l'éducation qu'elles y avaient reçue : mais ce ne fut pas sans essayer bien des croix et des contradictions. La liberté apostolique de ses discours, ses démarches pour s'opposer au vice, son activité pour l'exécution de ses pieux desseins, lui suscitèrent des ennemis de tout état et des persécutions de plus d'une sorte. La prudence charnelle blâma plus d'une fois sa façon d'agir, et l'envie particulière, masquée de l'apparence du bien public, s'attacha à décrier ses projets et à noircir sa réputation. Le saint Missionnaire n'opposa jamais à tout cela que sa fermeté à soutenir les intérêts de Dieu et à souffrir les effets de la malice des hommes. C'est ainsi qu'il surmonta tout, et qu'il força enfin tout le monde à lui rendre justice, et à convenir que le zèle de la gloire de Dieu était le seul ressort qui le fit agir. Il y avait déjà plusieurs années que ses adversaires étaient devenus ses admirateurs et ses panégyristes, tant la vertu solide et soutenue a de force et d'ascendant sur l'esprit de ceux même qui lui sont le moins favorables.

Pour nous, mon Révérend Père, qui étions à portée de voir de plus près le fond d'une vertu dont les personnes du dehors n'apercevaient qu'un éclat qui paraissait malgré lui, nous avons toujours été infiniment édifiés de ses vertus vraiment religieuses. Nous avons admiré en lui une régularité qui ne s'est jamais démentie, un amour sin-

gulier de la pauvreté, une mortification continuelle, une charité tendre pour ses frères, enfin une union intime et continuelle avec Dieu; ce qui ne l'empêchait cependant pas de cultiver, à quelques momens perdus, les plus hautes sciences, et particulièrement celle du mouvement des corps célestes; le tout, par l'utilité que cette étude peut avoir pour la Religion. Il observait exactement toutes les éclipses et les autres phénomènes célestes. Les Mémoires de Trévoux sont remplis de ses observations.

Le Père Boutin avait paru jouir d'une assez bonne santé pendant une longue suite d'années. Depuis vingt-trois ans qu'il était au Cap, à peine l'avait-on vu s'aliter une ou deux fois; tandis que les tempéramens les plus robustes de quantité de nos Missionnaires nouveaux venus, cédaient tous les jours à la violence des maladies qui emportent tant de monde en ces Colonies. C'était une espèce de prodige, qui jetait tout le monde dans l'étonnement: comment un homme si sec, si décharné, accablé de tant de travail, et n'usant, à l'égard de lui-même, d'aucun ménagement, pouvait-il se soutenir et vaquer à cette multiplicité d'occupations qui auraient donné de l'exercice à plusieurs autres?

Mais enfin son heure arriva. On s'apercevait depuis quelques mois qu'il tombait, quoiqu'il ne se plaignît de rien, et qu'on ne vit aucun changement à son train de vie ordinaire. Il fut attaqué tout-à-coup d'une espèce de pleurésie, qui ne parut pas extrême-

ment dangereuse les premiers jours. On le crut même tiré d'affaire, lorsque tout d'un coup il tourna à la mort. Elle fut semblable à sa vie: le peu de jours qu'il fut alité, ce fut la même tranquillité, la même patience, et la même union avec Dieu; ne parlant aux hommes qu'autant que la nécessité ou la bienséance l'exigeait. Sa maladie ne dura que quatre ou cinq jours. Il vit la mort d'un œil tranquille, et l'accepta avec une parfaite résignation. Sa vie entière n'avait été qu'une préparation à ce dernier passage. Il y avait peu de temps qu'il sortait de la retraite qu'il ne manquait jamais de faire suivant nos règles chaque année. Il reçut les derniers Sacramens avec les sentimens qu'il avait lui-même tant de fois inspirés aux autres. De là jusqu'à ce qu'il eût absolument perdu la parole, il ne cessa de prier: il le fit même pendant le délire qui précéda son agonie, tant était grande l'habitude qu'il en avait contractée. Ce fut ainsi qu'il plût au Seigneur de couronner une vie que nous croyons tous ici n'avoir point été inférieure à tout ce que notre compagnie a eu de plus respectable et de plus édifiant. Il mourut le vendredi 21 Novembre 1742, âgé de 69 ans et quelques mois.

Comme on s'était flatté que sa maladie ne tirerait point à conséquence, ayant paru hors de danger le vendredi au soir, la nouvelle de sa mort qui fut annoncée le samedi matin, et qui se répandit par-tout en un moment, causa une consternation générale dans toute

la V
resp
n'y
blan
la pe
poin
à le
les pl
été e
ce fu
gieux
s'emp
des m
témoi
nouve
mort
tenir
mens
à son
Cor
sionna
faire
notre
moyen
les ins
liers d
au non
leur ac
l'inhu
sât pas
sence p
Supéri
empres
si hon

la Ville. Connu par-tout, par-tout aimé et respecté, il fut universellement regretté. Il n'y eut en cela aucune différence entre les blancs et les nègres : tous en gémissant sur la perte que faisait la Colonie, ne tarissaient point sur son éloge et ne balançaient point à le mettre au rang des âmes bienheureuses les plus élevées dans le Ciel. Son corps ayant été exposé dans notre chapelle domestique, ce fut toute la journée un concours prodigieux de personnes de tous les ordres qui s'empressaient à lui donner non-seulement des marques de regrets, mais encore plus des témoignages de vénération ; et l'on vit se renouveler tout ce qui arrive d'ordinaire à la mort des Saints, sur-tout cette ardeur d'obtenir quelques pièces de ses pauvres vêtements, ou quelque autre chose qui eût été à son usage.

Comme nous nous trouvâmes peu de Missionnaires au Cap, et qu'on se préparait à faire les obsèques avec peu d'appareil dans notre chapelle domestique, il n'y eut pas moyen de tenir contre les cris du public et les instances réitérées de tous les Marguilliers de l'Eglise Paroissiale, qui demandoient au nom de tous que, si on ne voulait pas leur accorder le corps du Père Boutin pour l'inhumer dans leur Eglise, on ne leur refusât pas au moins la consolation de sa présence pendant l'Office de ses funérailles. Le Supérieur général crut devoir se rendre à un empressement si unanime et en même-temps si honorable à la mémoire du défunt. L'af-

fluence fut grande ; elle l'aurait été bien plus si les habitans de la plaine avaient eu le temps de s'y rendre ; mais ceux qui ne purent point y assister des quartiers éloignés, ne marquèrent pas moins, par leurs regrets et par leurs éloges, combien ils étaient sensibles à cette perte. On peut dire qu'il n'y a pas eu deux voix à ce sujet. Toute la Colonie lui a dressé dans son cœur et dans sa mémoire un monument plus précieux que ceux qu'on élève si souvent avec tant de frais à la politique et à la vanité, etc.

Je suis avec respect, etc.

Au Cap, ce 20 Juillet 1743.

LET T R E

D'un Missionnaire de la Compagnie de Jésus, écrite de Cayenne en l'année 1718.

C'EST avec une sensible douleur que je vous apprend la perte que nous venons de faire du P. de Creüilly. Il a passé trente-trois années dans cette Mission ; et, ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est qu'avec une complexion aussi délicate que la sienne, il ait pu fournir une carrière si pénible, et se livrer à des travaux continuels, et qui étaient beaucoup au-dessus de ses forces.

Aussitôt qu'il arriva dans cette Ile, son

premier
de les
tiennent
tions
il par
dans u
pour r
une m
qu'on
l'Ile,
répan
odeur
plus en
ne reve
la fin
mais se
douce
les fon
Bien
ployait
deur et
pour s
entrait
leurs so
ver des
Pour ce
les Nèg
lait à ré
il abatta
ces sort
ses épa
charité
de lui g
tait avec

premier soin fut d'instruire les peuples , et de les porter à la pratique des vertus Chrétiennes. Il ne se contentait pas des instructions générales qu'il fesait les Dimanches , il partait tous les Lundis , et s'embarquait dans un canot avec quelques Nègres. Comptant pour rien et les périls qu'il avait à courir sur une mer souvent orageuse , et l'air étouffant qu'on respire en ce climat , il fesait le tour de l'Île , il parcourait les habitations qui y sont répandues , et portant par tout la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST , il instruisait chacun plus en particulier des devoirs de son état. Il ne revenait d'ordinaire de cette course que sur la fin de la semaine , épuisé de fatigues , mais se soutenant par son courage et par la douce consolation qu'il avait d'avoir rempli les fonctions de son ministère.

Bien que sa charité fût universelle , il s'employait encore , ce semble , avec plus d'ardeur et d'affection auprès des pauvres ; et pour s'attirer davantage leur confiance , il entrait dans leurs peines , il les consolait dans leurs souffrances , il était ingénieux à trouver des moyens de soulager leur indigence. Pour cela , il fesait cultiver leurs terres par les Nègres qui l'accompagnaient , il travaillait à réparer leurs cabanes à demi ruinées , il abattait lui-même le bois nécessaire pour ces sortes de réparations , et il en chargeait ses épaules comme aurait fait un esclave. Une charité si vive et si agissante ne manquait pas de lui gagner tous les cœurs ; chacun l'écoutait avec docilité , et il n'y avait personne

qui ne le respectât comme un Saint, et qui ne l'aimât comme son père.

La conversion des Indiens fut le second objet de son zèle. Rien ne le rebuta, ni les difficultés qu'il avait à vaincre, ni les dangers auxquels il fallait continuellement s'exposer. Il commença d'abord par apprendre leur langue, dont on n'avait jusques-là nulle connaissance. C'est lui qui, le premier, l'a réduite à des principes généraux; et qui, par un travail aussi pénible qu'ingrat, en a facilité l'étude aux autres Missionnaires.

Il vivait de même que ces Sauvages, de poisson et de cassave (c'est un pain fait de la racine de manioque) : il logeait avec eux dans un coin de ce qu'ils appellent le Carbet, (c'est une espèce de longue grange faite de roseaux, exposée aux injures de l'air, et remplie d'une infinité d'insectes très-importuns); mais il était moins sensible à ces incommodités, qu'au peu de disposition qu'il trouvait dans ces peuples à pratiquer les vérités qu'il leur annonçait. Leur extrême indolence et leur inconstance naturelle s'opposaient au desir qu'il avait de leur conversion. C'est pourquoi il ne conféra le saint Baptême qu'à un petit nombre d'adultes, sur la persévérance desquels il pouvait compter, et il borna son zèle à baptiser les enfans qui étaient en danger de mort. Mais par ses sueurs et par ses travaux, il fraya le chemin à d'autres Missionnaires qui ont achevé son ouvrage; et l'on a aujourd'hui la consolation de voir plusieurs peuplades d'Indiens qui ont reçu

le
et
7
côté
leur
de v
pres
deu
cont
certa
dans
vent
d'eux
ses p
quels
d'eux
fatigu
quelq
d'y m
conte
trava
chose
forces
Par
son zè
en fer
esclav
mouri
malhe
le Pér
ordina
à pied
un bo
d'une

le Baptême , et qui mènent une vie édifiante et conforme à la sainteté du Christianisme.

Toutes ses vues se tournèrent ensuite du côté des Nègres esclaves. L'humiliation de leur état excita sa charité : il a travaillé près de vingt ans à leur sanctification. Il était presque toujours en course , exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant , ou à des pluies continuelles qui sont très-incommodes en certains temps de l'année. S'il se trouvait dans un canot avec des Nègres , il ramait souvent en leur place ; et quand quelques-uns d'eux étaient incommodés , il leur distribuait ses provisions , se contentant pour vivre de quelques morceaux de cassave qu'il recevait d'eux en échange. Lorsqu'après s'être bien fatigué tout le jour , il arrivait le soir dans quelque pauvre habitation , son plaisir était d'y manquer de tout , jamais plus gai ni plus content que quand il se voyait accablé du travail de la journée , et dans la disette des choses les plus nécessaires à réparer ses forces.

Parmi plusieurs traits extraordinaires de son zèle , j'en en choisirai qu'un seul , qui vous en fera connaître l'étendue. Il apprit qu'un esclave s'était blessé et était en danger de mourir sans confession. La cabane de ce malheureux était fort éloignée de la maison ; le Père de Creüilly suivant les mouvemens ordinaires de sa charité , partit sur l'heure à pied , et après avoir long-temps erré dans un bois où il s'égara , il se trouva à l'entrée d'une prairie toute inondée , remplie d'her-

bes piquantes et de serpens dont la morsure est très-dangereuse. Il aperçut alors une misérable cabane , qu'il crut être la demeure de ce pauvre esclave. Aussitôt , sans hésiter un moment , il se jette dans la prairie , et la traverse ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Lorsqu'il en sortit , il se trouva tout ensanglanté , et il eut le chagrin de ne rencontrer personne dans la cabane qui était abandonnée. Tout trempé qu'il était , il ne laissa pas de continuer sa route avec la même ardeur vers l'endroit qu'on lui avait désigné. Enfin il arrive à la cabane du Nègre , qu'il trouva dans un état digne de compassion. Il le confessa , il le consola , et fournit à ses besoins autant que sa pauvreté pouvait le lui permettre. Lorsqu'il retourna le soir à la maison , à peine pouvait-il se soutenir.

Personne ici ne doute que ces sortes de fatigues jointes à ses jeûnes et à ses continues austérités n'aient abrégé ses jours et hâté le moment de sa mort. Nous n'oublierons jamais les grands exemples de vertu qu'il nous a laissés. Bien qu'il fût d'une complexion vive et pleine de feu , il s'était tellement vaincu lui-même , qu'on l'eût cru d'un tempérament froid et modéré. Son visage et son air ne respiraient que la douceur. Tous les emplois lui étaient indifférens , et il ne marquait d'inclination que pour les plus humilians et les plus pénibles , s'estimant toujours inférieur à ceux qu'on lui confiait. Comme il se croyait le dernier des Missionnaires , il les regardait tous avec une sin-

gulière vénération. Ces bas sentimens qu'il avait de lui-même , lui ont fait refuser constamment la charge de Supérieur de cette Mission , dont il était plus digne que personne , son humilité lui suggérant toujours des raisons plausibles pour le dispenser d'accepter cet emploi. La délicatesse de sa conscience le portait à se confesser tous les jours , quand il en avait la commodité.

Enfin son union avec Dieu était intime ; tout le temps qui n'était pas rempli par les fonctions de son ministère , il l'employait à la prière , et il s'en occupait non-seulement pendant le jour , mais encore durant une grande partie de la nuit. Une vie si pleine de vertus et de mérites ne pouvait guère finir que par une mort précieuse aux yeux de Dieu. Il reçut les derniers Sacremens de l'Eglise avec une piété exemplaire , et ce fut le 18.^e jour du mois d'Août , vers les huit heures du matin , que Dieu l'appela à lui pour le récompenser de ses travaux.

Ce fut à ce moment qu'on connut mieux que jamais l'idée que nos Insulaires avaient conçue de sa sainteté. On accourut en foule à ses obsèques , on se jetait avec empressement sur son corps , on le baisait avec respect , on lui faisait toucher des médailles et des chapelets , et on se croyait heureux d'avoir attrapé quelques lambeaux de ses vêtemens.

Les guérisons miraculeuses dont il a plu à Dieu de favoriser plusieurs personnes qui implorèrent l'assistance du Missionnaire , augmentèrent de plus en plus la vénération

à son égard , et la confiance qu'on a en son intercession. Plusieurs viennent prier sur son tombeau , d'autres lui font des neuvaines , tous le regardent comme un puissant protecteur qu'ils ont dans le Ciel.

L E T T R E

Du Père Crossard , Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus en l'Île de Cayenne , au Père de la Neuville , Procureur des Missions de l'Amérique.

De l'Île de Cayenne , ce
10 Novembre 1726.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de N. S.

Nous avons appris avec une joie sensible , que la Providence vous avait chargé du soin de nos Missions de l'Amérique méridionale. La Guyanne , dont l'endroit le plus connu est l'Île de Cayenne , en est une portion qui doit vous être chère. Vous y avez travaillé pendant quelques années , et le zèle que vous y avez fait paraître , nous répond de l'attention et des mouvemens que vous vous donnerez pour avancer l'œuvre de Dieu dans ces terres éloignées.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Père, qu'il y a environ dix-huit ans que le Père Lombard et le Père Ramette se consacrèrent à cette Mission, et qu'ayant appris à leur arrivée que le Continent voisin était peuplé de quantité de Nations sauvages, qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ, ils demandèrent avec instance la permission de leur porter les lumières de la Foi. A peine leur fut-elle accordée, qu'à l'instant, sans autre guide que leur zèle, sans autre interprète que le Saint-Esprit, ils pénétrèrent dans la Guyanne, et se répandirent parmi ces Indiens.

Ils mirent plus de deux ans à parcourir les différentes Nations éparses dans cette vaste étendue de terres. Comme ils ignoraient tant de langues diverses, ils étaient hors d'état de se faire entendre; tout ce qu'ils purent faire dans ces premiers commencemens, fut d'appivoiser peu-à-peu ces Peuples, et de s'insinuer dans leurs esprits en leur rendant les services les plus humilians; ils prenaient soin de leurs enfans; ils étaient assidus auprès des malades, et leur distribuèrent des remèdes dont Dieu bénissait d'ordinaire la vertu; ils partageaient leurs travaux et prévenaient jusqu'à leurs moindres desirs; ils leur faisaient des présens qui étaient le plus de leur goût, tels que sont des miroirs, des couteaux, des hameçons, des grains de verre coloré, etc.

Ces bons offices gagnèrent peu-à-peu le cœur d'un Peuple qui est naturellement doux

en son
sur son
vaines,
protec-

Missions
l'Île de
le, Pro-
que.

ayenne, ce
bre 1726.

sensible,
gé du soin
ridionale.
us connu
ortion qui
z travaillé
e que vous
le l'atten-
vous don-
Dieu dans

et sensible à l'amitié. Pendant ce temps-là les Missionnaires apprirent les langues différentes de ces Nations ; ils s'y rendirent si habiles, et en prirent si bien le génie, qu'ils se trouvèrent en état de prêcher les vérités Chrétiennes, même avec quelque sorte d'éloquence.

Ils ne retirèrent néanmoins que peu de fruit de leurs premières prédications. L'attachement de ces Peuples pour leurs anciens usages, l'inconstance et la légèreté de leur esprit, la facilité avec laquelle ils oublient les vérités qu'on leur a enseignées, à moins qu'on ne les leur rebatte sans cesse ; la difficulté qu'il y avait que deux seuls Missionnaires se trouvassent continuellement avec plusieurs Nations différentes, qui occupent près de deux cens lieues de terrain ; tout cela mettait à leur conversion un obstacle presque insurmontable. D'ailleurs, les fatigues continuelles auxquelles ils se livraient, et les alimens extraordinaires dont ils étaient obligés de se nourrir, dérangèrent tout-à-fait le tempérament du Père Ramette : de longues et de fréquentes maladies le réduisirent à l'extrémité, et m'obligèrent de le rappeler dans l'île de Cayenne.

Cette séparation fut pour le Père Lombard une rude épreuve et la matière d'un grand sacrifice. Son zèle néanmoins, loin de se ralentir, se ranima, et prit de nouveaux accroissemens ; une sainte opiniâtreté le retint au milieu d'une si abondante moisson ; il résolut d'en soutenir le travail et d'en

port
que
hum
que
form
fixe
d'ou
ces
diver
bord
autre
canc
des I
Ce
gres
deux
la ha
terrai
blé d
racin
la su
auprè
trois a
le bo
une C
loger
sonne
Au
mens
et pré
de let
à ces
dant
refuse

porter lui seul tout le poids. Il sentit bien que son entreprise était au-dessus des forces humaines ; il y suppléa par une invention que son ingénieuse charité lui suggéra. Il forma le dessein d'établir une habitation fixe dans un lieu , qui fut comme le centre d'où il pût avoir communication avec tous ces Peuples. Pour cela , il parcourut les diverses contrées ; et enfin il s'arrêta sur les bords d'une grande rivière , où se jettent les autres rivières qui arrosent presque tous les cantons habités par les différentes Nations des Indiens.

Ce fut là qu'à la tête de deux esclaves Nègres qu'il avait amenés de Cayenne , et de deux Sauvages qui s'étaient attachés à lui , la hache à la main , il se mit à défricher un terrain spacieux. Il y planta du manioc , du blé d'Inde , du maïs , et différentes autres racines du pays , autant qu'il en fallait pour la subsistance de ceux qu'il voulait attirer auprès de lui. Ensuite , avec le secours de trois autres Indiens qu'il sut gagner , il abattit le bois dont il avait besoin pour construire une Chapelle et une grande case propre à loger commodément une vingtaine de personnes.

Aussitôt qu'il eut achevé ces deux bâtimens , il visita toutes les différentes Nations , et pressa chacune d'elles de lui confier un de leurs enfans. Il s'était rendu si aimable à ces peuples , et il avait pris un tel ascendant sur leurs esprits , qu'ils ne purent le refuser. Comme il connaissait la plupart de

ces enfans , il fit choix de ceux en qui il trouva plus d'esprit et de docilité , un plus beau naturel , et des dispositions plus propres au projet qu'il avait formé. Il conduisit comme en triomphe ces jeunes Indiens dans son habitation , qui devint pour lors un Séminaire de Catéchistes destinés à prêcher la loi de Jésus-Christ.

Le Père Lombard s'appliqua avec soin à cultiver ces jeunes plantes , et se livra tout entier à une éducation qui devait être la source de la sanctification de tant de peuples. Il leur apprit d'abord la langue française , et leur enseigna à lire et à écrire. Deux fois le jour , il leur faisait des instructions sur la Religion , et le soir était destiné à rendre compte de ce qu'ils avaient retenu. A mesure que leur esprit se développait , les instructions devenaient plus fortes. Enfin , quand ils avaient atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans , et qu'il les trouvait parfaitement instruits des vérités Chrétiennes , capables de les enseigner aux autres , fermes dans la vertu , et pleins du zèle qu'il leur avait inspiré pour le salut des ames , il les renvoyait les uns après les autres , chacun dans leur propre Nation , d'où il faisait venir d'autres enfans qui remplaçaient les premiers.

Quand ces jeunes Néophytes parurent au milieu de leurs compatriotes , ils s'attirèrent aussitôt leur admiration , leur amour , et toute leur confiance. Chacun s'empressait de les voir et de les entendre. Ils profitèrent en habiles Catéchistes de ces dispositions favo-

rables , pour civiliser les Peuples qui formaient leur Nation , et travailler ensuite plus efficacement à leur conversion.

Après quelques mois d'instructions purement morales, ils entamèrent insensiblement les matières de la Religion. Les jours entiers et une partie des nuits se passaient dans ce saint exercice , et ce fut avec un tel succès qu'ils en gagnèrent plusieurs à Jésus-Christ, et qu'il ne se trouva aucun d'eux qui n'eût une connaissance suffisante de la loi Chrétienne, et qui ne fût persuadé de l'obligation indispensable de la suivre.

Toutes les fois que ces jeunes Catéchistes faisaient quelque conquête, ils ne manquaient pas d'en donner avis à leur Père commun. Ils lui rendaient compte, tous les mois, du succès de leurs petites Missions, et lui marquaient le temps auquel il devait se rendre dans leurs quartiers, pour conférer le Baptême à un certain nombre d'adultes qu'ils avaient disposés à le recevoir. Pour ce qui est des enfans, des vieillards et des malades qui étaient en danger d'une mort prochaine, ils les baptisaient eux-mêmes, et on ne peut dire de combien d'ames ils ont peuplé le Ciel, après les avoir ainsi purifiées dans les eaux du Baptême.

Je vous laisse à juger, mon Révérend Père, quelle était la joie du Missionnaire, lorsqu'il recevait ces consolantes nouvelles. Il visitait plusieurs fois l'année ces différentes Nations, et il retournait toujours à son petit Séminaire, chargé de nombreuses dépouilles.

qu'il avait remportées sur la gentilité, par le ministère de ses chers enfans.

Le Père Lombard passa environ quinze ans dans ces travaux, toujours occupé ou à former d'habiles Catéchistes, ou à aller recueillir les fruits qu'ils fesaient, ou à visiter les Chrétientés naissantes. Cependant, comme ces Chrétientés devenaient, de jour en jour, plus nombreuses par les soins des jeunes Indiens qu'il avait formés, il ne lui était pas possible de les cultiver, et d'entretenir en même-temps son Séminaire : il fallait renoncer à l'un ou à l'autre de ces soins.

Dans l'embarras où il se trouva, il prit le dessein de réunir tous les Chrétiens dans une même Bourgade. C'était une entreprise d'une exécution très-difficile. Une demeure fixe est entièrement contraire au génie de ces Peuples ; l'inclination qui les porte à mener une vie errante et vagabonde, est née avec eux, et est entretenue par l'habitude que forme l'éducation. Cependant leur penchant naturel céda à la douce éloquence du Missionnaire. Toutes les familles véritablement converties abandonnèrent leur Nation, et vinrent s'établir avec lui dans cette agréable plaine qu'il avait choisie sur les bords de la mer du Nord, à l'embouchure de la rivière de *Kourou*. Cette nouvelle Colonie est actuellement occupée à bâtir une Eglise, à former un grand Village, et à défricher le terrain qui a été assigné à chaque Nation.

La difficulté était de dresser le plan de cette Eglise, et de diriger les ouvriers qui y

dev
ven
qui
soin
150
son
sion
trou
trou
et s
lui

I
pla
qui
cier
leur
insp
de l
com
(c'
env
neu
le p

C
ind
ble
extr
pir
500
trou
les
trib
sain
de

devaient travailler. Le Père Lombard fit venir de *Cayenne* un habile Charpentier, qui pouvait servir d'Architecte dans le besoin. On convint avec lui de la somme de 1500 livres. Toute modique que paraît cette somme, elle était excessive pour un Missionnaire destitué de tout secours, et ne trouvant que de la bonne volonté dans une troupe de Néophytes, qui sont sans argent et sans négoce. Son zèle toujours ingénieux lui fournit une nouvelle ressource.

Les Indiens qui devaient former la peuplade, étaient partagés en cinq compagnies, qui avaient chacune leur Chef, et leurs Officiers subalternes. Le Père les rassembla, et leur proposa le moyen que Dieu lui avait inspiré pour procurer la prompte exécution de leur entreprise. Ce moyen était que chaque compagnie s'engageât à faire une *pirogue* (c'est un grand bateau qui peut contenir environ cinq cens hommes.) L'entrepreneur consentait de prendre ces *pirogues* sur le pied de 200 livres chacune.

Quoique ces Indiens soient naturellement indolens et ennemis de tout exercice pénible, ils se portèrent à ce travail avec une extrême activité, et en peu de temps les *pirogues* furent achevées. Il restait encore 500 livres à payer à l'entrepreneur. Le Père trouva de quoi suppléer à cette somme parmi les femmes Indiennes. Elles voulurent contribuer aussi de leur part à une œuvre si sainte, et elles s'engagèrent de filer autant de coton qu'il en fallait pour faire huit

hamacs (ce sont des espèces de lits portatifs qu'on suspend à des arbres) l'Architecte les prit en paiement du reste de la somme qui lui était due.

Tandis que les femmes filaient le coton , leurs maris étaient occupés à abattre le bois nécessaire à la construction de l'Eglise. C'est ce qui s'exécuta avec une promptitude étonnante. Ils avaient déjà équarri et rassemblé les pièces de bois , selon la proportion que leur avait marqué l'Architecte , lorsqu'il survint un nouvel embarras. Il s'agissait de couvrir l'édifice , et pour cela il fallait des planches et des bardeaux ; mais nos Sauvages n'avaient nul usage de la scie. La ferveur des Néophytes leva bientôt cette difficulté. Au nombre de vingt ils allèrent trouver un Français , habitant de Cayenne , qui avait deux Nègres très-habiles à manier la scie ; ils les lui demandèrent , et ils s'offrirent à le servir pendant tout le temps que ces deux esclaves seraient occupés à faire le toit de l'Eglise. Cette offre était trop avantageuse pour n'être pas acceptée ; les Sauvages servirent le Français en l'absence des Nègres , et les Nègres finirent ce qui restait à faire pour l'entière construction de l'Eglise.

Telle est , mon Révérend Père , la situation de cette Chrétienté naissante : elle donne , comme vous voyez , de grandes espérances ; mais ce qu'il y a de triste et d'affligeant , c'est qu'une si grande étendue de Pays demanderait au moins dix Missionnaires , et

que
bien
sant
à tou
à no
form
appr
poss
sueu
la gl
tière
Révé
vous
somm
espér
tôt v
capab
et par
si fer
Je

que le Père Lombard se trouve seul ; que bien qu'il soit d'un âge peu avancé ; il a une santé usée de fatigues qui nous fait craindre à tout moment de le perdre ; et que s'il venait à nous manquer , sans avoir eu le temps de former d'autres Missionnaires , et de leur apprendre les langues du Pays , que lui seul possède , cet ouvrage qui lui a coûté tant de sueurs et de travaux , et qui intéresse si fort la gloire de Dieu , courrait risque d'être entièrement ruiné. Vous êtes en état , mon Révérend Père , de prévenir ce malheur ; vous en connaissez l'importance , et nous sommes assurés de votre zèle. Ainsi nous espérons que vous nous procurerez au plutôt un nombre d'ouvriers Apostoliques , capables par leurs talens , par leur patience , et par leur vertu de recueillir une moisson si fertile.

Je suis avec respect , etc.



L E T T R E

Du Père Lavit, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Cayenne, ce 23 Octobre 1728.

M O N R É V É R E N D P È R E ,

La paix de N. S.

Je croirais manquer à la reconnaissance que je vous dois de tant de marques d'amitié que vous me donâtes avant mon départ de Paris, si je différerais de vous faire en peu de mots le récit de mon voyage, et de la première entrevue que j'ai eue avec nos Sauvages, dès les premiers jours de mon arrivée à Cayenne.

Nous partîmes de la Rochelle, comme vous le savez, le 3 Juillet : le calme et les vents contraires ne nous permirent de mouiller devant Cayenne que le 21 de Septembre. Il y avait près de deux cens personnes sur notre bord, et quoique dans cette traversée, qui a été assez longue, nous ayons eu à souffrir et des ardeurs du soleil, et de la disette d'eau où nous nous sommes trouvés durant plus d'un mois, il n'y a eu, grâce au Seigneur,

Se
mo
Mo
mo
rou
Die
jou
pou
exh
sola
cher
ont
vais
regre
toute
Pe
je fus
déper
de qu
admi
Dans
l'eau
ma re
pour
la pré
misér
dans
présen
autres
et je
leur
j'avais
quelq
J'ai
To

Seigneur que très-peu de malades , et la mort ne nous a enlevé personne. Le Père de Montville n'a pas été aussi heureux que moi ; le mal de mer l'a tourmenté toute la route : pour moi j'ai profité de la santé que Dieu m'a accordée , pour dire tous les jours la Messe à ceux de l'équipage qui pouvaient l'entendre , et pour faire des exhortations toutes les Fêtes. J'ai eu la consolation d'en voir une grande partie approcher des Sacremens , et plusieurs matelots ont fait leur première Communion dans le vaisseau. Je vous avoue que j'ai quitté avec regret ces bonnes gens , en qui j'ai trouvé toute la simplicité de la Foi.

Peu de jours après mon arrivée à Cayenne , je fus appelé à une habitation qui est de sa dépendance , quoiqu'elle en soit éloignée de quinze lieues dans les terres ; c'était pour administrer les Sacremens à un malade. Dans ce petit voyage que je fis partie sur l'eau , et partie dans les bois , je trouvai sur ma route deux familles de Sauvages. Ce fut pour moi un touchant spectacle de voir pour la première fois ces pauvres infidèles , et la misérable vie qu'ils mènent ; je m'arrêtai dans leurs carbets environ une heure ; ma présence n'effaroucha que les enfans ; les autres vinrent à moi avec moins de peine , et je les apprivoisai encore davantage , en leur distribuant le peu d'eau-de-vie que j'avais porté avec moi , et en leur faisant quelques petits présens.

J'aurais été très-embarrassé avec eux , si

Tome VII,

K

le Nègre qui me conduisait n'avait pas su leur langue : il me servit de truchement, et avec son secours je fis connaître à ces pauvres Sauvages ; que vivant comme ils faisaient dans l'ignorance du vrai Dieu , ils étaient dans un état de perdition ; qu'ils avaient une ame immortelle , et que s'ils négligeaient de se faire instruire , des feux éternels seraient leur partage aussitôt après leur mort ; qu'ils pouvaient éviter ce terrible malheur ; que pour cela ils n'avaient qu'à aller trouver le Père Lombard , qui sait parfaitement leur langue ; que s'ils faisaient cette démarche , ce Père les recevrait à bras ouverts , et prendrait d'eux le même soin que le père le plus tendre prend de ses enfans.

Je vis à leur air qu'ils étaient touchés de ce discours : ils me répondirent qu'ils ne voulaient point être malheureux dans cette vie et dans l'autre ; qu'avec plaisir ils iraient trouver le Père Lombard , mais qu'ils n'étaient pas maîtres d'eux-mêmes , qu'ils vivaient dans la dépendance de leurs Chefs , auxquels ils obéiraient , si cela entraînait dans mes vues ; qu'actuellement ils étaient à la pêche , et que si je voulais repasser chez eux , je les trouverais de retour sur le midi.

Je sortis assez content de ma visite , et leur ayant donné parole de revenir , j'allai au secours du moribond pour lequel on m'avait appelé , et dont l'habitation n'était qu'à une petite lieue de la demeure de ces Sauvages. Après avoir dit la Messe et confessé le malade , je lui donnai le saint Viati-

que. Il trouva dans la participation des Sacre-
mens la santé du corps aussi bien que celle
de l'ame ; car dès le jour même , non-
seulement il fut hors de danger , mais il se
vit entièrement délivré de la fièvre , quoi-
qu'il eût passé la nuit précédente dans un
délire continuel , et que depuis trois jours
on désespérât de sa vie.

Comme je le vis en train de guérison , je
ne songeai plus qu'à aller revoir mes Sauva-
ges. Avant que de sortir de la maison , je
m'informai quel était le caractère et la ma-
nière de vie de ces barbares. On me répondit
qu'ils vivaient comme des bêtes , sans aucun
culte , et presque sans nulle connaissance de
la loi naturelle ; que leur principal Chef
avait mis sa propre fille au nombre de ses
femmes ; qu'en vain tenterais-je de les enga-
ger dans un autre train de vie que celui
qu'ils mènent ; qu'ils ne daigneraient seule-
ment pas m'écouter ; qu'on avait déjà fait
divers efforts pour leur persuader de faire
un voyage à *Kourou* , et qu'on n'avait jamais
pu y réussir.

Cette idée , qu'on me donnait de ces In-
diens , rallentissait fort le zèle que je me sen-
tais de continuer la bonne œuvre que je
n'avais qu'ébauchée : cependant , ranimant
toute ma confiance en Dieu , je ne crus pas
devoir céder à cet obstacle ; et comme le
Seigneur emploie quelquefois ce qu'il y a de
plus vil pour rapprocher de lui ceux qui en pa-
raissent le plus éloignés , je me persuadai que
j'aurais un reproche éternel à me faire si je

négligeais d'entretenir les Chefs, ainsi que j'en avais promis à leur famille.

Lorsque j'entrai dans leurs carbets, je les trouvai de retour de la pêche : ils étaient tranquillement couchés dans leur hamac, et ils ne daignèrent pas en sortir pour me recevoir. Dès que le premier capitaine m'aperçut, il se mit à rire de toutes ses forces, ce qui me sembla de mauvais augure ; cependant ; il me fit signe d'approcher ma main de la sienne, et cette légère marque d'amitié me donna du courage. Je m'assis sur un tronç d'arbre qui était auprès de son hamac, et comme lui et le second Capitaine me parurent assez disposés à m'entendre, je leur répétai ce que j'avais dit le matin à leur famille : puis je leur ajoutai que je n'avais d'autre vue que de leur procurer une vie heureuse ; qu'il était enfin temps d'ouvrir les yeux à la lumière et de sortir de leurs ténèbres ; qu'ils n'avaient que trop résisté à la voix de Dieu, qui les pressait, et par lui-même et par ses Ministres, de renoncer à leurs folles superstitions, et d'embrasser la Religion Chrétienne ; que s'ils voulaient me suivre à *Kourou*, je les mettrais entre les mains d'un vrai père, qui les recevrait avec bonté, et qui leur faciliterait les moyens de s'y établir avec leur famille.

C'est alors que je reconnus quelle est la force de la grâce sur les cœurs les plus endurcis : ils me répondirent qu'ils étaient sensibles à mon amitié, et qu'ils étaient prêts à faire ce que je souhaitais. Il fut conclu

que
mar
con
bois
accu
enga
eux
de m
leur
d'y n
mille
Si
l'état
ges q
conso
gion a
comp
reteni
ment,
quelle
rassem
Ils cha
qui en
plus d
Lombe
Indien
il préc
rien à
force d
sensibl
y eut g
de la M
et demi
de ce s

que nous partirions ensemble dès le lendemain matin , et c'est ce qui s'exécuta. Je les conduisis à *Kourou* , qui est éloigné de leurs bois d'environ dix-huit lieues. L'aimable accueil que leur fit le Père Lombard , les engagea encore davantage ; il convint avec eux qu'après qu'ils auraient fait leur récolte de *manioc* , qui est une racine dont ils font leur pain , il leur prêterait sa pirogue , afin d'y mettre leur bagage et d'amener leur famille , composée de vingt personnes.

Si je fus touché de compassion en voyant l'état déplorable où se trouvaient les Sauvages que je conduisis à *Kourou* , je fus bien consolé de voir le progrès rapide que la Religion a fait dans le cœur des Indiens qui composent cette Eglise naissante. Je ne pus retenir mes larmes en voyant le recueillement , la modestie et la dévotion avec laquelle ces différentes Nations de Sauvages rassemblés , assistaient aux divins Mystères. Ils chantèrent la grand'Messe avec une piété qui en aurait inspiré aux plus tièdes et aux plus dissipés. Après l'Evangile , le Père Lombard monta en Chaire : les larmes des Indiens firent l'éloge du Prédicateur. Comme il prêchait dans leur langue , je ne compris rien à ce qu'il disait ; je ne jugeai de la force de sa prédication que par l'impression sensible qu'elle faisait sur ses Auditeurs. Il y eut grand nombre de Communions à la fin de la Messe , et ils employèrent une heure et demie à leur action de grâces. A la vue de ce spectacle , et comparant ce que je

voyais de ces nouveaux Chrétiens , avec l'idée que je m'étais formée des Sauvages , je ne pus m'empêcher de m'écrier : O mon Dieu , quelle piété ! quel respect ! quelle dévotion ! Aurais-je pu le croire , si je n'en avais été témoin ?

L'après-midi , le Père Lombard fit le Catéchisme aux enfans , après quoi on chanta les Vêpres. La prière du soir , qui se fit en commun dans l'Eglise , termina la journée du Dimanche. Le lundi matin je vis encore les Indiens rassemblés dans l'Eglise pour faire la prière , ensuite ils entendirent la Messe du Père Lombard , pendant laquelle ils récitèrent le chapelet à deux chœurs , et de là ils allèrent chacun à leur travail.

La Mission de *Kourou* sera le modèle de toutes celles qu'on songe à établir parmi toutes ces Nations de Sauvages , qui sont répandues de tous côtés dans cette vaste étendue de terres que présente la Guyane. Il y a de quoi occuper plusieurs ouvriers Evangéliques , que nous attendons avec une extrême impatience. Je suis avec respect etc.

[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

IL
généie
figure
fatigu
en gra
et à le
leurs
vient
Vo
rend
relié e
gos , e
exerci
le Père
tance
ila ,
leur in

L E T T R E

Du Père Fauque, Missionnaire, au Père de la Neuville, Procureur des Missions de l'Amérique.

- A Kourou, dans la Guyane, à 14 lieues de l'île de Cayenne, ce 15 Janvier 1729.

M O N R É V É R E N D P È R E ,

La paix de N. S.

IL faudrait être au fait du caractère et du génie de nos Indiens de la Guyane pour se figurer ce qu'il en a coûté de sueurs et de fatigues, afin de parvenir à les rassembler en grand nombre dans une même peuplade, et à les engager de contribuer du travail de leurs mains, à la construction de l'Eglise qui vient d'être heureusement achevée.

Vous le comprendrez aisément, mon Révérend Père, vous qui savez quelle est la légèreté et l'inconstance de ces Nations sauvages, et combien elles sont ennemies de tout exercice tant soit peu pénible. Cependant le Père Lombard a su fixer cette inconstance en les réunissant dans un même lieu, et il a, pour ainsi dire, forcé leur naturel, en leur inspirant pour le travail une activité et

une ardeur , dont la nature et l'éducation les rendaient tout-à-fait incapables. C'est au travail et au zèle de ces Néophytes que ce Missionnaire est redevable de la première Eglise qui ait été élevée dans ces terres infidèles : il en avait dressé le plan en l'année 1726 , comme vous en fûtes informé par une lettre de notre Révérend Père Supérieur-Général.

Le corps de ce saint édifice a quatre-vingt quatre pieds de long sur quarante de large , on a pris sur la longueur dix-huit pieds pour faire la Sacristie , et une chambre propre à loger le Missionnaire ; l'une et l'autre sont placées derrière le Maître-Autel ; le chœur , la nef , et les deux ailes qui l'accompagnent sont bien éclairés ; et si l'on avait pu ajouter à l'autel la décoration d'un retable , j'ose dire que la nouvelle Eglise de *Kourou* , serait regardée , même en Europe , comme un ouvrage de bon goût.

On en fit la bénédiction solennelle le troisième Dimanche de l'Avent , c'est-à-dire , le douze Décembre de l'année dernière. La cérémonie commença sur les huit heures. Nous nous rendîmes processionnellement à l'Eglise , en chantant le *Veni Creator*. Le Célébrant en aube , étole et pluvial , était précédé d'une Bannière , de la Croix , et d'une dizaine de jeunes Sauvages revêtus d'aubes et de dalmatiques.

Quand nous eûmes récité à la porte de l'Eglise les prières prescrites dans le Rituel , on commença à en bénir les dehors. Le pre-

mie
cou
Ind
de
pièc
ves
s'em
alég
nos
L
vée,
cher
où d
pour
porté
de Ca
à cett
bien
gieuse
dus d
naient
tandis
nouve
sacré.
La
Messe
fit un
tes: de
y char
rée de
L'aprè
Vépres
Deum
ment.

mier coup d'aspersoir fut accompagné d'un coup de canon, qui réveilla l'attention des Indiens : c'est M. Dorvilliers, Gouverneur de Cayenne, qui leur a fait présent de cette pièce d'artillerie, dont il se fit plusieurs salves pendant la cérémonie. On ne pouvait s'empêcher d'être attendri en voyant la sainte alégresse qui était peinte sur le visage de nos Néophytes.

Lorsque la bénédiction de l'Eglise fut achevée, nous allâmes encore processionnellement chercher le saint-Sacrement dans une case, où dès le matin on avait dit une Messe basse pour y consacrer une Hostie. Le dais fut porté par quelques-uns des Français de l'île de Cayenne, que leur dévotion avait attirés à cette sainte cérémonie. Ce fut un spectacle bien édifiant de voir une multitude prodigieuse d'Indiens, fidèles et infidèles, répandus dans une grande place, qui se prosternaient devant Jésus-Christ pour l'adorer, tandis qu'on le portait en triomphe dans le nouveau Temple qui venait de lui être consacré.

La procession fut suivie de la grand' Messe, pendant laquelle le Père Lombard fit un Sermon très-touchant à ses Néophytes : douze Sauvages, rangés en deux chœurs, y chantèrent avec une justesse qui fut admirée de nos Français, lesquels y assistèrent. L'après-midi, on se rassembla pour chanter Vêpres, et la Fête se termina par le *Te Deum* et la Bénédiction du très-saint-Sacrement. Un instant avant que le Prêtre se tour-

nât du côté du peuple pour donner la Bénédiction ; le Père Lombard avança en surplis vers le milieu de l'Autel, et par un petit discours très-pathétique, il fit à Jésus-Christ, au nom de touses Néophytes, l'offrande publique de la nouvelle Eglise. Le silence et l'attention de ces bons Indiens faisaient assez connaître que leurs cœurs étaient pénétrés des sentimens de respect, d'amour et de reconnaissance, que le Missionnaire s'efforçait de leur inspirer.

Depuis que nos Sauvages ont une Eglise élevée dans une peuplade, on s'aperçoit qu'ils s'affectionnent, beaucoup plus qu'ils ne faisaient auparavant, à tous les exercices de la piété Chrétienne : ils s'y rendent en foule tous les jours, soit pour y faire leur prière, et entendre l'instruction qui se fait soir et matin en leur langue, soit pour assister au saint Sacrifice de la Messe. On ne les voit guère manquer au Salut qui se fait le Jeudi et le Samedi, de même qu'il se pratique dans l'île de Cayenne. C'est par ces fréquentes instructions, et des saintes pratiques, qu'on verra croître de plus en plus la ferveur et la dévotion de ces nouveaux fidèles.

Tels sont, mon Révérend Père, les prémices d'une Chrétienté qui ne fait que de naître dans le centre même de l'ignorance et de la barbarie. Je ne doute point que l'exemple de ces premiers Chrétiens ne soit bientôt suivi par tant d'autres Nations de Sauvages, qui sont répandues de tous côtés dans ce vaste continent. C'est à quoi je pensais sou-

vent pendant le séjour que j'ai fait au Fort d'Ouyapoc (1), où j'ai demeuré un mois pour donner les secours spirituels à la garnison. Le pays est beau et excellent pour toute sorte de plantage ; mais ce qui me frappe encore plus , c'est qu'il est très-propre à y établir de nombreuses Missions.

Un assez grand nombre d'Indiens qui sont dans le voisinage, sont venus me rendre visite, et ont paru souhaiter que je demeurasse avec eux ; je les aurais contentés avec plaisir, si j'en avais été le maître, et si mes occupations me l'eussent permis. Mais je les consolai en les assurant que la France devait nous envoyer un secours d'ouvriers Evangéliques, et qu'aussitôt qu'ils seraient arrivés, nous n'aurions rien tant à cœur que de travailler à les instruire et à leur ouvrir la porte du Ciel. Il est à croire que leur conversion à la Foi ne sera pas si difficile que celle des *Galibis*; quand je leur demandais s'ils avaient un véritable desir d'être Chrétiens, ils me disaient en riant qu'ils ne savaient pas encore de quoi il s'agissait, et qu'ainsi ils ne pouvaient pas me donner de réponse positive. Je trouvai cette réflexion assez sensée pour des Sauvages.

Dans les momens que j'ai eus de loisir, j'ai dressé un petit plan des Missions qu'on pourrait établir dans ces contrées, parmi les Nations Sauvages qu'on a découvertes jus-

(1) Ouyapoc est à 50 lieues de la nouvelle Peuplade de Kourou.

qu'à présent. J'ai profité des lumières de M. de la Garde, Commandant pour le Roi dans la Fort d'*Ouyapoc*, qui a beaucoup navigué sur ces rivières : voici le projet de cinq Missions que nous avons formé ensemble.

La première pourrait s'établir sur les bords du *Ouanari* : c'est une assez grande rivière qui se décharge dans l'embouchure même de l'*Ouyapoc*, à la droite, en allant de Cayenne au Fort. Les Peuples qui composeraient cette Mission, sont les *Tocoyènes*, les *Maraones* et les *Maourions*. L'avantage qu'on y trouverait, c'est que le Missionnaire qui cultiverait ces Nations Sauvages, ne serait éloigné du Fort que de trois ou quatre lieues ; qu'il y pourrait faire de fréquentes excursions ; et que, d'ailleurs, il n'aurait point d'autre langue à apprendre que celle des *Galibis*. Que si l'on voulait placer deux Missionnaires au Fort d'*Ouyapoc*, l'un d'eux pourrait aisément vaquer à l'instruction des Indiens, et je puis assurer qu'en peu de temps il s'en trouverait un grand nombre qui seraient en état de recevoir le Bap-tême.

La seconde Mission pourrait être composée des *Palicours*, des *Caranariens*, et des *Mayets*, qui sont répandus dans les Savanes, aux environs de *Couripi* : c'est une autre grande rivière, qui se décharge aussi dans l'*Ouyapoc* à la gauche ; vis-à-vis du *Ouanari*. Ces Nations habitent maintenant des lieux presque impraticables ; leurs cases sont submergées une partie de l'année : ainsi il faut

dra
Ce
c'e
de
n'o
Ces
For
néc
sera
pou
pres
que
E
pou
tre j
bou
Nati
depr
prin
Pir
A
tous
dans
trièr
Oua
E
être
se je

(1)
(2)
de pe
(3)
ruisse

draient les transporter vers le haut du *Couripi*. Ce qui facilitera la conversion de ces Peuples, c'est que, parmi eux, l'on ne trouve point de *Pyayes* (1) comme ailleurs, et qu'ils n'ont jamais donné entrée à la polygamie. Ces deux Missions n'étant pas éloignées du Fort, fourniraient aisément les équipages nécessaires pour le service du Roi, ce qui serait d'un grand secours; car aujourd'hui, pour trouver douze ou quinze Indiens propres à conduire une pirogue (2), il faut quelquefois parcourir vingt lieues de pays.

En montant vers les sauts d'*Ouyapoc*, on pourrait établir une troisième Mission à quatre journées du Fort; elle serait placée à l'embouchure du *Camopi*, et serait composée des Nations Indiennes qui sont éparses çà et là depuis le Fort jusqu'à cette rivière. Ces principales Nations sont les *Caranes*, les *Pirious* et les *Acoquas*.

A cinq ou six journées au-delà, en suivant toujours la même rivière, et entrant un peu dans les terres, on pourrait former une quatrième Mission composée des *Macapas*, des *Ouayes*, des *Tarippis* et des *Pirious*.

Enfin, une cinquième Mission pourrait être fixée à la crique des *Palanques* (3), qui se jettent dans l'*Ouyapoc*, à sept journées du

(1) Espèce d'Enchanteurs et de Magiciens.

(2) Grand bateau propre à contenir une cinquantaine de personnes.

(3) C'est ainsi que, dans le Pays, on appelle un gros ruisseau ou une petite rivière.

Fort. Elle se formerait des *Palanques*, des *Ouens*, des *Tarippis*, des *Pirious*, des *Cousanis* et des *Macouanis*. La même langue, qui est celle des terres, se parlera dans ces trois dernières Missions. Je compte d'amener ici vers Pâques, un Indien *Carave* (1), qui sait le *galibi*, et avec lequel je commencerai à déchiffrer cette langue.

Nous avons encore dans notre voisinage un assez bon nombre d'Indiens *Galibis*, qui souhaitent qu'on les instruisse des principes du Christianisme : ils sont aux environs d'une rivière appelée *Sinamari*. Si ma présence n'eût pas été nécessaire à *Ouyapoc*, je serais allé passer quelques mois avec eux. Le Père Lombard, qui connaît la plupart de ces Sauvages, assure qu'une Mission qu'on y établirait, pourrait devenir aussi nombreuse que celle de *Kourou*.

Voilà, mon Révérend Père, une vaste carrière ouverte aux travaux Apostoliques de dix ou douze Missionnaires. Plaise au Seigneur d'envoyer au plutôt ceux qu'il a destinés à recueillir une Moisson si abondante ! Comme c'est à vos soins et à votre zèle que nous devons la perfection de ce premier établissement, dont je viens de vous entretenir, les secours abondans que vous nous avez accordés, nous mettent en état d'avancer la conversion de tant de Peuples barbares. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints sacrifices, etc.

(1) Nom de Nation.

 LETTRE

Du Père Lombard , de la Compagnie de Jésus , Supérieur des Missions des Sauvages de la Guyane , au Révérend Père Croiset , Provincial de la même Compagnie dans la Province de Lyon.

A Kourou , dans la Guyane ,
ce 23 Février 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de N. S.

Je ne saurais trop tôt marquer à votre Révérence combien cette Mission lui est obligée d'y avoir envoyé le Frère du Molard. Il est arrivé dans les circonstances les plus favorables , vu le dessein que nous avons formé d'établir au plutôt plusieurs Missions , non-seulement à *Kourou* , mais encore à *Ouyapoc*. Habile et plein de bonne volonté comme il est , son secours nous était très-nécessaire pour la construction et l'ornement des Eglises que nous devons élever dans toutes ces contrées barbares.

La dernière lettre du Père Fauque vous aura déjà fait connaître *Ouyapoc* : c'est une

grande rivière au-dessus de Cayenne : le Roi vient d'y établir une Colonie, dont il nous a confié le soin pour ce qui regarde le spirituel, en nous chargeant en même-temps de faire des Missions aux environs de cette rivière, où les Nations Indiennes sont en bien plus grand nombre qu'à *Kourou*.

Le Frère du Molard va d'abord travailler à l'embellissement de l'Eglise de *Kourou*, et à la construction d'une maison pour les Missionnaires : car jusqu'ici nous n'avons logé que dans de petites huttes à l'Indienne. Après quoi, lorsqu'il s'agira de former des peuplades, il n'aura guère le temps de respirer.

Je prévois ce qu'il en coûtera de dangers et de fatigues aux Missionnaires, pour aller chercher les Indiens épars çà et là dans les retraites les plus sauvages où ils se cachent, et pour les rassembler dans un même lieu ; je l'ai éprouvé plus d'une fois, et tout récemment une excursion que j'ai faite chez les *Maraones*, m'a mis dans un état où, pendant quelques jours, on a appréhendé pour ma vie. Je croyais ne pouvoir jamais me tirer des bois et des ravines ; et pour surcroît de disgrâces, étant tout couvert de sueurs, il me fallut essuyer une pluie continuelle pendant une partie de la nuit. A deux heures du matin, j'arrivai tout transi de froid à la case, et dès le lendemain la pleurésie se déclara : heureusement la fièvre était intermittente, et me donnait quelque relâche.

Ce fut dans un de ces intervalles, qu'on

m'apprit que deux Missionnaires étaient morts le même jour à Cayenne, au service de la garnison qui était attaquée d'une maladie contagieuse, et qu'il n'y en restait plus qu'un seul d'une santé chancelante. Tout malade que j'étais, je pris le parti d'aller au secours de cette Colonie, qui se voyait tout-à-coup privée de presque tous ses Pasteurs : je partis donc d'*Ouyapoc*, et ayant fait ce trajet en moins de vingt-quatre heures, j'arrivai avec le Père Catelin à Cayenne. Quelques Indiens de la Mission de *Kourou* me témoignèrent en cette occasion leur zèle et leur attachement. A peine fus-je abordé, qu'ils se présentèrent à moi pour me porter sur leurs épaules jusqu'à notre maison, qui est éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où j'avais débarqué. Le violent accès de fièvre que j'avais eu toute la nuit, m'avait tellement abattu, que je ne pouvais me soutenir qu'avec peine. L'affection de ces bons Indiens me consolait ; je les entendais se dire les uns aux autres : « Ayons grand soin » de notre *Baba*, n'épargnons pas nos peines : » car que deviendrions-nous s'il venait à » manquer ? Qui est-ce qui nous instruirait ? » qui nous confesserait ? qui nous assisterait » à la mort ? »

La consternation était générale à Cayenne quand j'y arrivai, à cause de la perte qu'on venait de faire tout-à-la-fois de trois Missionnaires : une pareille mortalité était extraordinaire, et l'on n'avait rien vu de semblable depuis que nous y sommes établis. La bonté

de l'air qu'on y respire , et des alimens dont on se nourrit, fait que communément il y a très-peu de malades. Vous comprenez assez, mon Révérend Père, quels sont nos besoins, et combien il est important de remplacer au plutôt ces pertes. Dix nouveaux Missionnaires, s'ils arrivaient, auraient peine à suffire au travail qui se présente.

Le peu de temps que j'ai demeuré à *Ouyapoc*, ne m'a pas permis de faire autant de découvertes que j'aurais souhaité : le pays est d'une vaste étendue, et habité par quantité de diverses Nations Indiennes. On vient depuis peu d'en découvrir une qui est très-nombreuse, et qui est établie à deux cens lieues du Fort d'*Ouyapoc* ; c'est la Nation des *Amikouanes*, que l'on appelle autrement les Indiens à longues oreilles. Ils les ont effectivement fort longues, et elles leur pendent jusques sur les épaules. C'est à l'art, et non pas à la nature, qu'ils sont redevables d'un ornement si extraordinaire, et qui leur plaît si fort. Ils s'y prennent de bonne heure pour se procurer cet agrément ; ils ont grand soin de percer les oreilles à leurs enfans : ils y insèrent de petits bois, pour empêcher que l'ouverture ne se ferme : et de temps en temps ils y en mettent d'autres toujours plus gros les uns que les autres, jusqu'à ce que le trou devienne assez grand à la longue, pour y insinuer certains ouvrages qu'ils font exprès, et qui ont deux à trois pouces de diamètre.

Cette Nation qui a été inconnue jusqu'ici,

est extrêmement sauvage : on n'y a aucune connaissance du feu. Quand ces Indiens veulent couper leurs bois, ils se servent de certains cailloux qu'ils aiguisent les uns contre les autres pour les affiler, et qu'ils insèrent dans un manche de bois, en guise de hache. J'ai vu à *Ouyapoc* une de ces sortes de haches : le manche a environ deux pieds, et au bout il y a une échancrure pour y insérer le caillou : je l'examinai ; mais bien qu'il soit mince, il me parut peu tranchant : j'ai vu aussi un de leurs pendans d'oreille ; c'est un rouleau de feuilles de palmistes d'un pouce de large : ils gravent sur le tranchant quelque figure bizarre qu'ils peignent en noir ou en rouge, et qui attachée à leurs oreilles, leur donne un air tout-à-fait risible ; mais, à leur goût, c'est une de leurs plus belles parures.

En-deçà des *Amikouanes* il y a plusieurs autres Nations ; quoiqu'elles soient fort différentes, et même qu'elles se fassent quelquefois la guerre les unes aux autres, il n'y a point de diversité pour la langue, qui est la même parmi toutes ces Nations. Tels sont les *Aromagatas*, les *Palunks*, les *Turupis*, les *Ouays*, les *Pirius*, les *Coustumis*, les *Acoquas* et les *Caranes*. Toutes ces Nations sont vers le haut de la rivière *Ouyapoc*. Il y en a un grand nombre d'autres sur les côtes, comme les *Palicours*, les *Mayer*, les *Karnuarious*, les *Coussaris*, les *Toukouyanes*, les *Rouourios* et les *Maraones*. Voilà, comme vous voyez, un vaste champ qui s'ouvre au zèle des ouvriers Évangéliques.

Vous souhaitez, mon Révérend Père, que je vous informe du progrès que fait la Religion parmi ces peuples, et des œuvres extraordinaires de piété qu'on leur voit pratiquer. Il me serait difficile de vous rien mander de fort intéressant. Vous savez que cette Mission n'est encore que dans sa naissance. On vous a déjà fait connaître le caractère de ces Nations Sauvages, leur légèreté, leur indolence, et l'aversion qu'elles ont pour tout ce qui les gêne. Nous ne pouvons guères espérer de fruits solides de nos travaux, que quand nous les aurons réunis dans différentes peuplades, où l'on puisse les instruire à loisir, et leur inculquer sans cesse les vérités Chrétiennes. Le cœur de ces barbares est comme une terre ingrate, qui ne produit rien qu'à force de culture.

Il a été un temps où leur inconstance naturelle, et la difficulté de les fixer dans le bien me rebutaient extrêmement. Je craignais de m'être laissé tromper par des apparences, et d'avoir conféré le Baptême à des gens qui étaient indignes de le recevoir. Une espèce de dépit qui me paraissait raisonnable, me fit presque succomber à la tentation qui me prenait de les abandonner. J'écoutai néanmoins de meilleurs conseils; d'autres pensées, plus justes et plus conformes au caractère des peuples que Dieu avait confiés à mes soins, en m'appelant à cette Mission, succédèrent aux premières idées qui me décourageaient; le Seigneur, malgré mes défiances et mes dégoûts, me donna la force

de
cul
fait
ann
don
Rel
le c
J
sain
tes
Je r
exer
n'au
avez
de p
cice
née
qua
peup
les n
max
guèr
de D
roch
plait
Je
tisai
mort
pelé
le pr
Père
pas
nos
gion

de m'appliquer avec encore plus d'ardeur à cultiver un champ qui me semblait tout-à-fait stérile, et ce n'est que depuis quelques années que j'ai enfin reconnu, par le succès dont Dieu a béni ma persévérance, que la Religion avait jeté de profondes racines dans le cœur de plusieurs de ces barbares.

J'en ai été encore mieux convaincu par la sainte et édifiante mort de plusieurs Néophytes que j'ai assistés en ce dernier moment. Je ne vous en rapporterai que trois ou quatre exemples. Je sais, mon Révérend Père, qu'ils n'auront pas de quoi vous frapper : vous avez reçu les derniers soupirs d'une infinité de personnes, dont la vie passée dans l'exercice de toutes sortes de vertus, a été couronnée par la mort la plus sainte ; mais enfin quand les mêmes choses se rapportent d'un peuple sauvage et barbare, dont le naturel, les mœurs et l'éducation sont si opposées aux maximes du Christianisme, on ne peut guères s'empêcher d'y reconnaître le doigt de Dieu et la puissance de la grâce, qui des rochers les plus durs, fait, quand il lui plaît, de véritables enfans d'Abraham.

Je commence par un infidèle, que je baptisai, il y a quelque temps, à l'article de la mort ; c'était un Indien plein de bon sens, appelé *Sany*. J'allais souvent à *Ikaroux*, qui est le premier endroit où je m'étais établi avec le Père Ramette. Ce bon Sauvage ne manquait pas de nous rendre de fréquentes visites, et nos entretiens roulaient toujours sur la Religion Chrétienne, et sur la nécessité du Bap-

tême. Nos discours, aidés de la grâce, firent de vives impressions sur son cœur, et ces impressions se réveillèrent aux approches de la mort. Il s'était retiré dans un lieu très-sauvage, où ses ancêtres avaient demeuré autrefois, et où était leur sépulture. Ce fut par un coup d'une providence particulière de Dieu que j'allai le voir dans un temps où ma présence était si nécessaire à son salut. Mon dessein était d'aller à cinq ou six lieues visiter un Indien, dont j'avais appris la maladie depuis peu de jours. Je passai par un carbet voisin, où la plupart des Sauvages qui l'habitaient étaient Chrétiens : à peine fus-je arrivé qu'ils se mirent autour de moi, et me demandèrent où je portais mes pas : ayant satisfait à leur demande : « Tu vas chercher » bien loin, me dirent-ils, ce que tu as au » près de toi ; ton ami *Sany*, qui demeure » à une demi-lieue d'ici, est à l'extrémité ; » ne ferais-tu pas mieux de l'aller voir » ? J'y consentis très-volontiers, et deux Indiennes, parentes du moribond, s'offrirent à être mes guides. Nous nous mîmes en chemin, elles, mon petit Nègre et moi ; nous arrivâmes bientôt à une savane presque impraticable : les herbes et les joncs étaient montés si haut, qu'on aurait eu de la peine à y découvrir un homme à cheval. Ces bonnes Indiennes marchèrent devant et me frayèrent le chemin, en foulant aux pieds les joncs et les herbes : enfin elles me conduisirent à la pointe d'un bois épais, où le malade s'était fait transporter, et où on lui avait dressé une

pau
s'éc
» ve
» dr
» so
» tu
sa m
qu'er
toute
veme
profit
restai
ie Cie
il éta
Relig
reçut
mes b
comm
que la
procu
Une
j'ai éle
plit d
pense
marié
grand
Religi
trine,
nai ne
mort r
» fiter
» me
» t-il,
» vous

pauvre cabane. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria tout transporté de joie : « Sois le bien venu, *Baba*, je savais bien que tu viendrais me voir aujourd'hui ; je t'ai vu en songe toute la nuit, et il me semblait que tu me donnais le Baptême ». Sa femme et sa mère qui étaient présentes, m'assurèrent qu'en effet il n'avait cessé de parler de moi toute la nuit, et qu'il leur avait dit positivement que j'arriverais ce jour-là même. Je profitai des momens de connaissance qui lui restaient, et des heureuses dispositions que le Ciel avait mises dans son cœur ; et comme il était déjà très-instruit des vérités de la Religion, je le préparai au Baptême, qu'il reçut avec une grande piété. Il expira entre mes bras la nuit suivante, pour aller jouir, comme il y a lieu de le croire, du bonheur que la grâce de ce Sacrement venait de lui procurer.

Une autre mort d'un jeune homme que j'ai élevé, et qui se nomme *Remy*, me remplit de consolation toutes les fois que j'y pense : il y avait peu de temps qu'il était marié, et il avait toujours fait paraître un grand attachement à tous les devoirs de la Religion. Attaqué d'un violent mal de poitrine, dont tous les remèdes que je lui donnai ne purent le guérir, je lui annonçai que sa mort n'était pas éloignée. « Il faut donc profiter, me répondit-il, du peu de temps qui me reste à vivre. Oui, mon Dieu, ajouta-t-il, c'est volontiers que je meurs, puisque vous le voulez ; je souffre avec plaisir les

» douleurs auxquelles vous me condamnez :
 » je les mérite, parce que j'ai été assez ingrat
 » pour vous offenser. *Aouerle*, disait-il en sa
 » langue, *Aouerle Tamoussi ye tombe eia*
 » *aroubou mappo epelagame* ». Ce n'étaient
 pas là des sentimens que je n'eusse suggé-
 rés : le Saint-Esprit lui-même, qui les avait
 imprimés dans son cœur, les lui mettait à la
 bouche : il les répétait à tout moment, et je
 ne crois pas m'écarter de la vérité, en assu-
 rant qu'il les prononçait plus de trois cens
 fois par jour ; mais il les prononçait avec
 tant d'ardeur, que j'en étais comme interdit,
 et je n'avais garde de lui inspirer d'autres
 sentimens. Dès qu'il se sentit plus mal qu'à
 l'ordinaire, il me demanda les Sacremens.
 Après avoir entendu sa confession, qu'il fit
 avec des sentimens pleins de componction,
 j'allai lui chercher le saint Viatique. A la vue
 de son Sauveur, il parut ranimer toute la
 ferveur de sa piété : il se jeta à genoux, et
 prosterné jusqu'à terre, il adora Jésus-Christ,
 qu'il reçut ensuite avec le plus profond res-
 pect : je lui administrai presque en même-
 temps l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec
 une foi également vive ; après quoi il ne cessa
 de s'entretenir avec Dieu jusqu'au dernier
 soupir.

A une mort si édifiante, je joindrai celle
 de Louis-Remi *Tourappo*, principal chef
 de nos Indiens, et le premier de cette con-
 trée qui ait embrassé la Foi. C'était un homme
 d'esprit parfaitement instruit des vérités de
 la Religion, et qui m'a fourni en sa langue
 des

des
 pou
 pen
 nos
 sista
 et le
 bler
 la pr
 téré
 que
 plus
 recut
 tion
 vages
 propo
 cette
 sa pre
 saint
 voix
 chaqu
 sence
 Oui,
 chose
 vérités
 mens
 qu'il f
 Con
 qu'elle
 père,
 semble
 pour
 « Je n
 » Chré
 » Dieu
 Ton

des termes très-propres et très-énergiques pour exprimer nos divins mystères. Il a été pendant toute sa vie un modèle de vertu pour nos Néophytes; presque tous les jours il assistait au saint sacrifice de la Messe. Le soir et le matin il ne manquait jamais de rassembler tout son monde, et il faisait lui-même la prière à haute voix. Un flux de sang invétéré nous l'enleva. Aussitôt qu'il s'aperçut que son mal était sans remède, il ne songea plus qu'à se préparer à une mort Chrétienne. Il reçut les derniers Sacremens avec une dévotion qu'en inspira au grand nombre de Sauvages dont sa case était remplie; je jugeai à propos, pour l'instruction et l'édification de cette multitude d'Indiens, de lui faire faire sa profession de foi, avant de lui donner le saint Viatique. Je prononçai donc à haute voix tous les articles de notre croyance. A chaque article il me répondait avec une présence d'esprit admirable et d'un ton assuré: Oui, je le crois; ajoutant toujours quelque chose qui marquait sa ferme adhésion aux vérités chrétiennes. Ce fut dans ces sentimens pleins de foi et d'amour pour Dieu qu'il finit sa vie.

Comme je consolais sa fille aînée de la perte qu'elle venait de faire, elle m'apprit que son père, peu de jours avant sa mort, avait rassemblé tous ceux sur qui il avait de l'autorité, pour leur déclarer ses dernières volontés. « Je meurs, nous a-t-il dit, et je meurs » Chrétien: Aidez-moi à en rendre grâces au » Dieu des miséricordes. Je suis le premier

» Capitaine qui ai reçu chez moi les Missionnaires : vous savez que les autres Capitaines » m'en ont au mauvais gré , et que j'ai été » l'objet de leurs censures : mais je me suis » mis au-dessus de leurs discours , et je n'ai » pas craint de leur déplaire. Imitez en cela » mon exemple ; regardez les Missionnaires » comme vos Pères en Jésus-Christ ; ayez en » eux une entière confiance , et prenez garde » qu'une vie peu Chrétienne les oblige mal- » gré eux à vous abandonner. » J'ai été très-touché de cette mort : c'était un ancien ami que j'affectionnais fort , à cause de son zèle pour la Religion , et qui m'était véritablement attaché. Il était mon *Banaré* , et j'étais le sien : c'est , après les liaisons du sang , une sorte d'union , parmi les Indiens , la plus étroite qu'on puisse avoir. Nous honorâmes autant que nous pûmes ses obsèques : son cercueil sur lequel on avait posé son épée et son bâton de commandement , fut porté par quatre Capitaines , et conduit à l'Eglise par presque tous les Indiens de la Mission , qui tenaient chacun un cierge à la main. Il fut enterré au milieu de la nouvelle Eglise. La reconnaissance demandait qu'on lui fit cet honneur , parce que c'est lui qui a le plus contribué à la construction de ce saint édifice.

Je n'ai garde , mon R. P. , de vous fatiguer plus long-temps par des répétitions ennuyeuses de faits qui sont assez semblables. Je finirai cette lettre par le récit de la mort d'un autre Indien nommé *Denys* , qui nous a constamment édifiés par une piété exemplaire ,

par une extrême délicatesse de conscience , et par la plus exacte fidélité à remplir toutes les obligations qu'impose le nom Chrétien. Il lui arrivait souvent de rester dans l'Eglise après la grand'Messe , et d'y passer un temps considérable dans un profond recueillement , et comme absorbé en lui-même par la ferveur de sa prière. Je le considérais quelquefois , et je me disais à moi-même : « Que ne puis-je pénétrer dans le cœur de ce pauvre » Sauvage , et y découvrir les communications intimes qu'il paraît avoir avec Dieu ! » Attaqué d'un flux de ventre sanguinolent , il vit bien qu'il n'avait que peu de jours à vivre : il ne songea plus qu'à se préparer à ce dernier passage : il purifia plusieurs fois sa conscience par des confessions très-exactes , et avec les sentimens de la plus vive douleur. Dès qu'il eut reçu le Corps adorable de Jésus-Christ , il n'eut plus d'autres pensées que celle de l'Eternité. Il avait sans cesse à la main le crucifix. Une fois entr'autres que j'allai le voir , je lui trouvai les yeux collés sur ce signe de notre Rédemption. Plusieurs Indiens l'environnaient dans un profond silence : je m'assis auprès de lui , et contre son ordinaire il ne me salua point , tant il était appliqué à l'objet adorable qu'il tenait entre les mains. « Hé bien , mon cher » Denys , lui dis-je , cette image de Jésus-Christ attachée à la croix pour ton salut , ne t'inspire-t-elle pas une grande confiance en ses miséricordes ? Oui , Baba , me répondit-il d'un air serein et tranquille. » Le len-

demain je le trouvai tellement affaibli, que n'ayant plus la force de tenir lui-même le crucifix, il le faisait tenir par sa femme. Ce fut là le spectacle édifiant qui se présenta à mes yeux, lorsque j'entrai dans sa cabane : sa femme était à genoux à côté de son hamac, tenant le crucifix à la main, et le présentant à son mari : les yeux du mourant étaient immobiles, et fortement attachés sur l'image de Jésus crucifié : ils ne m'aperçurent ni l'un ni l'autre, et je fus si attendri de ce que je voyais, que je sortis sur l'heure pour donner un libre cours à mes larmes. Je trouvai le P. Fauque à qui je racontai le consolant spectacle dont je venais d'être témoin, et je m'appliquai en même-temps ces paroles du Roi Prophète : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua, venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.* « Pouvais-je le croire, lui dis-je, » qu'ayant semé avec tant de douleur, je » moissonnerais un jour avec tant de consolation ? J'avais parcouru ces lieux sauvages » en pleurant ; et semblable à un laboureur » qui n'ensemence qu'à regret une terre ingrate, je semais sans presque aucune espérance de récolte : pouvais-je m'attendre à » la joie que je ressens maintenant, de me » voir chargé des fruits de mes peines et de ma patience ? »

Je vous l'ai dit, mon Révérend Père, et il est vrai que le cœur de nos Sauvages ressemble à ces terres qui ne produisent de fruits que par la patience de ceux qui les

cultivent. Un Missionnaire, sans avoir ces grands talens que Dieu donne à qui il lui plaît, mais qui sera plein de zèle, et qui, loin de voltiger chez toutes ces différentes Nations, s'attachera à une Nation particulière de Sauvages, pour les instruire à loisir, et leur rebattre sans cesse les mêmes vérités, sans se rebuter, sans se décourager, verra avec le temps sa patience couronnée par le fruit des bénédictions que produira la semence Evangélique qu'il aura jetée dans leurs cœurs. *Fructum afferunt in patientiâ.* Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec un profond respect, etc.

LE T T R E

Du Père Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Cayenne, ce 1.^{er} Mars 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE zèle dont vous êtes animé pour l'établissement des Missions que nous projetons de faire parmi tant de Nations Sauvages qui habitent

la Guyane, et la générosité avec laquelle vous êtes toujours prêt à nous seconder dans une si sainte entreprise, sont bien capables de nous soutenir et de nous fortifier dans les travaux qui en seront inséparables. Nous découvrons tous les jours quelques-unes de ces Nations, que nous espérons de réunir en diverses peuplades semblables à celle que le Père Lombard vient de former à *Kourou* : ce n'est qu'en fixant ainsi les Sauvages, qu'on peut se promettre de rendre leur conversion à la Foi solide et durable.

Dans le dernier voyage que je fis à *Ouyapoc*, je profitai d'un peu de loisir que j'y eus pour monter la rivière, et faire une petite excursion chez les Sauvages. M. du Villard s'offrit à être du voyage : nous partîmes du Fort le lundi 12 Décembre de l'année dernière, dans deux petits canots, avec sept Indiens qui nous accompagnèrent; savoir: trois *Caranes*, deux *Acoquas*, un *Piriou*, et un *Palanque*. Nous arrivâmes de bonne heure au premier Sault nommé *Yeneri* : il est long d'un demi-quart de lieue; c'est le plus dangereux qu'on trouve dans toute la rivière d'*Ouyapoc* : quelque favorable que soit la saison, il faut nécessairement y débarquer tout le bagage, pour traîner plus aisément les canots sur les roches.

C'est aux environs de ce Sault que demeurèrent les *Caranes*; Nation à la vérité peu nombreuse, mais qui, par sa bravoure, a tenu tête autrefois aux Français, et à dix autres Na-

tions Indiennes : ils me reçurent fort bien , et me parurent très - disposés à se faire instruire des vérités de la Foi.

Le lendemain nous ne fîmes qu'errer de roche en roche , pour donner le loisir à nos Indiens de haler nos canots. Nous arrivâmes avant midi au second Sault nommé *Cachiri*, qui est long de près d'un quart de lieue , et éloigné du premier Sault d'environ une lieue. On voit là une petite rivière sur la gauche , qu'on nomme *Kerikourou* , et qu'on monte plus de vingt lieues dans les terres , quoiqu'elle soit remplie de Saults. C'est à *Cachiri* que trois de nos Français furent tués autrefois par les *Caranes*.

Après avoir passé ce Sault , nous découvrimus sur la droite une crique assez grande , qu'on nomme *Armontabo*. Un *Palanque* appelé *Kamiou* , y avait fait son abatis l'année dernière (c'est ainsi qu'en Amérique on appelle un terrain défriché) : mais il n'y demeura pas long-temps ; les *Caranes* l'obligèrent d'aller s'établir plus loin. Nous campâmes ce jour-là sur une roche au bord de la rivière. Les Indiens nous dressèrent un petit *Ajupa* pour y passer la nuit (c'est une espèce d'appentis ouvert de tous côtés) : mais comme il était mal couvert , par la difficulté de trouver dans ces cantons les feuilles propres à couvrir les toits , nous fûmes bien mouillés par quelques grains de pluie qui tombèrent.

Le 14 nous ne fûmes plus obligés de mettre pied à terre : à la vérité on trouvait de temps

en temps des roches ; mais , comme elles sont éparées çà et là dans la rivière , elles n'empêchent pas de tenir la route. Le lit de cette rivière nous parut assez beau ; nous découvririons quelquefois près d'un quart de lieue au loin ; et en certains endroits la nature a si bien aligné le canal , qu'on dirait qu'il a été tiré au cordeau.

Nos Indiens eurent souvent le plaisir de tirer leurs flèches sur des *bakous* : c'est un poisson fort délicat , que je comparerais volontiers à la dorade de Provence ; on le trouve dans le plus fort des courans ; il est d'ordinaire tellement attaché à sucer une espèce de mousse qui naît contre les roches , qu'on peut s'approcher fort près de lui , sans qu'il s'en aperçoive.

Vers les quatre heures du soir nous trouvâmes un paresseux : je ne sais si , lorsque vous étiez à Cayenne , vous avez vu cette espèce d'animal. Le nom qu'on lui a donné convient bien à son indolence et à son inaction : je ne crois pas qu'il pût faire cent pas en un jour dans le plus beau chemin.

Il était perché sur la pointe d'un rocher élevé au milieu de l'eau. Il a quatre pattes armées de trois griffes assez longues et un peu crochues. Sa peau est couverte d'un poil presque aussi long et aussi fin que la laine ; sa queue est très-courte , et son museau ressemble parfaitement au visage d'un homme qui aurait la tête enveloppée d'un capuce bien étroit. Celui que nous vîmes n'était guère plus gros qu'un chat. Si nos Indiens

ne l'eussent pas trouvé si maigre, ils s'en seraient régalés.

Il nous fallut coucher ce soir-là dans le bois : la pluie que nous avions essuyée la nuit précédente, rendit les Indiens plus attentifs à nous mieux loger. Leur précaution nous fut utile, car il plut jusqu'à huit heures du matin.

Le 15 nous continuâmes notre marche qui fut assez unie : il se trouva néanmoins assez fréquemment sur notre route, des îlots, des bancs de roche, des courans et des bouquets de bois, mais ils ne nous furent d'aucun obstacle. Nous rencontrâmes dans la matinée une assez grande rivière, qui monte jusqu'à trente lieues dans les terres, où il y a une Nation d'Indiens qui sont inconnus. Je crois qu'on les nomme *Aranajoux*. Vers les deux heures après-midi nous découvrîmes de loin deux abatis faits tout récemment : nous n'eûmes pas le temps de les aller reconnaître de plus près.

Peu après nous rencontrâmes deux canots de pêcheurs qui nous conduisirent à leur case : c'étaient des *Pirious* établis depuis un an dans cette contrée. La pluie qui tomba en abondance aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous obligea de passer la nuit chez eux. Nous étions si fort à l'étroit, et parmi des gens si sales, que j'aurais beaucoup mieux aimé loger dans les bois, comme nous avons fait les jours précédens. Un de nos Indiens nous avertit qu'il y avait là un *Pyaye* (1),

(1) Espèce d'Enchanteur et de Magicien.

lequel avait trois femmes , et laissait mourir d'inanition ceux qui venaient chercher la santé chez lui , afin d'épouser ensuite les veuves. La polygamie et la confiance aveugle que ces Sauvages ont dans ces sortes d'Enchanteurs, seront les plus grands obstacles que nous trouverons à établir le Christianisme dans ces terres infidèles.

Le 16 nous commençâmes à trouver les abatis en plus grande abondance à l'un et à l'autre bord de la rivière. Nous nous arrêtâmes sur une roche vers les onze heures , afin de donner le temps à nos Indiens de se refaire un peu de leurs fatigues. Comme il y avait là quelques cases, et qu'il ne paraissait aucun Sauvage , j'eus la curiosité d'y entrer ; mais à peine eus-je fait quelques pas , que je sentis la terre s'enfoncer sous mes pieds : je retournai aussitôt vers nos Indiens, qui me dirent que , depuis peu de jours , on avait enterré en cet endroit une famille presque entière d'*Acoquas* , et que la peur dont les autres avaient été saisis , les avait fait décamper au plus vite.

Rien de plus digne de compassion , mon Révérend Père , que de voir la quantité de ces malheureux Indiens qui périssent faute de secours ; je suis persuadé que , quand nous serons une fois établis parmi eux , nous prolongerons la vie à un grand nombre. Dans les diverses excursions que j'ai faites , je n'en ai guères trouvé qui fussent d'un âge avancé. La confiance qu'ils paraissent avoir aux remèdes que leur donnent les Français , nous

facilitera le moyen de nous insinuer dans leurs esprits. M. du Villard ouvrit la veine à plusieurs, qui lui témoignèrent beaucoup de reconnaissance. J'ai amené quatre de ces Sauvages avec moi, afin qu'ils apprennent à saigner, et en même-temps ils aideront le Père Lombard à achever le vocabulaire qu'il a commencé. Ce secours que nous procurons aux Indiens, les rendra bien plus dociles à nos instructions ; car le caractère du Sauvage est de ne se conduire d'abord que par des vues d'intérêt.

Après un peu de repos, nous reprîmes notre route : nous rencontrâmes une bande nombreuse d'*Acoquas*, qui enivraient la rivière (c'est le terme des Sauvages, pour exprimer le secret qu'ils ont de prendre le poisson, en les enivrant avec du bois de *Nekou* qu'ils jettent dans l'eau, et dont le poisson est friand). D'aussi loin que ces Sauvages nous aperçurent, ils ramassèrent à la hâte leurs poissons, et s'embarquèrent dans leurs canots pour éviter notre approche. Nous ne fûmes pas néanmoins long-temps sans les joindre : le plus ancien, qui faisait les fonctions de Capitaine, vint me saluer. Un sault dangereux nous obligea de mettre pied à terre et d'aller à leurs cases. L'accueil froid et indifférent qu'ils nous firent, ne nous engagea pas à demeurer long-temps avec eux : je leur donnai cependant tout le loisir de me bien envisager, car j'étais pour eux un objet nouveau et tout-à-fait extraordinaire.

Après avoir avalé un *coui* (1) d'une très-mauvaise liqueur qu'on me présenta , je profitai du reste de la journée pour me rendre chez le Capitaine des *Piriou* , qui a une grande autorité dans sa Nation , et sur toutes les autres Nations du voisinage. Il s'appelle *Apiarou* : c'est un bon vieillard d'environ soixante et dix ans , qui a l'œil vif , l'air résolu , et qui paraît homme de main. Un Capitaine Français , à ce que m'assura M. du Villard , n'est pas mieux obéi de ses soldats , qu'il l'est de tous ceux qui composent sa Nation.

Quelques - uns de ses gens vinrent au-devant de moi avec leurs flèches , leurs plumets , et les autres ornemens dont ils se parent. *Apariou* était resté chez lui dans une case haute. Aussitôt que j'eus pris place dans le *Taboui* ; (c'est une case basse au rez-de-chaussée ,) je le vis paraître au haut de son échelle : il tenait à la main une espèce d'esponton , et il avait la tête couverte d'un vieux chapeau bordé , dont M. de la Garde , envoyé à la découverte d'une mine d'or au haut de la rivière , lui avait fait présent de la part du Roi , comme à un *Banaré* des Français.

Avant que de m'aborder il s'adressa à son neveu , qui avait fait quelques mois de séjour à *Kourou* , et lui demanda si j'étais véritablement celui chez qui il avait demeuré. Après avoir été satisfait sur cet article , il s'appro-

(1) Espèce de jatte de bois vernissé.

cha de moi avec un air épanoui, et me dit en son langage, que j'étais le bien venu, et qu'il était ravi de me voir. Je lui fis présent de quelques curiosités qui lui étaient nouvelles, parce qu'il n'est jamais sorti de son Pays, et il me parut très-content de mes libéralités. Je crus ne devoir rien négliger pour nous affectionner ce Chef des Sauvages; car c'est de lui que dépend le succès de l'établissement que nous projetons de faire en ce lieu-là. Sur le soir je demandai au neveu quelles étaient les intentions du Chef son oncle: il me répondit que pour en être bien assuré, il fallait attendre le retour de son fils aîné, et qu'alors nous pourrions conférer ensemble, et voir sur quoi je pouvais compter.

Comme nous n'étions pas éloignés de l'embouchure du *Camopi*, j'allai pendant ce temps-là voir cette rivière; nous y trouvâmes différentes cases de *Pirious*, qui nous reçurent avec affabilité. L'arrivée du fils aîné d'*Apiriou*, qui s'appelle *Aripa*, et qui doit lui succéder dans sa charge, m'obligea de retourner à sa case, où ayant fait assembler les principaux de la Nation, je leur déclarai que l'unique sujet de mon voyage, était de m'assurer de leurs dispositions à l'égard du Christianisme. Je m'étendis assez au long sur la vérité de la Religion, sur la nécessité de l'embrasser, et sur les grands avantages qu'ils en retireraient en cette vie et dans l'autre; puis je priai *Aripa* d'expliquer à son père et à tous ceux de l'Assemblée ce que

je venais de dire ; il le fit , et je fus surpris d'entendre les exclamations du bon vieillard. Quoique sa langue me fût inconnue , je jugeai par son ton de voix , par ses gestes , et par la joie répandue sur son visage , qu'il entraît dans toutes mes vues. Ils furent quelque temps à délibérer ensemble , après quoi *Aripa* me répondit au nom de l'Assemblée , que notre établissement parmi eux leur faisait plaisir , et qu'ils étaient prêts à nous écouter , et à nous croire. On convint dès-lors d'un emplacement propre à construire l'Eglise , et les cases tant des Missionnaires que des premiers Chrétiens ; l'endroit qu'on a choisi est au commencement d'un sault , dont le coup-d'œil est magnifique : on ne peut imaginer une nappe d'eau plus belle et plus claire : les poissons y sont en abondance , ce qui ne sera pas un amusement infructueux pour les jeunes Indiens.

Aripa me promet de fixer dans cet endroit l'établissement de tous ceux qui descendront du haut des deux rivières , en attendant que nous puissions nous y établir nous-mêmes. J'envie le sort de ceux qui auront l'avantage de recueillir cette moisson : ils seront bien dédommagés de leurs travaux par le caractère de douceur , de droiture et de docilité de ces peuples. « J'avais avec moi » un jeune enfant de *Kourou* , à qui je montrai à lire : rien ne lui parut plus extraordinaire que de voir un livre. Ils me demandèrent plusieurs fois si leurs enfans pourraient avoir un jour le même avan-

» tage : pourquoi non , leur répondis-je ; si
» vous voulez bien nous les confier , nous en
» aurons le même soin , et ils deviendront
» aussi habiles que les Français. »

Si les Fêtes de Noël ne n'eussent pas rap-
pelé à *Ouyapoc* , où ma présence était abso-
lument nécessaire , j'aurais bien plus avancé
dans les terres , et j'aurais découvert plu-
sieurs autres Nations de Sauvages. C'est ce
que je ferai dans un autre voyage.

Je ne sais si vous avez été informé que feu
M. Dorvilliers , avant que de partir pour la
France , avait envoyé un détachement de
Français vers le plus haut du *Camopi* : le
dessein était de découvrir le lac *Parime*. Ils
ont été environ six mois à faire ce voyage.
Ce qu'ils nous ont rapporté de plus intéres-
sant , c'est qu'ils ont trouvé des bois remplis
de *Cacao* : ils se préparent à y aller faire
cette année une abondante récolte. Ils nous
ont raconté beaucoup d'autres choses curieu-
ses de différentes Nations Sauvages , qu'ils
ont trouvées sur leur route ; mais je ne crois
pas devoir vous en faire part , que nous ne
nous soyons informés de la vérité de ces
faits par nous-mêmes. Ne m'oubliez pas dans
vos saints sacrifices , en l'union desquels je
suis avec respect , etc.



LETTRE

Du Père Lombard, de la Compagnie de Jésus, Supérieur des Missions Indiennes dans la Guyane, au Père de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Kourou, dans la Guyane;
ce 11 Avril 1733.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LES Missions naissantes qui se forment dans cette vaste étendue de terres connues sous le nom de Guyane, sont trop redevables à vos soins et aux secours que vous leur fournissez si libéralement, pour que je ne vous en rende pas un compte fidèle. Je vous ai déjà entretenu de la première peuplade établie à *Kourou*, où nous avons rassemblé un grand nombre de Sauvages, et de l'Eglise que nous y avons construite. Cette peuplade est située dans une fort belle anse, arrosée de la rivière *Kourou*, qui se jette en cet endroit dans la mer. Nos Sauvages l'ont assez bien fortifiée; elle est fraisée, palissadée, et défendue par des espèces de petits

bastions. Toutes les rues sont tirées au cordeau , et aboutissent à une grande place , au milieu de laquelle est bâtie l'Eglise , où les Sauvages se rendent matin et soir , avant et après le travail , pour faire la prière et écouter une courte instruction.

Connaissant , comme vous faites , la légèreté de nos Indiens , vous aurez sans doute été surpris , mon Révérend Père , qu'on ait pu fixer ainsi leur inconstance naturelle : c'est la Religion qui a opéré cette espèce de prodige : elle prend chaque jour de fortes racines dans leurs cœurs. L'horreur qu'ils ont pour leurs anciennes superstitions , leur exactitude à approcher souvent des Sacrements , leur assiduité à assister aux Offices divins , les grands sentimens de piété dont ils sont remplis au moment de la mort , sont des preuves non suspectes d'une conversion sincère et durable.

Nos Français qui viennent de temps en temps à *Kourou* , admirent la piété et la modestie avec laquelle ces Sauvages assistent au service , et la justesse avec laquelle ils chantent l'Office divin à deux chœurs. Vous seriez certainement attendri , si vous entendiez les motets que nos jeunes Indiens chantent à la Messe , lorsqu'on élève la sainte Hostie. Un Indien , nommé Augustin , qui sait fort bien le plain-chant , préside au chœur ; anime nos Chantres , et les soutient du geste et de la voix. Il joint à beaucoup plus d'esprit que n'en ont communément les Sauvages , un grand fonds de piété , et remplit

souvent les fonctions d'un habile et zélé Catéchiste , soit en apprenant la doctrine Chrétienne aux infidèles dispersés dans les terres , soit en leur conférant le Baptême à l'article de la mort après les avoir instruits. Il y a peu de jours qu'on m'avertit que dans un lieu qui n'est pas fort éloigné de la Mission , un Sauvage infidèle était à l'extrémité. Outre que ma présence était alors absolument nécessaire à *Kourou* , une inondation subite avait rendu le chemin impraticable à tout autre qu'aux Indiens. J'envoyai Augustin à son secours. Il partit à l'instant avec deux autres Indiens; et, ayant trouvé que le malade n'était pas dans un danger aussi pressant qu'on l'avait publié , il le prit sur ses épaules , et avec le secours de ses compagnons , il me l'apporta à la Mission où je suis à portée de le baptiser quand je le jugerai nécessaire.

Cette peuplade , qui est comme le chef-lieu de toutes celles que nous projetons d'établir , s'est accrue considérablement par le nombre des familles Indiennes qui viennent y fixer leur demeure , et par la multitude des jeunes gens que j'ai élevés la plupart dès leur enfance , et qui sont maintenant pères de famille. Les premiers y sont attirés par les avantages qu'ils trouvent avec nous. Au lieu qu'errant dans leurs forêts , ils cherchaient avec bien de la peine de quoi vivre , et étaient sujets à de fréquentes maladies , qui , faute de soins , les enlevaient souvent dans la fleur de l'âge ; ici ils se procurent sans tant de fatigues , et abondamment , tout

ce qui est nécessaire à la vie : ils sont plus rarement malades , et l'on n'épargne aucun soin pour rétablir leur santé quand elle est altérée : deux grands logemens que j'ai fait bâtir servent d'infirmes , l'une pour les hommes , et l'autre pour les femmes. Deux Indiens ont soin de la première , et deux Indiennes de la seconde. Je leur ai fait apprendre à saigner , et assez de chirurgie et de pharmacie pour préparer les médicamens dont les malades ont besoin , et les donner à propos. Vous ne nous laissez manquer d'aucun des meilleurs remèdes de France , et ils ont ici plus de force et de vertu qu'en France même. Enfin le bonheur que goûtent nos Néophytes , réunis ensemble dans un même lieu , n'ayant pu être ignoré d'un grand nombre de Nations Sauvages qui habitent la Guyane , ces bons Indiens me sollicitent continuellement , et me pressent d'envoyer chez eux des Missionnaires pour y faire des établissemens semblables à celui de *Kourou*. Quelle ample moisson , si nous avions assez d'ouvriers pour la recueillir !

Le grand nombre des familles qui composent la Peuplade , et dont les chefs sont encore jeunes , contribuent beaucoup au bon ordre et à la ferveur qu'on y voit régner. Depuis 23 ans que je me suis attaché à la Nation des Galibis , ils ont tous été sous ma conduite dès leur bas âge : leur piété est solidé , et c'est sur leurs exemples que se forment les nouveaux venus , qui presque sans y faire réflexion , se laissent entraîner

au torrent, et s'assujétissent avec moins de peine aux exercices ordinaires de la Mission.

Je vous l'ai déjà dit, mon Révérend Père, et je ne cesserai de le répéter, un Missionnaire ne fera jamais de fruit bien solide parmi ces barbares, s'il ne se fixe chez une Nation à laquelle il se consacre tout entier : il ne doit point s'écarter de ses Néophytes : quelqu'abandonnées que lui paraissent d'autres Nations qui l'environnent, il ne peut faire autre chose que de gémir sur leur malheureux sort, ou de leur procurer, s'il le peut, d'autres secours ; mais pour lui, il faut qu'il s'occupe sans cesse du soin de son troupeau, et qu'il lui rebatte continuellement les mêmes vérités, sans se rebuter ni de la chute des uns, ni du peu de ferveur des autres. Si je pouvais réunir sous un coup-d'œil les chagrins et les dégoûts que j'ai eus à essayer depuis que je travaille à la conversion des Galibis, vous en seriez étonné. C'est cependant ma persévérance qui a attiré les bénédictions de Dieu sur la Mission de *Kourou*, qu'on voit maintenant si bien établie, qu'elle a mérité l'attention particulière de Monseigneur le Comte de Maurepas, dont le zèle pour l'établissement de la Religion dans ces terres infidèles, et pour l'avancement de nos Colonies, nous fait ressentir chaque année des effets de la libéralité de notre grand Monarque. Une protection si puissante est bien capable de soutenir et d'animer les ouvriers Évangéliques dans les plus pénibles fonctions de leur ministère.

Après vous avoir parlé de la Mission de *Kourou*, il faut vous entretenir du nouvel établissement qui se forme à *Ouyapoc*, où je fis un voyage sur la fin de l'année dernière. En fouillant la terre pour les fondemens de l'Eglise qui y a été bâtie, nous fûmes fort surpris de trouver à quatre ou cinq pieds une petite médaille fort rouillée. Je la fis nettoyer, et j'y trouvai l'image de saint Pierre ; c'est ce qui me détermina à prendre ce Prince des Apôtres pour protecteur de la nouvelle Eglise. Mais comment cette médaille a-t-elle pu se trouver dans ces contrées ! Car enfin les Indiens n'ont jamais connu de médaille, ni de monnaie, et il ne paraît pas qu'aucun Chrétien ait jamais habité cette partie du nouveau monde. Je m'offre à vous l'envoyer, si vous croyez qu'elle mérite l'attention de vos savans antiquaires. Son type paraît être des premiers siècles du Christianisme.

Le Père Fauque est le premier Jésuite qui se soit établi à *Ouyapoc*. Vous connaissez son zèle pour la conversion de nos Sauvages, et le talent qu'il a de s'insinuer dans leur esprit. Mais sa santé qui s'affaiblit chaque jour, le met hors d'état de soutenir les fatigues inséparables des Missions Indiennes. Il fixera son séjour au fort d'*Ouyapoc*, où se trouvant comme au centre de toutes les Missions que nous espérons établir, il en aura la direction, et trouvera dans sa prudente économie de quoi fournir aux besoins des Missionnaires. Il est là comme environné de différentes Nations, et entr'autres

des *Maraones*, des *Maourios*, des *Tou-Koyanes*, des *Palikours*, des *Mayeres*, des *Karanariours*, etc.

A trois journées du fort, je séjournai au premier Carbet que je trouvai, et j'y eus de fréquens entretiens avec ceux de ces Sauvages qui savaient le Galibi. J'espère que la semence que je jetai, comme en passant, dans leurs cœurs, produira un jour des fruits de bénédiction.

De là je continuai ma route, et après deux jours de navigation au milieu des roches dont la rivière est semée, et des fréquens saults qui s'y trouvent, j'arrivai chez la Nation la plus reculée des *Pirious*, et où demeurent les Capitaines, dont deux entendent fort bien le Galibi. J'y trouvai le Père d'Ayma, logé dans une misérable hutte, vivant comme ces pauvres Sauvages, et passant la journée, partie à la prière, partie à l'étude de leur langue et à l'instruction des enfans. Deux Sauvages qui savent les langues de ces Nations, lui servaient d'interprètes. Il y a deux ans qu'il a fixé parmi eux son séjour. Il m'a parlé d'un vaste emplacement, où toutes ces Nations doivent se réunir; je l'ai vu et il est très-bien situé, mais il n'est pas du goût de tous les Indiens; ceux d'enbas trouvent qu'il est trop éloigné, parce qu'il est à une demi-journée de la rivière *Canopi*, et que, d'ailleurs, cette contrée est peu propre à la chasse et à la pêche. C'est pourquoi je convins avec les Capitaines, qu'on chercherait plus bas un autre empla-

cement qui fût au gré de toutes ces Nations, et que je viendrais moi-même y établir la Mission. Ils me promirent, de leur côté, d'y rassembler tous les Indiens qui leur sont soumis, d'abattre le bois nécessaire pour applanir le terrain, et d'y faire un plantage de cacao pour leur subsistance. Je leur ajoutai que je portais encore mes vues plus loin, et que mon dessein était d'établir une Mission chez les *Ouayes* et les *Tarrupis*, et une autre chez les *Aromayotos*; ils approuvèrent ce dessein, en m'assurant qu'ils enverraient de leurs gens chez ces Peuples, pour les disposer à seconder les bonnes intentions que j'avais pour eux. Enfin, je leur demandai quelques-uns de leurs Indiens qui sussent la langue Galibi, afin de m'apprendre la langue des *Pirious*, ce qu'ils m'accordèrent avec plaisir. Tout le loisir que je puis avoir, je l'emploie à faire des Grammaires et des Dictionnaires de toutes les langues Indiennes que j'ai apprises; j'abrègerai par-là bien du travail à ceux de nos Pères qui viendront partager nos travaux, ou nous remplacer après notre mort.

Il se présente une Mission bien plus importante à établir, et dont le projet est fort goûté de M. le Gouverneur et de M. l'Intendant de Cayenne. Un grand nombre d'Indiens, qui désertent les peuplades qu'ont les Portugais vers le fleuve des Amazones, viennent chaque jour chercher un asile sur nos terres, où, quoiqu'ils soient Chrétiens, ils se répandent de côté et d'autre, et vivent

sans aucun exercice de Religion. Une grande Mission Portugaise, établie à *Purukouaré*, a été presque abandonnée par les Indiens : cinquante de ces Sauvages, qui étaient sous la conduite des Révérends Pères Récollets, sont venus à *Kourou*. Je les ai trouvés bien instruits des vérités de la Religion, et il n'y a rien à craindre pour eux, tandis qu'ils demeureront dans notre peuplade. Mais que deviendront les autres qui mènent une vie errante ? Ne perdront-ils pas bientôt les sentimens de piété qu'on leur a inspirés ? Ceux même qui sont à *Kourou*, peuvent-ils y demeurer long-temps ? car le caractère de ces Nations, leurs mœurs, leurs coutumes, leur langage, sont entièrement différens des mœurs et du langage des Galibis, qui composent notre peuplade. Il y a même entr'eux je ne sais quelle antipathie, qu'on aurait peine à vaincre. Le dessein est donc d'établir sur la rivière d'*Aprouague*, une Mission qui ne sera composée que de ces Indiens fugitifs, tant de ceux qui se sont déjà réfugiés sur nos terres, que de ceux qui viendront dans la suite. La situation d'*Aprouague*, qui se trouve entre Cayenne et Ouyapoc, et à-peu-près à égale distance, est très-favorable. Il faudra leur accorder un vaste terrain, et ne donner retraite à aucun d'eux, qu'à condition qu'ils iront habiter cette Mission. Par ce moyen-là ils ne seront point exposés au risque de retomber dans leurs premiers déréglemens, ni au danger de périr de misère, faute de secours.

La

La Colonie recevra de grands avantages de cet établissement ; la mer est souvent difficile à tenir depuis la pointe d'*Aprouague* jusqu'à *Ouyapoc*. Il s'y fait de continuel naufrages, faute d'endroits où l'on puisse relâcher. Cette Mission sera l'asile où se retireront ceux qui voyagent, jusqu'à ce que le temps devienne favorable pour se remettre en mer.

D'ailleurs, on cherche à ouvrir un chemin pour aller par terre à la Colonie naissante d'*Ouyapoc*.

Les Indiens d'*Aprouague* rendront ce chemin praticable, et auront soin de l'entretenir. Enfin, ils seront d'un grand secours, soit pour la navigation, qu'ils entendent mieux qu'aucune autre Nation, soit pour défricher les terres, et pour construire des cases et des canots. On sait que quand ces Sauvages sont dispersés et errans dans les forêts, on n'en peut tirer aucun service ; au lieu que, quand ils sont rassemblés dans un même lieu, l'émulation se met parmi eux ; le gain qu'ils font et qui leur procure divers avantages, les rend actifs et laborieux.

Le champ est ouvert, mon Révérend Père ; il ne s'agit plus que de nous envoyer des ouvriers propres à le cultiver. Ce nouvel établissement demande un homme qui s'y livre entièrement, qui soit d'un zèle infatigable pour courir ces mers, et aller chercher ces Indiens errans et fugitifs, et qui ait de la facilité à apprendre les langues, sur-tout celles

des *Arouas* et des *Mariones*. Ce sont principalement ces deux Nations qui, se voyant inquiétées par les Portugais, se ressouviennent qu'elles ont été reçues autrefois dans l'alliance des Français, et viennent se réfugier chez leurs anciens amis. Je me repose entièrement sur votre zèle, dont vous nous donnez tant de preuves, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du Père Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville, de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, le 2 Juin 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LES lettres que vous nous faites l'honneur de nous écrire chaque année, respirent tout le zèle dont vous êtes rempli pour la conversion de nos pauvres Sauvages. Nous voudrions pouvoir y répondre par une égale activité dans le travail, auquel certainement nous ne nous refusons pas ; mais, comme

vous savez, le champ est vaste et très-inculte. Pour le défricher, il faut du temps, et un plus grand nombre d'ouvriers que nous ne sommes.

Cependant, grâces aux bénédictions du Seigneur, nous recueillons déjà des fruits abondans, qui nous assurent que nos espérances sont bien fondées pour la suite. La peuplade de *Kourou*, que le Père Lombard a formée, prend chaque jour de nouveaux accroissemens. Il n'y a point d'année qu'on n'y baptise plusieurs Catéchumènes; ces nouveaux venus se forment bientôt sur le modèle des anciens Fidèles. Les exemples de piété et de ferveur qu'ils ont devant les yeux, fixent leur inconstance naturelle, et les forcent, en quelque sorte, d'imiter les vertus dont ils sont témoins.

Le bel ordre qui s'observe dans cette peuplade, la variété des exercices, le soin qu'on prend de ces Néophytes, la paix, la tranquillité et le bonheur dont ils jouissent, tout cela n'a pas été ignoré des Nations les plus reculées. Six ou sept de ces Nations présentent depuis long-temps le Père Lombard de leur envoyer des Missionnaires qui leur procurent les mêmes avantages, et c'est ce que ce Père, dont vous connaissez le zèle, a extrêmement à cœur.

Pour moi, j'attends que le Père d'Auzilhac vienne me remplacer à *Ouyapoc*, et aussitôt je partirai pour ouvrir la Mission des *Palikours*. C'est la Nation la plus nombreuse de toutes celles qui sont aux environs

de cette contrée. Je suis déjà connu de ces Peuples , et je sens que j'en suis aimé.

Si l'on veut gagner le cœur et l'affection de nos Indiens , il faut s'armer de beaucoup de patience , pour supporter leurs grossièretés et leurs défauts , avoir avec eux un air ouvert et des manières aisées , et être sur-tout attentif aux occasions de leur rendre service. C'est par ces manières franches et officieuses que le Père Dayma s'est attiré l'amitié des *Pirious* , et les a rassemblés dans une peuplade au nombre de plus de deux cens ; cette Mission qu'il a établie sous l'invocation de saint Paul , deviendra en peu de temps très-florissante.

Dans le voyage que je viens d'y faire avec M. le Grand , Lieutenant d'une Compagnie de la Marine , nous trouvâmes sur notre route la Nation des *Caranes*. Ces bons Sauvages nous comblèrent d'amitiés et de caresses , et je suis persuadé qu'on n'aura nulle peine à les réunir avec les *Pirious*. Ces deux Nations parlent la même langue ; elles se ressemblent parfaitement dans leurs mœurs et dans leurs usages , et les familles de part et d'autre s'unissent volontiers par des alliances.

Ce qui me fit plaisir , fut de voir parmi eux une grande quantité d'enfans : cette jeunesse formée de bonne heure à la piété Chrétienne , se préservera plus aisément des vices ordinaires aux Sauvages , et conservera l'esprit du Christianisme plus constamment que leurs parens qui se sont convertis dans un âge déjà avancé.

En approchant de la nouvelle peuplade, j'admirai l'ardeur avec laquelle une soixantaine d'Indiens, hommes, femmes et enfans, travaillaient à défricher les terres de l'emplacement où l'on doit bâtir l'Eglise et le logement du Missionnaire. Pour peu qu'on connaisse le caractère indolent des Sauvages, et combien ils sont éloignés de tout travail tant soit peu pénible, on ne doutera point que cette vivacité et cette ardeur dont ils sont naturellement incapables, ne soit l'effet d'une grâce singulière de Dieu, qui leur inspire un courage si extraordinaire. Je louai le zèle qu'ils fesaient paraître pour élever ce saint édifice en l'honneur du vrai Dieu; je leur promis qu'aussitôt que l'Eglise serait achevée je viendrais les revoir, et que j'amènerais avec moi quelques Français pour leur servir de parrains lorsqu'ils seraient en état de recevoir le saint Baptême. C'est un honneur dont nos Indiens sont jaloux, parce qu'ils trouvent un petit avantage dans les libéralités de ceux qui les ont tenus sur les fonts baptismaux.

Enfin, nous arrivâmes sur le soir à la Mission de saint Paul: c'était un jour de réjouissance pour les Sauvages, temps où ils prennent leurs plus belles parures. Les hommes vinrent nous recevoir à la descente de nos canots, et nous conduisirent avec des démonstrations de joie extraordinaire à la case de leur Missionnaire. Les femmes ne le cédèrent point à leurs maris, et nous offrirent à l'envi divers rafraîchissemens.

Le lendemain nous visitâmes toutes les cases de ces bonnes gens , qui manquaient d'expressions pour nous témoigner leur amitié et leur reconnaissance. Je ne vous dissimulerai pas , mon Révérend Père , que je portais secrètement envie au Père Dayma du bonheur qu'il a de travailler à la conversion de ces peuples ; je ne les quitterai qu'à regret , lorsqu'après avoir demeuré trois jours avec eux , il fallut nous séparer.

Lorsque le Père Dayma aura gagné et réuni dans le même lieu le reste des *Pirious* dispersés çà et là dans les forêts , il sera chargé d'une Peuplade aussi nombreuse qu'elle le peut être dans ce lieu-là , eu égard à ce que les terres sont capables de rapporter pour la subsistance de ses habitans.

Je vous ai parlé dans d'autres lettres du grand Capitaine *Ananpiaron* , que la mort nous enleva il y a peu d'années. J'ai entretenu plusieurs fois ses deux fils qui s'appellent *Yaripa* et *Yapo*. L'un et l'autre paraissent très-affectionnés à la Religion et aux Missionnaires. Ils m'ont appris que le Capitaine des *Ouayes* , qui habite le haut du *Camopi* , a dessein de s'approcher de nous , et de descendre jusqu'à l'embouchure de cette rivière. S'il persiste dans sa résolution , comme il y a lieu de le croire , nous pourrons placer là une Mission qui sera composée de ceux de cette Nation , auxquels se joindront les *Turoupis* , les *Acoquas* , les *Palanques* et les *Noragues*.

Quoique cette Mission , placée à l'embou-

chure du *Camopi*, doit être d'un grand secours à celle de saint Paul, dont elle retirera pareillement de grands avantages, je ne cesse pas de tourner mes vues du côté des *Palikours*, et j'irai incessamment reconnaître leur pays.

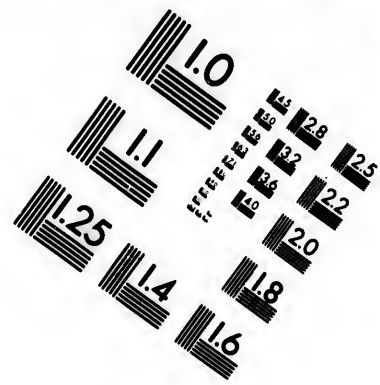
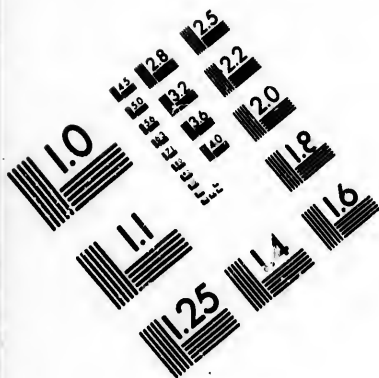
On m'a déjà fait une peinture très-désagréable de sa situation et de la persécution qu'on a à souffrir des *maringouins* dont toutes ces terres sont couvertes. Je choisirai l'endroit le moins incommode pour y fixer notre demeure. Mais je crois qu'il faudra établir dans cette contrée deux Missions, parce que les *Palikours*, les *Mayets* et les *Caranarious* qui occupent notre côte, du côté des Amazones, sont des Nations trop nombreuses, pour être rassemblées dans le même lieu.

De là nous passerons chez les *Itoutanes*. Ces Indiens sont à tout moment dans la crainte de tomber entre les mains des Portugais : on les réduira plus aisément que les autres Sauvages d'alentour, parce qu'ils ont eu moins de commerce avec les Européens.

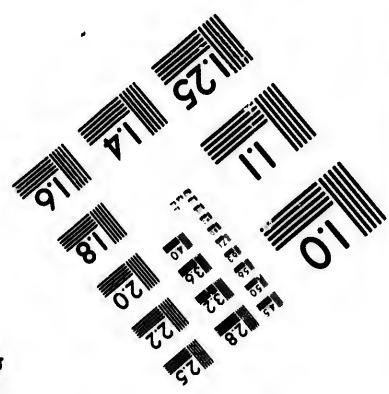
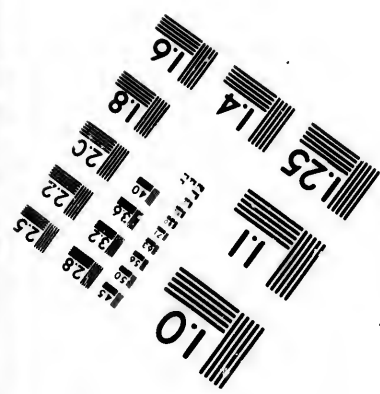
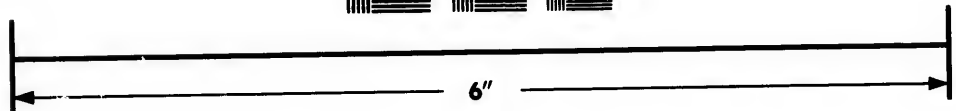
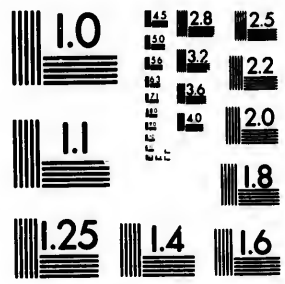
En nous avançant ainsi peu-à-peu au large, nous pourrons embrasser toute la Guyane Française, c'est-à-dire, le continent qui est depuis les Amazones jusqu'à *Maroni*. Peut-être même que la découverte de toutes ces terres deviendra très-avantageuse à la Colonie.

Lorsque ces Missions seront toutes formées, nous espérons en établir encore une autre à l'embouchure de cette rivière d'*Ouyapoc*, en y réunissant les *Tokoyènes*, les *Mu-*



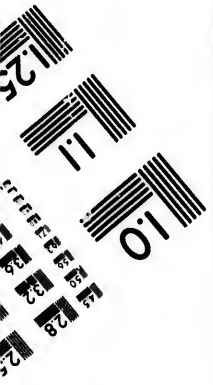


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



raones et les *Maourious* nos voisins. Vous savez déjà que les *Galibis* de *Sinamari* sont dans les plus favorables dispositions à l'égard des Missionnaires.

Voilà, comme vous voyez, mon Révérend Père, une grande moisson : plus elle est difficile à recueillir, plus elle animera le zèle des ouvriers Evangéliques. Ces Sauvages, tout grossiers, tout barbares qu'ils sont, ont été rachetés du sang de Jésus-Christ. Que ce motif est puissant pour nous soutenir dans nos peines et dans nos fatigues !

Je ne prétends rien dissimuler à ceux qui se sentent pressés de venir partager nos travaux, ils auront affaire à des peuples qui n'ont rien que de rustique et de rebutant dans leurs personnes, gens sans lois, sans dépendance, sans politesse, sans éducation, en qui l'on ne trouve nulle teinture de Religion, et qui n'ont pas même les premiers principes des vertus morales ; en un mot, à de vrais Sauvages qui semblent n'avoir de l'homme raisonnable que la figure : mais en cela même ne sont-ils pas plus dignes de notre compassion et de notre zèle ?

On ne dira pas que je donne de nos Sauvages un portrait flatté ; mais en même-temps je ne puis m'empêcher d'avouer qu'un Missionnaire qui travaille à leur conversion, trouve bien des avantages qu'il n'aurait pas chez d'autres Nations Infidèles. Ici il n'a ni idolâtrie à détruire, ni idole à renverser ; il est à l'abri des persécutions auxquelles on doit s'attendre ailleurs de la part des puis-

sances idolâtres ; ses instructions trouvent des cœurs extrêmement dociles , et l'on n'a jamais vu aucun Sauvage former la moindre difficulté sur les vérités qui lui sont annoncées. Enfin , il recueille en paix le fruit de ses sueurs et de ses travaux ; car bien qu'il soit vrai que dans le nombre de ces Néophytes qu'on a convertis à la Foi , il s'en trouve de tièdes et de languissans , il n'est pas moins vrai qu'on en voit un grand nombre qui conservent jusqu'à la mort un fond admirable de piété , et qui , par leur assiduité à la prière , et dans tous les autres exercices d'une vraie dévotion , font paraître autant de ferveur qu'on en remarque en Europe parmi nos plus fréquens Congréganistes.

Parmi les Nations polies et civilisées , un Missionnaire a souvent à se précautionner contre les atteintes de la vaine gloire , et contre les retours de l'amour propre. Il n'a pas ici à craindre de semblables écueils , où viendrait se perdre le mérite de tous ses travaux ; il passe sa vie dans l'obscurité , au milieu des bois , n'ayant que Dieu pour témoin de ses ennuis , de ses souffrances , de ses sueurs et de ses fatigues. Ah ! qu'il est doux , mon Révérend Père , qu'il est consolant pour un ouvrier de l'Évangile , dont les vues sont bien épurées , de n'avoir que Dieu au milieu de ces régions barbares , auquel il puisse avoir recours , de s'entretenir familièrement avec lui , de lui découvrir ses peines , de n'attendre de secours que de lui seul ; et d'être comme en droit de lui dire : vous seul , ô mon Dieu ,

vous êtes mon unique refuge , mon soutien , mon espoir , ma consolation , ma joie , en un mot , mon Dieu et mon tout ! *Deus meus et omnia*. Je me recommande à vos saints sacrifices , et suis avec respect , etc.

LETTRE

Du Père Fauque , Missionnaire de la Compagnie de Jésus , au Père de la Neuville , de la même Compagnie , Procureur des Missions de l'Amérique.

A Ouyapoc , ce 20 Septembre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE ,

La paix de N. S.

Je vous ai annoncé dans plusieurs de mes lettres le voyage que je projetais de faire chez les *Palikours* ; mais des embarras imprévus , et de fréquens accès d'une fièvre bizarre et opiniâtre , me l'ont fait différer jusqu'au mois de Septembre de l'année 1735. Ce fut donc le 5 de ce mois que je m'embarquai dans un petit *couillara* ; c'est un tronc d'arbre creusé dont une extrémité se termine en pointe. Je descendis la rivière d'*Ouyapoc* , dans cette espèce de canot , qui ne peut porter que cinq à six personnes , et

je profitai ensuite de la marée pour entrer dans la rivière de *Couripi*, que nous remontâmes jusqu'à ce que la mer fût à flot. Nous mouillâmes alors, et comme les bords de cette rivière sont impraticables vers son embouchure, il me fallut prendre le repos de la nuit dans mon canot.

Aussitôt que la mer commença à monter, nous nous mîmes en route, et vers les sept heures du matin, nous laissâmes à notre droite la rivière de *Couripi*, pour entrer dans celle d'*Ouassa*. Vers le midi, je trouvai l'embouchure du *Roucaoula*, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour; et comme la marée ne se faisait presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller; mais la nuit nous ayant surpris avant que nous pussions gagner aucune habitation, il fallut la passer encore dans notre petit canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer.

Entre trois et quatre heures du matin, nous aperçûmes du feu sur l'un des bords de la rivière. C'étaient quelques Indiens qui campaient là, et qui revenaient de chez leurs parents, établis près d'une grande crique (1), qu'on nomme *Tapamourou*, dont je parlerai plus bas. Après un court entretien que j'eus avec eux, je continuai ma route, et je fus fort surpris de ne point trouver ce jour-là d'habitations de Sauvages. Je savais néan-

(1) C'est ainsi que dans le Pays on appelle les petites rivières.

moins qu'il y en avait plusieurs répandues de côté et d'autre ; mais outre que ceux qui m'accompagnaient , ignoraient le chemin qui y conduit , il m'aurait été impossible d'y pénétrer , parce que les marais qu'il faut traverser étaient presqu'à sec.

Comme la nuit approchait , je craignais fort d'être encore obligé de la passer dans mon canot , mais heureusement nous aperçûmes deux Indiens qui étaient à la pêche. Nous courûmes sur eux à force de rames ; et eux qui nous prenaient pour des coureurs de bois , fuyaient devant nous de toutes leurs forces , et nous eûmes bien de la peine à les atteindre. Nous les joignîmes enfin , et ils furent agréablement surpris de trouver dans moi toute la tendresse d'un père. Leur rencontre ne me fit pas moins de plaisir , surtout lorsqu'ils me dirent que leur demeure n'était pas fort éloignée. Ils m'y conduisirent , et le lendemain , fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge , j'eus le bonheur d'y offrir le saint sacrifice de la Messe.

Dès que l'aube du jour commença à paraître , je dressai mon autel , et je le plaçai hors de la case , afin que de tous les côtés , on pût aisément me voir célébrer les saints Mystères. C'était une nouveauté pour ces peuples , sur-tout pour les femmes et les enfans , qui n'étaient jamais sortis de leur Pays. Aussi se placèrent-ils de telle sorte , qu'il ne leur échappa pas la moindre cérémonie , et ils assistèrent à cette sainte action

avec une modestie et une attention qui me charmèrent.

Vous jugez bien, mon Révérend Père, que la conversion de nos Indiens fut le principal objet de mon attention dans le temps du Sacrifice : me trouvant au milieu de ce peuple infidèle, devais-je appliquer à d'autres le fruit et le mérite de l'Hostie sainte que j'offrais à Dieu ? Je conjurais donc le Père des lumières d'envoyer au plutôt à ces Nations infortunées les secours dont elles sont privées depuis tant de siècles, et qui ne sont dans l'égarement, que parce qu'elles n'ont personne qui leur enseigne la voie du salut. Je fis la même application de toutes les autres Messes que je dis pendant mon voyage, et ma consolation est d'apprendre qu'un nombre de dignes ouvriers se préparent à venir cultiver cette abondante portion de la vigne du Seigneur.

Je me rendis de là chez mon *Banaré*. C'est le nom qui se donne, parmi les Indiens, à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits présens qu'on se fait mutuellement. Il n'omit rien pour me retenir le reste du jour ; mais je ne pus lui donner cette satisfaction, parce que j'avais dessein de me rendre chez le Capitaine de toute la Nation, auquel M. des Rovers, Chevalier de saint Louis, et Commandant pour le Roi dans ce poste, a donné, depuis environ deux ans, un brevet avec la canne de Commandement. Cette canne est un jonc orné d'une pomme d'ar-

gent, aux Armes de France, qui se donne, de la part du Roi, aux Capitaines des Sauvages. *Youcara* (c'est le nom de ce Capitaine) est, je crois, le plus âgé de tous les *Palikours*. Comme je l'avais vu plusieurs fois à *Ouyapoc*, et que je lui avais souvent promis de l'aller voir chez lui, il me parut charmé que je lui eusse tenu enfin parole, et il n'oublia rien pour me dédommager de toutes les fatigues que j'avais eu à essuyer les jours précédens. Il me parut fort empressé à donner sur cela ses ordres à ses *Poitos*, c'est-à-dire, à ceux de sa dépendance, et sur-tout aux femmes, auxquelles appartient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part et d'autre, j'entrai d'abord en matière sérieuse, et je lui dis que nous songions efficacement à nous établir parmi eux, pour leur procurer le bonheur d'être Chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit surnaturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliai pas la protection qu'ils auraient contre les vexations de ceux qui vont en traite, car je savais les sujets de mécontentement qu'il avait sur cet article, et qui lui tenaient à cœur. Comme il n'entend pas trop bien la langue *Galibi*, dans laquelle je lui parlais, il me répondit qu'il ferait venir un Interprète pour m'expliquer ses véritables sentimens. L'Interprète arriva le lendemain matin, et après une courte répétition que je fis de ce que je lui avais

dit la veille , il me répondit que sa Nation serait charmée d'avoir des Missionnaires , et qu'ils ne viendraient jamais aussitôt qu'elle le souhaitait.

Nous délibérâmes alors sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer la Mission ; mais comme je n'avais pas encore parcouru les rivières de *Roucaqua* , et de *Tapamourou* , je ne pouvais guères juger quel terrain méritait la préférence. Maintenant que je les ai parcourues , je crois qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez *Youcara* , jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure est presque tout-à-fait à la source de l'*Ouassa* , d'où l'on peut en un jour entrer dans le *Cachipour* , par la communication d'une petite *Crique*. Je crois même qu'il y aura là beaucoup moins de *Maques* : c'est un insecte assez semblable aux cousins ; mais beaucoup plus gros , et dont l'extrémité des pieds est blanche. Cela seul mérite ; je vous assure , quelque attention ; car vous ne sauriez vous imaginer combien cette espèce d'insecte est incommode en certaines saisons de l'année. Il y en a quelquefois une si grande quantité , que pour prendre son repas , il faut se retirer dans quelque coin , un peu à l'écart , souvent même on est obligé de manger en se promenant ; c'est ce qui rend ce Pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens , pour se garantir de ces importuns insectes , se font des cases , au milieu de l'eau dans des marais fort éloignés de la terre , où ces petits animaux ne trou-

vant ni arbres, ni herbes aux environs pour se reposer, ne pénètrent guères, du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la Tocaye; c'est une case écartée dans les bois, qui ressemble à une glacière; ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, et sans bruit, de crainte que ces insectes ne les suivent; car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, et où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher, de peur d'y être étouffé: vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une chambre fermée hermétiquement, où respirent, pendant toute une nuit, trente ou quarante Indiens.

Je passai le Jeudi et le Vendredi chez *Youcara*. C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des Etrangers, sans cependant jamais y rien prendre. Notre Capitaine ayant visité le panier où je portais mon petit meuble, me demanda ce que contenait une phiole qui était remplie d'eau bénite: je lui répondis que c'était une eau dont les Chrétiens se servaient pour chasser le démon, pour guérir les malades, etc. Il me pria d'en mettre sur quelques enfans qui languissaient depuis long-temps dans son Carbet: je les fis approcher, et je leur fis le signe de la croix sur le front avec cette eau. Dieu en fut glorifié, car j'appris, peu de jours après, qu'ils jouissaient d'une santé parfaite.

Je trouvai dans ce Capitaine des dispositions très-favorables au Christianisme, que

je le pressais d'embrasser : en nous quittant, nous convinmes que, dans trois jours, il viendrait me joindre à l'embouchure du *Tapamourou*, où j'allais, et me confier deux jeunes Indiens que j'avais choisis chez lui, pour les conduire à *Kouro*, et les mettre en apprentissage de Chirurgie. Il ne manqua pas au rendez-vous ; mais, comme je ne pus pas m'y rendre aussi exactement que lui, il planta une croix sur l'un des bords de la *Crigue*, pour me donner une preuve de son arrivée ; après quoi, il revira de bord. Heureusement les Indiens de ma suite ayant sonné du cor, il jugea que je n'étais pas loin, et il s'arrêta pour m'attendre. Je vous avoue, mon Révérend Père, que je fus extrêmement surpris lorsque je vis le signe de notre rédemption, arboré sur les bords de cette petite rivière, où je n'avais rien aperçu trois jours auparavant, et j'avais peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un Sauvage. Il me dit qu'il l'avait vu pratiquer ainsi autrefois à quelques Français, dans les voyages qu'il avait faits avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu et imité ce trait de leur piété.

Pour revenir au *Tapamourou*, je ne pus gagner les cases des Indiens que bien avant dans la nuit du Samedi au Dimanche, bien qu'on m'eût fait espérer que j'y arriverais en plein jour. La principale cause de ce retardement fut que nous trouvâmes le lit de cette petite rivière tout couvert d'herbes ; et d'une espèce de roseaux, sur lesquels il fallut se pousser à force de *Tacaré* ; c'est

une perche fourchue , dont on se sert en guise de harpon. Cette manière de naviguer est très-fatigante , et demande beaucoup de temps. On est sujet à cet inconvénient dans les rivières peu fréquentées , parce que les halliers des deux bords venant à se joindre, font une espèce de barrière qui arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable, qu'on fait des lieues entières où il semble qu'on soit sur une prairie flottante , tandis qu'on a au - dessous de soi trois ou quatre brasses d'eau. Mon inquiétude était de nous voir obligés à passer encore la nuit dans notre canot , où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les crocodiles dont nous étions environnés. Toutes ces rivières en foisonnent, et c'est ce qui contribue principalement à former l'embarras dont je viens de parler ; car ces animaux , extrêmement voraces , en poursuivant les petits poissons dont ils se nourrissent , arrachent beaucoup de joncs qui suivent ensuite le courant, et qui , venant à s'accrocher les uns les autres , couvrent toute la surface de l'eau.

Dans l'embarras où je me trouvai , je fis sonner de temps en temps du cor , afin d'avertir les Sauvages de venir au - devant de nous ; mais ils ne portent pas jusques-là leur politesse : tout ce qu'ils firent , fut de nous apporter du feu à la descente de notre canot. Je bénis Dieu de bon cœur de me voir enfin à terre ; je n'étais pas pourtant au bout de mes peines. Après avoir marché environ cent

pas, nous trouvâmes un grand marais, qu'il fallut traverser pour se rendre au Carbet. Les Indiens mettent d'ordinaire sur ces espèces d'étangs, des troncs d'arbres qui se joignent bout-à-bout, et qui forment une espèce de pont, sur lequel ils courent comme des singes. Je voulus les imitez, à la faveur d'un tison de feu qu'on faisait flamber devant moi pour m'éclairer; mais soit que ma chaussure fût moins flexible que les pieds de mon guide, soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui, je tombai au second pas que je fis, et j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes; le coup que je me donnai sur le côté gauche fut si violent, que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le marais même, au risque d'être mordu des serpens, et j'arrivai enfin au gîte, sans autre inconvénient que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai là une grande et vaste case; comme elle était environnée de marais et de terres noyées, et que le temps des *maques* n'était pas encore passé, tous les habitans du lieu, et ceux même de ma suite, m'abandonnèrent pour aller coucher dans la *tocaye*. Je vous avoue, mon Révérend Père, que, pendant cette nuit où je me voyais tout seul, j'eus bien des pensées effrayantes, malgré tous les motifs de confiance en Dieu, que je ne cessais de me rappeler à l'esprit. Si quelque Sauvage, me disais-je, pour enlever le peu que tu as, venait maintenant t'égorger:

si quelque tigre ou quelque crocodile se jetait sur toi pour te dévorer ; car quelles horreurs n'inspirent pas les ténèbres d'une nuit obscure, sur-tout dans un pays barbare ? Le lever de l'aurore vint enfin calmer mes inquiétudes, et après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe, j'allai visiter quelques habitations du voisinage.

J'entrai dans une case haute, que nous appelons *Soura* en langage *Galibi* ; m'entretenant avec ceux qui l'habitaient, je fus tout-à-coup saisi d'une odeur cadavéreuse ; et comme j'en témoignai ma surprise, on me dit qu'on venait de déterrer les ossemens d'un mort, qu'on devait transporter dans une autre contrée, et l'on me montra en même-temps une espèce d'urne qui renfermait ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avais vu ici, il y a trois ou quatre ans, deux *Palikours*, lesquels étaient venus chercher les os d'un de leurs parens qui y était mort. Comme je ne pensais pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion, et ces Sauvages me répondirent que l'usage de leur Nation était de transporter les ossemens des morts dans le lieu de leur naissance, qu'ils regardent comme leur unique et véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son père Jacob ; et je dois vous dire en passant, que nous remarquons parmi ces Peuples tant de coutumes du peuple Juif, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon canot, je trouvai deux cases de *Caranariours*. Ce sont des Indiens qui poussent encore plus loin que les autres Sauvages, le dénuement de toutes choses. Ils n'ont pas même de plantage ; les graines des plantes et des arbres, ou le poisson, font leur nourriture ordinaire. La cassave, qui est un gâteau fait de la racine de manioc, et la boisson ordinaire des Sauvages, qui se fait de la même racine, sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer, ils font une pêche abondante, et ils portent leurs poissons chez les *Palikours*, qui leur donnent du manioc en échange. Les *Palikours* ont pris sur eux un tel ascendant, qu'ils en font en quelque sorte leurs esclaves ; c'est-à-dire, qu'ils s'en servent pour faire leurs abatis, leurs canots, leur pêche, etc. ; souvent même ils leur enlèvent de force le peu de traite qu'ils font chez les Français, lorsqu'ils travaillent pour eux.

Ce que cette Nation a de singulier, c'est que presque tous ceux qui la composent, hommes et femmes, sont couverts d'une espèce de lèpre, c'est-à-dire, que leur épiderme n'est qu'une dartre farineuse, qui se lève comme par écailles. Je vous avoue qu'on ne peut guère rien voir de plus affreux ni de plus dégoûtant. On trouve, parmi les *Palikours*, une autre Nation, de cette espèce, qu'on nomme *Mayets* ; nous serons apparemment obligés de bâtir pour eux une Eglise particulière ; parce que leur lèpre,

qui flue de temps en temps, répand une odeur si désagréable, que les autres Indiens ne pourraient pas s'y accoutumer. Ce sont pourtant des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ, qui animent des corps si hideux, et qui, par-là, méritent tous nos soins. Prions le Seigneur qu'il remplisse de son esprit ceux qui seront employés à leur conversion.

Je sortis le Lundi du *Tapamourou*, et je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords de l'*Ouassa* ; il me fallut y coucher encore le lendemain, parce que, m'étant avancé jusqu'au milieu d'une crique qui conduisait à d'autres habitations, l'eau qui y manquait, m'obligea de retourner sur mes pas. Le Mercredi j'arrivai chez un Indien nommé *Coumarouma*, qui m'avait invité à l'aller voir, et qui m'avait même offert son emplacement pour y établir une Mission ; mais il n'est pas, à beaucoup près, si convenable que le haut de l'*Ouassa* dont j'ai parlé. Comme cet Indien était venu à *Kourou*, et avait été témoin de la charité des Missionnaires pour leurs Néophytes, nous nous entretenmes long-temps des mesures qu'on pourrait prendre pour faire chez eux un établissement. Je lui dis, entr'autres choses, que les *Pyayes*, qui sont une espèce d'Enchanteurs et de Magiciens, étaient entièrement bannis de la Mission du Père Lombard, et que je n'en connaissais qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai : il le connaissait ; et sachant qu'il était borgne : « Quoi !

» me dit-il en riant, un tel est *Pyaye* ? Et
 » comment peut-il voir le Diable, n'ayant
 » qu'un œil » ? Cette plaisanterie de sa part me
 fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me con-
 firma ce que je savais déjà, que les *Palikours*
 ne peuvent souffrir ces sortes de Jongleurs :
 aussi les ont-ils tous fait périr ; et il n'y a pas
 long-temps qu'une troupe de femmes en
 tuèrent un qui était de la Nation des *Cara-*
narious, parce qu'elles le soupçonnèrent de
 vouloir exercer sur elles son art magique.

Le Jeudi j'allai coucher à l'embouchure
 du *Roucaoua*, dans l'espérance de gagner
 le lendemain de bonne heure quelques habi-
 tations de Sauvages : mon attente fut trom-
 pée, et il fallut coucher dehors cette nuit-là ;
 cependant, ne pouvant me résoudre à dor-
 mir dans le canot, nous mîmes pied à terre ;
 et nous suspendîmes, comme nous pûmes,
 nos hamacs (1) parmi les joncs et les brous-
 sailles ; et le lendemain Samedi, après avoir
 navigué toute la matinée avec beaucoup de
 peine et de fatigues, nous découvrîmes enfin
 des abatis de bois, et, peu de temps après,
 des cases de Sauvages. J'en connaissais plu-
 sieurs que j'avais vus au fort, et ils me reçurent
 fort bien. Je dis la Messe le lendemain,
 et ce fut un grand sujet de satisfaction, sur-
 tout pour les femmes, les jeunes gens et tous
 ceux qui n'avaient jamais vu célébrer nos
 saints Mystères. Je leur en fis une explica-

(1) Lit portatif fait d'un tissu de coton large de sept
 à huit pieds.

tion succincte , avec un petit discours sur la nécessité d'embrasser la Foi pour entrer dans la voie du salut. J'employai le reste de la journée et le Lundi suivant à parcourir les carbets épars de côté et d'autre. J'y rencontrai un déserteur d'une des Missions Portugaises, qui sont sur les bords du fleuve des Amazones ; il était venu s'établir là avec toute sa famille. Ce bon homme me fit une politesse à laquelle je n'avais pas lieu de m'attendre, et qui me fit connaître le soin qu'ont les Portugais de civiliser les Sauvages qu'ils rassemblent. Du plus loin qu'il m'aperçut, il vint au-devant de moi, tenant à la main une petite baguette dont il se servait pour secouer la rosée des herbes qui bordaient le sentier par où je passais, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que puisque je prenais la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le Mardi, je retournai sur mes pas, et j'allai chez des Sauvages que je n'avais pu voir en entrant dans la rivière de *Roucaoua*. Depuis que je suis dans ce pays, et que je fréquente les Sauvages, je n'en ai point vu de si sales, ni de si malproprement logés ; aussi le lendemain, dès que j'eus dit la Messe, nous débarquâmes pour nous rendre à l'embouchure du *Couripi*. Quoiqu'il n'y ait point d'Indiens établis sur cette rivière, j'aurais bien voulu avoir le temps de la remonter, pour examiner le terrain, ayant oui dire qu'il y avait vers sa source une vaste montagne nommée *Oucaillari*, où une Mission

serait

serait
Noë
L
guli
instr
eux.
frapp
mâle
berté
une
sent
devan
qu'ils
voir
épreu
plusie
mac,
fouett
à leur
nies a
L'a
vantag
sont e
tent q
espèce
fait d'
nomm
tout ce
où rès
qu'on
un usa
nature
pes à
croire
To

serait très-bien placée. Mais les fêtes de Noël me rappelaient à *Ouyapoc*.

Les *Palikours* ont des coutumes assez singulières, mais dont nous ne pouvons être instruits, que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frappèrent : la première est que les enfans mâles vont tout nus jusqu'à l'âge de puberté : alors on leur donne la *camisa* : c'est une aune et demie de toile, qu'ils se passent entre les cuisses, et qu'ils laissent pendre devant et derrière, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Ayant que de recevoir la *camisa*, ils doivent passer par des épreuves un peu dures : on les fait jeûner plusieurs jours, on les retient dans leur hamac, comme s'ils étaient malades, et on les fouette fréquemment ; cela, disent-ils, sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées, ils deviennent hommes faits.

L'autre coutume qui me surprit bien davantage, c'est que les personnes du sexe y sont entièrement découvertes : elles ne portent que jusqu'au temps de leur mariage une espèce de tablier d'environ un pied en carré, fait d'un tissu de petits grains de verre, qu'on nomme *rassade*. Je ne sache point que dans tout ce Continent il y ait aucune autre Nation où règne une pareille indécence. J'espère qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison et à la pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des jupes à toutes les femmes, et il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront, car j'en

ai déjà vu quelques-unes en porter ; elles seront bien plus honnêtement couvertes qu'avec leur tablier. Nous avons aux environs de ce fort une petite Nation qui se nomme *Tocoyenes*, où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu-à-peu nous amènerons nos Chrétiens à s'habiller totalement. Outre la plus grande décence, nous leur procurerons un autre avantage, c'est qu'en leur faisant naître des besoins, ils en deviendront plus laborieux, et seront par-là moins exposés aux tristes suites de l'oisiveté. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, etc.

L E T T R E

Du Père Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Neuville de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.

A Ouyapoc, ce 20 Avril 1758.

M O N R É V É R E N D P È R E ,

La paix de N. S.

Les lettres qui me sont venues d'Europe en différens temps, et de diverses personnes, me donnent lieu de croire qu'on n'y a pas une idée assez juste de cette Mission, ni

du
sic
gin
bo
en
de
vei
vic
de
de
croi
auc
aprè
don
C
Réve
form
ces
qu'il
de bo
on p
de l'
l'hon
sionn
s'info
qui lu
et il
par d
joint
de cer
prend
et apr
de fré
sacren

du genre de travaux que demande la conversion de nos Sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les villes et les bourgades, à-peu-près comme il se pratique en Europe, où de zélés Missionnaires, par de ferventes prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, et d'affermir les justes dans les voies de la piété. D'autres, qui sont plus au fait de la situation de cette partie du monde, croient qu'un Missionnaire, sans se fixer dans aucun endroit, court sans cesse dans les bois après les Infidèles, pour les instruire et leur donner le Bâptême.

Cette idée, comme vous le savez, mon Révérend Père, n'est rien moins que conforme à la vérité. Etre Missionnaire parmi ces Sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible, pour en former une espèce de bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu-à-peu aux devoirs de l'homme raisonnable, et aux vertus de l'homme Chrétien. Ainsi, quand un Missionnaire songe à établir une peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la Nation qui lui est échue en partage; il s'y transporte, et il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manières affables et insinuanes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur langue, s'il ne la sait pas encore, et après les avoir préparés au Bâptême par de fréquentes instructions, il leur confère ce sacrement de notre régénération spirituelle.

er; elles
couvertes
aux envi-
n qui se
mes sont
peu nous
ler totale-
nce, nous
ge, c'est
ns, ils en
ront par-là
e l'oisiveté.
spect, etc.

de la Com-
la Neuville
ocureur des

Avril 1758.

È R E,

es d'Europe
es personnes,
on n'y a pas
Mission, ni

Il ne faut pas croire que tout soit fait alors, et qu'on puisse les abandonner pour quelque temps. Il y aurait trop à craindre qu'ils ne retournassent bientôt à leur première infidélité ; c'est la principale différence qu'il y a entre les Missionnaires de ces contrées, et ceux qui travaillent auprès des peuples civilisés ; on peut compter sur la solidité de ceux-ci, et s'en séparer pour un temps, au moyen de quoi on entretient la piété dans des Provinces entières ; au lieu qu'après avoir rassemblé le troupeau, si nous le perdions de vue, ne fût-ce que pour quelques mois, nous risquerions de profaner le premier de nos Sacremens, et de voir périr pendant ce temps-là tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc pas combien nous baptisons d'Indiens chaque année. De ce que je viens de dire, il est aisé de conclure, que quand une Chrétienté est déjà formée, on ne baptise plus guères que les enfans qui y naissent, ou quelques Néophytes, qui par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce Sacrement.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Père, ce que les Missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles ; la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque desir qu'aient les Supérieurs de pourvoir à leurs besoins ; les incommodités et les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire pour réunir ces barbares

en
ma
des
par
pas
men
avec
c'es
port
mul
niâ
tion
Sauv
faire
que
avoir
de sc
goûte
deven
Il
rend
de to
joie in
Dieu
côté
encor
plu
embra
la pra
nisme
en bie
amère
C'es
de fai

en un même lieu ; l'abandon général dans les maladies , et le défaut de secours et de remèdes. Ce n'est là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter de se voir éloignés de tout commerce avec les Européens , et d'avoir à vivre avec des gens sans mœurs et sans éducation , c'est-à-dire , avec des gens indiscrets , importuns , légers et inconstans , ingrats , dissimulés , lâches , fainéans , malpropres , opiniâtrément attachés à leurs folles superstitions , et pour tout dire en un mot , avec des Sauvages ? Que de violence ne faut-il pas se faire ! que d'ennuis , que de dégoûts à essayer ! que de complaisances forcées ne faut-il pas avoir ! combien ne doit-on pas être maître de soi-même ! Un Missionnaire pour se faire goûter de ses Sauvages , doit en quelque sorte devenir Sauvage lui-même.

Il faut pourtant vous l'avouer , mon Révérend Père , on est amplement dédommagé de toutes ces peines , non-seulement par la joie intérieure qu'on ressent de coopérer avec Dieu au salut de tant d'ames , qui ont toutes coûté le précieux sang de Jésus-Christ , mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces Infidèles qui , ayant une fois embrassé la Foi , ne se démentent jamais de la pratique exacte des devoirs du Christianisme. En sorte qu'il arrive en cela , comme en bien d'autres choses , que les racines sont amères et que les fruits sont doux.

C'est en suivant ce plan que nous venons de faire , le Père Bessou et moi , un assez

long voyage chez les Indiens, qui sont au haut des rivières d'*Ouyapoc*, et de *Camoppi*, afin de les engager à se réunir et à se fixer dans une bourgade, où l'on puisse facilement les instruire des vérités de la Religion. C'est un projet que j'avais formé il y a long-temps, et que je n'ai pu exécuter plutôt, parce que les *Palikoars*, et les Nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquelles je dois déférer, ont jugé qu'il ne fallait pas différer plus long-temps de travailler à la conversion des *Ouens*, des *Coussanis*, et des *Taroupis*, qui sont répandus le long de ces deux rivières. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 Novembre de l'année dernière pour me rendre à la Mission de Saint-Paul, où je devais m'associer le Père Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce village beaucoup plus nombreux qu'il n'était la dernière fois que j'y allai; outre plusieurs familles de *Pirious*, de *Palanques*, et de *Macapas*, qui s'y sont rendues de nouveau, la Nation des *Caranes* y est maintenant établie toute entière, et en fait un des plus beaux ornemens; car, de toutes ces Nations barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu.

Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'Eglise, où leur attention est extrême;

le temps qu'on emploie matin et soir à leur faire des Catéchismes réglés leur paraît toujours trop court ; il ne suffit pas même à plusieurs, et il faut que le Missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier, ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur, si peu conforme au génie et au caractère de ces Nations, me fait croire que la Chrétienté de saint Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de saint Paul, nous nous mîmes en route, le Père Bessou et moi, chacun dans notre canot. Dès la première journée je trouvai un fameux *Pyayes* (1), nommé *Canori*, qui s'est fort accrédité parmi les Sauvages, et avait eu l'audace, pendant une courte absence du Père Dayma, de venir dans sa Mission de saint Paul, et de faire ses jongleries tout autour de la case qu'il avait nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de savoir quelles avaient été ses intentions, mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens accoutumés de longue main à la perfidie et au mensonge. Ainsi, prenant le ton qui convenait, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettait en œuvre pour abuser de la simplicité d'un peuple crédule, en le menaçant que s'il approchait jamais de la peuplade de saint Paul, il y trouverait le châtiment que méritaient ses fourberies.

(1) Espèce d'Enchanteurs et de Magiciens.

Ce qui met en crédit ces sortes de *Pyayes*, c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens, sur-tout quand ils les voient attaqués de quelque maladie, qu'ils sont les favoris d'un esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade ; qu'ils vont monter au Ciel pour appeler cet esprit bienfaisant, afin qu'il chasse l'esprit malin, seul auteur des maux qu'il souffre ; mais pour l'ordinaire ils se font payer d'avance, et très-chèrement leur voyage. Ainsi, que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toujours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois nous entrâmes dans la rivière de *Camoppi*, environ sur les sept heures du matin, laissant la rivière d'*Ouyapoc* à notre gauche, et nous réservant à la monter à notre retour. Le *Camoppi* est une assez grande rivière, moins grande que l'*Ouyapoc*, mais beaucoup plus facile à naviguer. Il y a pourtant des saults en quantité ; nous en traversâmes un sur-tout le 15 qui était fort long, et très-dangereux quand les eaux sont grandes. Aussi ne s'avise-t-on guères de le franchir alors, principalement quand on a des marchandises ; on aime mieux faire des portages, quelque pénibles qu'ils soient, et c'est à quoi ne manquent jamais ceux qui vont chercher le cacao.

J'aurais peine à vous exprimer le profond silence qui règne le long de ces rivières ; on fait des journées entières sans presque voir, ni entendre aucun oiseau. Cependant cette solitude, quelque affreuse qu'elle pa-

raïsse d'abord , a je ne sais quoi dans la suite , qui dissipe l'ennui. La nature qui s'y est peinte elle-même dans toute sa simplicité , fournit à la vue mille objets qui la récréent. Tantôt ce sont des arbres à haute-futaie , que l'inégalité du terrain présente en forme d'amphithéâtre , et qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles et de leurs fleurs. Tantôt ce sont de petits torrens ou cascades , qui plaisent autant par la clarté de leurs eaux que par leur agréable murmure.

Je ne dissimulerai pas pourtant , mon Révérend Père , qu'un Pays si désert inspire quelquefois je ne sais quelle horreur secrète , dont on n'est pas tout - à - fait le maître , et qui donne lieu à bien des réflexions. Combien de fois me disais-je , dans mes sombres rêveries , comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de familles indigentes , qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté , de venir peupler ces vastes terres , qui , par la douceur du climat , et par leur fécondité , semblent ne demander que des habitans qui les cultivent ? Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage , c'est que les eaux étant basses et fort claires , nous vîmes souvent des poissons se jouer sur le sable , et s'offrir d'eux-mêmes à la flèche de nos gens , qui ne nous en laissèrent pas manquer.

Ce fut le 16 que nous nous trouvâmes aux premières habitations des *Ouens* ou *Onayes*. Ces pauvres gens nous firent un très - bon

accueilli ; toutes les démonstrations d'amitié dont un Sauvage est capable , ils nous les donnèrent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fimes de venir demeurer avec eux , pour les instruire des vérités Chrétiennes , et leur procurer le même bonheur qu'aux *Pirious*. Ils se regardaient les uns les autres , et marquaient leur étonnement de ce que , loin de leur rien demander , nous leur fisions présent de mille choses qui , en elles-mêmes , étaient de peu de valeur , mais dont les Sauvages sont fort curieux. Il n'y eut aucun d'eux qui ne promît de venir défricher des terres dans l'endroit que nous avons choisi , c'est-à-dire , dans cette langue de terre que forme le confluent des rivières d'*Ouyapoc* et de *Camoppi*. J'avais déjà jeté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai examiné de près , je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode , et plus propre à y établir une peuplade. Il plut également au Père Bessou , qui est destiné à gouverner cette peuplade , quand les Indiens y seront rassemblés.

Nous nous arrêtâmes le 17 , pour nous reposer ce jour-là , et pour renouveler nos petites provisions qui commençaient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite rivière nommée *Tamouri* , que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours , et marcher ensuite trois autres jours dans les terres , pour aller chez

une Nation qu'on nomme *Caïcoucianas*, dont la langue approche assez du langage *Galibi*, et est la même que celle des *Armagatous*. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres Infidèles; mais les eaux étaient trop basses, et ce n'était pas là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au Ciel, pour prier le Père des miséricordes de bénir les vœux que nous avons de les réunir aux autres Nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du Royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux ayant visité la Peuplade de saint Paul, ont été si contents de ce qu'ils y ont vu, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur rivière, pour se transporter au lieu où l'on fixera la nouvelle Mission, sur-tout si les *Armagatous* veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la Nation des *Ouens* doivent aller leur rendre visite, et les y inviter de ma part.

Ce jour-là même, à une heure après-midi, nous arrivâmes à l'habitation d'*Ouakiri*, Chef de toute la Nation des *Ouens*, qui souhaitait avec ardeur de voir un Missionnaire parmi ses *Poïtos*; c'est ainsi qu'on nomme les sujets d'un Capitaine Indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre qu'il y avait quatre mois que la mort l'avait enlevé. Il était enterré dans un spacieux *Tabout* (1) tout neuf, où nous passâmes la nuit. Ce que

(1) Espèce de Case.

j'y remarquai de singulier, c'est que la fosse était ronde, et non pas longue comme elles le sont d'ordinaire. En ayant demandé la raison, on me répondit que l'usage de ces Peuples était d'inhumer les cadavres comme s'ils étaient accroupis. Peut-être que la situation recourbée où ils sont dans leurs hamacs courts et étroits, a introduit cette coutume: peut-être aussi que la paresse y a bonne part; car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoi qu'il en soit, la Nation des *Ouens*, et le Missionnaire qui va travailler à leur conversion, ont fait une grande perte dans la personne d'*Ouakiri*. C'était un homme pleu de feu, ami des Français, aspirant au bonheur d'écouter nos instructions, et ayant plus d'autorité sur ceux de sa Nation, que n'en ont communément les Capitaines parmi les Sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'est pas irréparable; car nous nous sommes aperçus que ses enfans et son frère ont hérité de lui les mêmes sentimens.

Comme nous ne connaissons point d'autre Nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut songer au retour: nous descendîmes la rivière de *Camoppi*, et le 23.^e nous entrâmes dans celle d'*Ouyapoc*, quoique nos gens se fussent arrêtés quelques heures à chasser des *Cabiais*, que les *Pirous* nomment *Cabionaru*. C'est un animal amphibie, qui ressemble à un gros marcassin. On en tua deux dans l'eau à coups de fusil et de flèche. Cette chasse pensa nous coûter cher.

Comme on faisait boucaner cette viande pendant la nuit, selon l'usage des Indiens, dans le bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés brusquement par les cris des tigres, qui ne semblaient pas être éloignés : sans doute qu'ils étaient attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux qui les écartèrent.

Il s'en faut bien que les eaux de l'*Ouyapoc* soient aussi ramassées que celles du *Camoppi*. On trouve à tout moment dans l'*Ouyapoc*, des bancs de roches, des bouquets de bois, et des îlots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette rivière n'est-elle pas, à beaucoup près, si fréquentée que l'autre, et c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *Manipouris*, qui traversaient la rivière en des endroits où le chenal était plus découvert. Le *Manipouri* est une espèce de mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas ; à moins que la balle ou la flèche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toujours, sur-tout s'il peut attraper l'eau ; parce qu'alors il plonge, et va sortir au bord opposé du lieu où il a reçu la blessure que le chasseur lui a faite. Cette viande est grossière, et d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25, à notre droite, une petite rivière nommée *Yarouppi*. C'est là qu'on trouve la Nation des *Tarouppis*. Les eaux étaient si basses, qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé ; mais ce qui me consola un moment après,

c'est que j'ai lieu de croire que l'impossibilité où nous avons été de les voir, n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vu plusieurs de ces Indiens chez les *Ouens*, avec qui ils sont en liaison ; car ils se visitent souvent, en traversant les terres qui séparent l'*Ouyapoc* du *Camoppi*, et ils m'ont bien promis de faire connaître aux Chefs de leur Nation le sujet de notre voyage, en m'assurant qu'ils en auraient de la joie, et qu'ils entreraient aisément dans nos vues.

Dès le lendemain 26, nous arrivâmes chez les *Coussanis*, un peu avant le coucher du soleil : il y a apparence qu'ils n'étaient là que depuis peu de temps, car leurs cases n'étaient pas encore achevées. Ils nous dirent que le principal Capitaine et le gros de la Nation s'étaient enfoncés dans les bois, pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent guères, chaque année, de faire des excursions vers le haut des rivières qui se déchargent dans le grand fleuve des *Amazones*, soit pour ramasser du cacao, de la salse-parcille, et du bois de crabe, qui est une espèce de canelle, soit pour faire des recrues de Sauvages, et les rassembler, comme nous faisons, dans des peuplades : mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais, fait justement soupçonner qu'ils en sont traités avec trop de dureté.

Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le 27 nous allâmes visiter deux autres Carbets assez éloignés, et où il y avait un bon nombre de ces Indiens : c'est tout ce

que nous trouvâmes de la Nation des *Cous-sanis*. Leur accueil fut assez froid ; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eu jusqu'ici avec les Français , et à la disette extrême dans laquelle ils vivent ; jusques-là que je remarquai plusieurs femmes qui , faute de rassade , n'avaient pas même le tablier ordinaire , que les personnes du sexe ont coutume de porter. Leur misère excita notre compassion ; et comme nous étions au bout de notre course , n'y ayant point d'Indiens au-delà , nous leur distribuâmes libéralement la plus grande partie de la traite qui nous restait. Cette libéralité ne contribuait pas peu à gagner leur confiance ; ils nous parlèrent avec ouverture de cœur , et se déterminèrent sans peine à se fixer dans le lieu que nous avons choisi pour y établir une peuplade. Depuis ce temps-là deux des plus considérables de cette Nation sont venus me voir à *Ouyapoc* ; plusieurs autres sont allés danser chez les *Pirious*. Lorsque , parmi ces barbares , une Nation va danser chez une autre , c'est la plus forte preuve qu'elle puisse donner de son amitié et de sa confiance. Ainsi , cette démarche des *Cous-sanis* , est un témoignage certain de l'estime qu'ils font des *Pirious* ; depuis qu'ils sont sous la conduite d'un Missionnaire. Après avoir ainsi confirmé toutes ces Nations dans la résolution où elles paraissent être d'embrasser le Christianisme , nous pensâmes à notre retour , et nous arrivâmes le 3 Décembre à la Mission de saint Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuses dispositions que nous avons trouvées dans ces Nations sauvages : car c'est déjà beaucoup gagner sur des esprits si légers et si inconstans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, et de se transporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme se font parmi eux ces sortes de transmigrations. Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres, ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, et ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches de manioc, car cette racine vient de bouture. Lorsque le manioc est mûr, c'est-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur première demeure et viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussitôt qu'ils s'y sont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, et plantent leur manioc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant les trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plupart meurent assez jeunes, et l'on ne voit guères qu'ils aillent au-delà de 45 ou 50 ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrêmement cette vie vagabonde et errante dans les forêts. Comme rien ne les

attache à l'endroit où ils sont, et qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs.

A mon retour à *Ouyapoc*, je fus bien consolé d'apprendre, par une Lettre du Père Lombard, que le Père Caranave avait déjà baptisé la plus grande partie des *Galibis*, répandus le long de la côte, depuis *Kourou* jusqu'à *Sinamiri*, et qu'il se disposait à faire un établissement solide aux environs de cette rivière. D'autres Lettres de Cayenne m'apprennent que le Père Fourré va se consacrer à la Mission des *Palikours*. Cette Nation mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du ciel, sans qu'on ait pu jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au Père Dautillac, vous ne sauriez croire ce qu'il lui en coûte de peines et de fatigues pour rassembler dans *Ouanari* les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les *Tocoyenes*, les *Maourious* et les *Maraones*. Il faut avoir un zèle aussi solide et aussi ardent que le sien, pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eu à essayer, et auxquelles il n'avait pas lieu de s'attendre. Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces Infidèles, et par l'ardeur que quelques-uns ont fait paraître pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait qui vous édifiera. Un Indien, nommé *Cayariouara*, de la Nation des *Maraones*, ne pouvant profiter de la plupart des instructions, à cause de l'éloignement où était sa parenté, s'offrit

au Missionnaire pour être le pêcheur de sa bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche, il venait la nuit trouver le Père pour le prier de l'instruire : et après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces exercices, il retourna chez lui et instruisit tous ses parens des vérités de la Religion. Après quoi il les amena à la Mission, où il a planté son manioc, et où il construit une case pour lui et pour tous ceux de sa famille. Le Père les trouva fort bien instruits, et les dispose maintenant à recevoir le Baptême. Je suis, avec bien du respect, etc.

L E T T R E

*Du Père Fauque, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père *** , de la même Compagnie, contenant la Relation de la prise du Fort d'Ouyapoc par un Corsaire Anglais.*

A Cayenne, le 27 Décembre 1744.

M O N R É V É R E N D P È R E ,

La paix de N. S.

Je vous fais part de la plus sensible joie que j'aie goûtée de ma vie, en vous apprenant l'occasion que je viens d'avoir de souf-

frir quelque chose pour la gloire de Dieu.

J'étais retourné à *Ouyapoc* le 25 Octobre dernier. Quelques jours après, je reçus chez moi le Père d'Autilhac qui s'était rendu à sa Mission d'*Ouanari*, et le Père d'Huberlant, qui reste au confluent des rivières d'*Ouyapoc* et de *Camoppi*, où il forme une nouvelle Chrétienté.

Nous nous trouvâmes donc trois Missionnaires ensemble, et nous goûtions le plaisir d'une réunion si rare dans ces contrées, lorsque la Providence divine permit, pour nous éprouver, un de ces évènements imprévus qui détruisent dans un jour le fruit des travaux de plusieurs années. Voici le fait avec toutes ses circonstances.

A peine la guerre a-t-elle été déclarée en Europe entre la France et l'Angleterre, que les Anglais sont partis de l'Amérique septentrionale, pour venir croiser aux Iles sous le vent de Cayenne. Ils résolurent de toucher ici dans l'espérance de prendre quelque vaisseau, de piller quelques habitations, mais sur-tout pour tâcher d'avoir quelque connaissance d'un *Senau* qui s'était perdu depuis peu de temps auprès de la rivière de *Maroni*. Ayant donné trop au Sud, et manquant d'eau, ils s'approchèrent d'*Ouyapoc* pour en faire. Nous aurions dû naturellement en être instruits, soit par les Sauvages qui sortent fréquemment pour la pêche ou pour la chasse, soit par un Corps-de-garde que notre Commandant a sagement placé sur une montagne à l'embouchure de la rivière,

neur de sa
la journée
trouver le
: et après
mois dans
ui et ins-
de la Reli-
Mission,
ù il cons-
eux de
t bien ins-
à recevoir
n du res-

de la Com-
de la même
ation de la
n Corsaire

embre 1744.

E R E ,

ensible joie
ous appre-
bir de souf-

d'où l'on découvre à trois ou quatre lieues au large : mais , d'un côté , les Sauvages *Aroïas* qui venaient de *Mayacoré* à *Ouanari* , ayant été arrêtés par les Anglais , leur donnèrent connaissance de la petite Colonie d'*Ouyapoc* qu'ils ignoraient , et sur laquelle ils n'avaient nulle vue en partant de leur Pays ; et d'autre part les gens qui étaient en faction et qui devaient nous garder leur servirent eux-mêmes de conducteurs pour nous surprendre. Ainsi tout concourut à nous faire tomber entre les mains de ces Corsaires.

Leur Chef était le sieur *Siméon Potter* , Créole de la nouvelle Angleterre , armé en guerre avec commission du sieur *Williams Guéene* , Gouverneur de *Rodelam* , et Commandant du bâtiment *le Prince Charles de Lorraine* , de 10 pièces de canon , 12 pierriers et 61 hommes d'équipage. Ils mouillèrent le 6 Novembre , et firent de l'eau à la montagne d'Argent. (C'est ainsi qu'on nomme dans ce Pays la pointe intérieure de la baie de la rivière d'*Ouyapoc* .) Le 7 , leur chaloupe revenant à bord , aperçut un canot de Sauvages qui venaient du Cap d'Orange (c'est le Cap qui forme l'autre pointe de la baie .) Les Anglais vont à eux , intimident les Indiens par un coup de pierrier , les arrêtent et les conduisent au vaisseau. Le lendemain ayant vu du feu pendant la nuit , sur une autre montagne qu'on nomme la montagne à *Lucas* , ils y allèrent et prirent deux jeunes garçons qui y étaient en sentinelle , et qui auraient eu le temps de venir nous

avertir , mais dont l'un , traître à sa Patrie , ne le voulut pas.

Après avoir appris , par leur moyen , la situation , la force , et généralement tout ce qui regardait le poste d' *Ouyapoc* , ils se déterminèrent à le surprendre. Ils tentèrent même l'entreprise la nuit du 9 au 10. Mais craignant que le jour ne survînt avant leur arrivée , ils rebroussèrent chemin et se tinrent cachés toute la journée du 10. La nuit suivante , ils prirent mieux leurs mesures ; ils arrivèrent peu après le coucher de la lune ; et guidés par les deux jeunes Français , ils mirent à terre environ à cinquante toises du poste d' *Ouyapoc*.

La sentinelle crut d'abord que c'étaient des Indiens ou des Nègres domestiques , qui vont et viennent assez souvent pendant la nuit. Il cria ; on ne répondit point , et il jugea dès-lors que c'étaient des ennemis. Chacun s'éveilla en sursaut ; mais ils furent dans la place avant qu'on eût seulement le temps de se reconnaître. Pour moi qui logeais hors du fort , et qui m'étais levé au premier cri du factionnaire , ayant entr'ouvert ma porte , je les vis défilér en grande hâte devant moi , sans en être aperçu , et aussitôt je courus éveiller nos pères.

Une surprise si inopinée au milieu d'une nuit obscure ; la faiblesse du poste ; le peu de soldats qu'il y avait pour le garder (car ils n'étaient pas pour lors plus de dix ou douze hommes ;) les cris effroyables d'une multitude , qu'on croit , et qu'on doit natu-

rellement croire plus nombreuse qu'elle n'est ; le feu vif et terrible qu'ils firent de leurs fusils et de leurs pistolets à l'entrée de la place ; tout cela obligea chacun , par un premier mouvement dont on n'est pas maître , à prendre la fuite , et à se cacher dans les bois dont nous sommes environnés. Notre Commandant tira pourtant, et blessa au bras gauche le Capitaine Anglais, jeune homme d'environ trente ans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Capitaine fut le seul de sa troupe et de la nôtre qui fut blessé.

Cependant les deux Missionnaires qui n'avaient point charge d'ames dans ce poste, et dont l'un, par zèle et par amitié, voulait rester à ma place, pressés par mes sollicitations, s'enfoncèrent dans le bois avec quelques Indiens de leur suite et tous nos domestiques. Pour moi, je restai dans ma Maison qui était éloignée du fort d'une cinquantaine de toises, résolu d'aller premièrement à l'Eglise pour consumer les Hosties consacrées, et ensuite de donner les secours spirituels aux Français, supposé qu'il y en eût de blessés, comme je le craignais, présument avec raison, après avoir entendu tirer tant de coups, que nos gens avaient fait quelque résistance.

Je sortais déjà pour exécuter le premier de ces projets, lorsqu'un Nègre domestique, qui, par bon cœur et par fidélité, (qualités rares parmi les esclaves) était resté avec moi, me représenta qu'on me découvrirait infailliblement, et qu'on ne manquerait pas

de tirer sur moi dans cette première chaleur du combat. J'entrai dans ses raisons, et comme je n'étais resté que pour rendre à mes ouailles tous les services qui dépendaient de mon ministère, je me fis scrupule de m'exposer inutilement, et je me déterminai à attendre la pointe du jour pour paraître.

Vous pouvez aisément conjecturer, mon Révérend Père, quelle fut la variété des mouvemens qui m'agitèrent pendant le reste de la nuit. L'air retentissait continuellement de cris, de huées, de hurlemens, de coups de fusil ou de pistolet. Tantôt j'entendais enfoncer les portes, les fenêtres, renverser avec fracas les meubles des maisons; et comme j'étais assez près pour distinguer parfaitement le bruit qu'on faisait dans l'Eglise, je fus saisi tout-à-coup d'une horreur secrète dans la crainte que le saint Sacrement ne fût profané. J'aurais voulu donner mille vies pour empêcher ce sacrilège, mais il n'était plus temps. Pour y obvier néanmoins par la seule voie qui me restait, je m'adressai intérieurement à Jésus-Christ, et je le suppliai instamment de garantir son Sacrement adorable des profanations que j'appréhendais; ce qu'il fit d'une manière si surprenante, qu'elle peut-être regardée avec raison comme une merveille.

Pendant tout ce tumulte, mon Nègre, qui sentait parfaitement le danger que nous courions, et qui n'avait pas les mêmes raisons que moi de s'y exposer, me proposa plusieurs

fois de prendre la fuite ; mais je n'avais garde de le faire ; je connaissais trop les obligations de mon emploi , et je n'attendais que le moment où je pourrais aller au fort pour voir en quel état était le détachement Français , dont je croyais une bonne partie morts ou blessés. Je dis donc à l'esclave que dans cette occasion il était son maître ; que je ne pouvais pas le forcer de rester avec moi ; qu'il me ferait néanmoins plaisir de ne pas m'abandonner. J'ajoutai que s'il avait quelque péché grief sur la conscience il ferait fort bien de se confesser pour être prêt à tout événement ; que d'ailleurs il n'était pas sûr qu'on nous ôtât la vie. Ce discours fit impression sur lui ; il reprit cœur et tint fermé.

Dès que le jour parut , je courus à l'Eglise , en me glissant dans les taillis ; et quoiqu'il y eût des sentinelles et des maraudeurs de tout côté , j'eus le bonheur de n'être pas aperçu. A l'entrée de la sacristie , que je trouvai ouverte , les larmes me vinrent aux yeux , quand je vis l'armoire des ornemens et du linge , et celle où je tenais le Calice et autres vases sacrés , enfoncées , brisées et plusieurs ornemens épars çà et là. J'entre dans le chœur de l'Eglise : je vois l'autel à moitié découvert , les napes ramassées en tas : je regarde le tabernacle et n'apercevant pas un peu de coton que j'avais coutume de mettre à l'entrée de la serrure , pour empêcher les ravens (1) d'y pénétrer , je crus que la porte

(1) Insecte fort commun dans les Iles , qui ne se promène que la nuit , et qui est assez semblable au faon.
était

éta
ma
Sai
san
ava
tue
inc
car
notr
Cor
A
gen
je di
char
alla
par
et l'
alors
me v
dre ;
ble l
dans
due
dissar
Le
taine
taille
l'hab
échar
pistol
mots
venu ;
n'atte
Su
To

était aussi enfoncée ; mais y ayant porté la main , je trouvai qu'on n'y avait pas touché. Saisi d'admiration , de joie et de reconnaissance , je prends la clef que les hérétiques avaient eue sous leurs mains , j'ouvre respectueusement , et je communie en Viatique , très-incertain si j'aurais ce bonheur une autre fois ; car que ne doit pas craindre un homme de notre état de la part des Corsaires , et des Corsaires Anglais.

Après que j'eus communiqué , je me mis à genoux pour faire mon action de grâce , et je dis au Nègre d'aller en attendant dans ma chambre qui n'était pas fort éloignée. Il y alla , mais en revenant il fut aperçu et arrêté par un matelot. L'esclave demanda grâce , et l'Anglais ne lui fit aucun mal. Je parus alors à la porte de la sacristie , et aussitôt je me vis coucher en joue. Il fallut bien se rendre ; je m'approchai , et nous primes ensemble le chemin du fort. Quand nous entrâmes dans la place , je vis une grande joie répandue sur tous les visages , chacun s'applaudissant d'avoir fait capture d'un Religieux.

Le premier qui m'aborda , fut le Capitaine lui-même. C'était un homme de petite taille , ne différant en rien des autres pour l'habillement. Il avait le bras gauche en écharpe , un sabre à la main droite , et deux pistolets à sa ceinture. Comme il sait quelques mots de français , il me dit que j'étais le bien venu ; que je ne devais rien craindre , et qu'on n'attenterait pas à ma vie.

Sur ces entrefaites , M. de Lage de la
Tome VII. O

Landerie, Ecrivain du Roi et notre Garde-Magasin, ayant paru, je lui demandai en quel état étaient nos gens, et s'il y en avait beaucoup de tués ou de blessés.. Il me répondit que non; qu'il n'avait vu de notre troupe que le sergent et une sentinelle, et qu'il n'y avait de blessé de part et d'autre que le seul Capitaine Anglais qui nous tenait en sa disposition. Je fus charmé d'apprendre que notre Commandant, l'Officier, et leurs Soldats eussent eu assez de loisir pour échapper: et comme par-là les raisons qui m'avaient engagé à demeurer, ne subsistaient plus, et que mon ministère n'était nécessaire à personne, j'aurais bien voulu être en liberté, et avoir pris plutôt le parti de la retraite; mais il ne fallait plus y songer, et dans ce moment-là même, deux de nos soldats, qui s'étaient tenus cachés, furent saisis, et augmentèrent le nombre des prisonniers.

Cependant le temps du dîner arriva. J'y fus invité; mais je n'avais assurément point envie de manger. Je savais que mon troupeau et les deux Pères Missionnaires étaient au milieu des bois, sans hardes, sans vivres, sans secours: je n'avais ni ne pouvais avoir de leurs nouvelles. Cette réflexion m'accablait; il fallut pourtant se rendre à des invitations réitérées, et qui me paraissaient sincères.

A peine le repas était-il commencé, que je vis arriver les prémices du pillage qui se faisait chez moi. Il était naturel que j'en fusse ému. Je le parus en effet, et le Capitaine

m
F
au
les
un
Ca
pla
ets
J
dan
Roi
je r
j'éta
poc
pliq
pare
deux
gés,
de la
Je
mém
rable
pour
convo
pour
tenait
elle
traita
dépen
ce n'é
simpl
Franc
que d
nous a

me dit en s'excusant , que c'était le Roi de France qui avait déclaré le premier la guerre au Roi d'Angleterre , et qu'en conséquence les Français avaient déjà pris , pillé et brûlé un poste Anglais nommé *Campo* auprès du Cap Breton. Il ajouta même en forme de plainte , qu'il y avait eu quelques personnes et sur-tout des enfans étouffés dans l'incendie.

Je lui répondis que , sans vouloir entrer dans le détail des affaires de l'Europe , nos Rois respectifs étant aujourd'hui en guerre , je ne trouvais pas mauvais , mais seulement j'étais surpris qu'il fût venu attaquer *Ouyapoc* , qui n'en valait pas la peine. Il me répliqua qu'il se repentait fort d'y être venu , parce que ce retardement lui faisait manquer deux vaisseaux marchands richement chargés , qui étaient sur le point de faire voile de la rade de Cayenne.

Je lui dis alors que puisqu'il voyait par lui-même combien ce poste était peu considérable , et qu'il n'y avait presque rien à gagner pour lui , je le priais d'accepter une rançon convenable , pour mon Eglise , pour moi , pour mon Nègre , et pour tout ce qui m'appartenait. Cette proposition était raisonnable , elle fut cependant rejetée. Il voulait que je traitasse avec lui pour le Fort et toutes ses dépendances. Mais je lui fis remarquer que ce n'était pas là une proposition à faire à un simple Religieux ; que d'ailleurs la Cour de France se souciait très-peu de ce poste , et que des nouvelles récentes venues de Paris , nous avaient appris qu'on devait l'abandonner

au plutôt. Eh bien, dit-il alors avec dépit, puisque vous ne voulez pas entendre à ma proposition, on va continuer à faire le dégât, et user de représailles pour tout ce que les Français ont déjà fait contre nous.

On continua donc en effet à transporter de nos maisons, meubles, hardes, provisions, le tout avec un désordre et une confusion surprenante. Ce qui me pénétra de douleur, ce fut de voir les vases sacrés entre des mains profanes et sacrilèges. Je me recueillis un moment, et ranimant tout mon zèle, je leur dis ce que la raison, la Foi et la Religion m'inspirèrent de plus fort. Aux paroles de persuasion, je mêlai les motifs de crainte pour une si criminelle profanation. L'exemple de Balthazar ne fut pas oublié; et je puis vous dire avec vérité, mon Révérend Père, que j'en vis plusieurs ébranlés et disposés à me les rendre; mais la cupidité et l'avarice prévalurent: toute cette argenterie fut enfermée et portée à bord le jour même.

Le Capitaine, plus susceptible de sentimens que tous les autres, à ce qu'il m'a toujours paru, me dit qu'il me cédaient volontiers ce qui pouvait lui en revenir; mais qu'il n'était pas le maître de la volonté des autres: que tout l'équipage ayant sa part dans le butin, il ne pouvait, lui Capitaine, disposer que de la sienne; qu'il ferait pourtant ce qui dépendrait de lui pour les porter tous à descendre à ce que je proposais. C'était de leur faire compter à Cayenne ou à Surinam (Colonie hollandaise qui n'est pas éloignée,

et d
ou
aut.
mai
(
tena
ce q
mên
sion
bles.
seco
tué,
je; n
ble d
quan
Chrê
que
cru e
d'am
ment
bien
qui v
qu'il
fuie
brebi
uns le
Cette
rente
Pot
mon s
à app
dressa
je com
ne do

et où ils me disaient qu'ils voulaient aller) ou même en Europe par lettres de change, autant d'argent que pesaient les vases sacrés : mais il ne put rien obtenir.

Quelque temps après, le premier Lieutenant me fit demander, par l'interprète, ce qui avait pu m'engager à me rendre moi-même à eux. Je lui répondis que la persuasion où j'étais qu'il y avait de nos soldats de blessés, m'avait déterminé à rester pour les secourir. Et n'appréhendiez-vous pas d'être tué, ajouta-t-il ? Oui, sans doute, lui dis-je ; mais la crainte de la mort n'est pas capable d'arrêter un Ministre de Jésus-Christ, quand il s'agit de son devoir. Tout véritable Chrétien est obligé de sacrifier sa vie plutôt que de commettre un péché : or, j'aurais cru en faire un très-grand, si, ayant charge d'ames dans ma Paroisse, je l'avais totalement abandonnée dans le besoin. Vous savez bien, continuai-je, vous autres Protestans, qui vous piquez beaucoup de lire l'Ecriture, qu'il n'y a que le Pasteur mercenaire qui fuie devant le loup, quand il attaque ses brebis. A ce discours, ils se regardaient les uns les autres, et me paraissaient fort étonnés. Cette morale est, sans doute, un peu différente de celle de leur prétendue réforme.

Pour moi, j'étais toujours incertain de mon sort, et je voyais bien que j'avais tout à appréhender de pareilles gens. Je m'adressai donc aux saints Anges Gardiens, et je commençai une neuvaine en leur honneur, ne doutant pas qu'ils ne fissent tourner toute

chose à mon avantage. Je les priai de m'assister dans la conjoncture difficile où je me trouvais ; et je dois dire ici , pour autoriser de plus en plus cette dévotion si connue et si fort en usage dans l'Eglise , que j'ai reçu en mon particulier , et que je reçois chaque jour des bienfaits très-signalés de Dieu , par l'intercession de ces esprits célestes.

Cependant , dès que la nuit approcha , c'est-à-dire , vers les six heures (car c'est le temps où le Soleil se couche ici durant toute l'année) , le tambour Anglais commença à rappeler. On se rassembla sur la place , et on posa de tous côtés des sentinelles : cela fait , le reste de l'équipage , tant que la nuit dura , ne discontinua pas de manger et de boire. Pour moi , j'étais sans cesse visité dans mon *hamac* ; ils craignaient sans doute que je ne tâchasse de m'évader. Ils se trompaient : deux choses me retenaient ; la première , c'est que je leur avais donné ma parole , qu'encore que je me fusse constitué moi-même leur prisonnier , je ne sortirais de leurs mains que par les voies ordinaires d'échange ou de rançon ; la seconde , c'est qu'en restant avec eux , j'avais toujours quelque lueur d'espérance de recouvrer les vases sacrés , ou du-moins les ornemens et autres meubles de mon Eglise.

D'abord qu'il fut jour , le pillage recommença avec la même confusion et le même désordre que la veille. Chacun apportait au Fort ce qui lui était tombé sous les mains , et le jetait en tas. L'un arrivait revêtu d'une

mauvaise soutane, l'autre avec un panier de femme, un troisième avait un bonnet carré sur la tête. Il en était de même de ceux qui gardaient le butin; ils fouillaient dans ce monceau de hardes, et quand ils trouvaient quelque chose qui leur faisait plaisir, comme une perruque, un chapeau bordé, un habit, ils s'en revêtaient aussitôt, fesaient trois ou quatre tours de chambre avec complaisance, après quoi ils reprenaient leurs haillons goudronnés. C'était comme une bande de singes, comme des Sauvages, qui ne seraient jamais sortis du centre des forêts. Un parasol, un miroir, le moindre meuble un peu propre, excitait leur admiration. Ce qui ne m'a pas surpris, quand j'ai su qu'ils n'avaient presque aucune communication avec l'Europe, et que *Rodelan* était une espèce de petite République, qui ne paie aucun tribut au Roi d'Angleterre, qui fait elle-même son Gouverneur chaque année, et où il n'y a pas même d'argent monnoyé, mais seulement des billets pour le commerce de la vie: car c'est là l'idée que j'en ai conçue sur tout ce qu'ils m'ont dit.

Sur le soir, le Lieutenant s'informa de tout ce qui regarde les habitations Françaises le long de la rivière; combien il y en avait; à quelles distances elles étaient; combien chacune avait d'habitans, etc. Ensuite il prit avec lui une dizaine d'hommes et un des jeunes Français qui leur avaient déjà servi de guide pour nous surprendre; et après avoir fait tous les préparatifs néces-

saires, ils partirent et ils montèrent dans la rivière. Mais ils ne trouvèrent rien, ou fort peu de chose, parce que les *Colons* ayant été avertis par nos fuyards, avaient mis à couvert tous leurs effets, et sur-tout leurs Nègres, qui étaient ce qui piquait le plus l'avidité Anglaise. Se voyant donc frustrés de leur espérance, ils déchargèrent leur colère sur les maisons qu'ils brûlèrent, sans nuire pourtant aux plantations; ce qui nous a fait soupçonner qu'ils avaient quelque intention de revenir.

Pour nous, qui étions dans le Fort, nous passâmes cette nuit à-peu-près comme la précédente : mêmes agitations, mêmes excès de la part de nos ennemis, et même inquiétude de la mienne. Le second Lieutenant, qui était resté pour commander, ne me perdit point de vue, appréhendant sans doute que je ne voulusse profiter de l'absence du Capitaine et du premier Lieutenant, pour m'échapper. Car j'avais beau faire pour les rassurer à cet égard, je ne pouvais en venir à bout. Ces sortes de gens, accoutumés à juger des autres par eux-mêmes, ne pouvaient pas s'imaginer qu'un honnête homme, qu'un Prêtre, pût et dût tenir sa parole en pareil cas.

Le jour venu, il parut un peu moins inquiet sur mon compte. Vers les huit heures, ils se mirent tous à table, et, après un assez mauvais repas, l'un d'eux voulut entrer en controverse avec moi, et me fit plusieurs questions sur la confession, sur le culte que

nous rendons aux croix, aux images, etc. Confessez-vous vos paroissiens, me dit-il d'abord? Oui, lui répondis-je, lorsqu'ils viennent à moi; ce qu'ils ne font pas aussi souvent qu'ils le devraient, et que je le souhaiterais par le zèle que j'ai pour le salut de leurs âmes. Et croyez-vous bien véritablement, ajouta-t-il, que leurs péchés leur soient remis, d'abord qu'ils vous les ont déclarés? Non, assurément, lui dis-je; une accusation simple ne suffit pas pour cela; il faut qu'elle soit accompagnée d'une véritable douleur du passé, et d'une sincère résolution pour l'avenir, sans quoi la confession auriculaire ne servirait de rien pour effacer les péchés. Et quant aux images et aux croix, reprit-il, pensez-vous que la prière ne soit pas aussi bonne sans cela qu'avec cet extérieur de religion? La prière est bonne, sans doute, lui répondis-je. Mais permettez-moi de vous demander à vous-même, pourquoi dans les familles on conserve les portraits d'un père, d'une mère, de ses aïeux? N'est-ce pas principalement pour exciter sa propre reconnaissance, en songeant aux services qu'on en a reçus, et pour s'animer à suivre leurs bons exemples? Car ce n'est pas précisément ce tableau que l'on honore, mais on rapporte tout à ceux qu'il représente: de même il ne faut pas vous imaginer que nous autres, Catholiques Romains, nous adorions le bois ni le cuivre; mais nous nous en servons pour nourrir, pour ainsi dire, notre dévotion. Car, comment un homme raison-

nable pourrait-il n'être pas attendri en voyant la figure d'un Dieu, mort sur une croix pour son amour? Quel effet ne produit pas sur l'esprit et sur le cœur l'image d'un Martyr, qui a donné sa vie pour Jésus-Christ? Oh! je ne l'entendais pas ainsi, me dit l'Anglais; et je connus bien à son air, que leurs Ministres les trompent, en leur faisant entendre que les Papistes, comme ils nous appellent, honorent superstitieusement, et adorent les croix et les images prises en elles-mêmes.

J'attendais avec empressement le retour de ceux qui avaient été visiter les habitations, lorsqu'on vint me dire qu'il fallait aller à bord du vaisseau, parce que le Capitaine Potter voulait me voir et me parler. J'eus beau prier, solliciter, représenter le plus vivement que je pus, toutes les raisons que j'avais de ne pas m'embarquer sitôt: je ne pus rien gagner, et il fallut obéir malgré moi. Le Chef de la troupe, qui, dans l'absence des autres, était le second Lieutenant, ainsi que je viens de le dire, prenant sa langue d'une main, et de l'autre faisant semblant de la percer ou de la couper, me donna à entendre que, si je parlais davantage, je devais m'attendre à de mauvais traitemens. J'ai lieu de croire qu'il était piqué des discours forts et pathétiques que je faisais sur la profanation des ornemens de l'Eglise et des vases sacrés.

Nous nous mîmes donc vers les trois heures après-midi dans un canot; et quoique le

vaisseau ne fût guères qu'à trois lieues de là (le Capitaine l'ayant déjà fait entrer en rivière), nous n'y arrivâmes pourtant qu'environ sur les huit heures, par la lâcheté des nageurs, qui ne discontinuaient pas de boire. Du plus loin qu'à la lueur de la Lune je découvris le corps du bâtiment, il me parut tout en l'air. Il était, en effet, échoué sur le côté, et n'avait pas trois pieds d'eau sous lui. Ce fut un grand sujet d'alarmes pour moi; car je m'imaginai qu'il y avait en cela de la faute de mon Nègre, qu'on avait choisi pour un des Pilotes; et je croyais que le Capitaine m'avait envoyé chercher pour me faire porter la peine que méritait l'Esclave, ou tout-au-moins afin que je périsse avec les autres, si le navire venait à s'ouvrir. Ce qui me confirma pendant quelque temps dans cette triste idée, fut le peu d'accueil qu'on me fit: mais j'ai appris depuis qu'il n'y avait eu en cela aucune affectation, et que la mauvaise réception qui m' alarma, venait uniquement de ce que tout le monde était occupé à manoeuvrer, pour se tirer au plus vite de ce mauvais pas.

D'abord que notre canot eut abordé, je vis descendre et venir à moi un jeune homme, qui estropiait un peu le français, et qui me prenant la main, la baisa, en me disant qu'il était Irlandais de Nation, et Catholique Romain; il fit même le signe de la croix, tant bien que mal; et m'ajouta, qu'en qualité de second Canonnier, il avait une cabane, qu'il voulait me la donner, et

que , si quelqu'un s'avisait de me faire la moindre insulte , il saurait bien la venger. Ce début , quoique partant d'un homme qui me paraissait fort ivre , ne laissa pas de me tranquilliser un peu. Il me donna lui-même la main pour m'aider à grimper sur le pont par le moyen des cordages. A peine fus-je monté , que j'aperçus mon Nègre. Je lui demandai aussitôt ce qui avait ainsi fait échouer le vaisseau , et je fus rassuré lorsqu'il m'eut dit que c'était par la faute du Capitaine , qui s'était opiniâtré à tenir le large de la rivière , quoiqu'on lui eût dit plusieurs fois , que le *chenal* (1) était tout proche de terre. Le Capitaine parut en même-temps sur le gaillard , et me dit assez froidement d'entrer dans la chambre ; après quoi il alla continuer de vaquer à la manœuvre.

Cependant mon Irlandais ne me quittait pas , et s'étant assis à la porte , il me renouvela ses protestations de bienveillance , me disant toujours qu'il était Catholique Romain , qu'il voulait même se confesser avant que je sortisse de leur bord : qu'il avait communiqué autrefois , *etc.* ; et comme dans tous ses discours il mêlait toujours quelques invectives contre la Nation Anglaise , on le fit retirer , avec défense de me parler dans la suite , sous peine de châtiement ; ce qu'il reçut de fort mauvaise grâce , jurant , tempêtant , et protestant qu'il me

(1) *Chenal* , c'est dans une rivière le courant d'eau , où un vaisseau peut entrer.

parlerait, malgré qu'on en eût. Il s'en alla pourtant; mais à peine fut-il parti, qu'il en vint un autre, aussi ivre que lui, et Irlandais comme lui. C'était le Chirurgien, qui me dit d'abord quelques mots latins : *Pater, misereor*. Je voulus lui répondre en latin; mais je compris bientôt qu'il n'y entendait rien du tout; et comme il n'était pas plus habile en français, nous ne pûmes pas lier conversation ensemble.

Cependant il se faisait tard, et je sentais le sommeil qui me pressait, n'ayant guères dormi les nuits précédentes. Je ne savais pourtant où me mettre pour prendre un peu de repos. Le vaisseau était si penché, qu'il fallait être continuellement cramponné pour ne pas rouler. J'aurais bien voulu me jeter sur une des trois cabanes; mais je n'osais, de peur que quelqu'un ne m'en fit retirer promptement. Le Capitaine s'aperçut de mon embarras, et touché de la mauvaise figure que nous fesions sur des coffres, le Garde-Magasin et moi, il nous dit, que nous pouvions nous loger dans la cabane du fond de la chambre. Il ajouta même poliment, qu'il était fâché de ne pouvoir pas en donner une à chacun; mais que son vaisseau était trop petit pour cela. J'acceptai bien volontiers ses offres, et nous nous arrangeâmes de notre mieux sur ce tas de haillons.

Malgré toutes les incommodités de ma situation, je m'assoupis de lassitude, et pendant la nuit, moitié endormi, moitié

éveillé , je m'aperçus que le bâtiment commençait à remuer. Il vint insensiblement à flot , et pour empêcher qu'il ne se couchât dans la suite , on enfonçait deux vergues dans la vase , une de chaque côté , lesquelles tenaient le corps du vaisseau en équilibre.

Lorsqu'il fut jour , et qu'il fallut prendre quelque nourriture , ce fut un nouveau tourment pour moi , car l'eau était si puante , qu'il n'y avait pas moyen d'en goûter ; tellement que les Indiens et les Nègres , qui ne sont pas assurément délicats , aimaient mieux boire de l'eau de la rivière , quelque bourbeuse et quelque saumâtre qu'elle fût. Je demandai alors au Capitaine pourquoi il n'en faisait pas d'autre , puisque tout proche de là il y en avait une source où j'avais coutume d'envoyer chercher l'eau dont j'usais au Fort. Il ne me répondit rien , croyant peut-être que je voulais le faire donner dans quelque embuscade. Mais après avoir bien questionné les Français , les Nègres et les Indiens qu'il avait faits prisonniers , il se détermina à envoyer sa chaloupe à terre avec mon domestique. On fit plusieurs voyages ce jour-là et les jours suivans , en sorte que nous fûmes tous dans la joie d'avoir de bonne eau , quoique plusieurs n'en usassent guère , aimant mieux le vin et le taffia , qui était sur le pont à discrétion.

Je dois pourtant dire à la louange du Capitaine , qu'il était très-sobre. Il m'a même souvent témoigné sa peine sur les excès de son équipage , à qui , suivant l'usage des

Corsaires , il est obligé de laisser beaucoup de liberté. Il me fit ensuite une confidence assez plaisante. Monsieur , me dit-il , savez-vous que demain cinquième du présent mois de Novembre , suivant notre manière de compter (car nous autres Français nous comptons le quinze) les Anglais font une très-grande fête ? Et quelle fête , lui dis-je ? Nous brûlons le Pape , me répondit-il en riant. Expliquez-moi , repris-je , ce que c'est que cette cérémonie. On habille burlesquement , me dit-il , une espèce de statue ridicule , qu'on appelle le Pape , et qu'on brûle ensuite en chantant des vaudevilles , et tout cela en mémoire du jour où la Cour de Rome sépara l'Angleterre de sa communion. Demain , continua-t-il , nos gens qui sont à terre feront la cérémonie au Fort. Après quoi , il fit hisser sa flamme et son pavillon. Les matelots montèrent sur les hauts-bancs , le tambour battit , on tira du canon , et l'on cria cinq fois *vive le Roi*. Cela fait : il appela un de ses matelots , qui , au grand plaisir de ceux qui entendaient sa langue , chanta une fort longue chanson , que je jugeai être le récit de toute cette indigne histoire. Voilà un trait , mon Révérend Père , qui confirme bien ce que tout le monde sait déjà , que l'hérésie pousse toujours aux derniers excès son animosité contre le Chef visible de l'Eglise.

Sur le soir nous vîmes venir un grand canot à force de rames. Le Capitaine , qui se tenait toujours sur ses gardes et qui ne

pouvait pas s'ôter de l'esprit que nos gens cherchaient à le surprendre , fit faire aussitôt *branté bas* , on tira sur-le-champ un coup de pierrier , et la pirogue ayant fait son signal , tout fut tranquille. C'était le Lieutenant qui était allé faire le dégât sur les habitations , le long de la rivière. Il rapporta qu'il n'avait visité que deux ou trois plantations , où il n'avait trouvé personne. Il ajouta qu'il allait remonter pour mettre le feu par-tout. En effet après avoir soupé , et avoir amplement conféré avec les principaux , il repartit. Je demandai d'aller avec lui jusqu'au Fort pour chercher mes papiers , mais je fus refusé ; et pour m'adoucir un peu la peine que me faisait ce refus , Monsieur Potter , me dit qu'il m'y mènerait lui-même. Je pris donc patience , et je tâchai de réparer , par un peu de sommeil , la perte des nuits précédentes ; mais ce fut inutilement : le bruit , le fracas et la mauvaise odeur , ne me permirent pas de fermer l'œil.

Le Dimanche matin je m'attendais à voir quelque exercice de Religion ; car jusquelà je n'avais aperçu aucune marque de Christianisme : mais tout fut à l'ordinaire , en sorte que je ne pus pas m'empêcher de témoigner ma surprise. Le Capitaine me dit que dans leur secte chacun servait Dieu à sa mode ; qu'il y avait parmi eux , comme ailleurs , des bons et des mauvais , et que , *qui bien faisait , bien trouverait*. Il tira en même-temps de son coffre un livre de dévo-

tion ,
fois le
et le D
jours p
jeter d
tion qu
rale qu
quer p
pas. Il
lait pl
Dieu l
peut-é
tres ; q
rien en
pas m'
un Co
que j'e
ces sor
tibles-

Je v
j'étais
la bou
tout le
monde
et de t
plusier
l'éclair
lesténe
de naï

Con
cessam
pour t
soir-là
avec c

tion , et je m'aperçus qu'il y jeta quelque-fois les yeux dans le cours de la journée , et le Dimanche suivant. Comme il m'a toujours paru plein de raison , j'avais soin de jeter de temps en temps dans la conversation quelque mots de controverse et de morale qu'il recevait fort bien ; se faisant expliquer par des Interprètes ce qu'il n'entendait pas. Il me dit même un jour , qu'il ne voulait plus faire le métier de Corsaire : que Dieu lui donnait aujourd'hui du bien qui peut-être lui serait bientôt enlevé par d'autres ; qu'il n'ignorait pas qu'il n'emporterait rien en mourant ; que du reste je ne devais pas m'attendre à trouver plus de piété dans un Corsaire Français , ou même Espagnol , que j'en voyais dans son vaisseau , parce que ces sortes d'armemens ne sont guère comparables avec les exercices de dévotion.

Je vous avoue , mon Révérend Père , que j'étais étonné de voir de tels sentimens dans la bouche d'un Huguenot Américain : car tout le monde sait combien cette partie du monde est éloignée du royaume de Dieu et de tout ce qui y conduit. Je l'ai exhorté plusieurs fois à demander au Seigneur de l'éclairer et de ne pas le laisser mourir dans les ténèbres de l'hérésie , où il a eu le malheur de naître et d'être élevé.

Comme les canots allaient et venaient incessamment de terre à bord et de bord à terre pour transporter le pillage , il en vint un ce soir-là même , qui conduisait un Français avec cinq Indiens. C'était un de nos soldats

qui depuis une quinzaine de jours était allé chercher des Sauvages pour les faire travailler, et qui ne sachant pas que les Anglais étaient maîtres du Fort, s'était jeté entre leurs mains. Je représentai au sieur Potter, que les Indiens étant libres parmi nous, il ne devait, ni ne pouvait les prendre prisonniers, sur-tout n'ayant pas été trouvés les armes à la main; mais il me répondit que ces sortes de gens étaient esclaves à *Rodelan*, et qu'il les y conduirait malgré tout ce que je pourrais lui dire. Il les a emmenés en effet avec les Arouas qu'il avait d'abord pris dans la baie d'Ouyapoc: peut-être a-t-il envie de revenir dans ce pays, et de se servir de ces misérables pour faire des descentes sur les côtes; peut-être aussi les laissera-t-il à Surinam.

Je le sommai cependant le lundi matin de la parole qu'il m'avait donnée de me mener à terre; mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir, et il fallut se contenter de belles promesses; ensorte que je désespérais de revoir jamais mon ancienne demeure, lorsqu'il vint lui-même à moi, le mardi, me dire que si je voulais aller au Fort, il m'y ferait conduire. J'acceptai bien volontiers son offre; mais avant que je m'embarquasse, il me recommanda fort de ne pas fuir, parce qu'on ne manquerait pas, dit-il, de vous arrêter avec un coup de fusil: je le rassurai là-dessus, et nous partîmes.

Celui qui commandait le canot était le second Lieutenant, celui-là même qui m'avait

mena
je m'e
avait
dessu

No
et au
Fort
des f
me r
bonn
leur
vais
comp

Ap

dema
duisi
d'abc

la de

com

soup

table

en p

deux

étaie

cela

par

dans

l'ivr

ses.

cipa

dem

dan

pou

cha

menacé de me couper la langue ; et comme je m'en étais plaint au Capitaine , qui lui en avait sans doute parlé , il s'excusa fort là-dessus en chemin , et me fit mille politesses.

Nous arrivâmes insensiblement au terme , et aussitôt je vis tous ceux qui gardaient le Fort, venir au débarquement les uns avec des fusils , les autres avec des sabres pour me recevoir. Peu accoutumés peut-être à la bonne foi , ils craignaient toujours que je ne leur échappasse , malgré tout ce que je pouvais leur dire pour les tranquilliser sur mon compte.

Après que nous fûmes un peu reposés , je demandai d'aller chez moi , et l'on m'y conduisit sous une bonne escorte. Je commençai d'abord par visiter l'Eglise , afin de voir pour la dernière fois dans quel état elle était ; et comme je ne pus retenir mes larmes et mes soupirs , en voyant les autels renversés , les tableaux déchirés , les pierres sacrées mises en pièces et éparses de côté et d'autre , les deux principaux de la bande me dirent qu'ils étaient bien fâchés de tout ce désordre , que cela s'était fait , malgré leurs intentions , par les Matelots , les Nègres et les Indiens dans la fureur du pillage et dans l'ardeur de l'ivresse , et qu'ils m'en faisaient leurs excuses. Je leur répondis que c'était à Dieu principalement , et premièrement , qu'ils devaient demander pardon d'une telle profanation dans son Temple , qu'il était très à craindre pour eux qu'il ne se vengeât et qu'il ne les châtiât comme ils le méritaient. Je me jetai

ensuite à genoux et je fis une espèce d'amende honorable à Dieu , à la sainte Vierge et à saint Joseph , à l'honneur desquels j'avais dressé des autels , pour exciter la dévotion de mes Paroissiens ; après quoi je me levai et nous prîmes le chemin de ma maison.

J'avais autour de moi cinq à six personnes qui observaient scrupuleusement toutes mes démarches , tous mes mouvemens , et surtout les coups-d'œil que je jetais. Je ne voyais pas pourquoi tant d'attention de leur part , mais je le sus dans la suite. Ces bonnes gens , avides au dernier point , s'imaginaient que j'avais de l'argent caché ; et que , lorsque j'avais témoigné tant d'empressement de revenir à terre , c'était pour voir si on n'avait pas découvert mon trésor. Nous entrâmes donc tous ensemble dans la maison , et ce fut un vrai chagrin pour moi , je vous l'avoue , de voir l'affreux désordre où elle était.

Il y a près de dix-sept ans que j'allai pour la première fois à *Ouyapoc* , et que je commençai d'y amasser ce qui est nécessaire pour la fondation des Missions Indiennes , prévoyant que ce quartier abondant en Sauvages , fournirait une vaste carrière à notre zèle , et que la cure d'*Ouyapoc* serait comme l'entrepôt de tous les autres établissemens. Je n'avais cessé depuis ce temps-là de me fournir toujours de mieux en mieux par les soins charitables d'un de nos Pères , qui voulait bien être mon correspondant à Cayenne. Dieu a permis qu'un seul jour absorbât le fruit de tant de peines et de tant d'années : que so-

saint
c'est
reste
sans
cure
la li
Sup
E
tous
loge
me
vai t
pers
pris
sait
For
P
étai
un p
jusq
qu'i
leur
déra
I
ach
bles
sou
por
enf
son
réd
pai
voy
son

saint nom soit béni. Ce qui me fâche le plus, c'est de savoir les trois Missionnaires, qui restent dans ce quartier-là, dénués de tout, sans que je puisse pour le présent leur procurer même le pur nécessaire, malgré toute la libéralité et les bonnes intentions de nos Supérieurs.

Enfin, après avoir parcouru rapidement tous les petits appartemens qui servaient de logement à nos Pères, quand ils venaient me voir, j'entrai dans mon cabinet : je trouvai tous mes livres et papiers par terre, dispersés, confondus et à moitié déchirés. Je pris ce que je pus, et, comme on me pressait de finir, il fallut m'en retourner au Fort.

Peu d'heures après arrivèrent ceux qui étaient allés ravager les habitations ; et s'étant un peu rafraîchis, ils continuèrent leur route jusqu'au vaisseau, emportant avec eux ce qu'ils avaient pillé, qui, de leur aveu, et à leur grand regret, n'était pas fort considérable.

Le lendemain toute la matinée se passa à achever de faire des ballots, à casser les meubles qui restaient dans les différentes maisons, à arracher les serrures, les gonds des portes, sur-tout ce qui était de cuivre ; et enfin, vers midi, on mit le feu aux maisons des habitans, lesquelles furent bientôt réduites en cendres, n'étant couvertes que de paille, suivant l'usage du pays. Comme je voyais bien que la mienne allait avoir le même sort, je pressai beaucoup pour qu'on m'y

334 LETTRES ÉDIFIANTES
conduisit , afin de recueillir le plus de livres
et de papiers que je pourrais.

Le second Lieutenant, qui était le Chef ,
affecta alors de décharger devant moi un pis-
tolet qu'il portait en bandoulière , et il le
rechargea tout de suite , ayant grand soin de
me le faire remarquer. J'ai conçu depuis d'où
venait cette affectation de sa part. Ensuite il
me fit dire que si je voulais aller chez moi ,
il m'y conduirait.

Etant arrivé , je me mis à chercher encore
quelques papiers , et comme il ne restait avec
moi qu'un Matelot qui parlait français , tous
les autres s'étant un peu écartés , à dessein
sans doute , celui-ci me dit : mon Père , tous
nos gens sont loin , sauvez-vous , si vous vou-
lez. Je compris bien qu'il voulait me tenter ,
et je lui répondis froidement , que des hom-
mes de notre état ne savent ce que c'est que
de manquer à leur parole. J'ajoutai que si
j'avais voulu prendre la fuite , il y avait long-
temps que je l'aurais fait , en ayant plusieurs
fois trouvé l'occasion favorable , pendant
qu'ils s'amusaient à piller ou à boire.

Enfin , après avoir bien fouillé par-tout ,
et ne trouvant plus rien , je déclarai que j'avais
fini , et que nous nous en irions quand il leur
plairait. Alors le Lieutenant s'approcha avec
un air grave et menaçant , et me fit dire par
l'interprète , que j'eusse à leur montrer l'en-
droit où j'avais caché mon argent , sinon qu'il
m'arriverait malheur. Je répondis avec cette
assurance que donne la vérité , que je n'avais
point caché d'argent , que si j'avais pensé à

mettr
menc
beau
l'Inte
somm
vous
qui so
cepen
peu d
l'avez
plus
que n
me je
étaien
j'étais
que c
je les
faire
d'aut
pris.
temp
l'un l
les su
Ils
son
cacac
ger ;
se m
nant
pas a
faire
que
eu le
port

mettre quelque chose en sûreté, j'aurais commencé par ce qui servait à l'autel. Vous avez beau nier le fait, me répondit pour lors l'Interprète par l'ordre de l'Officier, nous sommes certains, à n'en pouvoir douter, que vous avez beaucoup d'argent, car les soldats qui sont à bord prisonniers nous l'ont dit, et cependant nous n'en avons trouvé que fort peu dans votre armoire. Il faut donc que vous l'ayez caché, et si vous ne le donnez pas au plus vite, prenez garde à vous, vous savez que mon pistolet n'est pas mal chargé. Je me jetai pour lors à genoux, en disant qu'ils étaient les maîtres de l'ôter la vie puisque j'étais entre leurs mains et à leur discrétion; que cependant, s'ils voulaient en venir là, je les suppliais de me donner un moment pour faire ma prière : que du reste, je n'avais pas d'autre argent que celui qu'ils avaient déjà pris. Enfin, après m'avoir laissé quelque temps dans cette situation, en se regardant l'un l'autre, ils me dirent de me lever et de les suivre.

Ils me menèrent sous la galerie de la maison qui donnait sur un petit plantage de cacaoyers, que j'avais fait en forme de verger; et, m'ayant fait asseoir, le Lieutenant se mit aussi sur une chaise; après quoi, prenant un air gai, il me fit dire que je ne devais pas avoir peur, qu'il ne prétendait pas me faire aucun mal; mais qu'il était impossible que je n'eusse rien caché, puisque j'en avais eu le temps, les ayant vu passer devant ma porte, lorsqu'ils allaient prendre le Fort.

Je lui répétau ce que j'avais déjà dit si souvent, que la frayeur nous avait si fort saisis au bruit qu'ils firent dans la nuit par leurs huées, par leurs cris, et par la quantité de coups qu'ils tirèrent, que nous n'avions songé d'abord qu'à nous mettre à couvert de la mort par une prompte fuite, d'autant plus que nous nous imaginions qu'ils se répandaient en même - temps dans toutes les maisons.

Mais enfin, répliqua-t-il, les Français prisonniers connaissent bien vos facultés : pourquoi nous auraient-ils avertis que vous aviez beaucoup d'argent, si cela n'était pas vrai ? Ne voyez-vous pas, lui dis-je, qu'ils ont voulu vous flatter, et vous faire leur cour à mes dépens ? Non, non, continua-t-il, c'est que vous ne voulez pas vous dessaisir de votre trésor. Je vous assure pourtant, et je vous donne ma parole d'honneur, que vous aurez votre liberté, et que nous vous laisserons ici sans brûler vos maisons, si vous voulez enfin découvrir votre trésor. C'est bien inutilement, lui répondis-je, ennuyé de tous ses discours, que vous me faites de si vives instances. Encore une fois, je n'ai pas autre chose à vous dire ; que ce que je vous ai déjà si souvent répété. Il parla alors au matelot qui servait d'interprète, et qui n'avait pas cessé de me regarder pendant tout cet entretien, pour voir de quel côté je jetais les yeux ; après quoi, celui-ci alla visiter tous mes cacaoyers.

Je me rappelai pour lors un petit entretien que j'avais eu avec le Capitaine, quelques

ques
le, s
qu'el
l'enn
effets
vous
dans
seriou
bois
donc
pesaie
s'ima
porter
voulu
dité e
des ar
possib
pas ét
bienté
prîme
eux sa
de pap
Alo
quelq
ils alle
priaï
le prom
je m'er
qui éta
sans d
embra
ponse
manière
Pour n
Ton

ques jours auparavant. Je lui disais que, si les sentinelles avaient fait leur devoir, et qu'elles nous eussent avertis de l'arrivée de l'ennemi, nous aurions caché nos meilleurs effets. Dans quel endroit, me dit-il, auriez-vous mis tout cela ? L'auriez-vous enfoui dans la terre ? Non, répondis-je, nous nous serions contentés de transporter tout dans le bois, et de le couvrir de feuillages. C'est donc là-dessus que ces rusés Corsaires, qui pesaient et combinaient toutes nos paroles, s'imaginant que je n'avais pas eu le temps de porter bien loin ce que j'avais de précieux, voulurent, par un dernier effet de leur cupidité et de leur défiance, parcourir le dessous des arbres de mon jardin. Mais il était impossible qu'ils y trouvassent ce qui n'y avait pas été mis : aussi le matelot s'ennuya-t-il bientôt de chercher ; et, étant revenu, nous primes tous ensemble le chemin du fort, eux sans aucun butin, moi avec le peu de papiers que j'avais ramassés.

Alors il conférèrent ensemble pendant quelque temps ; et, vers les trois heures, ils allèrent mettre le feu chez moi. Je les priai d'épargner au moins l'Eglise, et ils me le promirent. Elle brûla pourtant ; et comme je m'en plaignais, ils me dirent que le vent, qui était ce jour-là très-grand, avait emporté sans doute quelques étincelles qui l'avaient embrasée. Il fallut se contenter de cette réponse, et laisser à Dieu le temps, le soin, et la manière de venger l'insulte faite à sa maison. Pour moi, voyant les flammes s'élever jusque

aux nues , et ayant le cœur percé de la plus vive douleur , je me mis à réciter le Pseaume 78. *Deus , venerunt gentes , etc.*

Enfin , lorsque tout fut transporté aux canots , nous nous embarquâmes nous-mêmes. Il était un peu plus de cinq heures ; et les matelots , qui devaient nous suivre dans deux petits canots , achevèrent d'incendier toutes les maisons du fort ; ensuite s'étant retirés un peu au large dans la rivière , et se laissant dériver tout doucement au courant , ils crièrent plusieurs fois : *Houïra* , qui est leur *Vive le Roi* , et leur cri de joie. Ils n'avaient pas néanmoins grand sujet de s'applaudir de leur expédition , qui ne leur était ni glorieuse , puisque , sans la noire trahison qui nous avait livrés entre leurs mains , elle ne leur eût jamais réussi ; ni utile , puisqu'en nous fesant , à la vérité , beaucoup de tort , ils en tiraient très-peu de profit.

Je m'attendais à trouver le vaisseau où je l'avais laissé , mais il avait déjà pris le large ; ensorte que nous n'y arrivâmes que bien avant dans la nuit , ce qui fit qu'on ne déchargea le butin que le lendemain matin 19 du mois. On n'avança guère de toute cette journée , quoiqu'on se servit d'avirons , ne pouvant pas faire voile faute de vent. Cette lenteur m'inquiétait beaucoup , parce que j'aurais voulu savoir au plutôt quel serait mon sort. Me laisseront-ils à Cayenne , me disais-je en moi-même ? Me mèneront-ils à Surinam ? Me conduiront-ils à la Barbade , ou même jusqu'à la Nouvelle Angle-

terre
pensé
pouva
blesse
infini
avait
avec u
d'Aro
surpri
Capita
bouch
lui dis
vers t
j'atten
répliq
s'il eût
à Caye
des sie
voulait
qui est
dans la
Le v
nous fi
midi ,
teur d'
nétable
large.
arrivé à
écrit un
tans d'
à Caye
circons
ordina
plusieu

terre ? Et comme je m'entretenais dans ces pensées, couché dans ma cabane, que je ne pouvais quitter à cause de mon extrême faiblesse, et du mal de mer qui m'incommodait infiniment, quelqu'un me vint dire qu'on avait renvoyé à terre trois de nos soldats avec une vieille Indienne prise dans le canot d'Aroüas, dont j'ai déjà parlé. J'en fus un peu surpris ; et en ayant demandé la raison au Capitaine, il me dit que c'étaient autant de bouches inutiles de moins. Et pourquoi, lui dis-je, ne faites-vous pas de même envers tous les autres prisonniers ? C'est que j'attends une bonne rançon de vous autres, répliqua-t-il. Il aurait accusé plus juste, s'il eût dit que, voulant faire des descentes à Cayenne, il appréhendait que quelqu'un des siens n'y fût pris, et qu'en ce cas, il voulait avoir de quoi faire un échange ; ce qui est arrivé en effet, comme on le verra dans la suite.

Le vent ayant un peu fraîchi sur le soir, nous fîmes route toute la nuit ; et dès avant midi, on nous aperçut de Cayenne, à la hauteur d'un gros rocher, qu'on nomme Connétable, et qui est à cinq ou six lieues au large. On y était instruit déjà du désastre arrivé à *Ouyapoc*, soit par un billet qu'avait écrit un jeune Sauvage, soit par quelques habitants d'*Aproakac*, qui étaient venus se réfugier à Cayenne : mais on en ignorait toutes les circonstances ; et le public, comme il arrive ordinairement en pareil cas, faisait courir plusieurs bruits plus fâcheux les uns que

les autres : les uns disaient que tout avait été massacré à *Ouyapoc*, et que moi, en particulier, j'avais souffert mille cruautés. Les autres publiaient qu'il y avait plusieurs vaisseaux, et que Cayenne pourrait bien avoir le même sort. Ce qui paraissait un peu accréditer cette dernière nouvelle, c'est que le navire qui nous avait pris, emmenait avec lui trois canots, qui, avec sa chaloupe, faisaient cinq bâtimens, lesquels ayant des voiles et étant bien au large, ne laissaient pas de paraître quelque chose de considérable à ceux qui étaient à terre.

Pour moi, dans la persuasion où j'étais que nos Pères, que j'avais laissés dans le bois, ou quelques-uns des Français qui avaient fui, n'avaient pas manqué d'aller au plus vite à Cayenne, donner par eux-mêmes des nouvelles sûres de notre triste sort, ou tout-au-moins d'y envoyer d'amples instructions là-dessus, je m'imaginai qu'on enverrait quelqu'un pour me réclamer; mais je me trompais, et l'on ignorait parfaitement tout ce qui m'était arrivé. Cependant le Vendredi se passa, et le lendemain nous mouillâmes tout proche de *l'Enfant Perdu*: c'est un écueil éloigné de terre de six mille treize toises; ce qui a été exactement mesuré par M. de la Condamine, Membre de l'Académie Royale des Sciences, à son retour du Pérou.

Vers les neuf heures du matin, après de grands mouvemens dans le navire, je vis démarrer deux grands canots qui allaient à une petite rivière nommée *Macouria*, pour y

ravag
taine
quelq
avait
été ch
savez
paix,
palem
sucrer
homm
Franç
je con
espéra
ginais
on s'a
et qu'
Je m'e
sée, l
devaie
n'est
quatre
vaient
qui tra
long-t
des Sa
conver
Je v
ce fut
nature
digne
il succ
Mais l
ger jus
leur p

ravager spécialement l'habitation d'une certaine Dame ; en revanche , disaient-ils , de quelques sujets de mécontentemens qu'elle avait donnés autrefois à des Anglais qui avaient été chez elle prendre des syrops : car vous savez , mon Révérend Père , qu'en temps de paix , cette Nation commercé ici , principalement pour fournir des chevaux aux sucreries. Comme je ne remarquai que treize hommes dans chaque pirogue , y compris deux Français qui devaient leur servir de guides , je commençai dès-lors à concevoir quelque espérance de ma liberté , parce que je m'imaginai bien que le temps étant fort serein , on s'apercevrait à terre de cette manœuvre , et qu'on ne manquerait pas de courir sus. Je m'entretenais ainsi dans cette douce pensée , lorsqu'on vint me dire que ces canots devaient aller premièrement à *Couron* , qui n'est éloigné de *Macouria* que d'environ quatre lieues , pour y prendre , s'ils pouvaient , le Père Lombard , ce Missionnaire qui travaille avec tant de succès et depuis si long-temps dans la Guyane à la conversion des Sauvages , afin d'exiger de lui une rançon convenable à son âge et à son mérite.

Je vous laisse à penser quel coup de foudre ce fut pour moi qu'une nouvelle de cette nature : car je voyais par moi-même que , si ce digne Missionnaire était conduit à notre bord , il succomberait infailliblement à la fatigue. Mais la Providence , qui ne voulait pas affliger jusqu'à ce point nos Missions , déconcerta leur projet. Ils échouèrent en chemin , et

furent obligés de s'en tenir à leur premier dessein, qui était d'insulter seulement *Macouria*. Ils y entrèrent, en effet, le Dimanche matin; ils pillèrent et ravagèrent, pendant tout le jour et toute la nuit, l'habitation qui était l'objet de leur haine; et, après avoir mis le feu aux maisons le lundi matin, ils retournèrent à bord, sans que personne fit la moindre opposition: les Nègres étaient si fort effrayés, qu'ils n'osaient paraître, et les Français qu'on avait envoyés de Cayenne, dès le Dimanche matin, n'avaient pu encore arriver.

Pendant cette expédition, ceux qui étaient restés avec moi dans le vaisseau, raisonnaient chacun suivant ses desirs ou ses craintes. Les uns appréhendaient un heureux succès de cette entreprise, et les autres le désiraient: enfin, comme chacun se repaissait ainsi de ses propres idées, je vis encore sur notre bord une grande agitation vers les trois heures après-midi: c'était le maître de l'équipage, homme vif, hardi et déterminé, qui, à la tête de neuf hommes seulement, allait dans la chaloupe tenter une descente à la côte, tout proche de Cayenne, se faisant conduire par un Nègre qui connaît le Pays, parce qu'il est Créole. Peut-être aussi que le sieur Potter voulait faire diversion, et empêcher par-là qu'on envoyât de Cayenne après ceux de ses gens qui allaient à *Macouria*.

Quoi qu'il en soit, lorsque je fus averti du départ de la chaloupe, je ne doutai plus

que le Seigneur ne voulût me tirer de mon esclavage : persuadé que j'étais , que si la première troupe n'était pas attaquée , la seconde le serait infailliblement : ce que je prévoyais arriva en effet. Les dix Anglais , après avoir pillé une de nos habitations , furent rencontrés par une troupe Française , et entièrement défaits. Trois restèrent sur la place , et sept furent faits prisonniers : de notre côté il n'y eut qu'un soldat blessé à l'épaule d'un coup de fusil. Pour mon pauvre Nègre , il est surprenant que dans ce combat il n'ait pas même été blessé. Le Seigneur a sans doute voulu le récompenser de sa fidélité envers son Maître : ce fut par lui qu'on apprit enfin à Cayenne tout le détail de la prise d'*Ouyapoc* , et tout ce qui me regardait personnellement.

Nous étions sur notre bord fort impatiens de savoir quelle réussite auraient toutes ces expéditions ; mais rien ne venait ni de la côte , ni de *Macouria*. Enfin , lorsque le soleil commença à paraître , et qu'il fit assez clair pour pouvoir découvrir au large , c'était un flux et reflux de matelots qui montaient successivement à la *hune* , et qui rapportaient toujours qu'ils ne voyaient rien ; mais vers les neuf heures le sieur Potter vint me dire lui-même qu'il avait aperçu trois chaloupes , qui , partant de Cayenne , prenaient le chemin de *Macouria* , et allaient sans doute trouver ses gens. Pour le tranquilliser un peu , je lui répondis que ce pouvaient être des canots d'habitans qui ,

après avoir entendu la Messe , retournaient à leurs habitations. Non , non , répliquait-il , ce sont des chaloupes où il y a beaucoup de monde ; je les découvre parfaitement bien avec ma lunette à longue vue. Vos gens , ajoutai - je , seront peut - être sortis de la rivière avant que les nôtres y arrivent , et dès-lors il n'y aura point de choc. Tout cela ne m'inquiète point , me répondit-il , mon monde est bien armé et plein de courage. Le sort de la guerre en décidera , si les deux troupes en viennent aux mains.

Mais , que pensez - vous de votre chaloupe , lui demandai-je ? Je la crois prise , me dit-il. Aussi , souffrez que je vous représente , ajoutai-je , qu'il y a un peu de témérité en vous d'avoir hasardé une descente avec si peu de monde. Vous imaginiez-vous donc que Cayenne était un Ouyapoc ? Ce n'était pas non plus mon sentiment , me répondit-il ; mais c'est la trop grande ardeur et l'excessive vivacité du maître de l'équipage qui en est la cause ; tant pis pour lui , s'il lui est arrivé quelque malheur. J'en serais pourtant fâché , continua - t - il , car je l'estime beaucoup , et il m'est très-nécessaire. Il aura sans doute passé mes ordres , car je lui avais recommandé de ne pas mettre à terre , mais seulement d'examiner de près l'endroit le plus commode pour débarquer.

Après nous être ainsi entretenus un peu de temps , il fit lever l'ancre , et s'approcha

le p
tant
que
le r
C
de g
aver
par
s'ét
déc
con
que
vins
Aus
deu
out
long
fort
pré
hait
ma
étai
sab
bou
tra
nu
cou
tait
heu
qu
côt
san
son

le plus qu'il put de terre et de *Macouria*, tant pour couper chemin à nos chaloupes, que pour couvrir ses gens, et leur abrégé le retour.

Cependant tout le Dimanche se passa dans de grandes inquiétudes. Nos ennemis étaient avertis qu'il y avait trois vaisseaux en rade, parce que les canots allant à *Macouria*, s'étaient assez approchés du port pour les découvrir, et qu'ils avaient fait les signaux convenus avec le Capitaine Potter. Or, quelques-uns craignaient que ces navires ne vinsent attaquer le vaisseau pendant la nuit. Aussi vers les sept heures du soir mirent-ils deux pierriers aux fenêtres de la chambre, outre les douze qui étaient sur le bord le long du bâtiment. Mais le Capitaine était fort tranquille; il me dit que bien loin d'appréhender qu'on vint l'attaquer, il le souhaitait au contraire, espérant de se rendre maître de ceux qui oseraient l'approcher. Il était effectivement bien armé en corsaire: sabres, pistolets, fusils, lances, grenades, boulets garnis de goudron et de soufre, mitraille, rien ne manquait.

Je crois que personne ne dormit cette nuit-là; rien pourtant ne parut, ni de *Macouria*, ni de Cayenne, ce qui nous inquiétait tous infiniment. Enfin, vers les huit heures du matin, le Capitaine vint me dire qu'on découvrirait beaucoup de fumée du côté de *Macouria*, et que c'étaient ses gens sans doute qui avaient mis le feu aux maisons de Madame Gislet. (C'est le nom de

la Dame à l'habitation de laquelle les Anglais en voulaient singulièrement). J'en suis fâché, ajouta-t-il, car j'avais défendu expressément de rien brûler. Peu après on aperçut du haut de la hune cinq canots ou chaloupes en mer, qui paraissaient se poursuivre les uns les autres; c'étaient nos Français qui donnaient la chasse aux Anglais. Le sieur Potter, en homme fait au métier, le connut bientôt, et agit en conséquence; car il leva l'ancre, fit encore un petit mouvement pour s'approcher, et ordonna à tout son monde de prendre les armes, ayant fait descendre en même-temps dans la cale tous les prisonniers, soit Français, soit Indiens. Je voulus y aller moi-même; mais il me dit que je pouvais rester dans la chambre, et qu'il m'avertirait quand il en serait temps.

Pendant toute cette agitation, un des canots, qui était allé à *Macouria*, s'approchait de nous à force de rames; et pour s'assurer que c'étaient des Anglais, on arbora la flamme et le pavillon, et l'on tira un coup de canon, auquel le canot ayant répondu par un coup de mousquet, signal dont ils étaient convenus, la tranquillité succéda à ce premier mouvement de crainte.

Mais il restait encore un canot en arrière, qui venait fort doucement avec la *Pagaye*, (espèce de pelle ou d'aviron, dont les Sauvages se servent pour tirer à la rame leurs canots), et l'on appréhendait qu'il ne fût pris par nos chaloupes. Aussi, à peine l'Officier, qui avait conduit le premier, eut-il fait dé-

cha
qu'
l'ay
le p
seu
mie
la l
rien
du
P
con
pou
leur
pris
qui
pen
voit
apr
seil
me
ble
en
par
anc
qu'
nie
Cay
aup
lou
ter
J
qu'
can
Cay

charger à la hâte le peu qu'il avait apporté, qu'il courut au-devant pour le convoyer, et l'ayant enfin conduit à bon port, et tout le petit butin étant embarqué dans le vaisseau, chacun pensa à se délasser de son mieux des fatigues de la maraude. Le punch, la limonade, le vin, l'eau-de-vie, le sucre, rien n'était épargné. Ainsi se passa le reste du jour et la nuit du lundi au mardi.

Parmi tous ces succès, qui, quelque peu considérables qu'ils fussent en soi, étaient pour eux autant de sujets de triomphe, il leur restait un grand chagrin; c'était la prise de leur chaloupe et des dix hommes qui l'avaient conduite à terre. Il fallut donc penser sérieusement aux moyens de les ravoïr; c'est pourquoi, dès le mardi matin, après avoir conféré entr'eux, et tenu conseil sur conseil, ils vinrent me trouver et me dire que le vaisseau chassant considérablement, soit à cause des courans qui sont, en effet, très-forts dans ces parages, soit parce qu'il ne leur restait plus qu'une petite ancre, ils ne pouvaient plus tenir la mer, et qu'ils songeaient à aller à Surinam, Colonie Hollandaise, à 80 lieues ou environ de Cayenne; qu'ils voudraient pourtant bien auparavant avoir des nouvelles de leur chaloupe et de leurs gens qui étaient allés à terre le samedi.

Je leur répondis que cela était très-aisé; qu'ils n'avaient pour cela qu'à armer un des canots qu'ils nous avaient pris, et l'envoyer à Cayenne proposer un échange de prison-

niers. Mais voudra-t-on nous recevoir, me dirent-ils? Ne nous fera-t-on aucun mal? Nous sera-t-il permis de revenir, e'c. ? Il me fut aisé de résoudre des doutes si mal fondés, en leur disant, comme il est vrai, que le droit des gens est de toutes les Nations; que les Français ne se piquent pas moins que les Anglais de l'observer; qu'il n'y avait rien de si ordinaire parmi les peuples civilisés que de voir des Généraux s'envoyer mutuellement des hérauts d'armes, trompettes ou tambours, porter des paroles d'accommodement, et qu'ainsi ils n'avaient rien à craindre pour ceux de leur équipage qu'ils enverraient à terre.

Après de nouveaux entretiens qu'ils eurent entr'eux, ils commencèrent à faire leurs propositions, dont je trouvai quelques-unes tout-à-fait déraisonnables: par exemple, ils voulaient qu'on leur rendit leur chaloupe avec toutes les armes, et qu'on leur relâchât tous leurs prisonniers, en quelque nombre qu'ils fussent, pour quatre Français seulement que nous étions. Je leur répondis que je ne croyais pas qu'on leur passât l'article des armes; que pour ce qui est des hommes, l'usage est de changer tête pour tête. Mais vous seul, ne valez-vous pas trente matelots, me dit un de l'assemblée? Non certainement, lui dis-je: un homme de mon état en fait de guerre ne doit être compté pour rien.

Tout cela est bon pour la raillerie, dit le Capitaine, et puisque vous le prenez sur ce

ton
for
me
tin
la
me
ce
n'êt
mic
mil
dée
C
me
fisse
le s
pas
tout
pro
Mo
ou
de
écri
ce
J
d'O
Sup
stip
si e
qui
à pa
gen
étio
etli
sil'

ton , je m'en vais mettre à la voile ; je puis fort aisément me passer de dix hommes. Il me reste encore assez d'équipage pour continuer ma course. Sur le champ il sort de la chambre , donne des ordres ; on commence à manœuvrer , etc. Mais à travers tout ce manège , je m'apercevois bien que ce n'était que feinte de leur part pour m'intimider et pour m'engager à leur offrir deux mille piastres qu'ils m'avaient déjà demandées pour ma rançon.

Cependant comme j'avais grande envie de me tirer de leurs mains , quoique je ne le fisse point paraître à l'extérieur , je fis appeler le sieur Potter , et je lui dis qu'il ne devait pas s'en tenir à mon sentiment ; qu'il pouvait toujours envoyer un canot à Cayenne faire les propositions qu'il jugerait à propos , sauf à Monsieur le Commandant de les accepter ou de les rejeter. Il prit ce parti , et me pria de dicter moi-même la lettre qu'il voulait écrire , ce que je fis en suivant exactement ce qu'il me faisait dire par son secrétaire.

J'écrivis moi-même un mot à Monsieur d'Orvilliers et au Père de Villeconte , notre Supérieur-général , priant le premier de stipuler dans les articles de la négociation , si elle avait lieu , qu'on me rendrait tout ce qui avait appartenu à mon Eglise , m'offrant à payer autant d'argent pesant que pesait l'argenterie , et une certaine somme dont nous étions convenus pour les meubles , ornemens et linges ; je priais en même-temps nos Pères , si l'affaire réussissait , de m'envoyer de l'argent

et des balances par le retour du canot , à l'endroit où devait se faire l'échange des prisonniers , c'est-à-dire en pleine mer , à mi-chemin du vaisseau et de la terre.

Toutes ces lettres étant finies , le canot fut expédié , et on y mit pour porter les paquets un Sergent fait prisonnier à Ouyapoc. Il avait ordre de faire beaucoup de diligence , et comme c'était un homme expéditif , nous aurions eu une réponse prompte ; mais le vent et le courant étaient si contraires , qu'il ne put gagner Cayenne. Nous en fûmes tous extrêmement fâchés. Les Anglais parce qu'ils commençaient à manquer d'eau , et que leur vaisseau dérivait encore considérablement , n'ayant plus , comme je l'ai dit , qu'une fort petite ancre , qu'ils étaient obligés de mouiller avec un grapin ; et nous autres Français , parce que nous souhaitions d'être libres. Il fallut pourtant prendre patience , et se résigner à la volonté de Dieu jusqu'à ce qu'il nous fit naître une nouvelle ressource.

Enfin , le Mercredi matin m'étant avisé de demander au Capitaine quel parti il était déterminé à prendre , je fus agréablement surpris de lui entendre dire que , si je voulais aller à Cayenne moi-même , j'en étais le maître , avec cette condition que je ferais renvoyer tous les Anglais qui étaient prisonniers. Cela ne dépend pas de moi , lui dis-je ; mais je vous promets de faire tous mes efforts auprès de Monsieur le Commandant pour l'obtenir. Après quelques légères diffi-

cultés, que je levai aisément, nous écrivîmes une nouvelle lettre à Monsieur d'Orvilliers, dont je devais être le porteur; et tout étant prêt, nous nous embarquâmes quatre Français et cinq Anglais pour venir à Cayenne.

En prenant congé du Capitaine, je lui dis que si la guerre continuait, et que lui ou d'autres de sa Nation viussent à Cayenne, je ne pourrais plus être fait prisonnier. Il me répondit qu'il le savait déjà; l'usage étant de ne pas faire deux fois prisonnier une même personne dans le cours d'une même guerre, à moins qu'il ne soit trouvé les armes à la main.

Je le remerciai ensuite de ses manières honnêtes à mon égard, et en lui serrant la main: Monsieur, lui dis-je, deux choses me font de la peine en vous quittant. Ce n'est pas précisément le pillage que vous avez fait à Ouyapoc, parce que les Français vous rendent peut-être actuellement la pareille avec usure; mais c'est en premier lieu, que nous ne soyons pas de la même Religion vous et moi; et en second lieu, que vos gens n'aient pas voulu me rendre les effets de mon Eglise, aux conditions que je vous ai proposées, quelque raisonnables qu'elles soient, parce que j'apprends que la profanation de ce qui appartient au Temple du Seigneur n'attire sa colère sur vous. Je vous conseille, ajoutai-je en l'embrassant, de prier Dieu chaque jour de vous éclairer sur le véritable chemin du Ciel. Car comme il n'y a qu'un

Dieu , il ne peut y avoir qu'une véritable Religion. Après quoi je descendis dans le canot qui devait nous conduire, et aussitôt je vis tout le monde monter sur le gaillard; la flamme et le pavillon furent arborés, le Tambour battit une diane, le canon tira, et nous fûmes salués de plusieurs *Houras*, auxquels nous répondîmes par autant de *vive le Roi*.

A peine eûmes-nous fait un quart de lieue de chemin, que le vaisseau appareilla, et nous le perdîmes de vue vers les cinq heures. Cependant la mer était très-rude et nous n'avions que de mauvaises pagayes pour ramer; mais par surcroît de malheur notre gouvernail manqua, c'est-à-dire qu'un gond de porte qui tenait lieu de vis inférieure, sortit de sa place et tomba dans la mer. Nous prîmes alors le parti, ne pouvant faire mieux, d'attacher la boucle du gouvernail à la planche qui ferme les derrières des canots; mais le fer eut bientôt rongé la corde, et nous nous trouvâmes dans un très-grand danger.

Ce qui augmentait nos craintes, c'est que la nuit devenait fort obscure, et que nous étions très-éloignés de la terre. Nous nous déterminâmes donc à mouiller jusqu'au lendemain matin, pour savoir comment nous pourrions nous tirer de ce mauvais pas; et comme les Anglais connaissaient mieux que nous le péril où nous étions, l'un d'eux me proposa de hisser un fanal au haut d'un des mâts pour demander du secours. Mais je lui

en r
étion
d'ail
dans
enne

No
nuit
a enc
avion
deux
que
Dieu
nous
radon
d'en
voisi
par t
accid
et q
le la
devai
tous
mais
contu

No
gent
mère
aidés
notre
brisa
çait à
la di
nous
rivièr

en représentai l'inutilité , parce que nous étions trop au large pour être aperçus , et que d'ailleurs personne n'aurait osé venir à nous dans l'incertitude si nous étions amis ou ennemis.

Nous passâmes donc ainsi cette cruelle nuit entre la vie et la mort ; et ce qu'il y a encore de bien surprenant , c'est que nous avions mouillé , sans le savoir , au milieu de deux grandes roches , que nous n'aperçûmes que lorsqu'il fit jour. Après avoir remercié Dieu de nous avoir si visiblement protégés , nous résolûmes de gagner le rivage afin de radouber notre canot , s'il se pouvait , ou d'en trouver un autre dans les habitations voisines , ou , au pis aller , de nous rendre par terre à Cayenne. Mais voici un nouvel accident ; comme l'on ôtait le grand mât , et que nous étions faibles d'équipage , on le laissa aller du côté opposé à celui où il devait naturellement tomber ; nous crûmes tous qu'il avait écrasé M. de la Landerie , mais heureusement il n'eut qu'une légère contusion.

Nous prîmes pour lors une pagaye , le Sergent et moi , pour gouverner ; les autres s'armèrent chacun de la leur pour ramer , et aidés partie par le vent , (car nous portions notre misaine pour nous soutenir contre les brisans) , partie par la marée qui commençait à monter ; mais sur-tout conduits par la divine Providence qui nous guidait , nous entrâmes le 26 au matin dans la petite rivière de Macouria , dont j'ai déjà tant

parlé , sans qu'aucun de nous en connût le chenal ; en sorte que les Anglais eux-mêmes avouèrent hautement que c'était Dieu qui nous avait conduits là sains et saufs , à travers tant de dangers.

Nous songâmes ensuite aux moyens de nous rendre à Cayenne , mais la chose ne fut pas aisée. Outre que nous ne trouvâmes point de canot , ni de quoi raccommoder le nôtre , les Nègres qui étaient restés seuls sur les habitations , étaient si effrayés , qu'ils ne voulaient pas nous reconnaître. Comme il avait déjà transpiré que j'étais prisonnier , ils appréhendaient que les Anglais ne m'eussent mis à terre par feinte , afin d'attraper des esclaves par mon moyen. Cependant , après bien des protestations , des prières et des sollicitations , j'en rassurai quelques-uns qui , plus hardis que les autres , osèrent s'approcher , et ce fut par leur moyen que nous eûmes un peu de rafraîchissement dont nous avions assurément grand besoin ; moi surtout qui ne peux presque point prendre de nourriture , et qui pour cette raison étais si faible , qu'à peine pouvais-je me soutenir.

Lorsque chacun se fut un peu refait , je consignai aux Nègres mêmes le canot que nous laissions avec tous ses agrès et apparaux , et nous prîmes le chemin de Cayenne par les bords de la mer. Je ne voulais pas aller par l'intérieur des terres , de peur de donner à nos ennemis des connaissances qui pourraient dans la suite nous être préjudiciables. La nuit qui survint favorisa mon dessein ,

et je puis dire avec vérité que les cinq Anglais que je menais avec moi, n'ont rien vu qui puisse jamais leur servir, si l'envie leur prenait quelque jour de venir nous revoir dans le cours de cette guerre.

Il me serait difficile, pour ne pas dire impossible, mon Révérend Père, de vous exprimer ce que nous eûmes à souffrir dans ce trajet qui n'est pourtant que de trois à quatre lieues. Comme la mer montait, et que par cette raison nous étions obligés de tenir le haut de l'ancre, où le sable est extrêmement mouvant, nous enfoncions considérablement, et la plupart de nous avaient toutes les peines du monde à se traîner, en sorte que je vis plusieurs fois le moment où la moitié de ma troupe resterait en chemin. Les Anglais sur-tout peu accoutumés à marcher, trouvaient la promenade longue, et auraient bien voulu être encore dans leur vaisseau; mais c'était leur faute s'ils se trouvaient dans un tel embarras. En nous embarquant, ils savaient eux-mêmes que le canot dans lequel on nous avait mis, ne valait rien; ils auraient dû m'en avertir à temps, et j'en aurais demandé un autre au Capitaine.

Enfin, à force de les encourager et de les animer, nous arrivâmes tout proche de la pointe que la rivière forme, et qui donne dans la rade. Il pouvait être environ minuit. Nous nous arrêtâmes à l'habitation de Madame de Charanville, où les Esclaves connaissant le bon cœur et la générosité de leur maîtresse, quoique seuls, nous firent le meilleur ac-

cueil qu'ils purent , pour nous dédommager de ce que nous venions de souffrir. J'avais eu la précaution d'envoyer avant nous un Nègre de notre suite pour les rassurer sur notre arrivée , car sans cela nous aurions couru grand risque de n'être pas reçus , tant la frayeur avait saisi par-tout ces pauvres misérables.

Une si bonne réception fit grand plaisir aux Anglais qui craignaient eux-mêmes d'être tués ou maltraités par les Nègres , ce qui infailliblement serait arrivé si je n'avais pas été avec eux ; aussi ne me quittaient-ils point. Enfin après avoir pris un peu de repos , nous nous mîmes dès qu'il fut jour dans une pirogue que nous trouvâmes , et nous fîmes route pour Cayenne.

Du plus loin qu'on nous aperçut , on connut bien à notre pavillon blanc que nous étions des Députés qui venaient faire des propositions , et on envoya aussitôt un détachement au Port , qui nous reçut la bayonnette au bout du fusil , et présentant les armes , comme c'est l'usage en pareille occasion.

Tous les remparts qui donnent sur la rade , et le tertre sur lequel le Fort est situé , étaient remplis de monde. J'ordonnai au Sergent de rester dans la pirogue avec toute la troupe , jusqu'à ce que j'eusse parlé au Commandant , et je mis pied à terre. Le frère Pittet m'avait reconnu avec une lunette à longue vue : il accourut pour me donner lui-même la main.

Ce fut un spectacle bien consolant , mon

Révérénd Père, de voir tout Cayenne venir au-devant de moi. Il y avait dans les rues par où je passais, une si grande affluence de peuple, que j'avais peine à me faire jour; les riches comme les pauvres, tous jusqu'aux esclaves, s'empresèrent de me donner des marques de la joie que leur causait mon élargissement. Plusieurs m'arrosaient de leurs larmes en m'embrassant. Je ne rougis pas de dire que j'en versai moi-même de reconnaissance pour de si grandes démonstrations d'amitié. Une grande foule me suivit même jusques dans l'Eglise, où j'eus d'abord rendre grâces à Dieu de tant de faveurs qu'il venait de me faire, et dont je vous prie, mon Révérend Père, de vouloir bien le remercier aussi.

Nos Pères et nos Frères se distinguèrent dans cette occasion, et poussèrent la charité à mon égard aussi loin qu'elle puisse aller. Comme toutes mes hardes étaient dans un pitoyable état, on m'apporta avec empressement tout ce qui m'était nécessaire; de sorte que j'éprouvai à la lettre cette parole du Sauveur: *Quiconque quittera son père, sa mère, ses frères, pour l'amour de moi, recevra le centuple en ce monde.*

Nous nous entretenons quelquefois ensemble des malheurs qui pourraient encore nous arriver: et je suis toujours extrêmement édifié de voir leur sainte émulation, chacun voulant se sacrifier pour secourir les blessés en cas d'attaque; mais je pense qu'ayant déjà vu le feu, et ne pouvant plus être fait prisonnier dans le cours de cette guerre, je

dois avoir la préférence et commencer à servir pour les fonctions de notre ministère. Il faut néanmoins espérer que nous ne serons pas obligés d'en venir là ni les uns ni les autres, et que les armes victorieuses du Roi procureront bientôt une paix solide et durable.

D'abord que j'eus fait mon rapport, et remis mes Lettres à Monsieur d'Orvilliers qui s'était retiré dans notre maison, à l'occasion de la mort de Madame son épouse, il donna ses ordres pour que les cinq Anglais venus avec moi, fussent conduits les yeux bandés, suivant l'usage en pareil cas, au grand corps-de-garde qui devait leur servir de prison : après quoi il prit les arrangemens nécessaires pour les renvoyer à leur vaisseau avec les sept autres prisonniers dont nous avons déjà parlé, et qu'il voulut bien élargir tous, en grande partie, à ma considération. Dès le lendemain vingt-huit, ils partirent pendant la nuit dans leur chaloupe, avec tous les agrès et vivres nécessaires.

Il est à souhaiter pour nous, qu'ils soient arrivés à bon port, parce que nous avons écrit par eux au Gouverneur de Surinam, et moi en particulier, pour tâcher d'avoir par son moyen ce qui a appartenu à mon Eglise, aux conditions dont nous étions convenus avec le sieur Potter en nous séparant. Que si je ne réussis pas dans ce recouvrement, je me flatte que vous voudrez bien, mon Révérend Père, y suppléer en m'envoyant une Chapelle complète, car tout a été perdu.

A mon arrivée à Cayenne j'ai trouvé

l'Officier qui était à Ouyapoc quand il fut pris , et qui s'était déjà rendu ici avec le Chirurgien-Major et une partie des soldats. Depuis ce temps-là le Commandant lui-même est revenu avec le reste du détachement pour attendre les ordres que la Cour donnera touchant Ouyapoc. (Ce Fort que nous venons de perdre fut construit en 1725 , sous feu M. d'Orvilliers , Gouverneur de cette Colonie ; ainsi il n'a existé que dix-neuf ans : on ne sait si la Cour jugera à propos de le faire rétablir.)

Je viens d'apprendre avec beaucoup de consolation que nos deux Missionnaires , les Pères d'Autillac et d'Huberlant , étaient retournés chacun à son poste , après avoir essuyé bien des fatigues avant de s'y rendre. Ils y auront encore beaucoup à souffrir , jusqu'à ce que nous puissions leur fournir du secours.

On me mande que les Indiens qui avaient été d'abord extrêmement effrayés , commencent à se rassurer , et qu'ils continuent à rendre tous les services dont ils sont capables aux habitans qui restent dans le quartier jusqu'à nouvel ordre.

Voilà , mon Révérend Père , une lettre bien longue , et peut-être un peu trop. Je m'estimerais heureux si elle pouvait vous faire quelque plaisir , car je n'ai pas eu d'autre vue en l'écrivant. Je suis avec respect , en l'union de vos saints sacrifices , etc.

Fin du septième volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

L ETTRE du Père Petit au Père d'Avagour.	Page 1
L ETTRE du Père Vivier, Missionnaire.	60
Cette Lettre n'avait point été imprimée.	
L ETTRE du même.	65
L ETTRE du Père Margat, Missionnaire à Saint-Domingue.	83
L ETTRE du même au P. de la Neuville.	101
L ETTRE du même au même.	116
L ETTRE du même au Procureur-Général des Missions de l'Amérique Méridionale.	145
L ETTRE d'un Missionnaire, écrite de Cayenne.	200
L ETTRE du Père Crossard au Père de la Neuville.	206
L ETTRE du P. Lavit au P. de la Neuville.	216
L ETTRE du Père Fauque au même.	228
L ETTRE du P. Lombard au Père Croiset.	231
L ETTRE du Père Fauque au Père de la Neuville.	245
L ETTRE du Père Lombard au Père de la Neuville.	256
L ETTRE du P. Fauque au P. de la Neuville.	266
L ETTRE du même au Père de la Neuville.	274
L ETTRE du Père Fauque au même.	290
L ETTRE du Père Fauque au Père ***.	306
Fin de la table du septième volume.	

me.

d'A-

Page 1

aire. 60

née.

65

naire à

83

lle. 101

116

éral des

ale. 145

rite de

200

re de la

206

ille. 216

228

set. 231

e de la

245

re de la

256

euville.

266

lle. 274

290

** 306

me.

